

# L'itinéraire d'un renonçant

Dhamma Sāmi



dhammadāna



# L'itinéraire d'un renonçant

Dhamma Sāmi



dhammadāna



*À vous...  
et à tous les êtres*



# Avant-propos

À travers ce récit de mes 34 ans d'existence, je ne fais que vous présenter ma façon de voir les choses de la vie, et de concevoir la démarche du renonçant (nom que je me permets d'inventer, car je ne l'ai trouvé dans aucun dictionnaire). Elle n'est certainement pas la meilleure, mais j'espère toutefois – et sans prétention – que ce petit garçon absorbé dans ses réflexions (voir couverture) aura pu en encourager quelques-uns à éviter la mauvaise voie, à rechercher la bonne voie et à suivre la bonne voie jusqu'au bout.

S'imaginer que son expérience est en mesure d'aider les autres à suivre une bonne voie peut paraître prétentieux, surtout quand cette expérience est parsemée de mauvais actes. En tout cas, je constate que l'existence que j'ai menée jusqu'à présent illustre bien les choses à éviter et les choses à développer, sur la voie qui mène à la connaissance juste de la réalité.

Voilà peu de temps que j'envisageais d'écrire cette biographie, je n'avais jamais osé imaginer le faire et je n'ai jamais tenu de journal. Grâce à une étonnante mémoire temporelle, les événements ont pu être datés avec une grande précision.

Dans cette histoire de ma vie qu'est « l'itinéraire d'un renonçant », rien n'a été exagéré, rien n'a été inventé, rien n'a été ajouté, rien n'a été modifié : tout est parfaitement réel ; seuls les noms des personnages – y compris le mien – ont été modifiés afin de respecter leur anonymat (hormis ceux de certaines célébrités). Bien entendu, je n'ai pu retranscrire les dialogues mot pour mot, mais le sens des propos a néanmoins été respecté.

Dans les premiers chapitres, les événements ne sont pas toujours décrits dans l'ordre chronologique, car il a été plus logique de les regrouper par thèmes.

Cher lecteur, chère lectrice, je vous souhaite une agréable lecture !





# 1<sup>re</sup> partie

— La mauvaise voie —



## Le premier jour

Samedi 9 janvier 1971, dans une école d'infirmières de Zurich située près du lac du même nom, après avoir passé presque dix mois au chaud, je prends contact avec la rude réalité des choses. Jusque-là, je n'ai pas le choix. Bien entendu, ce sont mes parents et mes papiers d'identité qui m'ont communiqué la date et le lieu de cet événement.

Chaque humain passe par-là en naissant, et heureusement pour lui, il finit rapidement par oublier ce jour atroce. La naissance d'un être est toujours une joie, ou tout au moins un soulagement, pour son entourage. Pour lui, au contraire, c'est un moment particulièrement pénible, comme pour le mettre immédiatement au parfum des innombrables souffrances en tout genre qui l'attendent tout au long de son existence.

## Les plus vieux souvenirs

Comme papa est suisse et maman française, je bénéficie des deux nationalités. Jusqu'à l'âge de six ans et demi, je demeurerai en Suisse, dans la tranquillité de la banlieue zurichoise. À l'époque, papa est directeur adjoint d'une grande imprimerie. Peu de temps avant mes trois ans, Victoria est arrivée. Ma petite sœur a toujours été adorable, et contrairement à moi, raisonnable, à tel point que, devenus adolescents, c'est à elle et non à moi à qui nos parents confieront la maison lorsqu'ils s'absenteront.

Ne connaissant qu'une vingtaine de mots de suisse-allemand (dialecte germanique employé dans la majeure partie de la Suisse, dont Zurich fait partie), je serai dès le début de ma vie mis à l'écart des autres enfants. Cela me permettra toutefois, dès ma plus tendre enfance, de passer du temps à réfléchir sur les grandes questions de l'existence.

Je ne dois pas me plaindre de m'être souvent retrouvé seul dans mon coin, car durant mes premières années, j'étais terriblement agressif avec les autres enfants. Lorsque quelqu'un ne me plaisait pas, je décidais purement et simplement de le détruire. Heureusement, en ce temps-là et dans cette région du monde, les enfants étant très surveillés, on m'attrapait toujours avant que je ne fasse de sérieux dégâts. Cela ne m'a tout de même pas empêché de faire couler du sang, ce qui avait le vice de me fasciner.

Je me souviens très clairement d'un jour où, alors que je devais avoir près de cinq ans, j'avais joui de méchanceté. Maman m'avait laissé dans la grande garderie d'un centre commercial, où les enfants disposaient d'un paradis de jeux et jouets pendant que leurs mères allaient faire les achats. Je suis avec Marc, l'un de mes rares copains. Nous faisons les clowns en descendant sur un toboggan. Un enfant, plus jeune que nous, se régale du spectacle que nous lui offrons. Heureux d'assister à nos joyeuses pitreries, son visage rayonne d'une joie intense. En apercevant notre jeune admirateur, je me dirige aussitôt vers lui et le pousse violemment à terre. J'assène de diaboliques coups de pieds sur son visage d'ange et immédiatement, je constate qu'il se couvre de sang sous les coups infligés par mes souliers. Je revois encore très nettement cette vision du sang qui apparaît subitement sur mes semelles de caoutchouc marron clair. J'ai à peine eu le temps de frotter mon pied sur le visage de l'enfant que je suis contrarié par une employée affolée de la garderie. Une annonce vocale est diffusée à tous les niveaux du centre commercial pour que ma mère vienne me récupérer en toute urgence.

Un tel exemple de sauvagerie dans mes comportements est hélas loin d'être le seul à cette période de mon existence. Plus tard, ma mère me racontera l'histoire de cette petite fille adorable qui, dans un ascenseur, m'offrit son plus beau sourire. N'appréciant pas son charme et sa gentillesse, je lui ai répondu par une immense gifle, sous les yeux horrifiés de ma mère qui aurait certainement voulu être partout ailleurs que dans un ascenseur, afin de pouvoir courir se cacher.

Comment expliquer une telle violence, qui disparaîtra totalement les années suivantes ? En songeant à ces vilains actes qui datent d'une époque où les souvenirs sont maigres, je parviens tout de même à me remémorer quelques-uns des états d'esprit qui apparaissent en ces moments-là. Je crois que j'agressais un enfant comme je faisais voler en l'air d'un coup de bras un empilement de cubes en plastique. Quand on a quatre ou cinq ans, on ne fait pas bien la différence. L'idée est surtout le plaisir de constater qu'on est doté d'un pouvoir, celui de modifier les choses, de casser, de détruire. Il y a un visage joyeux, c'est drôle, je n'ai qu'à mettre des coups dessus, et le visage n'est plus joyeux ; il est en sang. L'ennui, c'est que l'on n'est pas conscient de la douleur que l'on est susceptible d'infliger aux autres. On ne remarque qu'une seule chose : on a la possibilité de dominer.

Les souvenirs essentiels qui me restent lors de mes quatre, cinq et six ans, se constituent naturellement d'images ou d'ambiances très diverses, comme les vacances à la mer, la petite école, l'immeuble et ses alentours. Je me

souviens de ce verre de thé posé à côté du fauteuil de papa. Ravi de pouvoir épancher ma soif, j'en avale une bonne gorgée. Il n'y en aura pas une seconde tant le liquide me brûle la bouche. Horrifié, je crache de toute urgence et tout ce que je peux sur le tapis. Ce n'est pas du thé. Je ne savais pas qu'il fut possible qu'un breuvage aussi répugnant existât, mais surtout, je ne parviens pas à croire que papa puisse aimer cela. Mes plus anciens souvenirs se constituent aussi de moments d'angoisse, et de nombreux rêves qui tournent en cauchemars.

Un des mauvais rêves qui m'aura le plus hanté et qui sera souvent revenu, est de me retrouver dans un ascenseur. Au début, tout se passe bien, je suis au rez-de-chaussée et entre seul dans l'ascenseur pour remonter dans notre appartement du huitième étage. Je me mets sur la pointe des pieds pour appuyer sur le bouton « 8 ». L'ascenseur se trompe et descend au sous-sol. L'endroit me fait peur, car il est sombre, plongé dans un silence lugubre et le fait de me retrouver tout seul m'effraye. Je m'empresse d'appuyer de nouveau sur le bouton « 8 », mais l'ascenseur continue de descendre d'un étage. Je suis surpris de découvrir qu'il existe un second sous-sol. Là où je suis, il n'y a personne à qui je puisse demander de l'aide. Je dois donc me débrouiller tout seul. Quand j'appuie sur le « 8 » ou même sur les autres boutons, l'ascenseur continue toujours et encore de descendre, étage par étage, me plongeant dans des sous-sols de plus en plus bas, s'étendant à des profondeurs infinies...

Quelques-uns de mes souvenirs les plus angoissants sont les quelques fois où je me suis enfermé tout seul dans la salle de bains et que je ne parvenais plus à ouvrir la porte. J'avais beau avoir six ou sept ans, j'étais persuadé que j'allais rester enfermé dans cette pièce jusqu'à la fin de mes jours. Quand papa parvenait à ouvrir la porte de l'extérieur après avoir dévissé la serrure, je sautais en pleurant dans ses bras, en disant : « Je croyais que j'allais rester coincé là et devenir tout petit, tout maigre, tout mort ! »

Cette angoisse s'est souvent traduite en cauchemar. Maintes fois, il m'arrivera de rêver que je me retrouve dans une pièce sans porte, ou que je suis sur une mezzanine, au rez-de-chaussée d'un centre commercial, et soudainement, je tombe par-dessus la barrière, me retrouvant ainsi coincé dans un sous-sol sans escaliers ni ascenseur. Dans tous les cas, j'étais isolé à jamais de ma famille. Cette idée me terrifiait au plus haut point. Je me souviens très bien de ces moments terrifiants – comme pour la plupart des enfants – où ma mère me confiait dans une garderie pendant qu'elle allait faire quelques courses. Il nous suffit de penser « Et si maman ne revient

plus me chercher, que ferais-je ? C'est inconcevable ! » pour être persuadé qu'elle ne reviendra plus jamais.

Il est curieux de remarquer combien l'isolement me hantait à cette époque, alors qu'aujourd'hui, je ne rêve pas mieux que de me retrouver tout seul, dans la tranquillité la plus parfaite.

Parmi les souvenirs les plus ancrés de cette période se trouvent des réflexions et des interrogations à propos de l'existence. Dès cinq ans, ou peut-être même avant, je me posais de grandes questions et élaborais déjà mes convictions quant à la signification de la vie. Bien que ne s'en souvenant pas toujours clairement, il me semble que dès son plus jeune âge, quels que soient ses conditionnements, chacun développe des croyances propres à soi.

## Les premières croyances

Il y a quelque chose qui m'intriguait énormément, et ce, dès mon plus jeune âge. Je me demandais simplement : « Pourquoi la vie existe-t-elle ? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas "rien", ni êtres, ni univers, ni espace, ni vide ? Pourquoi n'y a-t-il pas "rien du tout" ? Pourquoi y a-t-il tout ça ? Et s'il n'y avait-il absolument rien eu ? » Cette idée me donnait le vertige, un peu comme, quelques années après, lorsque pour la première fois, j'ai entendu parler du concept de l'infini. Je me demandais alors comment il pouvait y avoir quelque chose et derrière cela, encore quelque chose, et ainsi de suite, sans que cela ne cesse jamais – dans l'espace comme dans le temps.

J'ai eu la chance d'avoir des parents partisans de l'agnosticisme, ce qui néanmoins constitue encore une croyance. Cela m'a toutefois permis d'avoir toujours l'esprit libre de tout endoctrinement, et ainsi de fonder mes convictions par moi-même, par mes propres réflexions.

Dès l'âge de cinq ans, je réfléchissais ainsi : « Où que j'aille, quoi que je fasse, je suis toujours à ma place, je suis toujours "en moi", jamais à la place des autres. Je ne vois que ce qu'il y a autour de moi. Quand les autres ne sont pas près de moi, je ne vois pas ce qu'ils font. Rien ne me dit qu'ils existent lorsqu'ils ne sont pas là. Quand je me blesse, je ressens la douleur. Quand un autre se blesse, je ne perçois pas la douleur. En ressent-il vraiment ? Quand les autres se moquent de moi, ils semblent être tous unis en un seul esprit, alors que moi, je suis en dehors de cela. » J'aboutissais donc à cette grande question : « Les autres existent-ils vraiment ou suis-je le seul à exister, et tout le reste n'est qu'une entité qui me manipule en créant tout

ce que j'expérimente ? » Cette pensée aura contribué à me rendre quelque peu paranoïaque. Je pensais que tous les êtres étaient complices contre moi, car ils étaient bien intégrés les uns avec les autres, ils parlaient la même langue, tandis que moi, qui ne comprenait rien à ce qu'il était "bien de faire" ou "mal de faire", je me faisais réprimander ou étais mis à l'écart pour tout ce que je faisais. Ainsi, je songeais souvent à cette idée, sans toutefois l'adopter complètement.

Je n'ai pas vraiment de souvenirs quant aux croyances que j'avais à propos de la mort. Probablement que je ne posais pas ce type de questions. J'ai néanmoins en mémoire un rêve qui m'avait intrigué, et qui peut laisser deviner que je devais imaginer une nouvelle forme de vie après la mort. Dans ce rêve, fait peut-être à l'âge de sept ou huit ans, j'ai reçu la visite de mes grands-parents – cependant vivants – et d'ancêtres dont je n'avais jamais entendu parler. Ces derniers, qui étaient les parents, les grands-parents et arrière-grands-parents de mes grands-parents, étaient semblables à des mannequins de vitrines, tout noirs, du velours en guise de peau, sans yeux, sans oreilles et sans bouche. Malgré leur apparence, ils étaient pleinement conscients et vivants. Je ne saurais dire si, à cette époque, cette croyance d'une existence au-delà de la mort était due à une intuition personnelle – comme j'en aurai eu beaucoup plus tard – ou aux enfants chrétiens qui fabulent sur le paradis.

En tout cas, depuis ces premières grandes interrogations, je ne cesserai plus de me demander ce que c'est que la vie, pourquoi je suis là, quelle est la meilleure chose à y faire, et s'il y a un moyen de comprendre clairement tout cela, bien que ces questions seront remplacées par des questions plus scientifiques que philosophiques pendant l'adolescence. Les matières à caractère philosophique ou religieux étant absentes des écoles que j'ai fréquentées et du milieu familial, je croyais être le seul à me poser ce type de questions. Pour cette raison, je gardais toujours mes réflexions pour moi-même.

En dehors de ces croyances de type philosophique, quand on a cinq ou six ans, on adhère à de nombreuses croyances qui font sourire les adultes, mais qui sont cependant exactement du même ordre que les croyances imposées par les plus grandes religions. Quelle différence y a-t-il entre croire au père Noël et croire en un dieu tout puissant qui contrôle tout l'univers ? En dehors du fait qu'il est beaucoup plus humain, le père Noël est exactement comme un dieu : on est rassuré de penser qu'il existe. Il nous fait rêver. C'est quelqu'un qui arrive du ciel pour nous apporter du bonheur si l'on a été bien gentil. On s'attache tellement à cette belle croyance que même si

l'on commence à avoir des doutes, on rejette vite cette pensée. En quelque sorte, on se force à croire.

J'étais fasciné par le père Noël : je voulais tellement pouvoir, tout comme lui, monter au ciel. J'aurais au moins voulu voir comment il s'y prend. Alors un jour, j'ai décidé de devenir père Noël. J'ai demandé à papa comment faire. Il a prétendu que j'étais trop jeune pour le comprendre, mais que je saurais tout ça, une fois plus grand.

Comme beaucoup d'enfants, j'étais persuadé qu'un loup se cachait sous mon lit durant la nuit, et n'osait pas poser un pied par terre de peur qu'il m'attrape pour me dévorer. Quand ma sœur, encore bébé, parlait à peine, je voulais pouvoir lui communiquer mes pensées sans avoir à parler. Je me contentais seulement de lui demander « Hein ? » à la fin de chaque pensée que je lui adressais. Comme elle me disait toujours « Oui Daniel, oui Daniel », je finissais par être persuadé qu'elle arrivait à lire mes pensées. J'étais si orgueilleux que je n'interprétais pas cela comme une capacité de sa part à connaître mes pensées, mais plutôt comme une capacité de ma part à les lui faire connaître sans avoir à parler. Marc m'apprit qu'une fois adultes, nous serions si grands que notre taille atteindrait le ciel. Depuis ce jour, je me réjouissais de grandir. Une chose qui me captivait beaucoup était les marionnettes. Comme le spectacle était en suisse-allemand, je ne comprenais pas l'histoire, mais les décors féeriques, les éclairages, la musique et les marionnettes elles-mêmes me suffisaient amplement. Je voyais les marionnettistes entrer les uns après les autres dans le petit théâtre, et voyais apparaître une marionnette à la place. Ce qui me persuadait que les marionnettistes se transformaient eux-mêmes en marionnettes. Fasciné, je me demandais à quoi je pourrais ressembler, si moi aussi, je me transformais en marionnette en entrant dans le petit théâtre.

Pour moi, les clowns étaient une espèce à part. On naît clown et on reste clown à vie. Un jour, j'assiste à un spectacle où un ami de mon père est déguisé en clown. Je m'interroge alors : « Comment celui qui était un monsieur peut-il être un clown maintenant ? » J'en conclus donc qu'il y avait des vrais clowns et des faux clowns.

Je croyais aussi que les adultes avaient leur propre langue et qu'ils en employaient une autre lorsqu'ils s'adressaient aux enfants, car naturellement, je les comprenais seulement lorsqu'ils me parlaient à l'aide de mots simples. J'étais convaincu que papa était l'homme le plus fort de la planète. Grande fut ma déception lorsque j'appris qu'il existait plus costaud que lui.



## Une grande naïveté

En juin 1977, nous quittons la Suisse pour nous installer en France, à Lyon, où papa devient directeur d'un magasin de vêtements, abandonnant ainsi son métier d'imprimeur. C'est dommage, car il aurait pu imprimer lui-même ce livre ! Maman voulait aussi que Victoria et moi-même suivions une scolarité en français.

J'avais beau avoir atteint « l'âge de raison », j'étais si naïf que je croyais au mot et au sens propre tout ce que j'entendais. Un jour, comme nous allions voir une dame très cultivée, ma mère me dit : « Cette femme sait tout ». J'étais extrêmement surpris, car cette idée de tout savoir me tenait à cœur, je disais souvent : « Quand je serai grand, je saurai tout », et on me répondait : « C'est impossible de tout savoir ». Je me demandais alors comment se faisait-il que cette dame sache tout sur tout. Mais puisque ma mère me l'avait dit, il n'était pas question de mettre en doute son affirmation. J'étais alors content et impressionné de rencontrer une dame qui détient une connaissance intégrale de tout, qui a réponse à toutes les questions imaginables sur les sciences, sur l'histoire, et sur toutes les autres matières. J'étais en admiration pour cette dame omnisciente.

Je suis si naïf que beaucoup en profitent pour me faire avaler les choses les plus insensées. Une fois, alors que j'ai sept ans, j'ai l'intention de me marier avec une petite fille de ma classe.

« — Quand on sera grand, tous les deux, on va se marier, hein ?

— C'est pas nous qui choisissons, tu sais.

— C'est qui ?

— C'est le président de la République. Lui seul décide de qui se met avec qui. »

Je fus alors très attristé, car je pensais que Valéry Giscard D'Estaing n'aurait jamais l'idée de me marier avec cette petite fille, dont j'ai oublié le prénom. Un jour, je me suis montré très agressif envers cette fillette, j'ignore pour quelle raison. Tout ce dont je me souviens, c'est que sa mère était venue chez nous pour montrer à la mienne toutes les griffures que je lui avais infligées au visage. J'ai cessé d'être agressif dès huit ou neuf ans, mis à part une chaise lancée en pleine classe sur une fille qui s'était moquée de moi, vers l'âge de 12 ou 13 ans.

Lorsque, dans un supermarché, je vois pour la première fois une photocopieuse à l'œuvre, je m'exclame : « Pourquoi a-t-elle aussi copié les ratu-

res ? » Je songe alors : « Cette machine a la capacité de copier de longs textes en un temps record, mais elle a la stupidité de copier aussi toutes les fautes ». En ce temps, je crois aussi que les personnages des dessins animés existent réellement. La plupart des enfants ont certainement la même croyance, mais on oublie facilement ces choses lorsqu'on prend de l'âge. Il me semble même reconnaître un décor de dessin animé dans le paysage perçu par une des fenêtres de la maison de mon arrière-grand-mère. L'enfant que je suis alors n'a aucune notion de la célébrité. Je ne vois pas le rapport entre le fait d'être connu et celui d'avoir beaucoup d'argent. Lorsque maman me dit que les chanteurs sont riches, je ne comprends pas.

« — Tu sais Daniel, Claude François gagne beaucoup d'argent.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un chanteur, et les chanteurs gagnent beaucoup, beaucoup d'argent. »

Je ne conçois pas pourquoi un chanteur gagne nettement plus d'argent qu'un plombier ou qu'un coiffeur, par exemple, alors que ces derniers ne fournissent certainement pas moins d'effort dans leur travail. On m'a toujours dit qu'il fallait beaucoup travailler pour être riche, et qu'en travaillant peu, on n'obtenait que peu d'argent. Mon esprit a toujours été très logique, peut-être trop, pour cette société où rien ne l'est.

## Un enfant comme tous les autres

Vers huit ans, je ne suis guère différent des autres enfants. J'ai de grandes ambitions ; je veux devenir l'homme araignée afin de pouvoir m'accrocher au sommet des immeubles, l'homme invisible pour traverser tous les murs en me rendant sur tous les lieux qui me sont interdits, et l'homme qui valait trois milliards pour apprendre par cœur mes devoirs d'école en quelques secondes et neutraliser en un tour de main tous ceux qui m'embêtent, parce que les séances de judo ne suffisent pas. J'ai peur que la police me mette en prison si je ne suis pas sage. Manuel, un petit garçon me dit une fois que son père policier va m'emprisonner, sous prétexte que je l'ai embêté. Je cours alors me cacher derrière un muret, en fondant en larmes, effrayé de me retrouver en prison.

Je suis amoureux d'Élisa et ne manque jamais une occasion de me retrouver avec elle. Je crois que nos sentiments sont réciproques, même si nous n'en avons jamais franchement parlé, ni même joué au papa et à la maman.

Quand nous allons au supermarché avec sa mère, notre jeu favori est de sauter sur la pointe des pieds d'un carreau à l'autre, toujours de la même couleur. Il ne faut pas marcher sur les autres, autrement nous sommes instantanément volatilisés par la lave.

La première fois que je crus mourir, c'était en chutant d'un arbre planté tout près d'un immeuble, sur lequel j'étais monté très haut, entre le premier et le second étage. J'avais la passion de grimper le plus haut possible sur les arbres. Ce jour-là, une branche casse, et je tombe jusqu'au sol, amorti toutefois par de nombreuses branches, le corps basculé d'un côté et de l'autre. Pendant cette chute, qui me paraît durer une éternité, j'ai droit, comme cela arrive dans ce type de situations, au défilement de toutes les images de ma vie, pensant alors être arrivé au terme de celle-ci. Je suis si surpris par cette expérience que je ne pleure pas, malgré mes nombreux bobos.

Après trois années passées à Lyon, nous partons nous installer, le 30 juin 1980, dans un village de la région grenobloise. Le motif du déménagement est encore la profession de papa, qui prend la direction d'un magasin de vêtements deux fois plus grand, au centre-ville de Grenoble. Quelques mois après notre arrivée dans cette campagne bordée par les Alpes, je fête mes dix ans. Autour de notre petite villa, nous avons un bout de terrain avec un noyer et deux cerisiers. Rapidement, ils n'ont plus de secret pour moi, tout comme les trous du haut mur de pierres qui nous sépare de la propriété des voisins.

Ayant parfois du mal à m'adapter aux exigences de notre société, je suis, comme beaucoup d'enfants, en conflit avec les autres, notamment avec papa et maman. Ces frictions sont souvent provoquées par le désordre continu qui règne dans ma chambre. Naturellement, il s'agit d'un désordre organisé où chaque chose est à sa place, mais je suis le seul à le voir ainsi. Quand papa m'inflige une punition, telle qu'une privation de télévision ou d'inviter un copain, je m'efforce de masquer ou déplacer les choses susceptibles de présenter une apparence de désordre, et lorsque la bonne humeur réinvestit papa, ces choses reprennent peu à peu leur place.

## Des passions et des projets très divers

Dès mes dix ans, je m'adonnerai à de très nombreuses passions, sans jamais m'investir à long terme dans l'une d'entre elles, contrairement à ce que je pouvais m'imaginer chaque fois que je commençais à m'intéresser à quelque chose de nouveau. Aussi bien sur le plan des loisirs, que sur celui du sport ou du travail, je suis toujours resté très solitaire. De caractère plutôt asocial, je préfère m'amuser seul, faire du sport seul et travailler seul, même si paradoxalement, je recherche toujours la compagnie. Sans en avoir vraiment conscience, l'un des passe-temps que j'affectionne le plus est de me mettre dans un coin tranquille, à l'écart des autres, et de méditer de longues heures durant sur la merveilleuse et luxueuse existence que j'espère vivre une fois adulte.

Entre dix et vingt ans, mes loisirs préférés sont les jeux de réflexion, en particulier les Legos, pour lesquels je consacrerai une grande partie de mon temps de libre. J'adore cette idée de construire aussi bien des maisons, des voitures, des navettes spatiales ou des moteurs complexes à l'aide de quelques bouts de plastique. J'ai aussi un culte pour les jeux de société avec pions, dés et billets de banque. Je consacre d'ailleurs une grande partie de mon argent de poche en matériaux divers pour élaborer mes propres jeux de société. La maladie des collections ne m'épargne pas, elle non plus. Avant de créer des jeux, tous mes sous se sont métamorphosés en voitures des années 1930 au 1/43<sup>e</sup> et en timbres-poste, en particulier sur le thème des poissons. Plus tard, j'amasserai également d'autres bêtises, comme des anciennes pièces de monnaie, des sous-verre à bière en carton, et des mélangeurs en plastique. Une autre grande passion est le cinéma, qui débute surtout après mes 14 ans, époque où nous déménageons à Grenoble, ville aux nombreux grands écrans. J'irai voir autant de films que mes moyens me le permettront. Quand j'ai un caméscope dans les mains, je tourne autant de courts-métrages que possible, dont « Rançon », réalisé en janvier 1990, dans lequel ma sœur est ravie par des malfaiteurs. Ceux-là exigent une rançon de cinquante-mille francs à son mari, joué par Ricky, mon meilleur ami du moment, qui paye la rançon à sa façon, dans un parking souterrain, sous une célèbre mélodie de Johann Strauss.

Sur la question du sport, mes choix sont aussi très solitaires. Les sports d'équipe ont toujours été ma hantise. N'étant pas du tout sportif de nature et incapable de comprendre correctement les règles de tels sports, je ne

reste jamais longtemps sur le terrain. Je ne parviens pas à toucher la balle. Si par hasard cela arrive, je ne sais absolument pas quoi en faire, ce qui me vaut d'être catégoriquement rejeté par mes camarades. Comme les sports pratiqués à l'école et au collège sont systématiquement des sports d'équipe, je finis toujours les cours d'éducation sportive à cueillir des fleurs ou à observer l'organisation d'une fourmilière. Tant et si bien que, refusant de perdre inutilement du temps, je finis par prendre l'habitude de rentrer chez moi durant les cours d'éducation physique. Au terme du premier trimestre, notre professeur d'éducation physique, à qui l'on demande, parmi les autres professeurs, de mettre une annotation sur le carnet, écrira simplement : « Je ne connais pas cet élève ». Sur le plan sportif, je m'épanouis donc plutôt dans des disciplines solitaires telles que le ski, la plongée sous-marine ou le vélo.

Partir seul avec un masque et une paire de palmes pour aller toujours plus profond dans les eaux turquoises de la Méditerranée à la recherche d'oursins et d'étoiles de mer constituent de merveilleux souvenirs. Comme j'ai la chance de me retrouver chaque été de mon enfance, avec mes parents et ma sœur, dans la maison qu'ont encore à l'époque mes grands-parents, à seulement quelques centaines de mètres de la plage, j'assouvis à loisir tout l'amour que j'ai pour la mer. Sans savoir nager, je pratique déjà la plongée. Pour ce faire, après être descendu à quelques mètres de profondeur, papa m'attrape dès que je refais surface. Dès 11 ou 12 ans, je vais pêcher des oursins jusqu'à huit mètres de profondeur. Depuis ce temps, je rêve souvent que je respire sous l'eau. Cela est aussi agréable que de voler dans les airs. Quand les vacances d'été approchent, je m'entraîne déjà à l'apnée, en pleine classe. Une fois, je m'empêcherai de respirer pendant une longue durée. En reprenant ma respiration, je vois plein d'étoiles, et pour récupérer de ce record stupide, je me laisse glisser sous ma table, la tête posée sur la chaise, sous l'œil inquiet de ma voisine.

Mes projets professionnels sont certainement les plus divers. Le tout premier grand projet professionnel que j'adopte est d'être un grand chef cuisinier possédant le plus grand restaurant du monde, si grand qu'on peut le voir depuis le hublot d'une fusée évoluant dans l'espace. Je dessine souvent mon futur restaurant, avec une gigantesque couronne dorée sur son toit. Les cuisines des restaurants me fascinent et cette idée de devenir un grand chef de la gastronomie restera très longtemps ancrée dans mon petit esprit. Quand je replonge dans ce souvenir aujourd'hui, j'ignore vraiment pourquoi j'ai développé une telle ambition, alors que je n'avais que sept ans et

n'ai jamais su cuire le moindre œuf au plat avant l'âge de 13 ans tout au moins.

Dès mon plus jeune âge, je consacre beaucoup de temps au dessin. À l'âge de dix ans et demi, je me lance dans la bande dessinée, en mettant en images, le 10 août 1981, mon petit singe en peluche Pouf. Le 6 septembre de la même année, je crée mon personnage principal, Froc, au pelage de la couleur du chocolat, toujours le sourire en coin, et la tête en forme de huit (resserrée au milieu). Le 2 juillet 1982, je lance mon propre journal : « Froc magazine », un petit livret en petit format, comportant deux douzaines de pages photocopées de jeux, d'histoires à suivre, de recettes, etc. Alors âgé de seulement 11 ans, malgré ma gigantesque timidité, je me fabrique un petit présentoir en carton et pars faire du porte à porte dans les quartiers voisins, en assenant à tous ceux qui m'ouvrent leur porte : « Bonjour monsieur (madame) ! Achetez le nouveau journal de Froc magazine pour huit francs seulement ! » Je parviens à en vendre suffisamment pour photocopier de nombreux exemplaires. Peu à peu, les numéros suivants deviendront plus épais et leur format s'agrandira. Hormis ce petit magazine, qui me vaudra un petit article sur le quotidien de la région, je commencerai de nombreuses bandes dessinées. Elles seront toutes laissées inachevées dès les premières pages, en raison d'une imagination fulgurante et de projets nouveaux qui détruisent systématiquement toute motivation de finir ce qui a été commencé.

Bien que ce goût pour les matières graphiques me restera longtemps et qu'il me poussera, à 18 ans, à préparer durant deux ans un BTS de graphiste maquettiste, j'aurais eu de nombreux autres projets professionnels. La géographie occupera aussi une grande place dans mes intérêts. Je réunirai une impressionnante collection de cartes au 25 000<sup>e</sup>, toute la France au 200 000<sup>e</sup>, et une carte du monde de deux mètres sur quatre qui couvrira tout le mur de ma chambre. Je rêve donc tout naturellement de devenir cartographe pour l'institut géographique national. Au jour où j'écris ces lignes, j'ai un niveau plutôt médiocre en anglais, car j'ai passé de nombreux cours d'anglais, de biologie, de maths, etc. à apprendre par cœur pour chaque pays du monde son emplacement et sa capitale. Ensuite, je me suis préoccupé de connaître l'emplacement, la préfecture et les sous-préfectures de chacun des cent départements du territoire français. D'autres passions et projets prendront le relais, comme la création de jeux de logique, de labyrinthes, de logos, la photographie, la magie, le métier de détective privé, la réalisation de films cinématographiques, ou le pilotage de Boeing 747, voire

le souhait de devenir l'ingénieur qui créerait le modèle 777, aujourd'hui existant.

Depuis les Legos, je me suis intéressé à la construction de maisons. Quand je prétendrais vouloir devenir maçon, mon père me donnera une précision :

- « — Un maçon ne fait qu'exécuter une tâche physiquement difficile où il ne décide rien. Le métier d'architecte est certainement beaucoup plus intéressant.
- Archi quoi ? Ça veut dire quoi ?
- Architecte. C'est celui qui fait les plans de la maison, il décide quelles formes elle aura. »

D'une minute à l'autre, je passerai alors de maçon à architecte. J'aurai pendant longtemps le projet de construire une grande maquette de la maison de mes rêves. Toutefois, je réfléchirai tant à chaque détail que je n'aurai jamais le temps de passer à l'ouvrage.

## La folie des grandeurs

Depuis toujours, j'ai pensé que l'existence était une drôle de chose, où nous ne pouvons jamais pleinement faire ce qui nous plaît, où toutes les bonnes choses sont interdites. Comment faire pour sortir de ce piège où pleuvent les désirs qui nous font avancer comme un âne devant lequel on a attaché une carotte et où nous n'aboutissons qu'à une succession de frustrations sans fin ? « Puisque tout le monde s'accommode de cela, c'est qu'il ne doit rien exister d'autre » me dis-je. C'est alors que je décide moi aussi, de faire avec, en tentant de bénéficier au maximum de choses agréables, tout en évitant au maximum les désagréments.

La période de mon existence qui commence à mon adolescence et qui s'étendra jusqu'à mes 22 ou 23 ans n'a rien de particulièrement intéressant. Il y sera question d'un investissement corps et âme dans un matérialisme pur et dur. Une grande partie de ce temps sera consacrée à la recherche de la satisfaction des plaisirs érotiques.

Pendant mon enfance, et jusqu'à la fin de mon adolescence, je resterai persuadé que je deviendrai milliardaire, que je conduirai une somptueuse Rolls-Royce de 1953, que je posséderai une immense maison pourvue d'une grande mezzanine avec des chambres et salles de bains pour les invités à l'étage, une vaste bibliothèque ornée d'épais tapis et de tapisseries ancien-

nes, une salle de billard, une immense cage de verre avec des singes vivants dans un échantillon de forêt jungle, une belle cuisine dotée de nombreux espaces de travail et de luxueuses chambres pour mes enfants et notre couple, ainsi que des jacuzzis, une piscine intérieure et de nombreux autres délires d'un genre similaire. J'ignorais totalement comment je m'y prendrais pour parvenir à obtenir une telle richesse, mais une chose n'a jamais fait aucun doute : cela se passerait ainsi ! Je n'ai jamais voulu me poser la question du comment. Je m'en étais convaincu et cela me suffisait. Je n'avais qu'à être un dessinateur célèbre, un architecte célèbre ou un cinéaste célèbre et tout irait pour le mieux. Hormis ma Rolls-Royce et ma luxueuse demeure, j'ignorais totalement quel type d'existence j'allais vivre et quel chemin j'allais adopter. Je ne me posais pas ces questions à vrai dire. Je préférais me contenter de satisfaire au mieux mon existence à très court terme, quitte à évoluer dans du rêve.

En observant comment vivent la plupart des gens dans notre société, j'en éprouve une intense répulsion. Je constate que chacun se contente d'une existence misérable – au sens profond du terme, et non pas dans le sens physique –, totalement dépourvue d'intérêt, où aucun horizon ne s'ouvre sur quoi que soit. Travailler chaque jour dans un lieu où ne conviennent de manière satisfaisante, ni les chefs, ni le travail, ni les horaires, ni l'atmosphère ; s'alimenter de nourritures pas chères à base de produits chimiques sans goût ; perdre son argent dans des loisirs si mal organisés que l'on passe son temps à attendre et à rouspéter ; payer chaque mois des crédits pour des choses dont on ne profite déjà plus, car elles ont été endommagées ou délaissées ; se fatiguer avec des enfants jamais satisfaits de tout ce que l'on essaie de leur offrir malgré les innombrables difficultés de l'existence ; se pourrir la santé d'alcool et de nicotine ; s'enfermer le soir dans des lieux remplis de gens malsains et malhonnêtes, croyant n'avoir rien de mieux à faire ; passer son temps à courir à gauche et à droite pour tenter de régler des problèmes qui se multiplient avant d'avoir eu le temps de se résorber ; être continuellement accablés par des ennuis qui apparaissent avec le voisinage, quand ce n'est pas au sein de la famille ; taxes, impôts et amendes toujours plus nombreuses que les bonnes surprises ; vacances ratées ; etc. L'idée de vivre moi aussi dans des conditions aussi lamentables où le stress est continuellement présent, provoque en moi une forte mélancolie et une grande nausée.

Une chose est alors certaine : je ne suivrai pas cette voie-là. Là est probablement ma seule véritable conviction. N'importe quoi, mais pas ça !



## Une adolescence solitaire

Jusqu'à 19 ans, je serai très esseulé. Adolescent, je ne cesserai de chercher la compagnie des autres, mais presque personne ne s'intéressera à moi autrement que pour m'opprimer. Terriblement mal à l'aise avec les autres et dépourvu de confiance en moi, je vivrai toutes ces années, comme ce fut déjà le cas pendant l'enfance, dans le monde que je m'invente. Très mal dans ma peau, je serai perçu comme un asocial, que ce soit à l'école ou ailleurs. Je tenterai pourtant avec zèle de me faire accepter dans un groupe ou un autre, mais cela finira toujours en conflit. Rejeté par tous, le jeune garçon que je suis devient renfermé sur lui-même, hyper sensible et développe de sérieux handicaps. Entre autres, une effroyable timidité, caractérisée par un grand manque de confiance en soi et une peur de ne jamais être à la hauteur avec les autres, ainsi qu'une incapacité à s'exprimer correctement, en bégayant notamment. Une forte nervosité n'arrange en rien les choses.

Chaque fois qu'il s'agit de faire un pas au sein de la société, c'est une aventure, pour ne pas dire un cauchemar. Le seul fait de devoir aller acheter du pain pour la famille me terrorise. Avant même d'entrer dans la boulangerie, je suis pétrifié de peur. On me regarde entrer, je sens le visage qui chauffe. Je ne parviens pas à me tenir debout tranquillement. Les jambes tremblent. Il y a trois personnes devant moi... maintenant plus que deux : ça va bientôt être à mon tour. Le cœur se met à battre encore plus vite et plus fort. Bon sang ! C'est au tour de la personne qui se trouve juste devant moi dans la queue. Dès qu'elle aura terminé, je devrais parler. En plus, il y a du monde derrière moi. Tous sont silencieux et vont m'écouter parler. Si je rate une phrase, cela sera la catastrophe. Répétons bien la phrase : « Bonjour Madame ! J'aimerais une flûte, s'il vous plaît. Bonjour Madame ! J'aimerais une flûte, s'il vous plaît. Bonjour... » Lorsque mon tour arrive, je me sens comme écrasé par les projecteurs d'un plateau de télévision, où l'on me demanderait de parler en direct d'un sujet que je ne connais absolument pas. Quand je sors de la chaude boulangerie, bien que détestant le froid plus que tout, je suis heureux de me retrouver sous la neige, tant je suis soulagé d'avoir accompli ma mission. Je peux alors enfin me détendre et laisser libre cours à mes pensées.

Le téléphone est un cauchemar du même ordre. Cela durera jusqu'à l'âge de 20 ans, pratiquement. Lorsqu'il s'agit d'appeler quelqu'un d'autre qu'un copain, le cœur fait l'effet d'une explosion à chaque battement et je souhaite très fort que personne ne décroche.

Je n'ai alors qu'un ou deux copains à la fois, des individus rejetés autant que moi des autres. La plupart du temps, je reste seul dans ma chambre, ou devant la télévision. En ce temps-là, j'entretiens une abondante vidéothèque en enregistrant des films de tous genres, ce qui me permet de m'évader facilement. Comme pour le sport, mes goûts musicaux ne sont pas les mêmes que les adolescents de mon âge. Je n'apprécie aucun chanteur moderne. Quand je suis tout seul dans l'appartement, je jubile en jouant les chefs d'orchestre à l'aide d'un crayon en guise de baguette, devant un vieux 33 tours craquant de la 9<sup>e</sup> symphonie de l'illustre Ludwig Van Beethoven.

## Un cancre incurable

Soucieux de satisfaire mes quelques talents artistiques, mes parents m'offrent un saxophone (à l'âge de 13 ans), avec des cours de pratique et des leçons de solfège. Un jour, je certifie à la professeure de solfège que le compositeur Ludwig Van Beethoven naquit en 1770 et mourut en 1828. Elle, en revanche, soutient avec conviction d'autres dates. Je suis certain de moi :

- « — Je peux parier tout ce que vous voulez, Mademoiselle !
- Entendu Daniel, nous vérifierons cela chacun de notre côté et celui qui a tort préparera un exposé sur Beethoven pour le prochain cours.
- C'est d'accord ! »

Convaincu, je n'ai même pas pris soin de vérifier. Lorsqu'arrive le prochain jour de solfège, la professeure nous a préparé un bel exposé sur le compositeur allemand. Je savoure tant ma victoire que je ne suis même pas attentif à l'exposé sur mon compositeur préféré.

Chaque fois que j'entreprends quelque chose de nouveau, je m'en lasse rapidement. Je m'intéresse à tout, mais je suis incapable de faire une seule chose convenablement, jusqu'au bout, comme si rien ne pouvait m'apporter de satisfaction suffisante. Ainsi, je cesse rapidement le solfège et le saxophone. Pour ce dernier abandon, ce sont surtout les voisins qui sont ravis.

Il en va naturellement de même pour les matières scolaires. Les rares fois où je décide de m'intéresser à quelque chose, j'ai les meilleures notes de la classe, que ce soit en mathématiques, en dessin, en géographie, en physique, en orthographe, etc. Autrement, je suis parmi les plus mauvais, sinon le plus mauvais. Depuis ma plus tendre enfance, je suis un penseur. Mon esprit se dissipe tant et toujours dans des réflexions incessantes que je ne

parviens presque jamais à demeurer attentif aux cours dispensés à l'école ou au collège. Finalement, plus grand-chose m'intéresse en classe. Rien ne me semble fait pour me plaire, pour me passionner et me motiver à étudier.

À peu près seuls, les arts plastiques me plaisent, et les cours de français délivrés par un professeur en particulier, que j'eus en classe de 4<sup>e</sup>. Monsieur Schender nous enseigne le français d'une façon tout à fait hors normes, avec un pragmatisme et une pédagogie remarquables. Il sait capter l'attention de tous. Avec lui, nous n'avons pas le temps de nous ennuyer. À sa manière très philosophe, il nous apprend une multitude de choses passionnantes et qui me semblent nettement plus utiles pour affronter la vie en société que d'apprendre par cœur la liste des épithètes ou des conjonctions de coordination. Il est très doué, notamment, pour nous faire participer oralement aux cours, pour organiser des débats captivants, à tel point que nous ne voulons plus sortir lorsque la sonnerie de fin de cours se fait entendre. Il nous a dit : « On a tendance à prendre pour vraie une version uniquement parce qu'elle est la première dont on a pris connaissance. » Comme il ne respectait pas à la lettre le programme imposé par l'éducation nationale, il avait tendance à ne pas être adoré des autres professeurs, surtout le jour où il a combiné un de ses cours avec un cours d'anglais pour nous emmener au cinéma, dans le cadre d'une mise en pratique du vocabulaire anglais. Le film, en version originale anglaise, sous-titré en français, était le fameux « Full Metal Jacket » du cinéaste Stanley Kubrick, où l'on voit un sergent-chef de l'armée américaine battre tous les records du monde de vulgarités prononcées à la minute, en hurlant sur ses soldats. Vieille femme aux airs pincés, notre chère professeure d'anglais, madame Toussepin, fut outrée au plus haut point.

Pendant les cours de biologie, je fais courir mon copain de classe après des trésors enfouis sur des îles lointaines en combattant les pirates les plus sauvages. Pendant les cours d'histoire, j'élabore en détail les pièces et les escaliers de ma future et luxueuse demeure. Pendant les cours de gymnastique, je regarde des films de science-fiction à la maison. Vers l'âge de 17 ans, je veux tant me faire remarquer que je mets le feu à de nombreux papiers froissés dans le tiroir de mon pupitre, provoquant alors une fumée si épaisse que toute la classe doit être évacuée de toute urgence. Durant les cours, il m'arrive de faire participer la majorité de la classe à des jeux où je lance des bonbons à ceux qui répondent juste aux questions. Dans des cours où les professeurs sont plus autoritaires, je me contente de griffonner des dessins d'humour noir ou des caricatures de professeurs que je fais circuler dans la classe. Mon insolence effrénée me pousse à abuser impi-

toyablement du manque d'autorité de Madame Carton, notre professeur d'anglais de cette année, une très gentille femme. Pendant ses cours, je vais jusqu'à danser sur ma table pour amuser les camarades. À l'issue du dernier cours avant les vacances, je m'avance tout près d'elle, et devant toute la classe, lui lance : « Alors, on se fait la bise ? » En guise de réponse, elle m'administre une gifle magistrale dont elle devait attendre l'occasion depuis bien longtemps. Mon air ahuri soudainement envolé, la tête baissée et en silence, je sors tranquillement de la classe avec les autres, comprenant très bien que cette gifle n'a vraiment pas été volée.

Comme papa a toujours été un individu très colérique qui pouvait se montrer violent, je m'efforçais parfois de produire des « bons résultats », c'est-à-dire des bonnes notes, dans le seul but de m'épargner des soirées douloureuses, une fois papa rentré à la maison. Il m'arrivait aussi d'imiter la signature des parents, toujours dans le dessein d'éviter la terreur paternelle. Je ne pouvais toutefois pas être franchement malhonnête. J'évitais d'annoncer les mauvaises notes, mais ne mentais jamais, contrairement à ma sœur Victoria, qui me grondait :

« — Pourquoi tu lui as dit ça ? Maintenant il est furieux contre toi et il va te gâcher le week-end !

— Mais parce qu'il me l'a demandé.

— Ce n'est pas une raison pour lui dire. Tu n'as qu'à répondre que non ou que tu ne sais pas, et il te fichera la paix ! »

Il m'arrivait même de ne pas lui annoncer des excellentes notes, car j'en avais aussi eu de très mauvaises que je préférais ne pas dévoiler.

Ainsi, presque rien ne m'aura intéressé au collège, que je percevrai alors toujours comme un calvaire. Ma motivation est si faible que je ne parviens jamais à suivre régulièrement et attentivement les cours. Les annotations des professeurs au terme de chaque trimestre se résumeront souvent à la même chose : « Daniel a de grandes capacités, il est très dommage qu'il ne fasse pas d'efforts ». Je ferai deux années consécutives de 4<sup>e</sup> et deux années consécutives de 3<sup>e</sup>. Plus les années passent, et moins j'ai envie de m'intéresser aux études. Tandis que ma sœur, bonne élève, fait la fierté de nos parents, je suis leur désespoir. Ils m'emmènent auprès de quelques psychologues. J'aime aller voir ces gens, qui écoutent patiemment et poliment toutes les choses qu'on a envie de leur raconter. Je m'intéresse à une infinité de choses, mais jamais suffisamment pour m'y investir. J'ai la sensation d'être constamment dans une impasse. Il n'y a rien de ce que la société propose qui m'attire vraiment. Je suis comme dans un gigantesque

labyrinthe ; je me dis qu'à force d'y circuler, je finirais bien par trouver une sortie vers quelque chose que j'estime vraiment valable. Je m'engage alors dans des voies aussi diverses que marginales.

## Rencontre avec la religion

Nous avons à peu près sept ans. Notre maîtresse nous emmène tous à l'église, où nous devons fermer les yeux, joindre les mains et rester en silence de nombreuses minutes dans l'obscurité du majestueux édifice. Je ne comprends ni la procédure ni le but de cet exercice. Certains élèves prennent la parole. Une petite fille dit : « La flamme de cette bougie, c'est Dieu qui nous parle. » J'essaie de saisir le sens de ses propos, mais n'y parviens pas. Je ne vois qu'une flamme et n'entends personne parler. Ces moments sont étranges, car chacun se comporte singulièrement différemment de ses habitudes. Chacun s'efforce d'être doux, calme et s'exprime dans un langage qui me semble très abstrait. De retour à la maison, lorsque je raconte cela à maman, elle sursaute et, comme si je lui avais parlé d'une maladie dangereuse, l'air effrayé, elle me dit : « Oublie tout ce que tu as entendu là-bas ; ce ne sont que des bêtises ! Je vais voir ta maîtresse pour qu'on ne t'y emmène plus jamais. » Quelque chose m'échappe : pourquoi notre maîtresse qui nous enseigne tout ce qu'il est juste et utile de savoir nous emmènerait-elle en un lieu où l'on apprendrait des bêtises ? Comme chacun le sait, papa et maman détiennent la vérité. Il n'est donc pas la peine de remettre en question leurs dires.

Beaucoup plus tard, à l'âge de 16 ou 17 ans, où l'on sait remettre en question les dires de papa et maman, j'accepte une invitation de mes cousins à me rendre avec eux dans une communauté religieuse. J'étais essentiellement poussé par la curiosité. Ce sera une semaine très agréable, pendant laquelle je ne verrai pas de religion, ni de dieu. Je ne rencontrerai que des gens qui chantent en cœur des chants latins, qui demeurent dans leurs pensées, les yeux fermés, en silence, qui allument des bougies et qui effectuent des activités tout à fait ordinaires telles que manger, faire la vaisselle, discuter, etc. Chaque fois que je demande « où est Dieu ? », on me donne une réponse très abstraite. Je suis un peu déçu de ne jamais parvenir à Le rencontrer. Par exemple, certains me disent qu'Il est partout, mais qu'on ne peut pas Le voir.

Lorsque mon cousin Nathan m'indique que qui le veut peut entendre Dieu, je garde encore un espoir d'entrer en contact avec Lui. Il m'explique que

tous les gens qui sont devant nous, en silence, immobiles, les yeux fermés, sont en train de communiquer avec Lui. Il m'expose alors la procédure : « Tu fermes les yeux, tu restes paisible, tu ouvres ton cœur et tu l'appelles par ta pensée. Si tu sais être attentif, tu distingueras une petite voix en toi. C'est Lui qui te parle ». J'ai beau suivre scrupuleusement ces instructions, je n'entends rien du tout. Cependant, j'ai tellement envie de faire comme les autres, de « faire partie du club », que je finis par me fabriquer inconsciemment des voix. Je trouve cette idée de « croire » plaisante, rassurante, et même fascinante. Alors, je décide de « croire ». Comme je ne trouverai rien de vraiment stable dans cette croyance, je l'abandonnerai assez rapidement. Très peu séduit par ce type de philosophie, je ne ferai pas l'effort d'aller chercher plus loin une voie à suivre au sein d'une religion monothéiste, ni dans une autre d'ailleurs. Lassé par ces croyances vides de pratique, où rien n'est palpable, où aucun véritable but n'est proposé, je ne prendrai même pas le temps d'étudier des textes dits être la source de l'une d'entre elles, sinon de manière superficielle. Dans ces croyances, beaucoup de choses me paraissent très insensées. Entre autres, je n'accepte pas cette idée d'un être suprême qui a créé tout ce qui se trouve en cet univers. S'Il a tout créé, qui l'a Lui-même créé ? On Le prétend parfait. J'imagine que personne ne pense que notre monde et nous-mêmes sommes parfaits. Comment celui qui est parfait peut-il créer de toutes pièces un monde imparfait et des êtres imparfaits ? Et comme je le dirais plus tard : « Pourquoi diable Dieu a-t-il créé l'enfer ? »

Ce qui me plaît, en revanche, dans ces religions, c'est l'accent qu'on met sur les notions de vertu, de bienveillance, d'aide au plus pauvre que soi. Néanmoins, la vertu n'est pas de la religion, la bienveillance n'en est pas plus. La vertu est juste de la vertu, la bienveillance est juste de la bienveillance. Faut-il être religieux – ou même croyant –, pour être vertueux ou bienveillant ?

## Une âme de voyageur

Depuis tout jeune, j'ai toujours adoré les voyages, en particulier lorsque je suis seul. Que ce soit en avion, en bateau, en autocar, en vélo ou même à pied, je ne manque aucune occasion de parcourir en solitaire des lieux inconnus, de me retrouver loin des miens, en des lieux aux décors inhabituels, et de préférence, où la culture et la langue sont différentes des miennes.

Aussi simple soit-il, un voyage me donne toujours un sentiment d'aventure. À 16 ans, alors que nous sommes en Tunisie, j'ai l'opportunité de partir seul en car jusqu'aux portes du Sahara. Les photos sont mauvaises, mais le souvenir de la magnifique mer de dunes et de la finesse du sable qui colle sur la peau en fine couche est toujours resté intact. Durant ce voyage, je me suis complètement perdu dans le gigantesque labyrinthe des souks de la médina de Sfax, en raison de mon sens de l'orientation, pour ainsi dire inexistant. Encore une sensation inoubliable. Jeune, je n'ai pas eu la chance de m'être rendu à l'étranger aussi souvent que je l'aurais souhaité, car mes parents, insatisfaits de mes résultats scolaires, n'étaient pas très favorables à me financer des voyages.

Bien que rêvant d'aventure, je n'étais pas prêt pour effectuer seul de grands voyages. À 19 ans, ayant toujours dépendu de papa et maman et toujours demeuré dans mon petit monde, j'étais encore très immature. De manière inconsciente, je décidai tout de même de préparer un voyage de routard vers l'Italie, la Grèce, et d'autres pays d'Europe. Ayant pris soin de ne rien laisser savoir à mes parents, je me rends un soir à la gare. À ma grande stupéfaction, j'aperçois mon père qui m'attend tranquillement dans le hall de la gare. Je comprends alors que j'ai été vendu. Papa est si paisible et de si bonne humeur, que je rentre tranquillement à la maison avec lui, comme si le projet de partir en voyage s'était subitement volatilisé. Il faudra encore attendre quelques années avant d'effectuer un grand voyage.

## Vol de son propre zèle

Dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le vol est une chose qui devient banale en France : « Vas-y ! Vole ça ! Sinon t'es un dégonflé ! » Quand on a envie de posséder plein de belles choses, qu'on ne bénéficie que de peu d'argent de poche, et

que ses copains volent avec facilité et sans problème des stylos, des bandes dessinées ou du chocolat, on se dit un jour : « Pourquoi pas moi ? » Je n'aimais pas cette désagréable sensation de se sentir l'esprit entaché, souillé par la malhonnêteté, mais le désir de me procurer facilement des affaires fut plus fort. À 14 ans, j'ai donc commencé à voler des petites choses dans les grands magasins, comme du matériel pour le dessin ou des gadgets divers tels que des petites fusées de feu d'artifice. On a beau être malhonnête, on n'aime pas l'admettre. Afin d'adoucir le mauvais état de ma conscience, je me répétais : « Cela ne fait presque pas de tort. Ces choses appartiennent à des grandes sociétés qui ne voient pas la différence. Jamais il ne me vien-

drait à l'idée de dérober un stylo dans la trousse d'un camarade de classe, comme on me l'a souvent fait. » Il m'est cependant arrivé de voler quelques sous à papa. À cette époque, il m'attribuait trente francs d'argent de poche hebdomadaire. Il pouvait arriver qu'il me les refuse, prétextant que je n'avais pas été « sage » pendant la semaine. Si j'estimais que cela était justifié, je ne disais rien. Une fois, je n'étais pas d'accord du tout. Comme je trouvais cela exagéré, je suis tout simplement allé me servir dans la poche de la veste qu'il laissait toujours traîner au dossier d'une chaise et qui était la plupart du temps remplie de billets et de pièces. J'ai juste pris ce que je considérais m'être dû : trente francs.

En volant dans les grands magasins, on m'attrapera trois fois. La première fois, nous sommes deux, les responsables nous font nettoyer à mains nues le quai de réception des marchandises encrassé de répugnantes ordures, en échange de leur silence, pour les stylos que nous avons pris. La seconde fois, nous sommes quatre et on se contente de nous faire restituer le chocolat que nous avons glissé sous nos blousons. La troisième fois, je suis seul. Lorsque deux vendeuses me surprennent, elles se battent comme des vautours affamés qui veulent me manger : « Non, il est pour moi, celui-là ! Laisse-le-moi ! » Ma mère doit venir me récupérer dans le bureau du directeur du centre commercial. J'en pleure de honte. Je cesserai alors le vol à l'étalage jusqu'à l'âge de 20 ans, où je me laisserai encore aller à ce genre de vice.

## Une jeunesse frustrée

Si acheter une flûte de pain ou passer un coup de téléphone étaient pour moi des choses qui me mettaient mal à l'aise, le grand timide que je fus perdait, *a fortiori*, tous ses moyens, lorsqu'il s'agissait d'adresser la parole à une fille. Comme tous les garçons de mon âge, j'avais monstrueusement envie d'avoir une expérience sexuelle avec une fille, ou tout au moins, de pouvoir échanger quelques caresses ou embrassades. Je n'ai jamais osé faire la cour à une demoiselle, car j'ai toujours perçu la chose comme vulgaire et humiliante. C'est seulement lorsque j'aurai des informations sûres que je me lancerai, timidement, mais sûrement. Comme il n'est pas dans les coutumes que les femmes fassent le premier pas, je demeurais, contrairement à mes camarades, célibataire. Pour satisfaire mes innombrables fantasmes sexuels, je me plonge, dès 13 ans, dans le monde des films pornographiques et des magazines coquins.



Un beau jour de mes 16 ans, je suis si enchanté d'être invité à ma première boum que toute la classe est mise au courant. Dès lors, j'aurais quelques flirts avec quelques filles pour qui je donnerai tout, et peut-être trop. Impitoyablement, elles me rejeteront les unes après les autres. Frustré de ne pas parvenir à obtenir plus qu'un baiser, je serai très malheureux sur le plan dit de l'affection. Ce n'est qu'à 20 ans que je connaîtrai, avec Camille, un « grand amour » réciproque, qui durera près de trois ans. Entre temps, je jouerai aux coqs, en me parant de beaux habits à la mode, les cheveux courts, bien dégagés derrière les oreilles, en me coiffant en arrière à l'aide d'une quantité exagérée de gel capillaire, en n'oubliant aucun accessoire ringard de séduction, tel que le parfum, une montre de plongée peu chère, mais de belle apparence, une paire de Ray Ban et un Zippo. Ainsi paré pour la séduction, j'attendrai que, comme par magie, la princesse de mes rêves vienne s'offrir à moi.

Je suis né dans une famille où l'on accorde beaucoup d'importance à l'apparence. Il est très amusant, par exemple, de voir maman immobile, absorbée devant le bulletin d'information télévisé, et qui, soudainement, déclare : « Regardez ce présentateur. La couleur de sa cravate ne s'accorde absolument pas avec celle de sa veste ! » Inévitablement, je prendrai l'habitude d'admirer le miroir – ou plutôt son reflet –, chaque matin et chaque soir, comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art à laquelle un grand peintre est en train de donner vie jour après jour.

## Sous l'emprise de nombreux vices

Après avoir commencé à boire quelques bières, du vin blanc et du Champagne, vers 19 ans, je me mets à faire la chose la plus stupide qui soit : je fume. Et pas n'importe quoi, s'il vous plaît ! Des marques de luxe, qui coûtent évidemment un peu plus cher que les marques ordinaires, mais le plus important est de « faire classe ». Ces cigarettes sont longues, le filtre est tout blanc. Dans cette période de ma vie, la frime est probablement mon principal passe-temps. Je suis si bien organisé que je ne manque jamais de cigarettes. Je vais même jusqu'à avoir en réserve quelques cigarettes de la marque fumée par mon meilleur ami pour les fois où il n'a pas pensé à s'en acheter suffisamment.

Néanmoins, je ne m'investirai pas dans le jeu. J'ai vite senti que cela était une chose plutôt malsaine et qu'on perdait beaucoup plus qu'on ne gagnait. Le calcul était vite fait. Pour comprendre cela, il m'a tout de même fallu

quelques pertes. Tout d'abord, j'ai inséré tout l'argent rudement économisé pour les grandes vacances, dans les machines à sous d'une fête foraine. J'ai pu changer les points obtenus par ce jeu contre une montre prétendue étanche à trente mètres. Néanmoins, dès le lendemain, lors du premier bain au bord de la plage, la montre s'éteint à tout jamais, l'eau salée entrant aussitôt dedans. Une fois, je joue « méthodiquement » au loto, en évitant les numéros sortis les semaines précédentes, et gagne trente francs. Hélas, la même méthode me fait perdre plus que ça lors des tirages suivants. Enfin, au Casino de Montreux (en Suisse), je joue un franc – suisse – sur un numéro du tapis et gagne dix fois la mise, soit dix francs (environ sept euros). Je rejoue un franc, et un franc, et encore un franc, jusqu'à perdre cinq francs. Comprenant que la chance au jeu ne sert qu'à inciter à perdre plus, je décide de stopper, et sors du casino, heureux d'avoir gagné deux francs, de quoi s'acheter une bonne plaquette de chocolat.

Désormais, je me contenterai de miser des jetons en plastique ou des billets de Monopoly.

## Une orientation difficile

Au terme de ma deuxième 3<sup>e</sup>, n'ayant pas réussi mon brevet de fin d'année, je ne suis pas apte pour le lycée. Papa et maman ne savent plus du tout comment gérer mon cas. Les conseillers d'orientation eux-mêmes sont désorientés. Ils n'ont plus rien à me proposer, sinon des choses complètement contraires à mon tempérament et à mes aptitudes physiques, comme des stages dans le secteur du bâtiment ou dans la mécanique. Je travaillerai toutefois un mois, en juillet 1990, sur un chantier, à remuer le ciment et à ravalier une façade dans des conditions infernales. Sans harnais de sécurité, je faillirai plus d'une fois tomber du quatrième étage, en marchant sur une planche non fixée à l'échafaudage par exemple. Au terme de ce mois éprouvant, je suis payé au noir, ne recevant que deux mille deux cents francs, sous prétexte que je ne fournis pas un travail équivalent à un professionnel. Bienvenue dans le monde du travail ! Les divers travaux de manutention que j'effectuerai en missions intérimaires se passeront tout de même mieux.

À l'issue du collège en 1988, je suis inscrit dans une école privée proposant 17 sections différentes, allant du stylisme de mode à la gestion informatique, en passant par des domaines tels que la diététique, la coiffure et l'architecture intérieure. Ma section sera le graphisme. Je suis alors enchanté par ce nouveau style d'enseignement, où l'on nous considère comme

des adultes – bien qu'étant encore très loin d'en être, pour la plupart d'entre nous. J'apprécie immédiatement ce genre d'établissement qui se veut moderne et « ouvert », où les professeurs se font tutoyer par leurs élèves, et par les matières proposées : graphisme, architecture, peinture, modélisme, histoire de l'art, photographie, communication, et un peu de mathématiques, de physique, de français, d'anglais et d'histoire géographique. C'est parmi les quelque 18 élèves que compte notre classe que, le 28 septembre (jour de la rentrée), je rencontrerai Ricky. Lui et moi deviendrons les meilleurs amis du monde.

Avec Ricky et une grande partie des autres élèves de la classe, en dehors des matières artistiques, nous ne songeons qu'à nous plonger dans des fous rires qui n'en finissent plus. L'ambiance est très décontractée, trop décontractée ; même les professeurs finissent pas se laisser aller. Préoccupé à détourner de l'argent en ne déclarant pas ses étudiants, le directeur de l'établissement va jusqu'à ne pas payer les enseignants. J'apprendrai plus tard que quelques-uns de ces derniers, cagoulés, ont tabassé le directeur, un soir dans la rue ! Cette école affichait chaque année des taux de réussite désastreux pour les BTS qu'elle était censée préparer : 0 % de réussite dans toutes les sections, hormis deux coiffeurs et deux architectes d'intérieur qui ont réussi leur examen. Refusant de perdre mon temps dans cet établissement et de faire perdre de l'argent plus longtemps à mes parents, je lève le camp au terme de deux ans, le *curriculum vitæ* toujours aussi vierge qu'une pellicule photographique neuve.

## Un véritable ami

Avec Ricky, je commencerai véritablement à sortir, sortir aussi souvent que possible, même dans des bars glauques, tant que je peux me retrouver loin de chez mes parents, c'est tout ce qui compte. Effectivement, avec un papa qui voit son fils faire tout l'inverse de ce qu'il aurait voulu le voir faire, l'atmosphère est loin d'être des plus joyeuses à la maison. Ricky et moi nous adonnerons à d'innombrables bêtises que font tous les jeunes de notre âge et qu'il serait tout à fait superflu de raconter ici. Vêtu de blouson noir, de jeans délavé troué, chaussé de santiags, ce faux loubard blond au cœur tendre pétille de vie, en dépit de ses nombreux coups de cafard. Très divergents de caractère et sur de multiples points, notre amitié se scelle sur des points qu'il me serait difficile de saisir moi-même. La première fois que j'aperçus Ricky, il me laissa une impression bien différente du garçon que

j'apprendrai à connaître. Dès que je le vis entrer dans la classe, j'ai aussitôt pensé : « Quelle horreur ce frimeur à deux sous ! Si je devais me faire un copain dans cette classe, ce ne sera en tout cas pas lui ! »

Chanteur nostalgique à ses heures perdues, et motard invétéré, il me recevra très souvent le week-end chez ses parents, qui avaient une maison à la campagne, près d'un lac. Outre les soirées enfumées autour des baby-foot, une bière ou un pastis à la main, nous partions sur sa 50 cm<sup>3</sup> au sommet d'une colline. Autrement, nous restions dans sa chambre au plafond incliné en raison du toit, décorée de masques lugubres et de posters de blondes pulpeuses, et parlions de longues soirées durant, de nos soucis, de nos rêves. Nous donnions nos avis sur toutes les personnes et les choses qui constituaient notre vie à l'école, comme à l'extérieur.

Comme tout ami authentique, il fut toujours là quand ça n'allait pas pour moi, et je fus toujours là quand ça n'allait pas pour lui. Nous n'avions de commun presque aucun goût ni aucune façon de concevoir la vie. Cependant, nous étions l'un comme l'autre très mal dans notre peau. Si nous nous entendions si bien, c'est probablement parce que nous savions nous écouter l'un l'autre et que nos manières d'analyser les problèmes de nos existences respectives étaient très complémentaires.

## Glauque, mais pointu avant tout

Dès 16 ou 17 ans, j'adopterai un style vestimentaire « bon chic bon genre » et une mentalité très superficielle qui se limite au soins de l'apparence. Grâce à mes parents qui auront jusqu'à quatre boutiques de vêtements pour homme, ma garde-robe sera bien remplie : une cinquantaine de chemises, une demi-douzaine de vestes, une quinzaine de cravates, de beaux pantalons, etc. Dans le souci de mieux mettre en valeur mon look bourgeois, j'adopterai une coiffure propre et courte, les cheveux plaqués en arrière, je porterai des cravates et la pince qui va avec, pour le simple plaisir de la frime. Dans le même état d'esprit, je fumerai des cigares dégoûtants.

Plus tard, mes jeans deviendront beaucoup plus clairs. Un blouson de cuir, des lunettes de soleil et des cigarettes remplaceront veste, cravate et cigares. Ce nouveau style sera plus adapté pour les bars que nous fréquenterons avec Ricky.

Dans le courant des années 1990, j'adopterai le plus glauque de tous les styles. Il s'agit de ne porter que du noir et du métal, jusqu'au bout des on-

gles. Seules images tolérées : des représentations de la mort. Les jeunes qui sont à la pointe de ce mouvement plus noir que noir sont plus sinistres que la mort elle-même. Ils semblent l'attendre et s'en réjouissent, sans toutefois s'y précipiter tant ils veulent savourer l'ambiance macabre qu'elle apporte. J'ai du mal à m'associer avec les personnes de ce mouvement tant elles sont sinistres. Comme pour entretenir leur teint cadavérique, ils demeurent enfermés durant les longues journées d'été dans une toute petite pièce saturée de fumée, aux volets fermés, à écouter le plus lugubre des styles musicaux qui soit ; celui que se doivent d'entendre tous ces morts vivants noirs comme des corbeaux. J'aime trop le soleil et déteste trop cette musique pour être pleinement intégré dans le club. Tant pis, ce qui m'importe est d'arborer un style à la pointe en me faisant remarquer par tous. Pour y parvenir, il n'y a rien d'autre à faire qu'à marcher dans la rue. Je ne suis pas vraiment à l'aise, mais j'ai l'impression d'exister un peu plus. En général, vers 19 ans, on éprouve le besoin d'exister plus que les autres.

Plus tard, en Suisse, je découvrirai un tout autre style à la pointe, musical avant tout, extrêmement joyeux et coloré, c'est-à-dire au total opposé. Grâce à lui, je m'épanouirai complètement, et même presque trop.

## Sous les drapeaux : la débauche totale

Dans la France de 1990, le service militaire est encore obligatoire et dure douze mois. À l'automne de cette année, il m'apparaît comme une opportunité inespérée de découvrir de nouveaux horizons. Naviguant alors dans une période de point mort et de point d'interrogation, où aucune porte ne s'offre à moi, c'est avec grande réjouissance que je pars sous les drapeaux. Les horizons que j'y découvrirai seront plus moroses que roses. J'y apprendrai néanmoins beaucoup sur les relations humaines et l'organisation hiérarchique de la société, car l'armée en présente un tableau caricaturé. De plus, c'est la première fois que je quitte véritablement le cocon familial.

Parlant quelques mots d'allemand, je suis envoyé en Allemagne. En guise de bienvenue, nos crânes sont rasés. Ensuite, le programme commence : un mois de classes. On nous entraîne alors à diverses choses, comme au maniement d'armes de guerre, à la marche au pas, au nettoyage des toilettes, au rangement du contenu de son placard au millimètre, à l'installation de bivouacs, au parcours du combattant à sauter dans des trous de deux mètres de fond et à ramper à toute vitesse sous des barbelés, ou à chanter en rythme des chants d'encouragement au combat. Un jour, le lieutenant nous

enferme à vingt dans une pièce hermétique. Nous avons chacun un masque à gaz, mais sans filtre. En voyant une épaisse fumée remplissant soudainement la pièce, nous comprenons rapidement qu'il s'agit de gaz lacrymogène. Presque aussitôt, le lieutenant, resté à l'extérieur, lâche vingt filtres dans la pièce. Je ne peux m'empêcher de sourire en voyant le spectacle de stupidité qui s'offre à mes yeux. Tous sautent précipitamment et en même temps sur les filtres, exactement à la manière d'une grappe de rugbymen au-dessus du ballon. C'est la désorganisation la plus totale. Je reste assis, le plus tranquillement possible pour économiser l'air, bouche et nez fermés. Dans la cohue, un filtre roule presque jusqu'à moi. Je peux le saisir sans peine et le visser à mon masque alors que la moitié des autres sont encore en train de se bousculer.

À l'issue des classes, je me retrouve au mess des officiers. C'est le grand hôtel des gradés, dont nous – les militaires du rang – sommes les serveurs. En vertu de ce travail de larbin et de forçat, l'État nous octroie un salaire de misère, juste de quoi nous soûler à la bière et nous enivrer de haschich, afin de nous donner l'impression d'oublier cette pénible condition.

Durant cette période autant noire que kaki, je découvrirai combien gigantesque est la proportion de personnes qui abordent la vie sans le moindre espoir positif, et que nombreux sont capables de commettre régulièrement de très mauvaises actions pour tenter d'échapper aux difficultés de l'existence. À cette époque, moi non plus, je ne comprends pas que fuir sa condition, c'est comme tirer sur un élastique ; plus on le tire et plus ça fait mal le jour où on le lâche. Le plus naturellement du monde, je fais comme mes camarades, avec qui je vis 24 heures sur 24. Ainsi, je découvre le monde léthargique et enfumé du cannabis. Comme la presque totalité des personnes vivant avec moi ne manquait jamais une occasion d'en consommer – même en plein travail – je me dis alors : « Pourquoi ne pas expérimenter cette chose-là ? Ce ne doit pas être si mauvais puisque tout le monde y touche. » C'est surprenant, cette manie que la plupart d'entre nous a de s'imaginer qu'une chose – ou une croyance – est bonne, sans risque, juste ou valable sous le seul prétexte qu'un grand nombre de personnes l'adopte. Cette année de service militaire sera aussi une plongée dans le monde lugubre et malsain de l'alcool. Les plus folles ivresses étant les seuls effets recherchés, les breuvages les plus ignobles y passent. Nous pourrions alors boire et fumer jusqu'à nous faire littéralement éclater la cervelle.

Cette année de délires sans retenue sera aussi une découverte du monde de l'hôtellerie, où je goûterai à la plupart des postes qu'elle propose. Je suis

d'abord réceptionniste, avec mon ensemble bleu et noir, ma chemise blanche et mon nœud papillon noir. Une erreur dans la réservation d'une chambre me vaut d'être affecté en salle pour le service des repas. En servant un potage à un vieil officier accompagné de sa femme, je manque l'assiette et arrose leur nappe. Je descends encore et finis tout en bas, à la plonge, où les casseroles sales géantes ne cessent de pleuvoir. Il faut finir de les nettoyer, même pendant que les autres prennent leur pause. C'est le cauchemar. J'ai beau éprouver de fréquentes crises de nerfs et même détruire des piles entières d'assiettes et des grosses soupières en les flanquant par terre aussi brutalement que possible, on ne peut pas « plonger » plus bas que la plonge. Je suis donc condamné à rester plongeur jusqu'au dernier jour, qui semble infiniment loin. Bien loin de tout esprit de solidarité, l'un de nos passe-temps favoris consiste à s'approcher d'un nouveau venu et de lui crier en pleine figure, non sans une pointe de cruauté, un nombre plus petit que le sien. Plus le nombre devient petit, plus on aime à le crier à tous, de plus en plus fort et de plus en plus souvent. Il s'agit du nombre de jours restants avant ce que les appelés nomment « la libération ».

Le sergent-chef prend un malin plaisir à me donner ce que l'on appelle des « jours d'arrêt » pour des faits dérisoires, comme avoir mangé une brioche destinée aux officiers (motif : « a dérobé une brioche appartenant à l'État ») ou s'être amusé à tordre une fourchette (motif : « détérioration de matériel militaire »). Ces « jours d'arrêt » consistent à vous interdire de sortir durant les heures de pause, à vous priver de permissions, et à vous rallonger votre durée de service militaire. Quand on travaille dans des conditions ingrates, que l'on voit tous ses copains se préparer et se parfumer pour sortir et que l'on a 20 ans, c'est plutôt dur à supporter ! Comme nous ne bénéficions que d'une permission par mois et que deux m'ont été supprimées, je resterai bloqué trois mois dans cet enfer. À cause de la fourchette tordue, la permission tant attendue m'est interdite. Dans un total désespoir, je fais voler en éclats la vitre de la fenêtre de ma chambre à l'aide d'un violent coup de poing. En y pensant, je revois encore tous ces éclats de vitre rebondir sur les tuiles de la toiture située sous la fenêtre. J'avais l'impression de les voir voler et rebondir au ralenti. Quand le sergent-chef verra la fenêtre éparpillée en miettes et le sang sur ma main gauche (j'ai eu le réflexe de préserver la droite, étant donné que je suis droitier), il voudra bien fermer les yeux sur la fourchette et me persécutera un peu moins par la suite. Finalement, j'aurais droit à un treizième mois de séjour en prime, ce qui correspond à la rallonge maximale autorisée par la loi pour les appelés qui obtiennent des « jours d'arrêt ».

Avec quelques copains, nous faisons connaissance d'un groupe de jeunes qui vivent en marge de la société, non pas parce qu'ils en sont exclus, mais parce qu'ils la rejettent eux-mêmes. Un soir, alors que nous sommes chez eux, l'un revient de l'extérieur, et nous tend un revolver, en nous disant, avec une certaine fierté dans le ton : « Regardez, il est encore tout chaud ! » Il vient de tuer quelqu'un ; le journal nous le confirmera le lendemain.

## Vol aller-retour

Insatisfait de notre maigre solde de militaire, affamés de plaisirs faciles, nous nous adonnons sans vergogne au vol, qui plus est, de manière organisée. Pendant la pause, il nous arrive alors de nous rendre à trois dans les grands magasins de la ville dans le but de nous approvisionner en musique, en alcools forts et en articles divers comme des cigares ou du chocolat. L'un surveille, le second décolle les étiquettes magnétiques et le dernier insère la marchandise convoitée dans la poche intérieure de sa veste. Afin d'alléger ma conscience, je me disais (comme autrefois) que je ne volais personne, mais seulement un magasin, qui de plus, a toujours de la marge dans sa comptabilité. Bien entendu, un vol reste un acte totalement nuisible, quel que soit le cas ou le propriétaire de l'objet volé. Le moment très désagréable de la sortie du magasin prouve bien, à celui qui n'est toutefois pas complètement dépourvu de bon sens, que l'acte n'est pas anodin. Le cœur se met à battre très fort, les joues chauffent, on a la hantise d'un geste maladroit et inconscient qui nous trahisse, on a l'impression que tout le monde a tout vu et que chacun attend le dernier moment pour nous sauter dessus, on éprouve une terrible angoisse que le détecteur magnétique se mette à hurler à cause d'un morceau d'étiquette oublié, etc.

Un jour tout allait bien. Tout allait trop bien. Nous sommes à la veille d'un congé et préparons une grande fête dans notre chambre. Afin de ne manquer de rien, chacun se charge d'une tâche. Le pâtissier prépare de délicieux plateaux d'amuse-bouches, le barman s'arrange pour détourner à l'insu des responsables de bonnes bouteilles de blancs alsaciens, le buffetier se charge, quant à lui, de fournir fromage, toasts, café et sucreries, le tout, bien sûr, aux frais de l'État. Quant à moi, je suis parti faire les commissions avec Denis, un petit serveur. Je suis alors sûr de moi, trop sûr de moi. La joie au cœur, je sais que ma petite amie se prépare pour nous rejoindre. Il y a une bouteille de whisky au bout de ma main gauche et du champagne au bout de la droite, que je vois déjà pétiller dans une belle flûte militaire. Denis



insère une boîte de cigares dans sa poche. Un employé du magasin l'a vu faire. Nous passons tous les deux la soirée dans un cachot tout noir, au fond d'une caserne située loin de la ville.

On a pris soin de ne rien nous laisser, pas même nos lacets. Dans l'obscurité totale du cachot, j'entends le petit Denis qui dissimule tant bien que mal ses sanglots. Contrairement à lui, je garde un excellent souvenir de ces deux nuits, mis à part qu'une belle fête nous est passée sous le nez, et que nous ne savions pas quand nous reverrions la lumière du jour. Ce qui me plaira dans ce « trou » aux murs épais et à porte blindée, c'est d'une part, ce silence total, cette tranquillité absolue, cette absence de toute activité. Nous recevions notre repas sur place, sans avoir à faire d'effort. Personne ne nous réprimandait, personne ne nous donnait d'ordres. C'était la tranquillité parfaite. Hélas trop aveuglé par mes préoccupations gamines, je n'accorderai pas encore suffisamment d'attention à ces aspects. D'autre part, il y avait cette sensation de toucher le fond d'une chose, d'être en un lieu dont on parle souvent sans que personne n'y aille, un lieu qui fait si peur, et pourtant, une fois qu'on y est, il n'y a rien d'autre que soi et la tranquillité. Il y a aussi ce plaisir dans l'attente du moment où les copains demanderont : « Tu étais où ? » et de pouvoir leur répondre non sans une certaine fierté : « Ils m'ont mis au cachot ! » Naturellement, ceux qui ne cherchent qu'à fuir la solitude et le silence ne trouveront que souffrance en un tel lieu.

Bien mal acquis ne profite jamais. Contrairement à un vol aérien, avec le vol de la possession d'autrui, il y a inévitablement un retour, à plus ou moins long terme. Ce terme peut être suffisamment long pour nous laisser croire que le retour n'existe pas. Mon expérience m'a toujours démontré que si. Ce que j'ai souvent remarqué également, c'est que plus nous y sommes attentifs, et plus le retour est clair, rapide et logique. Cela est parfois si frappant qu'il n'y a plus la moindre place pour le doute. D'autant plus que cela se base sur un schéma d'une logique irréfutable, qui d'ailleurs, s'applique à tous les types d'actions : on engendre de la peine, on récolte de la peine ; on engendre de la joie, on récolte de la joie. À force d'analyser les situations de mon existence – qui au fond, sont les mêmes que celles de n'importe quel individu – je parviens peu à peu à ce type de conclusions essentielles, qui incite bien naturellement à suivre d'autres voies, des voies plus modérées. Après le service militaire, j'ai l'impression d'être devenu « un grand ». En tout cas, je resterai encore très immature pendant quelque temps et ferai encore beaucoup de bêtises.

Il est curieux de remarquer que bien souvent, les gens croient « grandir » lorsqu'ils font des choses nocives ou des choses qui relèvent purement du désir, comme fumer, boire, faire l'amour, battre quelqu'un, etc.

## 21 juin, la fête du sang

Au mess des officiers, les conditions de travail sont tellement insupportables que j'en viens à vouloir me briser volontairement un os afin de bénéficier d'un congé médical. Je tente d'abord de me briser la jambe à l'aide d'un violent coup de batte de base-ball, mais je n'obtiens qu'un large hématome et la douleur qui l'accompagne. Patrick, un ami d'armée (qui n'est plus de ce monde) accepte de donner un grand coup de maillet sur le petit marteau tenu posé sur le milieu de la deuxième phalange de mon petit doigt gauche. En entendant le craquement, Patrick crie son dégoût en jurant qu'il ne refera plus jamais une telle chose. Après deux interminables semaines hospitalières, j'obtiens quelques semaines de congé militaire, pendant lesquelles j'escompte passer du bon temps. Par chance, le jour même de ma sortie d'hôpital est la fête de la musique. Le doigt ayant été recousu, le bras dans le plâtre, je retrouve un ami de l'armée en permission, qui a le même prénom que moi. Nous ne cessons jamais de rire lorsque nous sommes ensemble. Lorsque la fête bat son plein, il est entre deux et trois heures du matin. Nous sommes sur une grande place noire de monde et de stands de merguez. Alors que nous nous tenons tranquillement sur un banc à fumer un cigare, deux jeunes gens s'approchent de nous. L'un est grand, l'autre plutôt trapu. Comme ils nous regardent avec insistance, nous les saluons. Un dialogue peu avenant s'engage entre le grand et Daniel :

- « — Quoi ? Qu'est-ce t'as, t'as un problème ?
- Pas du tout, je disais juste "salut !"
- Ouais c'est ça ! Qu'est-ce t'as à m'fixer comme ça ?
- Je ne te fixe pas, je te saluais, c'est tout.
- T'as raison ! Tu veux que je te casse la bouche ?
- Non non, ça ira. Ce ne sera pas la peine.
- Je vais te casser la bouche, moi ! »

Sur ces paroles, le grand passe à l'acte en assenant un grand coup de parapluie à Daniel, qui tente de garder son sang froid. Dès le second coup, il se défend. Il y a un rapide échange de coups de poing. Malheureusement, un mauvais coup fait perdre connaissance Daniel, qui s'étend de tout son long sur le sol. J'ignore à ce moment s'il est toujours en vie et ne peux rien faire.

Je ne suis pas pour le moins bagarreur, et à cause de mon bras fraîchement plâtré, je reste impuissant. Ce moment est horrible, d'autant plus que l'endroit est rempli de monde qui assiste à la scène et que personne ne bouge, pas même pour appeler la police. Le compagnon de l'agresseur agit à son tour. Il met des coups de couteau sur le visage évanoui de Daniel pendant que l'autre lui vide les poches et s'empare de sa montre. Le plus trapu vient ensuite vers moi avec son couteau et me le plante dans le ventre, avant de me destiner d'autres coups que j'esquive en reculant. Comme il bondit sur moi, je tente tant bien que mal de me protéger en me recroquevillant par terre. À cet instant, je le sens passer sa lame sur ma gorge. Cette personne a décidé de me tuer, pour le plaisir. Étant donné que rien ne peut me protéger, je suis en train de vivre ma dernière heure, tout est fini, ma vie s'achève ici. Je me mets à penser cela lorsque je l'entends s'éloigner. Je me redresse lentement. Quand je lève la tête, je vois nos agresseurs partir en courant. Nous sommes dans un pays où tout le monde ne vit que pour soi, se moquant bien du sort des autres. Donc personne ne vient vers nous pour nous porter secours, car chacun est bien trop préoccupé à déguster des merguez, vider des bouteilles de bière et fredonner les mélodies jouées par tous les musiciens du pays qui sont descendus dans les rues.

Je saute sur le corps inerte de Daniel avec le réflexe immédiat de l'aider à se relever, comme pour se persuader qu'il ne peut pas être mort. Juste à ce moment-là, j'ai le grand soulagement de le voir reprendre ses esprits. Daniel n'a que des égratignures au visage, car la lame n'était pas tranchante. Pour la même raison, la plaie sur ma gorge n'est pas profonde, bien qu'elle nécessitera treize points de suture. En revanche, la lame s'est bien enfoncée dans mon ventre. J'ai grande peine à marcher et encore plus à respirer. Daniel a beau avoir le visage en sang et moi le ventre en sang, la ville a beau fourmiller de gens, pas une seule personne ne se propose de nous aider ! Un kilomètre plus loin, soutenu par les épaules de Daniel, j'arrive tant bien que mal chez mes parents, où papa enfile à peine un pantalon pour nous conduire à l'hôpital en faisant crisser les pneus comme je l'avais entendu seulement dans les scènes de poursuites des films policiers.

La police ayant réussi à attraper mon agresseur, je porterai plainte pour son acte qui le conduira deux ans en prison. Selon les témoignages de nombreux blessés arrivés la même nuit à l'hôpital, nos deux voyous auraient attaqué et blessé une demi-douzaine d'autres personnes à quelques heures d'intervalle.

Ce n'est que plusieurs années plus tard que je ferai un rapprochement intéressant : je me mutile volontairement et peu de temps après, je fais l'objet

d'une agression provoquant une lésion équivalente. Dans ce cas, le résultat de la mauvaise action est très clair. Hélas, il est rare que les actes engendrent leurs résultats si vite et si clairement. Si tel était le cas, cela ferait sans doute réfléchir ceux et celles qui s'adonnent sans vergogne à de très mauvais actes.

## Un climat invivable

Les mois qui suivront la période militaire seront très difficiles. Je trouverai un emploi dans un petit restaurant tenu par un couple, où le mari fait la cuisine et la femme se charge du service en salle. Pour ma part, je serai affecté à la plonge et à la préparation de divers aliments, dont la composition des salades. Les conditions de travail sont très dures et le salaire est au plus bas. Au terme de deux mois d'épuisement complet, je jette l'éponge et me heurte au pénible parcours de la recherche d'emploi. J'ai 21 ans et pratiquement encore aucune expérience professionnelle. En conséquence, les postes qui me sont proposés sont totalement inintéressants, physiquement éprouvants et sous-payés. L'obtention de postes qui sont passionnants et que j'estime correspondre à mes aptitudes exige un diplôme, donc des années d'études. Mes dispositions mentales ne se prêtent pas du tout à un tel type de parcours. Ainsi, en allant dans les agences fournisseuses d'emplois, je ne récolte que du découragement et beaucoup de désespoir quant à mon avenir.

Je commence alors à me douter que je ne mènerai pas une vie de milliardaire dans une somptueuse maison et que je ne conduirai pas une splendide Rolls-Royce des années 1950. En même temps, je sais que je ne mènerai pas une vie de rude labeur, à remplir une fonction que j'exècre, pour un salaire minable. Je préfère mourir plutôt que de vivre dans des conditions aussi misérables. Que vais-je donc faire ? Je n'en ai pas la moindre idée ! Le chemin se sépare en deux voies. L'une est beaucoup trop haute, l'autre est beaucoup trop caillouteuse. Je reste donc sur place, immobile au milieu du croisement. Comme je ne trouve rien de satisfaisant dans la société où je suis alors, je me crée tout un monde artificiel, plaisant et rassurant. Je m'y enferme autant que possible afin d'échapper à une existence où tout me paraît impitoyable et où personne ne semble me comprendre.

Cependant, rien ni personne n'accepte mon petit monde fait de pensées et de rêves. Je me laisse prendre dans un cercle vicieux. Plus les choses vont mal, plus je me réfugie dans mon monde et plus je m'y réfugie, plus les cho-

ses s'aggravent. De gros orages éclatent tous les jours à la maison. Papa a de plus en plus de mal à accepter sous son toit une personne qui n'exerce pas d'emploi et qui paraît ne pas fournir beaucoup d'effort pour en obtenir un. Incapable de résoudre le problème, il usera régulièrement de colère de sorte à rendre le climat du foyer invivable. Bien que sa violence soit rarement physique, elle m'est psychologiquement très douloureuse. Je ne songe qu'à quitter la maison, mais n'ai aucune idée d'où aller. Je continue d'éprouver les oppressions de papa. En attendant, j'ai un domicile, de la nourriture et de quoi alimenter mes rêves avec la télévision. Si on approche une flamme d'un bidon d'essence, il explose. Il en est de même avec mon père et moi. Il est l'essence et moi la flamme. Nos mentalités et nos motivations sont si opposées qu'une bonne entente entre nous n'est qu'utopie. Le matin quand il part à son magasin, il me tire du lit. Il le fait sans douceur, mais pas avant de quitter la maison, car il veut prendre son petit déjeuner et se préparer sans avoir à me croiser. Le soir, il est rare qu'il prenne son repas dans la même pièce que moi.

Le mois de mars 1992 est particulièrement douloureux. Il n'y a plus de place pour le rêve. Papa est de plus en plus violent, il hurle de plus en plus souvent. Un soir, il me tourmente longuement et avec une brutalité accrue. Je ne parviens pas à apaiser mes sanglots. Je suis plus perturbé que jamais, en tout cas assez pour refuser de vivre plus longtemps dans de telles conditions. Je décide le soir même de partir pour la Suisse, auprès de ma tante, dans un premier temps. Quand papa prend connaissance de mon projet, il me rit au nez : « Tu es incapable de trouver du travail ici, tu t'imagines que là-bas, tu vas trouver un emploi, plus de quoi te loger ? Tu rêves ! » Cette phrase narquoise me fait prendre la forte détermination de trouver travail et logement au plus vite, une fois arrivé en Suisse.

## Vol de ses propres ailes

Le 29 mars 1992, le train nous dépose, ma valise et moi, en gare de Lausanne. Le lendemain de mon arrivée, j'obtiens un logement. Deux jours après, je trouve un emploi. La chance m'a aidée. Mon cousin Serge, qui doit partir une semaine plus tard pour le Mexique, me laisse la moitié de l'appartement qu'il partageait avec un ami, à Yverdon-les-Bains. Cet ami, nommé Antonio, me présente le gérant d'un pub qui a besoin d'un serveur d'ici deux semaines. Je signe le contrat sans attendre, et sans mauvaise blague, le 1<sup>er</sup> avril.

Je suis parti sans réfléchir, sans rien prévoir, sans préparer quoi que ce soit, et tout s'est passé pour le mieux.

Le travail que j'exerce est plutôt stressant, mais le salaire que je perçois dépasse ce que je n'aurais jamais pu espérer obtenir si j'étais resté en France. La vie que je mène alors n'est pas des plus passionnantes, mais j'ai l'impression d'être libre, j'ai la sensation de faire à peu près ce que je veux et quand je veux. Je gère moi-même mon existence et cette idée me plaît. Avec plus d'amis que je n'en ai jamais eus, je fais la fête tous les soirs et j'ai les moyens de le faire. C'est comme si je revivais. Ce n'est qu'à ce moment que je prends conscience à quel point minable était mon existence grenobloise et ne comprends pas comment j'ai pu supporter cela si longtemps. L'existence que je mène dans cette charmante petite ville de Suisse n'est toutefois guère moins misérable. Pour m'en rendre compte, j'aurais dû être capable de prendre du recul.

L'alcool et le haschich reprennent vite le contrôle de ma vie. Il est très difficile de résister à la tentation alcoolique quand elle est à portée de main, quand on travaille dans un pub où l'ambiance foisonne de fêtards, quand des clients offrent des verres au barman, ou quand on teste les nouveaux cocktails qu'on invente. La fête coûte cher et le loyer élevé de chez Antonio m'oblige à me restreindre. Je décide alors d'emménager chez un nouvel ami, Cédric, qui partage une maison avec trois personnes. Comme je suis au sous-sol, il ne m'est exigé qu'une faible participation au loyer. Dans cette maison, la résine et l'herbe de cannabis brûlent sans cesse. Pour cette raison, les parties de poker s'achèvent en posture allongée, la bouche entrouverte, les yeux fixés au plafond. Cédric est un excellent cuisinier ; il travaille dans un restaurant tout proche. Pendant sa pause, il vient souvent me retrouver au pub avec une surprise destinée à enfumer mon cerveau.

Comme le bail de la maison parvient à terme et que nos salaires le permettent, nous décidons de louer un appartement qui se trouve à trois minutes à pied du centre-ville. Il est cher, mais magnifique et situé dans un quartier calme. Il s'agit d'un 80 m<sup>2</sup> refait à neuf, une grande chambre chacun, une chambre supplémentaire pour les amis, une salle de séjour, une salle d'eau avec baignoire, une cuisine spacieuse avec un balcon et une mini-terrasse de 9 m<sup>2</sup> accessible depuis la salle de séjour et donnant sur le jardin. Nous louons une belle télévision et nous nous offrons une belle chaîne hi-fi.

C'est la belle époque. Tout comme moi, Cédric adore recevoir. Nous organisons donc de beaux dîners et de belles soirées avec toutes les personnes avec qui nous sympathisons. Notre appartement est transformé en bar-

restaurant privé – et gratuit. Chacun emploie ses outils : Cédric sa panoplie de couteaux de cuisine et ses casseroles, et moi ma panoplie de verres et mes bouteilles. Cédric propose un menu-surprise qui n'est jamais en mesure de décevoir, tant il y met du cœur, d'autant plus que ça n'est pas pour le travail. Quant à moi, je propose ma carte qui offre un grand choix de cocktails et de consommations diverses. En dehors des alcools forts, des liqueurs, des bières de luxe et de quelques vins, tous les jus de fruits et toutes les infusions imaginables de thés et de tisanes sont disponibles. Le réfrigérateur est constamment plein à craquer. Nous veillons régulièrement à ce que les armoires de la cuisine restent remplies de victuailles. L'été, les repas sont servis en plein air, sur la grande table ovale de jardin qui se tient sur la mini-terrasse couverte de gazon artificiel. Je me charge aussi de la décoration, agréable et très sobre, avec quelques jolies plantes. Parmi elles, un gigantesque cactus qui nous aura coûté l'équivalent de cent septante (cent soixante-dix) euros ! Chaque fois que nous recevons des invités, l'appartement est transformé en hôtel. Quand Ricky me rendra visite, ce sera un plaisir de le recevoir avec honneur. Il aura droit à un petit-déjeuner « royal », avec un jus d'oranges fraîchement pressées, servi dans sa chambre sur plateau. Nous aurons aussi tout naturellement le plaisir de recevoir chacun sa petite amie afin d'épancher nos appétits affectifs et sexuels.

De temps en temps, nous rencontrons quelqu'un qui se retrouve momentanément sans domicile. Il me semble tout à fait inconcevable de laisser quelqu'un dehors dans le froid de la nuit en sachant que je dispose d'un logement où il y a largement de la place. Je ne comprends pas comment les gens qui ont la chance d'avoir un toit refusent d'héberger une personne sans abri. On a souvent peur de faire confiance, mais si on reçoit quelqu'un avec la plus grande hospitalité, même s'il est un voleur, il ne pourra qu'être reconnaissant. Si toutefois on possède des objets de haute valeur, on évitera de les exposer à la tentation. C'est donc le plus naturellement du monde que nous recevons des SDF et des toxicomanes qui ne savent plus où aller. Comme ces gens ont généralement besoin de se déplacer sans cesse, ils ne restent guère plus de quelques jours. Nous ne sommes pas riches, mais prenons plaisir à partager avec les autres, en particulier avec ceux qui ont moins.

## Le plus stupide des vices

Tandis que la flamme de mon briquet caresse le bout de ma cigarette, j'aspire pour attirer l'air qui aidera le feu à griller le tabac. J'aspire aussi à mettre un terme à ce geste débile qui contribue à griller ma santé. Comme un enfant l'a si bien écrit : « Le tabac est une plante carnivore qui mange les poumons. »

Je me sens sale dans la tête. Éprouvant le besoin de me purifier, arrêter la cigarette me paraît être un bon premier pas. Le tabac, ça ne procure rien, ça incommode les autres, ça sent mauvais, ça pique les yeux, ça empeste les vêtements et les objets, ça coupe le souffle, ça réduit considérablement son énergie, ça endommage la santé, ça engendre une dépendance psychologique et ça coûte cher. En résumé, rien n'est plus stupide que ça ! Quel avantage à faire une chose pareille ? Pas le moindre ! Autant arrêter tout de suite. Comme si les usines et les véhicules ne polluaient pas suffisamment, il faut encore s'introduire ces saletés nocives dans l'organisme.

Je pense aux joints de cannabis, et me dis qu'« au moins il y a quelque chose dedans ». Ce quelque chose enfume l'esprit à la mesure de l'épaisseur de la fumée qui s'en échappe quand il brûle, mais il procure toutefois un ensemble de sensations aussi peu habituelles qu'agréables. Avec lui, les rigidités de la réalité semblent s'estomper. En fait, il ne fait que ramollir la capacité de réflexion et noyer les repères de la raison. Personnellement, il me rendra surtout paranoïaque durant ses effets. Cependant, je me laisserai souvent tenté par des fumeries excessives, notamment à cause de son odeur très plaisante qui attire les fumeurs comme le sucre attire les mouches. Je décide en tout cas de ne plus fumer de tabac pour le tabac. Comme toute mauvaise habitude, elle n'est pas facile à perdre, mais je m'y efforce avec toute ma volonté, car je sais que ce type d'effort est toujours récompensé.

Pour les joints, n'importe quel tabac fait l'affaire. Pour les cigarettes, j'ai ma préférence. Je suis alors si peu simple dans mes goûts que ma marque favorite n'est pas disponible partout. Je me rends au bureau de tabac où j'ai l'habitude de me procurer mes cartouches, et y achète un dernier paquet à savourer. Je m'excuse presque auprès de la buraliste en lui disant, l'air navré, qu'elle perd un client, car j'ai décidé de stopper la cigarette. Elle s'exclame alors, les yeux brillants d'une joie sincère : « Mais c'est une excellente nouvelle ! Ça me fait au contraire très plaisir d'apprendre ça, c'est tellement important, la santé ! » Après ce dernier paquet, je n'aurais plus jamais fumé une cigarette.



## Un monde aussi merveilleux qu'artificiel

En Suisse, tout le monde parlait d'un nouveau mouvement musical qui ne se développerait que plus tard en France. Pour la plupart, les jeunes ne manquaient aucune de ces soirées dites « *space* ». D'après ce que l'on m'en disait, cette musique n'était qu'un ensemble de bruits répétitifs et de sons bizarres. J'apprenais aussi que les gens s'y rendaient parés des tenues les plus extravagantes, découpées dans les matières les plus abstraites, et y dansaient chacun pour soi selon un style très saccadé. Le prix d'entrée était plutôt élevé et la majorité des adeptes de ces soirées consommaient des drogues dures, d'une part pour être en mesure de danser jusqu'au terme de la nuit – et même au-delà – sans fatiguer, et d'autre part pour jouir de sensations d'extases amplifiées grâce aux sons de la *space*. Je trouvais cela plutôt débile et, sans y avoir participé une seule fois, je me rangeai aussitôt du côté des critiques de ce mouvement. J'avais bien la curiosité de voir cela une fois, mais le coût élevé du prix d'entrée m'en dissuada. Ce monde sera pourtant toute ma vie pendant des années.

Un samedi soir d'août 1992, je décide enfin d'aller jeter un coup d'œil dans une soirée *space* dont tout le monde parle tant dans la région. Devant le lieu de la soirée, le parking déborde de voitures qui vibrent dans l'ambiance *space*. De leurs vitres ou portes ouvertes, jaillissent les puissants « boum ! boum ! » des sons techno comme la vapeur d'une casserole dont on a écarté le couvercle. Ainsi, chaque véhicule tient lieu d'enceinte, et déjà l'on danse sur le parking métamorphosé en piste de danse. Avant d'entrer dans la salle, l'excitation et la joie sont déjà à leur comble dans la file d'attente. Lorsque je pénètre dans le gigantesque hall où se tient la soirée, je suis totalement et immédiatement séduit par les sons hurlés et les basses martelées par les enceintes géantes. Pour la première fois, j'entends ce type de composition sonore qui, grâce à la régularité binaire et à la puissance des ondes sonores qui traverse le corps de part en part, a des effets magiques et profondément sensationnels. Dès les premiers morceaux mixés par les D.J., le virus techno entre en moi. En dépit de ma tenue de ville, je me déchaîne tel un fou sur la piste de danse – qui couvre en fait toute l'immensité de la salle. Dès la deuxième soirée, j'aurais adopté un style plus approprié : un jean jaune pétant, une chemise mauve et un bandeau noir serré sur la tête. Par la suite, je ne compte plus les soirées tant elles sont innombrables. Très vite, je deviens un amoureux de la techno. Je ne vis que pour ça et mon seul souci est de remplir mes oreilles de ces sons plus transcendants les uns que les autres. Je me bats avec mes collègues de travail pour pouvoir passer le plus possible de morceaux *space* dans les haut-parleurs du pub. Voilà ma

nouvelle drogue. Moi qui pensais qu'il n'existerait jamais de style musical à ma convenance, me voilà bel et bien comblé. Je vivrai cette partie de mon existence comme un « décollage » complet.

Dès l'entrée dans l'une de ces soirées, on est immédiatement avalé par le son, il suffit de se laisser guider par les sons techno et ses ondes nous transportent dans les sensations les plus spatiales, les plus légères, les plus inhabituelles et les plus extatiques qui soient. Contrairement aux rêves éveillés – qui sont exclusivement mentaux –, dans lesquels tout le monde s'investit pour s'abriter temporairement des difficultés incessantes de l'existence ces sensations sont pleinement physiques ; autant physiques que mentales. Les timides et les « coincés » y renaissent complètement ; le malaise n'existe plus dans ces soirées. La retenue et la réserve n'y sont plus de mise, tous les fous sont les bienvenus ! Chacun se donne à cœur joie dans ce monde tout à fait à part qui transporte véritablement tous ceux qui savent se laisser emporter par l'atmosphère du lieu. Personne ne regarde personne de travers, mais au contraire avec la plus pure sympathie et un état d'esprit de totale solidarité. Le malaise n'a pas sa place. C'est la joie la plus pure qui fait régner sur ces soirées la plus merveilleuse des ambiances.

Tout être humain moyen est doté de suffisamment d'avidité pour chercher à prolonger et à multiplier les effets agréables qu'il expérimente.

Pour prolonger les sensations extatiques de la techno, un casque sur les oreilles ne suffit pas. Cela ne permet que d'aider à patienter jusqu'à la prochaine soirée, qui a généralement lieu en fin de semaine. Pour un adepte de ces soirées, un baladeur est comme un aquarium pour un passionné de plongée sous-marine. Le moment le plus frustrant pour le danseur techno est celui où le dernier D.J. de la soirée arrête ses platines, laissant alors place aux bruits de caisses de bouteilles vides empilées par les barmen, aux lumières agressives qui investissent brutalement la salle et aux cris suppliants de la foule qui continue de marteler en rythme le sol de la piste de danse, dans l'espoir que cela incite les basses envoûtantes de la techno à reprendre la parole à travers les puissantes enceintes de la salle. C'est donc à cet instant-là qu'il a fallu trouver une formule de compensation : une soirée – ou plutôt une matinée – de prolongation pour permettre à tous les atteints de la techno de soulager leurs ivresses de sons et de sensations jusqu'à épuisement complet de l'énergie corporelle. À l'aube, quand la soirée s'achève, on s'empresse de sauter dans les voitures dans lesquelles le son puissant des morceaux transe et techno continue de nous alimenter, jusqu'à arriver dans un hangar où se tiendra la seconde partie de la fête. On ne veut surtout pas entrer en contact avec des sensations habituelles qui

nous ramèneraient trop vite dans la « vie de tous les jours » – et par conséquent à toutes ses difficultés. Il est donc hors de question de rester privé de son, même pendant le transfert d'une salle à l'autre. Cela est comparable au transfert d'un cœur d'un hôpital à l'autre, qui doit impérativement rester dans une boîte hermétique avec du sang à température donnée. Ces « *after* », comme nous appelons ces prolongations de soirées, durent généralement jusqu'aux alentours de midi, voire beaucoup plus tard.

Pour multiplier les effets extatiques de la techno, une orange pressée ne suffit pas. Dans ces soirées, on vend des boissons énergétiques, mais les jeunes refusent de se contenter de ça quand ils savent qu'il existe cent fois plus puissant à leur portée. Bien qu'illégales, très chères et grandes destructrices de l'organisme, les drogues dures y sont largement consommées. Le choix est large : cocaïne, héroïne, amphétamines, LSD, mais on s'oriente généralement vers les ecstasys. En dépit de leur illégalité totale, il suffit de demander « T'aurais pas des "ecstas" ? » à quelques personnes parmi la foule, et l'on nous conduit auprès de l'un des nombreux vendeurs présents dans la soirée (à moins de tomber directement sur l'un d'entre eux). Ceux-là vendent comme des pains au chocolat ces pilules qui transforment nos nerfs en centrale électrique – à l'époque une cinquantaine d'euros pièce. Le haschich, quant à lui, y est tellement banal qu'il s'y fume tout à fait ouvertement.

Comme toute « bonne chose », il y a le revers de la médaille. Le fait que toute bonne chose est indissociable d'un mauvais revers montre bien que rien dans ce monde n'est complètement bon, d'autant plus que les choses qui présentent le plus de caractéristiques de perfection sont celles qui cachent les choses les plus nuisibles. Les merveilleuses sensations procurées par ces soirées sont bien réelles, tout autant que le sont les effets secondaires. Aveuglé par l'ignorance de la réalité, poussé par son avidité, on ne voit rien d'autre que la phase agréable de la chose, au moment où l'on décide de « croquer » une pilule ou de renifler un rail de poudre. Alors, on consomme ces « ravageurs de santé » sans réfléchir et on commence à se poser quelques questions seulement quand on commence à perdre ses dents, à perdre la mémoire de manière inquiétante, à sombrer dans l'enfer atroce de la dépendance, à développer de sérieux problèmes cardiaques ou à voir un de ses amis « rendre son âme » sur la piste de danse à cause d'un mauvais dosage.

Des copains ne cessaient de me faire l'éloge de ces « pilules magiques ». Leurs récits m'ont incité à en faire l'expérience dès la première soirée. Il s'agissait d'une demi-pilule d'une qualité sûrement douteuse, car je n'ai pas

senti le moindre effet. Une autre fois, l'effet sera assez fort, mais très oppressant pour le système nerveux. Bien que la force physique s'en retrouve décuplée, ce qui permet notamment de sauter sur les podiums de danse avec l'agilité d'un écureuil, je déteste les effets de serrage de mâchoire et d'étendages incontrôlés de bras et de jambes que provoquent ces extasys, en plus de cette forte et pénible sensation de toxicité qui se diffuse à travers toutes ses veines. Afin de m'assurer de ne pas être tombé sur des pilules mal conçues, j'en goûterai encore deux ou trois fois. Après cela, je ne voudrai plus y toucher.

## 49 mm<sup>2</sup> ouverts sur toutes les dimensions

Telle est la première découverte qui révolutionnera mon existence : des petits carrés de papier d'environ sept millimètres de côté, ou plus exactement le produit dont ils sont imbibés en infime quantité. On en trouve de toutes les couleurs, avec toutes sortes de petits dessins. Bien que parfois coupé aux amphétamines, ce produit acide reste toujours identique, même si certains affirment qu'il existe plusieurs types de buvards et que selon celui qu'on aura avalé, l'effet sera différent. Seules, les expériences et les personnes diffèrent. La première particularité du LSD est que l'expérience naît sur la base d'une projection de nos propres schémas mentaux. Si l'on dit à quelqu'un – qui a tendance à se laisser guider par les idées des autres – qu'un tel buvard donne l'effet d'être dans l'eau, par persuasion psychique, il sera convaincu de passer sa soirée à nager. Une autre particularité de cet acide est d'une part, de décupler les perceptions – visuelles, auditives, mentales avant tout, gustatives et olfactives par moments – d'une intensité impressionnante, grâce à un pouvoir de concentration accrue qui amplifie considérablement la sensation perçue, et d'autre part, d'engendrer de puissantes hallucinations – essentiellement visuelles, mais aussi auditives et mentales.

Nous sommes en septembre 1992. Après avoir tourné en rond pour chercher en vain le lieu d'une *after*, nous partons à trois pour les alpages, tandis que les autres vont se coucher. Dès notre arrivée sur place, nous cueillons des petits champignons que nous mangeons aussitôt. En raison de leurs effets hallucinogènes, ils sont illégaux. Comme ils sont déjà dans notre estomac, nous ne risquons plus de nous faire attraper. Il ne nous reste plus qu'à attendre tranquillement la montée, chacun allongé dans un coin de la prairie, bercé par le son presque régulier des cloches des vaches, caressé par

la douceur du vent matinal. Jouissant du confort des hautes herbes, je contemple les nuages. Soudainement, je remarque un nuage qui a un peu la forme d'un lapin. Ailleurs, je vois un mouton, puis un chameau. Les nuages commencent à prendre des formes très ressemblantes, même dans les détails. Lorsque j'aperçois des troupeaux entiers d'animaux dans les nuages et qu'ils se décomposent en formes géométriques à carreaux roses et verts, je comprends qu'il se passe quelque chose d'inhabituel. Ces formes de base géométriques semblent être des lumières vertes et roses qui composent tout ce qui existe, ou tout du moins ce qui est visible. Ces lumières roses et vertes reviendront plus ou moins dans toutes les expériences LSD.

Dans cette prairie montagnarde, j'ai alors l'impression de faire la plus grande découverte de l'Histoire. Dans mon esprit, tout devient d'une lucidité indescriptible. Quel que soit le sujet sur lequel j'oriente mon mental, j'ai la certitude d'en avoir une parfaite compréhension. Je domine le monde. Je suis convaincu d'avoir atteint le plafond. Celui de la compréhension universelle ou celui de la perfection ? Je ne me pose pas cette question, je suis heureux, car je touche le plafond des plafonds. Tout est parfait. Je n'ai jamais été aussi réveillé, il n'y a pas la moindre particule de poussière dans le mental, contrairement aux autres jours. Tout est d'une limpidité remarquable. Je suis comme un aveugle qui retrouve la vue. Les rouges n'ont jamais été aussi rouges, les bleus n'ont jamais été aussi bleus, les jaunes n'ont jamais été aussi jaunes. Tout est intense. Les vaches n'ont jamais été aussi vaches (au sens propre), les fleurs n'ont jamais été aussi fleurs, la route n'a jamais été aussi route, les voitures non plus, les panneaux de signalisation routière non plus, comme tout le reste. Je suis persuadé d'avoir trouvé la solution finale de tout, la perfection absolue. Pour la première fois de toute ma vie, il n'y a pas la moindre particule d'insatisfaction en moi, ni de déception, ni de doute. J'éprouve aussi une immense compassion envers tous les êtres.

Je suis alors si aveuglé par la puissance de cette expérience que je suis tout à fait incapable de mesurer l'immensité de mon ignorance, de mon orgueil et de mon attachement pour ce type d'expérience. Je constaterai néanmoins, après une nuit de profond sommeil, que cette perfection absolue ne dure pas. J'ai l'immense déception de voir que tout redevient comme avant. Cette expérience n'est donc pas si parfaite puisqu'elle ne dure pas. Les insatisfactions, les doutes et les sensations de malaise ont repris place aussi vite qu'ils s'étaient absentes.

Peu de temps après, je goûte mon premier buvard de LSD. Nous sommes en soirée à Neuchâtel. Je découvre alors que les effets de cette substance – ou

plutôt la façon qu'elle a de modifier les perceptions et les états mentaux provoqués par ces dernières – sont identiques à ceux générés par la digestion des champignons hallucinogènes, si ce n'est quelques petites décompressions auriculaires propres à la montée de ces derniers. Je suis heureux et léger comme les anges que les humains aiment imaginer. Chaque personne est si caricaturée et les couleurs sont si vives qu'on se croirait dans un dessin animé. Tout devient limpide, je suis transporté dans un monde de sensations si pures et les situations s'imbriquent dans une si parfaite logique que cette impression de compréhension intégrale des choses s'installe à nouveau dans mon esprit de jeune ignorant. Je me dit alors : « Il suffit d'avaler un petit bout de papier et la compréhension parfaite de tout surgit en soi, c'est incroyable ! » C'est incroyable, mais j'y crois cependant sans le moindre doute. Les moindres perceptions sont purifiées. Le LSD est un filtre magique contre toutes les sortes d'impuretés sensorielles. Si des enceintes grésillent, seul un son plus net et plus précis que jamais parvient à la conscience auditive. Si l'on se concentre sur le son, il n'y a que lui, il est comme physiquement palpable. On devient le son lui-même.

Jamais je ne me suis senti aussi sûr de moi, j'ai la sensation d'incarner la perfection même. Quand je parle, j'entends la plus belle voix qui m'a été donné d'entendre. Je danse tel un fou déchaîné sans ressentir la moindre fatigue. Dans mon aveuglement, je me persuade d'être le meilleur des danseurs et monte sur les plus hauts podiums de la salle pour me montrer le plus possible. La fierté me donne des ailes et je saute d'un coin à l'autre de la piste, en dansant d'une manière à la fois très sauvage, très désarticulée et très irrégulière. Je suis un macaque fier d'avoir un public à qui se montrer. Si fier de lui dans sa cage qu'il ne s'aperçoit pas que le public le regarde par moquerie et non par admiration. Dans l'obscurité lézardée de jets de lumière qui jaillissent comme des lasers, les escaliers métalliques en colimaçon qui montent au bar sont à peine visibles, il faut habituellement les monter lentement en se tenant à la rampe. Grâce à monsieur LSD, on les grimpe sans le moindre effort, sans baisser la tête, sans tenir la rampe ; les pieds se collent aux marches comme des aimants placés aux bons endroits. Où que les yeux se posent, tout apparaît d'une netteté impeccable. Au terme de la soirée, tout le monde sort pour rejoindre l'*after*. Dehors, le jour s'est déjà levé. Les couleurs sont sublimes. Tout est absolument beau et parfait, y compris les ordures. La saleté n'existe plus. Même les tâches de gras sur les poubelles qui débordent évoquent des choses fantastiques. En revanche, les gens paraissent d'une manière excessivement caricaturée. Sur le trottoir, devant l'entrée de la salle, se tient un cortège de démons, de zombies, d'elfes et de princesses. Les belles créatures sont devenues des princesses

infiniment plus délicieuses que celles que nous rencontrons dans les plus beaux rêves. Les créatures au visage moins bien dessiné sont, quant à elles, des monstres terrifiants. Certains ont les traits tellement déformés qu'on se demande comment il est possible de naître ainsi.

Quelques heures après, le *trip* nous quitte en douceur. Les imperfections reprennent leur place les unes après les autres, les couleurs redeviennent fades, l'énergie baisse, le son se remet à grésiller, les doutes reviennent en masse, les obstacles refont surface, les choses ne se déroulent plus en accord avec ses moindres souhaits. La perfection absolue nous a abandonné. Il ne reste plus qu'à rentrer à la maison et attendre une prochaine fois, vidé comme une pile usagée, la tête baissée comme une fleur fanée.

## La déchéance

Cédric fume trop. Tellement qu'il finit, en dépit de ses talents culinaires, à se faire licencier du restaurant où il travaillait. Peu après, je suivrai le même sort. Chaque semaine, nous nous rendons à tour de rôle dans une petite ville suisse-allemande pour nous fournir en haschich par plaquettes entières, que nous découpons en barres afin de les revendre. Nos bénéfiques sont si maigres qu'ils couvrent à peine notre propre consommation. Je trouve un emploi de serveur dans la cafétéria des studios de radio et télévision à Lausanne. Ce travail est plus calme, mais je refuse poliment quand on me propose de prolonger mon contrat, car j'ai de moins en moins envie de travailler, aussi maigre soit le travail. Quand je rentre chez moi, l'appartement est rempli de fumée et de squatteurs. Avant de me laisser le temps d'ôter ma cravate et de prendre une douche, on m'insère un joint de calibre effrayant entre les lèvres.

À présent, nous ne percevons plus aucune ressource. Nous cessons dès lors d'honorer notre loyer et vivons sur nos dernières économies. Un soir, nous goûtons aux sensations de la poudre blanche. Nous la reniflons et nous la fumons. C'est surtout son prix, très élevé (heureusement), qui nous dissuade de renouveler l'expérience. Une autre fois, nous testons les effets de la « brune » sur notre organisme. Pour ma part, je les trouve particulièrement minables et sinistres : je constate qu'ils embuent lamentablement les capacités mentales et éteignent toute vivacité, toute motivation. Hélas, Cédric n'est pas du même avis, il entamera une descente lente, mais sûre vers les profondeurs infernales de l'héroïne. Il prendra soin de me le cacher, et je suis alors tellement naïf que je ne le comprendrai pas tout de suite. Pour-

tant, il ne tarderait pas à perdre toute la vitalité qui brillait en permanence dans ses yeux. Des années après que nous nous sommes perdus de vue, on m'apprendra qu'il aura été retrouvé allongé dans les toilettes de la gare de Lausanne, inconscient, complètement ravagé par l'héroïne.

Un jour, papa est informé sur le type de soirées auxquelles je participe régulièrement et la nature des pilules qu'on y consomme comme des friandises. En ce temps-là, j'avais déjà une détermination inébranlable de réussir. Réussir quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je savais seulement que je serais capable de donner le meilleur de moi-même le jour où je trouverai quelque chose qui, selon moi, vaille vraiment la peine d'être réussie. Cette réussite-là n'était certainement pas celle dont on parle le plus dans notre monde. Cette détermination était alors si invisible – à tel point que je n'en étais moi-même pas véritablement conscient –, que tout le monde s'imaginait que j'étais en mesure de sombrer. Pour cette raison, papa est venu me rendre une petite visite. En dehors de la fin de semaine, tout était relativement calme, chez moi, mis à part quelques exceptions. Ce mercredi de septembre 1992, des invités avaient passé la nuit dans l'appartement, car nous avons fait une petite fête, où quelques « friandises » ont circulé. À l'aube, je vais me coucher. Deux ou trois heures après, alors que je savoure un profond sommeil, je suis vigoureusement secoué. Je pense tout de suite à Jeff, le plus excité de l'équipe, qui subit probablement une remontée de *trip*. Bien qu'agacé, je daigne ouvrir un œil. Mon sang ne fait qu'un tour. J'aperçois avec effroi la tête sévère et rougie de colère de papa, qui m'ordonne sèchement de préparer un sac en vitesse et de repartir avec lui. Impuissant, j'obtempère. Il ne pouvait pas tomber sur un plus vilain tableau : Jeff dormait à plat ventre sur la moquette, la bouche grande ouverte, les cheveux déteints, une barbe noire de deux jours. Son teint était celui de quelqu'un qui ne sort jamais durant le jour. Durant son sommeil, il avait renversé une plante dont le pot avait répandu sa terre sur la moquette. Des cigarettes vidées de leur tabac, des bouts de cartons déchirés et des filtres noircis de joints traînaient de toutes parts. Les autres invités ronflaient dans la chambre de Cédric. Pour ma part, j'avais les côtés et l'arrière du crâne rasés en larges bandes ; j'avais voulu essayer une coupe originale lors d'une soirée *space* en ne gardant des cheveux que sur le dessus et en leur appliquant une teinture blanche. Je suis papa sans faire d'histoires dans sa voiture et nous parcourons les 300 kilomètres qui nous distancent de Grenoble dans un silence monacal.

Une semaine après, je retournerai chez moi, et poursuivrai les expériences que j'estimerai avoir encore besoin de faire. Rien n'arrête quelqu'un qui



éprouve le besoin de faire des expériences. En revanche, seul quelqu'un qui n'a plus aucune confiance en lui et qui est totalement abandonné par ses proches peut sombrer dans l'enfer de la drogue. Dans ce dernier cas, nous ne sommes plus dans le domaine de l'expérience, mais dans celui d'une issue vers la mort ; une mort lente.

En rentrant, je constate que Cédric a vendu notre chaîne hi-fi à mon insu. Il me prétextera avoir eu besoin d'argent pour se nourrir. De la « nourriture en poudre », devinerai-je beaucoup plus tard. Il donnera également notre machine à écrire en gage pour une avance de petits sachets. Ma belle collection de livres d'histoire et une autre sur les voitures de luxe, feront aussi l'objet d'une disparition. Il ne reviendra plus dans l'appartement, préférant passer ses journées chez un copain héroïnomane très accroc. Seuls, des toxicomanes débarquent chez moi, pour se faire des injections, pour me demander où trouver Cédric, pour me demander de la poudre que je n'ai pas. Me voyant fréquenter ces cadavres vivants, les personnes « saines » ont tendance à me classer dans la même catégorie. Par conséquent, ils m'éviteront comme la peste. Rongée par la poudre telle la rouille sur une vieille plaque de fer, une héroïnomane me causera toutes sortes d'ennuis en cherchant à m'humilier au plus haut point, bien que j'aie toujours cherché à lui rendre service. Seul, Stan se montrait très gentil. Cuisinier de métier, il travaillait dans le même restaurant que Cédric, et son savoir-faire culinaire n'avait rien à lui envier. Lorsqu'il cuisinait, il inspirait le respect tant il était concentré et appliqué dans la préparation de ses plats. Il venait chez moi, et faisait sienne la cuisine. Dès qu'il s'était assuré de la complétude des ingrédients, il se mettait à l'œuvre et rien ne devait l'en distraire. Il interdisait quiconque de mettre un pied dans la cuisine, y compris moi-même. Ses plats dépassaient en qualité et raffinement ceux proposés par bon nombre de restaurants. Conscience professionnelle oblige, il savait remettre la cuisine à propre et à neuf dans ses moindres recoins, en deux temps trois mouvements. Tout comme moi, il était accro à la techno, mais pas seulement à la techno. Il partira je ne sais où, sans mot dire. Plus tard, quand j'aurais de ses nouvelles, j'apprendrai qu'il a succombé d'une overdose.

Je nage dans un monde on ne peut plus malsain. Un monde de désespoir, de mensonge, de destruction, de rejet des autres. Je ressens un vif besoin de nature, de propreté – dans tous les sens du terme –, de choses saines et simples. En restant dans un tel endroit, rien ne peut aller dans ce sens. Je n'ai plus le courage d'entreprendre quoi que ce soit, ni même un travail. Le loyer a déjà deux mois de retard, et je suis financièrement à sec.

Je suis tout seul sur un navire qui coule irrémédiablement. Je craque. Je vais voir ma tante devant qui je m'efforcerai de retenir mes larmes. Elle m'offre le voyage jusqu'à Grenoble, où je rentre chez mes parents, la tête basse d'un oiseau qui a raté son envol.

## Une vie de star

De retour au nid, je mènerai la vie d'un oiseau de nuit, loin des soucis de loyer et de nourriture. Quelques jours après mon retour à Grenoble, je découvre un tract publicitaire qui m'annonce l'arrivée de la techno sur la région. J'y serai présent dès le premier jour. En effet, la salle d'une grande discothèque est consacrée à ce mouvement qui me tient tant à cœur, et qui sera connu en France sous le nom de « *rave* ». Je ne quitterai plus la salle de la soirée, ni des suivantes. Les *after* n'étant pas de mise, je me contenterai de cette petite salle assaillie par les fumigènes, où l'ambiance sera cependant des plus détonantes. Au cours de cette période, mon seul souci sera d'obtenir un beau bronzage et une belle tenue pour mes samedis soirs. Pour le bronzage, j'effectue des séances de rôtissage au soleil sur le toit de l'immeuble (malgré la fraîcheur de la saison). Pour accélérer le processus, une épaisse couche d'huile solaire fait l'affaire. Pour la tenue, ma mère satisfait mon caprice en m'offrant un beau pantalon blanc du magasin, et je me confectionne – non sans l'aide des retoucheuses employées au magasin – une chemise de satin blanche sur le devant, noir au dos, et aux manches larges et blanches. Sur le dos, je broderai de blanc, en anglais, une phrase qui dit : « Laissez le son envahir votre esprit, afin que se diffusent de merveilleuses sensations à travers tout le corps ». Tout comme cette phrase, complétée par des gants blancs, une ceinture noire, des chaussures noires parées de boucles métalliques, et des lunettes blanches design, cette tenue traduira bien l'état d'esprit qui m'anime à cette époque. Je rattrape des années de timidité et de malaise extrêmes en jouant les stars. Je jouirais pleinement de l'honneur d'être l'un des rares pionniers du mouvement techno en cette région. Mon orgueil trouvera un terrain idéal pour se déployer de manière considérable.

Il me suffira de deux bonnes oranges pressées et je danserai énergiquement, sans cesser de la nuit, sous l'œil admiratif de jeunes encore non habitués aux fêtes carnavalesques propres au style techno. La tenue que j'arbore est irréaliste, surtout grâce à l'effet des nombreux néons violets qui font éclater le blanc aussi vivement qu'un éclair en pleine nuit sans lune. Par le

jeu des mains, la blancheur des gants n'en sera pas moins spectaculaire sous ce type de néons.

Je repense à Stéphane, un garçon fort sympathique qui travaillait avec moi dans le pub d'Yverdon-les-Bains. J'appréciais ses cheveux longs, tirés en queue de cheval. Je décide alors d'adopter une allure similaire. Désormais, je ne me ferai plus couper les cheveux. Mon style de danse sauvage et ma tenue foudroyante me valent l'entrée gratuite de la discothèque. Quelques mois plus tard, j'obtiendrai la même faveur dans un autre club nocturne, plus vaste et plus pointu dans son style. Néanmoins, j'y serai déjà moins remarqué, car le mouvement *rave* commence à se développer. Les tenues et les styles de danse des habitués se façonnent alors en conséquence.

Je ne vis donc que pour ça et refuse de voir autre chose, tant je me complais dans ce petit monde. Je n'ai pas d'argent et m'en moque. La seule chose qui m'intéresse est d'avoir de quoi survivre et de quoi pouvoir me consacrer à mes plaisirs du moment. Ceux-là se confinent essentiellement à la techno et aux sensations qui lui sont inhérentes, ainsi qu'aux expériences LSD (que je n'aurais toutefois pas l'occasion de retrouver avant plusieurs mois). Naturellement, comme chacun a maintes fois pu le constater au sein de son existence, rien ne dure indéfiniment. Toutes les bonnes choses ont une fin, comme le dit bien l'adage. Ainsi, le danseur aux gants blancs sera vite oublié, l'entrée des discothèques ne lui sera plus libre, le pantalon blanc se couvrira de tâches inextirpables, les gants perdront irrémédiablement leur blancheur originelle, le son techno des discothèques sera remplacé par des sons « commerciaux », destinés à attirer une clientèle plus large. Le pire est à la maison. Le plus naturellement du monde, papa ne veut plus entretenir un parasite qui n'est pas capable d'autre chose que de faire semblant de chercher du travail quand on le pousse à faire le tour des agences intérimaires, et de courir après les sensations procurées par une « musique de cinglés ». L'atmosphère redevient alors des plus orageuses, pour le plus grand malheur de la famille. Une fois de plus, le désarroi le plus total s'empare de moi. Je n'ai que ma chevelure pour me consoler. Elle commence à prendre du volume et je suis enchanté de pouvoir la faire tenir de justesse dans un élastique. Comme pour la faire pousser plus vite, j'y laisse en permanence les mains, qui les tirent et les lissent inlassablement.

## Saut de nid, deuxième tentative

Je ne peux plus vivre chez mes parents. Les conditions y sont intenable, avec papa qui explose à chacun de mes dires. Le seul fait de m'entrevoir le met hors de lui. Il est pour moi hors de question de continuer à courir les agences intérimaires pour obtenir des travaux sous-payés de manutention, à raison d'horaires irréguliers. Il n'est pas question non plus de rester au foyer familial sans emploi. En dépit de mes 22 ans, je suis trop immature et trop rêveur pour m'assurer un mode de vie raisonnable, mais mon désir de me libérer du foyer parental est plus fort que tout. Un impératif s'impose : je dois prendre mon envol. Où aller, que faire ? Je réfléchis de longues soirées durant, et parfois avec mon ami Ricky. Lui aussi aimerait changer de vie, il travaille dans des conditions pénibles. Conducteur d'autocars mal payé, impitoyablement traité par ses supérieurs, il tient le coup grâce à son amour irréductible du volant. Afin de nous alléger momentanément du rude poids de notre sort, nous nous inventons des projets autant irréalistes qu'irraisonnés. Entre autres, il est question de Ferrari, de Jaguar, de motos très haut de gamme, de demeures surdimensionnées aux abords des plus splendides décors naturels de la planète. Nous sommes ultra célèbres et obtenons autant de belles choses qu'il peut nous en traverser l'esprit. Nous sommes plongés dans nos plus beaux rêves matériels, le nez planté dans les étoiles. Petit moment de silence. Je regarde Ricky droit dans les yeux, mon expression se fait sérieuse :

- « — À part ça, comment gagner honnêtement, rapidement et facilement de l'argent, voire beaucoup d'argent ? Tu as une idée ?  
 — Ouais...  
 — Je t'écoute.  
 — En te foutant à poil !  
 — J'étais sérieux, Ricky !  
 — Mais je ne rigole pas. Il y a plein d'agences qui payent cher pour avoir des photos de mec à poil.  
 — Je suis prêt à tout, mais je ne voudrais pas qu'on me reconnaisse.  
 — C'est pas ton visage qui les intéresse.  
 — Tu as des adresses ?  
 — Non, mais il faut monter sur Paris en tout cas, et faire les petites annonces.  
 — Chiche ! »

Je n'avais rien à perdre et surtout, j'étais pressé de partir, et le plus loin était le mieux. Après avoir vendu bon nombre de mes Tintin et de mes Asté-

rix chez les bouquinistes d'occasion de la ville, je m'achète un billet d'avion aller simple pour la capitale. Comme je n'ose pas dire au revoir en face à mes parents, je glisse un mot dans leur boîte aux lettres juste avant de partir pour l'aéroport. J'emporte une valise pleine de vêtements, une trousse de toilette et tout l'argent qui me reste alors : deux cents francs. Ce 9 juin 1993, j'ignore ce qui m'attend, mais je suis si soulagé de quitter l'atmosphère oppressante qui règne au sein de ma famille que je jubile à l'idée d'en échapper. Cette sensation d'extase est décuplée, à la fois par le sentiment d'aventure qui m'anime alors, et par la puissance sensationnelle des réacteurs qui m'arrachent avec véhémence de cette ville où je maudis tout.

Non familiarisé avec les voyages, et peu débrouillard, je gaspillerai rapidement le peu d'argent qui me reste. En me rendant chez Sébastien, un vieil ami, je découvre que les gens changent. Bien que nous fûmes les meilleurs amis du monde lorsque nous avions 13 ans, il me fait comprendre que je ne suis pas le bienvenu et accepte de m'héberger seulement trois jours. Je ne resterai pas même une nuit, et ne le reverrai plus jamais. Je passe chez une amie de ma sœur qui me remet la clef d'un studio. Minuscule, ce logement d'étudiant situé dans un quartier tranquille du 15<sup>e</sup> arrondissement est habituellement occupé par l'un de ses amis parti en vacances. Sans que je n'y prête attention, la solitude me procure un immense bien-être. Personne ne m'embête et je n'embête personne. Je demeure paisible, sans projet, sans contrainte, sans tourment. Sur le poste présent dans la chambre, j'ai trouvé la fréquence d'une radio techno. Je me fais réchauffer une petite boîte d'épinards et grille au four quelques tranches de pain sur lesquelles sont entreposées des lamelles de fromage et de l'ail. Du bonheur simple, rien de plus. Je n'ai pas besoin d'autre chose. Enfin presque.

Je suis pratiquement à bout d'économies et le réfrigérateur est vide, hormis un fond de lait et quelques bricoles. De plus, le logement n'est qu'un prêt provisoire. Je garde en mémoire la discussion que nous avons eue ensemble, avec Ricky, et lis les petites annonces dans l'espoir de trouver un moyen facile de faire quelques sous. Dans le journal des annonces, rien ne ressemble à cela, je devine alors qu'il faut d'abord se faire introduire dans un milieu bien défini. Finalement, je me rends dans une agence spécialisée dans les sondages par téléphone. Le salaire me semble convenable et l'ambiance du lieu m'apparaît plutôt bonne. Après une demi-journée consacrée aux entretiens, je réussis mon entrée dans cette nouvelle entreprise. Ravi de mon succès, je remplis le contrat. En dernier lieu, on me demande une attestation de domicile. Comme je me trouve évidemment dans l'incapacité

de fournir un tel document, je replonge dans le découragement. Ce jour-là, j'apprends que notre société n'est pas particulièrement organisée pour tendre la main à ceux qui sont au plus bas. Si l'on a pas de domicile, on est privé de travail ; si l'on a pas de travail, on est privé de domicile.

Usant mes derniers centimes pour une baguette de pain (je n'ai plus peur, en ce temps-là, d'entrer dans une boulangerie) et quelques tomates, je retourne dans le petit abri qui me reste pour me faire cuire un fond de pâtes. Curieusement, je ne ressens pas la moindre angoisse. J'apprécie chaque bouchée de pâtes à la sauce tomate, sans penser à autre chose que le plaisir qu'elles procurent à mon palais. C'est probablement à cet instant qu'apparaîtra pour la première fois ce pressentiment qui me sera si familier tout au long de mon existence. Il s'agit de cette quiétude qui, durant des périodes où la situation semble parvenir au pire, domine naturellement les états d'esprit. Ce sentiment inexplicable nous dit que, quelle que soit la situation, il n'y a nulle raison de s'inquiéter, il y a toujours une solution inattendue qui finit par arriver au bon moment. De là, nous avons bien entendu le choix de demeurer confiant en patientant sereinement, tout en acceptant notre sort tel qu'il se présente, ou de considérer ce sentiment comme une pensée irraisonnée et laisser la panique nous envahir, en courant dans un sens ou dans l'autre, jusqu'à ce que change la situation. Pour ma part, je choisirai toujours la première possibilité et en serai chaque fois récompensé. À l'époque, je me laisse guider par cette intuition sans la remarquer. Celui qui refuse de faire confiance à ce que lui réserve l'avenir est un peu comme un bébé qui court après un biscuit qu'un adulte lui tend. Plus il s'excite, plus il tend les bras vers le biscuit, plus l'adulte l'éloignera pour le taquiner. Si le bébé, lassé de ce jeu, reste tranquillement assis sans courir après le biscuit, l'adulte le lui remettra dans les mains.

## Un monde aussi gai que gai

Ce vendredi, je décide d'entrer en contact avec le milieu gai. Bien qu'étant complètement hétérosexuel, je souhaite faire la connaissance d'homosexuels dans l'espoir qu'on m'aide à trouver un emploi facile dans le genre dont Ricky faisait mention. Pour ce faire, j'envisage de me rendre dans une discothèque gaie avec ma plus belle tenue ; une chemise blanche, une belle veste bleu marine, les cheveux proprement attachés. Je me réjouis de découvrir le monde nocturne parisien. Devant l'entrée de la discothèque brillante de paillettes, j'ai du mal à croire les paroles qui me sont adressées :

- « — Vous pouvez me présenter votre carte ?
- Mais... les trois personnes qui viennent d'entrer n'en avaient pas.
- Désolée, vous n'entrez pas. Au revoir. »

Vexé, je me dirige vers un autre club de clientèle similaire, où, cette fois, je suis accepté. Placé au cœur de la piste de danse, je me contente de danser sur le rythme régulier des basses et des cymbales synthétiques des morceaux diffusés. Un homme s'approche de moi en m'adressant des petits clins d'œil, il a entre 40 et 50 ans. Prenant à peine le temps de m'offrir une vodka orange, il n'attend pas pour se coller à moi. Déterminé à jouer le jeu jusqu'au bout, je me laisse embrasser. Je suis particulièrement dégoûté par cette grosse langue pâteuse, ce menton piquant et cette haleine fétide. À tel point que je me demande comment les femmes peuvent apprécier de telles horreurs ! La vodka m'aide à faire passer cette mauvaise sensation. Cet homme, qui ne cesse plus de m'offrir son sourire, se nomme Claude. Quand il me demande mon prénom, je lui donne un pseudonyme, comme pour m'aider à mettre de la distance entre ce que je suis et le rôle que je joue. Au terme de la soirée, Claude m'invite chez lui : j'ai réussi ma mission. Je n'ai pas l'impression d'être un simple profiteur, car ma présence lui procure une immense joie. Il me fera connaître les lieux gais les plus en vogue de la capitale. J'y découvre un monde de fête intense, de bonne humeur constante. Si j'éprouve un frisson de répulsion lorsqu'un garçon glisse sa main sur moi, je suis en revanche très séduit par la merveilleuse ambiance qui règne dans ces soirées. Quelle que soit leur classe sociale, tous ces hommes savent, la nuit venue, oublier la misère de leur existence quotidienne d'une façon remarquable. Chaque soir, les déguisements les plus extravagants, les tenues les plus osées, les spectacles – professionnels ou improvisés – les plus fous, les danses les plus chaudes, les chants les plus vivants et les rires les plus gais sont de mise. Ces lieux sont de tous les styles, des bars feutrés les plus sobres jusqu'à des discothèques aux ambiances chaudes où sont diffusés sur grand écran des extraits de films pornographiques montrant des sodomies entre hommes en très gros plan.

Malchanceux avec les filles, je n'en reviens pas d'être autant courtoisé. Le sentiment d'être désiré m'est si agréable que je prends un plaisir particulier à séduire. J'ai parfois l'impression d'être dans la peau d'une femme et comprends ainsi ce que l'une d'entre elles peut ressentir lorsqu'elle est désirée. Bien que me permettant de bénéficier de quelques consommations, mon jeu de séduction ne va jamais très loin, car je ne supporte pas l'idée de prendre quelqu'un pour un imbécile ; j'ai mal pour lui, comme si je me faisais souffrir directement. Je reste donc toujours vigilant à respecter ceux

qui m'aident ou qui m'offrent un verre. Ces personnes sont si gentilles et attentionnées à mon égard que je finirai presque par me persuader d'avoir en moi une part d'homosexualité, comme cela avait été le cas pour mon auto conviction monothéiste lors de mon séjour dans la communauté religieuse. Cette inclination à l'auto persuasion est moins due à l'influence du milieu dans lequel je me trouve qu'à un souhait de m'imprégner pleinement, voire intensément, de l'idéologie ou de la mentalité qui caractérise ce milieu.

Pour mieux me fondre dans les environnements dans lesquels je navigue, je serai souvent amené à me déguiser. Soucieux d'entretenir une apparence à la hauteur des endroits que je fréquente alors, je me procure une chemise moulante à fermeture éclair, un gilet de cuir, et me fais percer trois trous à l'oreille droite. À présent, je suis le bienvenu dans le célèbre et fameux club qui me refusa l'entrée la première fois.

J'ai conscience que ce type d'existence n'est pas celui auquel j'aspire et que cela ne durera pas, mais pour le moment, je n'ai pas d'autre endroit où aller. Tant que je trouve des fruits sur l'arbre, je n'éprouve pas le besoin d'en chercher un autre.

Claude est amoureux d'un autre garçon qui refuse de vivre sous le même toit que lui. Il apprécie toutefois beaucoup ma compagnie, et il est adorable avec moi. Comme je veux lui faire plaisir, je le laisse me caresser le dos avec sa main râpeuse et poilue, bien que cela me répugne. Je le sens frémir de plaisir et je suis heureux pour lui. Il ne me cache pas qu'il est marié et a des enfants. D'ailleurs, à la fin du mois de juillet, il doit les retrouver pour partir en vacances avec eux. Je profite de cette occasion pour aller rendre visite à mes parents, que je n'ai pas revus depuis plusieurs mois.

Comme tous les gamins de 22 ans, j'ai des caprices divers, tels que des accessoires vestimentaires, qui bien sûr, ne sont pas gratuits. Pour les réaliser, il faut que je me résigne à un travail, n'importe lequel et au plus vite. Après un bref séjour à Grenoble, je parviens à me faire réembaucher à Yverdon-les-Bains, dans le même pub ! On m'offre de loger dans une chambre située au-dessus de l'établissement. Je vide mon porte-monnaie de ses toiles d'araignées et retrouve non sans une profonde joie les sensations des soirées techno de la région.



## La plus sensationnelle des soirées

En août 1993, à Zurich, se tient la plus grande soirée techno du pays. Mon premier plaisir est de me retrouver dans ma ville natale, que je n'ai pas eu la chance, depuis l'âge de six ans et demi, d'habiter de nouveau. Entre temps, elle est devenue une véritable capitale de la techno, avec son centre-ville qui foisonne de boutiques de vinyles « pointus », dont la délicieuse vibration des basses se répand dans les ruelles pavées de la zone piétonne, jusqu'au lac. Au cœur de la cité des banques, se dresse majestueusement le plus grand cadran d'Europe, qui semble donner la mesure à toutes les enceintes de la ville. Aujourd'hui, aucun Zurichois n'échappe aux sons purs et hypnotiseurs de la techno. Des camions chargés d'enceintes géantes offrent des « boum ! boum ! » transcendants aux centaines de milliers de jeunes (et moins jeunes) gens venus vivre intensément la *rave* de leurs rêves. Ces *raver* arrivent de tous pays pour rallier la gigantesque fourmilière humaine qui se prépare à rejoindre la soirée des soirées, afin de s'unir en symbiose avec les plus envoûtants et les plus fascinants des sons. J'y retrouverai quelques connaissances, mais comme une soirée exceptionnelle m'attend, une « force » incontrôlable m'en éloignera de façon à ce que je ne les retrouve plus. En effet, les meilleurs moments de mon existence ont toujours été ceux où j'étais seul. Je ne m'en rendrais compte que des années plus tard.

Nous sommes à la pointe du mouvement. C'est l'époque où la techno s'est suffisamment développée pour régner en maître absolu dans l'esprit de toute une génération, et n'est pas encore tombé dans les griffes de la commercialisation de masse. C'est le summum, l'âge d'or de la « boum ! boum ! ». Le soleil se couche, le stade couvert d'Oerlikon (banlieue zurichoise) lève ses portes : la grande messe peut commencer. Les décorations psychédéliquies de la vaste salle sont remarquables. Le jeu grandiose des éclairages et des lasers aux couleurs pénétrantes est absolument hallucinant, avant même la montée du LSD. Ce dernier se trouve en forte dose dans le buvard que je viens d'avalier. Je le constaterai dès le début de sa montée, qui commence au bout de quelques minutes à peine et qui modèle mes perceptions en les étirant dans les dimensions les plus profondes selon une rapidité vertigineuse. L'agissement de la substance lysergique est si violent que je perds soudainement toutes les notions. Il n'y a plus de lieu, je suis là et partout en même temps. La notion du temps disparaît, elle aussi. Les heures passent comme des secondes, ou des secondes comme des heures. Il n'y a plus aucun repère. Seules existent les basses régulières de la techno, qui sont plus pénétrantes et plus limpides que jamais. Le vertige

alors provoqué est impressionnant, voire quelque peu angoissant. Lorsqu'un avion atteint son altitude de croisière, on cesse d'être écrasé sur son siège. De la même manière, le mental finit par s'adapter à son nouvel agencement. Les repères demeurent plus ou moins hors de portée, mais l'esprit sait composer avec et évolue en conséquence. Quoi que nous fassions, tout glisse tout seul et nous ne rencontrons aucun obstacle. Tout tombe à pic et aucun effort n'est nécessaire, même les escaliers se montent « tout seuls », comme dans un rêve. Nous nous fichons de connaître l'heure, mais si tel est notre souhait, une horloge attire notre œil en son centre tel un aimant à l'instant précis où nous nous posons cette question temporelle. Comme pour nous offrir l'information avec encore plus de facilité, il est trois heures pile, ou quatre heures pile, etc. et l'aiguille des secondes se place, elle aussi, avec une synchronisation irréprochable, sur le 12. Si je commence à ressentir une soif, un inconnu me tend un verre à cet instant précis, ou mon œil se fixe sur une bouteille de coca pleine oubliée sur une marche d'escalier, ou j'arrive juste devant les lavabos des toilettes. Dans ce dernier cas, je glisse le plus délicatement du monde dans l'épaisseur de la foule et la place est pour moi. Personne ne me heurte et chacun paraît s'écarter inconsciemment de mon chemin, comme dirigé par une force invisible. Si je prête attention à ma respiration, je constate que les effets du puissant son, dans lequel baigne des dizaines de milliers de *raver*, se calent parfaitement à mon souffle. Dès que je développe une pensée sur un thème particulier, comme un personnage de dessin animé, un astre, une tête de mort, un fruit, un mot, etc., mon regard est aussitôt aspiré sur quelque chose qui évoque directement, comme un tee-shirt, une affiche, un emballage qui traîne par terre, etc. Je ne crois plus au hasard. Il n'est plus possible d'y croire et je suis ravi de cette découverte qui, quelque part, est rassurante.

Je finis alors par me sentir en confiance. Je suis surprotégé, je n'ai rien à craindre. La nuit avance et les morceaux deviennent de plus en plus pointus. Où que je me déplace, le son est présent, aussi pur que régulier. J'évolue sans chercher à savoir où je me trouve, tel un poisson dans un aquarium géant, qui croit nager dans le plus vaste océan de l'univers. Je m'assieds en hauteur sur l'un des sièges du stade. Un morceau magnifique est diffusé, plus paisible que les autres, caressant l'espace de ses nappes envoûtantes. De là, je bénéficie d'une vue spectaculaire sur l'ensemble de la gigantesque soirée : les décors géants paraissent flotter dans le ciel, les lasers se marient admirablement avec le son, la mer humaine se meut et frémit d'excitation. Je savoure cet instant de bonheur comblé. Les éléments que je préfère par-dessus tout sont réunis. Le reste est absent. Ce moment est parfait, je ne manque de rien, je n'ai pas chaud, je n'ai pas froid, je n'ai

pas faim, je n'ai pas soif, je ne suis pas fatigué. Je suis au sommet de l'extase. Toutefois, je sais que, comme toute chose, cela ne durera pas. Je pressens aussi qu'un tel instant d'extase propre aux « premières fois » ne se reproduira plus jamais. Je ressens alors un profond sentiment de nostalgie. De ce fait, je remarque que le seul fait de prendre conscience qu'une chose ne dure pas nous empêche de l'apprécier pleinement. Considérablement attaché aux sensations fortes, je ne pousse hélas pas la réflexion plus loin. Je me lève et traverse l'immensité de la piste de danse. À l'époque, ce dont je raffole plus que tout, ce sont les hallucinations visuelles. Je passe des heures, la bouche entrouverte de béatitude, à fixer des murs, des poubelles, des gens, des affiches (ma préférence se porte sur les nuages) et d'innombrables autres choses, dans lesquelles je vois tout ce qui est imaginable, aussi bien que tout ce qui ne l'est pas. Tout change sans cesse, de formes et de couleurs. Les sensations sont aussi bizarres que variées, tout se mélange, les pensées avec les choses, les sons avec les pensées. Un mur se remplit de têtes de mort qui se meuvent avec une réalité surprenante, avant de prendre d'autres formes. Tout se met en mouvement, y compris les poutres métalliques de la salle, qui semblent fondre comme du chocolat au soleil.

Voilà ma nouvelle passion : voir des hallucinations les plus fortes possible et le plus souvent possible. Tel est alors l'attachement débile qui me satisfait au plus haut point.

## La paranoïa au microscope

Si monsieur Cannabis possède la particularité de mettre la loupe sur les états mentaux et sur la manière de créer ou de gérer des associations d'idées, c'est un puissant microscope dont monsieur LSD fait usage. Ainsi, nos aptitudes et nos lacunes peuvent être amplifiées au plus haut point. Pour ma part, ayant toujours été très mauvais physionomiste, je peux ne pas reconnaître des membres de ma famille au milieu des autres ; tout le monde devient semblable à mes yeux. De la même manière, je n'ai pas le sens de l'orientation. Aussitôt que je suis confronté à des murs et à des couloirs, je me retrouve dans un labyrinthe sans fin. Sous LSD, lorsqu'une pensée apparaît, elle a généralement la fâcheuse habitude de s'accaparer tout l'esprit, sans laisser de place pour d'autres réflexions. Si par malheur, l'angoisse s'empare de moi, elle ne me lâche plus, si bien qu'il n'existe plus rien d'autre au monde. Une petite frayeur se transforme alors en véritable

cauchemar. Toutes les sensations perçues (visuelles, auditives, mentales, etc.) sont alors déformées en ce sens. Quand la paranoïa s'en mêle, c'est la fin du monde. Les personnes les plus avenantes sont alors considérées comme des démons qui cherchent à nous tendre un mauvais piège. Voilà ce qui caractérise le *bad trip*. Seul le temps fini par avoir raison de ce type de cauchemar ; rien ni personne n'y peut rien du tout. Cette focalisation du mental spécifique du *trip* empêche toute distinction entre le déroulement des événements et des idées. On est parfois persuadé de comprendre une situation bien mieux que tout le monde alors qu'on est totalement en dehors de la réalité, agglutiné à des fabrications artificielles du mental.

La moindre démarche peut s'avérer une grande aventure, comme le simple fait d'aller aux toilettes ! Justement, j'ai besoin de m'y rendre et par hasard – si l'on considère qu'il existe –, les escaliers qui y descendent sont juste en face de moi. Si j'avais eu à les chercher, je ne les aurais sans doute jamais trouvés. Comme la plupart des consommateurs de substances illégales, j'ai peur de la police et par extension, de tout ce qui porte un uniforme. J'ai beau ne plus rien avoir de fâcheux dans les poches, j'imagine que si un policier croise mon regard, il verrait un visage complètement difforme – à la manière d'une peinture de Dali –, tout comme les hallucinations dont je fais l'objet, et en déduise la substance que j'ai consommée. Cela prouve bien que ce type d'expériences ne laisse pas de place à la réflexion. Avec monsieur LSD, ma faible paranoïa s'en donne à cœur joie, en atteignant des proportions impressionnantes. Dès que je descends les marches et pénètre dans la salle des toilettes, où le son des enceintes devient sourd et où la lumière se fait aveuglante, des pensées de crainte m'assaillent telle une nuée de moustiques sur celui qui sort de sa moustiquaire. Ces craintes se décuplent à la vue de membres de la sécurité, toujours nombreux près des toilettes. Tous ceux qui portent un brassard, un émetteur-récepteur portatif, une veste avec des bandes fluorescentes ou tout autre type d'uniforme sont pour moi autant de policiers cherchant à emprisonner sans pitié les petits consommateurs de LSD.

Je m'avance lentement, la tête baissée, en m'efforçant d'avoir l'air le plus « normal » possible. Je ne lève la tête que pour localiser les toilettes des hommes. Je vois alors le mot « HERREN » (« hommes », en allemand) inscrit en capitales vertes sur un panneau de fond blanc. Brusquement, ce mot se transforme et, tout aussi nettement qu'apparaissait le mot précédent, écrit avec le même type de caractères verts, je lis avec stupéfaction le mot « POLIZEI » (police). J'hésite un très bref instant, et continue d'avancer, comme si de rien n'était, car j'ai cette pensée : « C'est un piège

qu'«ils» ont installé pour déceler les consommateurs de LSD. Ils leur suffit d'attraper tous ceux qui font demi-tour. Je vais faire comme si le mot n'avait pas changé pour moi, ainsi, ils penseront que je n'ai rien pris, et je pourrai leur échapper. » Je ressens un vif soulagement en apercevant un urinoir libre. Je m'y poste devant. Mon cœur bat si fort que je suis persuadé que tous les « policiers » l'ont remarqué et comprennent alors que j'ai quelque chose à me reprocher. Le déboutonnage de ma braguette m'apparaît comme une mission de première difficulté. Je ne sens pas mes jambes. Je ne sais plus sur quoi me concentrer, et je ressens un fort sentiment d'impuissance peser sur moi. Après quelques éternelles secondes d'immobilité, j'urine. Chaque crainte qui fait surface en cache une nouvelle. À présent, je me demande si ma manière d'uriner ou mon urine elle-même va me trahir. Hormis de rares mots, je ne comprends pas le suisse-allemand. Mais quand j'entends des membres de la sécurité converser à l'aide de leurs émetteurs-récepteurs portatifs, je n'ai aucun doute : « Ils parlent de moi. Ils m'ont repéré et n'attendent que la fin de mon rejet urinaire pour me saisir. » Comme je suis convaincu d'être pris, je me détends, déjà prêt à subir fatalement mon sort. En me retournant pour aller me laver les mains, je perçois très distinctement les murs des toilettes qui, ayant été ouverts, donnent directement sur l'extérieur. Là, des camions blindés de police sont garés en arrière, les portes grandes ouvertes. Des policiers font monter des « tripés » par dizaines dans ces camions pour les emmener directement en prison. Sans chercher à m'échapper, je me décontracte, acceptant pleinement mon sort. Les mains rincées, je monte alors dans l'un de ces camions sombres et dès cet instant, je reconnais les marches d'escalier. Ce sont celles qui relient les toilettes à la salle. En un éclair, je constate aussi que le son reprend toute sa force, tout comme les lasers. La foule de danseurs et tout ce qui m'apparaît alors ne ressemble en rien à un camion de police. Juste à cet instant, un morceau à mélodie joyeuse résonne agréablement dans mes tympanes. Une poussée de joie me propulse telle une comète dans l'ambiance folle de la géante soirée. Une fois encore, le problème s'est évanoui dès l'instant où j'ai pleinement accepté mon sort. Soulagé, je souris de mon ignorance qui a transformé en interminable angoisse les deux minutes d'un séjour aux toilettes.

Aujourd'hui, ça n'était que deux minutes. Un an et demi plus tard, je vivrai un cauchemar du même ordre qui durera la soirée entière...

## Seconde déchéance au même endroit

Qui l'aurait cru ? Je finirai par expérimenter une seconde déchéance, un an plus tard, dans la même petite ville vaudoise, en me faisant licencié du même établissement ! Cela montre combien l'on peut persister sur une mauvaise voie, même après y avoir essuyé une grosse défaite.

En ce temps-là, je ne fais pas grand-chose de mes dix doigts, sinon servir des bières, des cafés, et rouler des joints. Comme pour leur donner une certaine importance, je leur mets une bague à chacun. Ces parures futiles sont plus larges et d'un style plus excentrique les unes que les autres, et comme si cela ne suffisait pas, un collier indonésien viendra m'orner le cou.

Je vis tranquillement ma petite vie de barman et de *raver*, lorsqu'un jour, monsieur Cressot, le gérant du pub, disparaît. On apprendra ensuite qu'il subissait de fortes pressions de la part du « gros patron » – gros dans les deux sens du terme – et qu'il n'avait pas le courage d'annoncer sa démission. Le « gros patron » me fait appeler dans son bureau. Il me fixe de ses yeux gris et durs comme l'acier :

« — Dites-moi où s'en est allé monsieur Cressot !

— Je n'en sais rien, Monsieur.

— ...

— Je vous assure, je ne sais absolument pas.

— Je sais très bien que vous savez exactement où il se trouve ! »

Comme suite à ce monologue de sourd, le gros méchant loup me met le jour même à la porte de la chambre que j'occupais au-dessus du pub, et m'invite lourdement à démissionner. Comme la loi interdit de me congédier avant le terme d'un mois supplémentaire, je resterai encore tout le mois de septembre à travailler dans son pub. Durant ce mois, mon souci sera de savoir où dormir. Les premiers jours, une jeune fille me loge chez elle, en me précisant qu'« entre jeunes, rien n'est plus naturel que de se dépanner. » La moindre des choses que je lui dois est de respecter sa tranquillité. Ainsi, je n'essaie même pas de la toucher, bien que nous dormions dans le même lit. Une semaine après, elle me met à la porte dès qu'elle me voit flirter avec une fille. Elle aura tout de même la gentillesse de me laisser la clef de sa cave, car les parents de l'autre fille ne veulent pas héberger « quelqu'un qui est à la rue ». Même en compagnie de monsieur Cannabis, il fait trop froid pour dormir dans cette cave.

Je parviendrai à me laisser enfermer deux ou trois nuits dans la cave du pub, où la température est meilleure. Je ne trouve rien à redire de cette chambre improvisée. Bien que quelques cartons vides ne constituent pas le plus confortable des matelas, j'ai à ma disposition tous les alcools du bar, les meilleurs jus de fruits, du lait à volonté, du cacao à gogo, des cartons entiers de crème à café, et bien d'autres choses. En servant mes clients, qui sont pour la plupart les jeunes habitués du coin, je me renseigne pour trouver de quoi dormir au chaud. Les plus gentils sont ceux qui n'ont pas les moyens de m'aider, les autres trouvent toujours une bonne excuse de ne pas le faire. Je suis déçu de constater que tout le monde n'est pas aussi accueillant que je pouvais l'être quand j'avais encore mon appartement. Deux ou trois personnes finissent par m'héberger, mais seulement pour une nuit chacune. Une fois de plus, je suis complètement délaissé. Tout contribue à me dire que je n'ai vraiment plus rien à faire ici. Finalement, je rencontre Constantino, qui m'accueille dans sa ferme, à 6 kilomètres de la ville. Son humour de bon vivant me redonne un peu de joie de vivre. Il me propose un investissement intéressant : une belle quantité de cocaïne pour quatre cents francs (environ deux cent soixante euros). Je consens sans discuter à cette offre alléchante. Constantino ne reviendra pas, les quatre cents francs non plus, et la « coco » encore moins. Je ne fais que subir ce que j'ai causé. Sous prétexte que le pub appartenait à un gros méchant riche intraitable avec ses employés, j'y ai dérobé des doseurs, des verres, des cendriers, des kilogrammes de cacao en poudre et des cartons de crème à café en petits pots. Comme ces vols finiront par être découverts, je ne pourrai retourner dans les lieux où se trouvent les personnes qui me connaissent sans une certaine honte et un certain malaise. Je comprendrai alors les ennuis causés par de telles actions, à commencer par une réputation indésirable pour soi et une conséquence désagréable pour la victime, à la place de qui l'on pourrait être un jour. Sur ce plan, je veux rester clair.

Je commence à prendre conscience de l'importance de l'honnêteté en toutes situations. Désormais, je ne pratiquerai plus jamais le vol d'objets, hormis dans une situation particulière, deux mois plus tard... Il m'arrivera néanmoins d'emprunter des bus et des trains sans payer, estimant – à tort évidemment – qu'une personne sans argent doit bien se débrouiller comme elle peut pour voyager à l'aide de tels transports, et que cela ne cause de perte à personne.

## Le marché aux poudres

Mon dernier mois de travail parvenu à terme, je touche mon ultime salaire et prends le train pour Zurich, où une nouvelle soirée m'attend. En arrivant dans la plus grande ville du pays, je me rends tout d'abord au bord de la Limat (le fleuve qui coule à Zurich), à quelques minutes de la gare. Là, sur un pont, se tient un marché très particulier. On y vend en toute liberté de la cocaïne, de l'héroïne, d'autres substances aussi diverses qu'illégales, des seringues, etc. Des stands bricolés sur des caddies défigurés au fer à souder prêtent également tout le matériel nécessaire à la préparation des différentes méthodes de consommation de ces poudres dévastatrices : des petites cuillères, des lames de rasoir, des petits miroirs, des sangles en caoutchouc, des balances, etc. Ici, c'est le paradis des toxicomanes, le paradis de ceux qui sont tombés en enfer, si j'ose dire. Un no man's land irréductible d'esclaves de la drogue dure en pleine capitale mondiale des finances, élue systématiquement « la ville où l'on vit le mieux dans le monde » par les plus grands instituts d'études en la matière.

On m'a fait découvrir cet endroit quelques mois plus tôt. Étant donné que j'étais alors sous *trip*, mon impression fut terrible. Comme il faisait nuit noire, l'aspect lugubre du spectacle n'en était que souligné et encore plus irréel qu'il ne le paraissait. Des cadavres semi-vivants y déambulaient avec la résignation de condamnés à mort. Seules paraissaient vivantes les flammes des réchauds qui éclairaient le visage sans expression de ces êtres décharnés. Le *trip* était trop faible pour procurer des hallucinations visuelles, mais un amplificateur de sensations était alors bien obsolète. Des seringues étaient plantées de toute part, parfois jusqu'à quatre sur une seule personne. On aurait cru de grands moustiques et j'avais l'impression à tout moment que l'un d'entre eux allait s'envoler pour venir me piquer. J'étais loin de penser que j'étais à Zurich, où tout est si bien organisé, rangé, entretenu et nettoyé qu'un grain de poussière ne doit même pas trouver un endroit où oser se poser.

Ce 2 octobre 1993, c'est mon inclination à vouloir tout essayer au moins une fois qui me pousse à venir ici. Désireux de faire l'expérience du « *flash* », je demande une « bonne dose » de cocaïne à l'une des cinq personnes qui se bousculent vers moi pour m'en proposer, un sachet à la main, grand ouvert et qui doit au moins en contenir 200 grammes. Après la petite préparation qui s'impose, je serre ma ceinture autour de mon bras et aussitôt que l'aiguille est bien en place dans la veine, je pousse le tout jusqu'au bout et d'un seul coup. En retirant la seringue, je ne sens rien du tout. Je com-



mence à me demander si tout n'est pas parti à côté de la veine, mais à l'instant précis où je dessers ma ceinture, une décharge électrique aussi délicieuse que puissante me secoue le corps plus merveilleusement qu'un orgasme. Cette violente extase demeure aussi intense qu'un feu de Bengale durant un bon quart d'heure, avant de se réduire très progressivement. Réjoui par cette sensation de plaisir pur et exalté par une lucidité phénoménale, je cours à toutes enjambées vers les quartiers piétons et animés de la vieille ville, sans aucun essoufflement. Ma timidité envolée, je parle avec tout le monde, ressentant un profond souhait de partager ma joie.

Lorsque je reproduirai cette expérience, l'extase sera beaucoup plus courte, et je ressentirai un désir d'une intensité extrême à prolonger cet état. Dans cet instant, je suis prêt à donner tout ce que j'ai, quitte à me mettre à nu, pour une dose supplémentaire. Cet incontrôlable sentiment me fait aussitôt prendre conscience du puissant danger véhiculé par cette substance. Comprenant alors que madame Cocaïne s'apprête à me soumettre au pire des cauchemars, je décide – bien naturellement – de ne plus y toucher. La descente confirmera bien mon sentiment. Une inquiétante faiblesse et des douleurs atroces à tous les muscles me tortureront toute la nuit durant. Je n'ose pas imaginer le terrible enfer qui attend ceux qui se risquent à multiplier une telle expérience.

Deux années plus tard, alors que je suis invité dans un camping par des jeunes avec qui je sympathise, l'un me propose d'entrer dans sa caravane. En pénétrant à l'intérieur, lorsque j'aperçois de la poudre blanche soigneusement présentée en lignes sur une petite table, je réalise que j'ai mal interprété son propos en raison de son accent du midi. Il ne m'avait pas dit : « Tu veux entrer ? », mais plutôt : « Tu veux un trait ? » Je refuse poliment de tirer un trait de cocaïne, car j'ai tiré un trait sur cette substance.

## La misère totale

Après une soirée à danser de façon déchaînée et saccadée sur le rythme binaire de la techno, j'ai le souhait de rester à Zurich, où tout m'est plaisant. Au bout de quatre jours de perte de temps et d'argent, je ne trouve aucun moyen d'y demeurer durablement. Cela est bien normal, car je ne cherche pas. Je flâne en rêvant sur la beauté et la richesse de la ville, parmi la somptuosité des grands magasins aux vitrines féeriques, parmi les remarquables devantures des ateliers artistiques dont les enseignes insolites confèrent tout leur charme aux rues pavées et joliment pentues de la vieille cité. Le

nez pointant entre les sommets des tours jumelles de la magnifique Grossmünster, cathédrale achevée en 1781, je m'imagine sûrement qu'une opportunité miraculeuse va me tomber du ciel. Or, seule la nuit en tombera, m'obligeant une fois de plus à perdre des sous à la chère auberge de jeunesse. J'ai bien essayé une chambre avec w.-c., bien chauffée, d'une propreté impeccable, à un franc seulement : les toilettes de la gare ! Un pull roulé en guise d'oreiller, je m'apprêtais à y passer une belle nuit. Au bout d'une demi-heure, Dame Pipi commença à s'inquiéter ; elle ouvrit donc la porte à l'aide de ses clefs.

Je retourne à Paris, pour le plus grand plaisir de Claude. Cela ne durera pas. Supportant de moins en moins ses câlins et son haleine, je me ferai de plus en plus distant. Un jour, lassé de ce jeu frustrant de l'âne et de la carotte, sans mot dire et sans prévenir, il me laissera à sa porte avec ma valise, sans un sou. Je passe décidément mon temps à me faire rejeter. Je reste encore aveugle au message qui pourtant est clair : « tu n'es pas sur la bonne voie ! » Il ne me reste qu'un peu d'argent suisse que je conserve précieusement pour un buvard et une soirée qui aura lieu trois semaines plus tard à Zurich. Ces deux choses constituent alors ma raison de vivre. En attendant, il me faut survivre. J'erre lamentablement au cœur de Paris, d'un bar gai à un autre le jour, d'une discothèque gaie à une autre la nuit, et parfois dans le quartier des Halles, histoire de prendre un peu l'air. Je flâne, je traîne, je zone. Je vis comme un animal, qui passe son temps à chercher quelque chose à se mettre dans l'estomac pour calmer sa faim. Dans les bars et les clubs, je ne rencontre que peu de gens. On m'offre parfois une boisson, mais rarement un repas. Un ami de Claude, responsable d'une pizzeria où nous allions quelques fois, m'offre gentiment une « quatre fromages » dont la saveur est décuplée en raison de la faim. Je n'en laisse pas une seule miette. Un soir, dans un bar de nuit, je gagne cinquante francs en passant la soirée à remplir les seaux à glace et vider les cendriers. Séduits par mon regard ou par mon sourire (naturel, non calculé pour aguicher), certains m'invitent chez eux pour la nuit. Comme je refuse de me laisser toucher, il me faut chaque fois chercher ailleurs pour la nuit suivante. Parfois, je n'ai même pas droit au petit-déjeuner. Parmi mes hôtes, il y a le neveu d'un acteur célèbre, un propriétaire de cabaret, un musicien compositeur, un présentateur connu d'émission télévisée. Ce dernier m'invitera voir une hilarante pièce de théâtre qui saura mettre une belle pointe de bonheur dans ma sombre existence. Il m'amènera également dîner à une bonne table parisienne, où je recevrais les compliments d'une actrice de cinéma à propos de mon jeune physique. Ce soir-là, c'est non sans fierté que je m'applique aux bonnes manières inculquées par papa et maman. Hélas, l'homme de télévision devra partir

Hélas, l'homme de télévision devra partir dès le lendemain pour un voyage à l'étranger. Son domestique remplit de valises une grande voiture noire, et je regarde tristement s'éloigner le présentateur.

Je n'ai même pas l'idée de faire l'effort d'analyser ma situation. Sans réfléchir, je franchis chaque porte qui s'ouvre à moi. Sans que cela ne tarde, chacune d'elles me claque au nez. J'erre dans les rues et les bars malsains où seule l'insalubre fumée du tabac s'offre à moi. Je ne sais pas à quelle porte frapper. Je ne veux même plus aller dans les endroits où j'ai trop souvent été. Il faut alors se contenter des établissements les plus douteux et les plus interlopes. Je me sens sale, dehors comme dedans, mes vêtements crasseux ne font qu'accentuer cette impression. Je suis las, perdu et sans espoir. Délaiisé, toujours et encore, sans amis, sans aide, sans argent, sans moyens. Mes yeux sont cernés par l'épuisement, agacés par les éclairages agressifs des lieux morbides, et saturés par l'envahissement incessant de la fumée du tabac. Une mauvaise toux ajoute sa dose d'infortune à ce tableau de malheur. Je n'ai plus d'idées ni la motivation pour trouver un moyen de survie. J'ai le sentiment de ne plus exister. Il n'y a plus de recours, je laisse faire les choses et attends qu'une solution se présente d'elle-même. Je n'ai même plus envie de me fatiguer à réfléchir. Assis seul au fond de ce bar de nuit lugubre presque vide, j'attends fatalement la suite du déroulement misérable de mon existence.

Un vieil homme à l'air louche entre. Il me dévisage avec des yeux de lézard affamé. Il cherche sans doute de la « chair fraîche ». Une idée me traverse soudainement l'esprit : je peux me vendre, c'est la seule chose qui me reste. Sans réfléchir à la chose, je me contente de trouver un tarif. Un grand homme barbu d'une quarantaine d'années s'assied à ma table et m'offre un whisky. Cela confirme mon sentiment : « Je n'existe plus » ; on ne me demande même plus ce que je veux boire. Dégouté, je me contente poliment d'une gorgée et laisse le verre de côté. Il s'approche de moi, et comme s'il avait lu dans mes pensées :

« — Combien ?

— Cent francs la fellation, cinq cents francs l'amour. »

Ma réponse fuse et résonne d'un ton très assuré, avant même que je ne réalise ce qui se passe. D'ailleurs, je ne cherche même pas à réaliser quoi que ce soit. Fort heureusement, il choisit la proposition à cent francs. Il me regarde avec douceur et gentillesse. Remarquant mon air perdu, il prend lui-même l'initiative de l'endroit. À peine sommes nous entrés dans la chambre d'un hôtel très modeste, qu'il me paye la somme convenue, en plus

d'avoir réglé la chambre. Je prends à peine soin de retirer mes chaussures et m'allonge sur le lit. Aveuglé par la lumière du jour, je ferme les yeux. Mon corps paraît inerte, seuls des accès de toux témoignent encore de la vie. L'homme semble épris de pitié en voyant l'état dans lequel je suis. Il se contente de me caresser avec douceur, tandis que je ne tarde pas à m'enfoncer dans un profond sommeil. Quelques heures après, encore à demi somnolent, je l'entends quitter la chambre. Lorsqu'il revient, il tient deux sacs, dont l'un provient d'une pharmacie. Il sort le contenu de chacun d'entre eux, puis me les offre : un copieux sandwich et un médicament efficace contre la toux.

Quelque temps plus tard, dans un autre bar de nuit, je rencontre un jeune garçon très étrange et maigre comme un clou, dont j'ai oublié le nom. Malgré la chaleur du lieu, il garde son manteau et son écharpe soigneusement enroulée autour de lui. Insoucieux de tout, il roule un joint qu'il partage avec moi. Le videur le met aussitôt à la porte. Comme il m'invite chez lui, je le suis. Son studio est si petit qu'on dirait un placard, ou plutôt une étuve, car le chauffage est réglé sur la position maximale et la fenêtre toujours fermée, avec d'épaisses couvertures en guise de rideaux. Le lendemain, il m'invite au restaurant. Au cours du repas, il m'annonce son proche départ pour la Martinique et son souhait de m'y inviter. Quand je lui rappelle qu'un tel voyage coûte beaucoup d'argent, il sort brusquement de sa poche une liasse de billets de deux cents francs d'une épaisseur impressionnante et la lance de toutes ses forces au-dessus de lui, telle une poignée de confettis. Tandis qu'il hurle : « J'en ai rien à foutre du fric, moi ! », les billets de banque neigent dans le restaurant, sous le visage interdit et figé des nombreux clients installés aux tables alentour. Comme il insiste pour me payer ce billet d'avion, je ne le contrarie pas. Il s'agit d'un aller simple, mais je me dis que la vie, sur cette île (où j'ai déjà eu l'occasion de séjourner durant une semaine quatre années auparavant) ensoleillée et bordée par la chaude mer des Antilles, sera certainement plus joyeuse que celle vécue dans la lugubre obscurité des bars enfumés de la grise et froide ville de Paris.

Néanmoins, je refuse de prendre le même vol que lui, car je ne voudrais pour rien au monde manquer ma soirée techno du 6 novembre. Il accepte que je ne le rejoigne qu'après et nous allons dans une agence de voyages pour réserver un billet d'avion à la date voulue. La nuit suivante, je me réveille en sursaut. Je le vois qui s'amuse à frotter son sexe sur le mien. Je lui explique fermement que je n'apprécie pas du tout ces choses et il me laisse tranquille. Le lendemain, il tient à ce que je l'accompagne à l'aéroport. Comme s'il craignait que je ne vienne pas le retrouver, il me demande le

numéro de téléphone de mes parents. J'ignore pour quelle raison, je lui donne un faux numéro. Un réflexe qui me surprend, car il n'est pas dans mes habitudes de cacher quoi que ce soit. Après cela, il se baisse vers moi, et me glisse une phrase à l'oreille, qui me glace le sang comme jamais cela ne m'était arrivé : « Maintenant je suis content, je t'ai donné mon sida. » Souhaitant de tout cœur avoir mal entendu, je lui demande de répéter, m'efforçant de paraître le plus calme possible. Son « non, c'est rien » embarrassé confirme que je n'ai hélas pas saisi ces propos de travers. Il a fallu qu'il prononce cette phrase qu'il regrettera sûrement durant les quelques mois qu'il lui reste à vivre. Il voulait un copain qui l'accompagne jusque dans la mort et je suis si naïf, si stupide et si aveugle que je n'ai pas compris plus tôt ce qu'il était. S'il ne m'avait pas prononcé ces quelques mots, je serais parti le rejoindre, juste pour quelques grains de sable et quelques gouttes d'eau de mer. Je regarde son avion décoller et revends aussitôt mon billet. En empochant son montant, j'effectue mon dernier vol, en estimant qu'il ne s'agit là que d'un maigre dédommagement pour tentative délibérée de meurtre. Je préfère commettre un dernier vol qu'effectuer mon dernier vol (aérien).

À mon grand soulagement, les tests s'avéreront négatifs.

## La vie serait-elle une énigme à résoudre ?

Le 6 novembre 1993, je suis au rendez-vous, tout comme les D.J. et les sons de leurs disques, pour lesquels, en partie, j'ai trouvé une raison de vivre. J'achète une demi-douzaine de buvards au vendeur qui se trouve sous les escaliers métalliques. À l'aide d'une bonne gorgée d'eau, je propulse l'un d'eux dans mon estomac et cache les autres dans la doublure d'un paquet de cigarettes. Je le glisse dans ma veste, que je confie au vestiaire. Me voilà tranquille pour la soirée. Pour la première fois, je prête attention au processus de montée et de descente du LSD. Je remarque alors que le schéma de ce processus est semblable à tous les *trip*, avec des durées de phases et des intensités proportionnelles à la dose absorbée. Durant la montée, je constate que quelque chose semble se mettre en place. Cela ressemble à une espèce de préparation chimique durant laquelle on se sent quelque peu déstabilisé, chamboulé, anxieux, voire mal à l'aise. C'est comme un ascenseur qui monte une très haute tour avec une vitesse vertigineuse ; l'organisme doit s'habituer progressivement à la nouvelle altitude. Pour laisser cette « préparation » s'opérer au mieux, je considère que la meil-

leure attitude à adopter est de demeurer immobile, en laissant l'esprit neutre face à tout ce qui peut se passer. Afin que se déroule sans gêne cette phase préliminaire, où l'énergie est au plus bas et les perceptions embrouillées, je m'assieds dans un coin où je risque le moins d'être bousculé. Il n'y a plus qu'à attendre que monsieur LSD s'installe convenablement dans ses appartements.

Le seul fait de demeurer immobile sans occuper ses pensées à quelque chose en particulier permet naturellement d'être très conscient de ce qui se passe autour de soi. Le *trip* se développe alors en conséquence, dévoilant une dimension supplémentaire, infiniment plus profonde que celle des sensations et des hallucinations. Cette vigilance me permet d'avoir une vision incroyablement profonde sur tout ce qui m'environne. Grâce à une vision panoramique, mon regard est partout à la fois, bien que les yeux restent fixes. Je vois avec une netteté impressionnante les déplacements de chaque danseur, de chaque barman et de chaque membre de la sécurité. Je perçois tout ce qui se passe avec une acuité extraordinaire. Malheureusement, je ne connais pas encore l'intérêt du développement de la concentration ; je ne soupçonne même pas que ce type d'entraînement existe. Je ne tarde donc pas à me lever pour parcourir les lieux à la chasse aux hallucinations. J'ai toutefois – probablement pour la première fois de mon existence – le pressentiment très fort qu'« il existe quelque chose derrière tout ça », quelque chose qui soit une compréhension intégrale sur tout le mystère de l'existence, comme si la vie n'était qu'un gigantesque jeu dont il fallait résoudre l'énigme. Si cela devait être le cas, le moyen d'y parvenir, en tout cas, m'échappait totalement. De ce fait et pour l'heure, je n'avais rien à faire d'autre que continuer à satisfaire mes désirs d'halluciné. Toutefois, des clichés d'ordre spirituel – provenant de contes de fées ou de bandes dessinées – défilent dans ma tête, exacerbés par toutes les images et symboles mystiques qui envahissent la décoration et les affiches des soirées techno, telles qu'un yogi en lévitation, un œil dans une pyramide, une divinité aux mille bras...

Faute de pouvoir trouver une hypothétique clef de la perfection, de la solution à tous les problèmes de la vie, je décide de partir en quête d'expériences d'ordre paranormal. Dans la relative tranquillité des toilettes, assis en tailleur sur la cuvette fermée des w.-c., je m'entraîne à la lévitation. Je ferme les yeux et tente de m'élever en douceur dans le vide, par simple persuasion. Rien ne se passe. Je décide alors de réduire la barre à un centimètre. Quelques échecs plus tard, peu convaincu par l'efficacité de la méthode, je quitte les toilettes pour me plonger dans les subtiles sensations

offertes par les effets du LSD, telles qu'une appréciation multidimensionnelle du son et une fluidité tellement précise dans mes propres mouvements à travers les éléments que j'ai la conviction de maîtriser ces derniers.

Je suis persuadé de faire des découvertes de plus en plus profondes. Le fait est que je ne fais rien d'autre que courir après des expériences pleines de sensations physiques ou mentales.





# 2<sup>e</sup> partie

— Recherche de la bonne voie —



## Une grande découverte

À l'aube, les platines prennent leur repos, plongeant brusquement la salle dans un silence sourd – si l'on peut dire ainsi. L'oreille s'est tellement faite à l'aspect sensationnel des sons que les moindres bruits qui lui parviennent sont perçus comme les effets acides, transcendants ou de martèlement des compositions techno : le froissement d'un sac en plastique, le moteur d'un camion qui démarre, une porte qui grince, un marteau piqueur, un klaxon, etc. Le plus évocateur est sans aucun doute le train, car en plus de résonner comme des basses, le tapement des roues sur les joints des rails est très régulier, ce qui donne la sensation d'être encore imprégné dans le rythme martelant et répétitif de la techno. bercé de la sorte, j'admire la beauté des paysages matinaux. Ils défilent sur la fenêtre du compartiment, qui, dans ces instants irréels, donne l'impression d'un écran géant diffusant des images d'une qualité et d'une lumière irréprochables. Le monde est parfait, idyllique. Le train semble glisser sur l'air, dans ce décor sans défaut. Les arbres sont plus beaux et plus « arbres » que tous les arbres. Il en est de même pour les montagnes, les prairies, les rivières, les moutons et les jardins de fleurs. Les villages paraissent faux tant ils sont parfaits, dans leurs moindres détails. Il en est de même pour les couleurs du ciel, qui se pare de ses plus beaux nuages pour mon seul plaisir. Tandis que monsieur LSD s'efforce de m'offrir la plus idéaliste des visions, madame Morphée parvient à fermer le rideau du sommeil avec sa finesse coutumière.

En arrivant à Genève, monsieur LSD n'est plus avec moi. Je monte dans le train qui m'amènera jusqu'à Grenoble. Dans le compartiment, je fais la connaissance de Philippe, avec qui je sympathise immédiatement. Il me raconte qu'il vient tout juste d'effectuer un long voyage au Népal et qu'il revient retrouver sa petite famille, en haute Provence. Nous parlons de Népal, de techno, de Woodstock, et très rapidement, la conversation dérive sur le LSD. Je lui montre non sans une certaine satisfaction les petits bouts de papier colorés cachés dans mon paquet de cigarettes. Je lui parle un peu de mes expériences, de mes découvertes philosophiques et des hallucinations dont je raffole tant. Après m'avoir écouté avec grande attention, il m'interroge :

- « — Pourquoi tu cherches des hallucinations ?
- C'est trop génial.
- Ça t'apporte quoi au fond ? Ça ne sert à rien du tout d'halluciner !

- Si, c'est hallucinant !
- À part ça, toutes les expériences que tu me décris, tu peux les faire sans LSD ! Tu le sais ?
- Sans LSD ? Sans champignons, non plus ? Avec quoi alors ?
- Sans rien ! Uniquement avec le pouvoir de la concentration.
- Ah ouais ?? Mais ce n'est pas possible !
- Qu'en sais-tu ?
- Comment faire alors ?
- Tu connais le bouddhisme, non ?
- Non, c'est quoi ça ?
- D'après tout ce que tu me racontes, ça risque de fortement t'intéresser. Tu devrais lire un bouquin qui en parle.
- Oui, pourquoi pas ! »

Voilà une grande découverte ! Bien que je n'en prenne pas conscience sur le moment, ce petit dialogue constitue la graine qui donnera naissance à l'arbre de toute ma démarche à venir. Ces paroles que je viens d'entendre m'apprennent trois choses essentielles : les hallucinations auxquelles j'accorde tant d'attachement ne valent pas plus que du vent, les découvertes procurées par les effets du LSD peuvent être réalisées sans ce support artificiel, et enfin, il existe « quelque chose » qui rejoint les fortes intuitions que j'ai développées à propos de l'existence. Dans un premier temps, c'est surtout ce dernier point qui m'intéressera, bien que je ne me presserai pas pour l'étudier. La terre est fertile, le climat est propice, mais je prendrai mon temps pour planter la graine et pour l'arroser.

Je suis tout de même surpris que ce que j'ai expérimenté, et que je qualifie alors de « connaissances hautement subtiles », puisse avoir un lien avec ce Bouddha que je crois n'être autre qu'un dieu chinois au ventre énorme. Après ma descente du train, je repense à ce que je viens d'entendre, et je conclus ainsi ma réflexion : « Ces histoires de Bouddha et de dieux, ça ne m'intéresse pas vraiment. Ce que je veux avant tout, c'est comprendre et voir directement les choses par moi-même. Pour ce qui est de lire un bouquin, on verra ça en temps voulu. »

Comme si Grenoble tenait elle-même à me souhaiter la bienvenue afin de m'aider à mettre rapidement un terme sur la misérable période que je venais de vivre à Paris, on m'apprend que la première vraie *rave* de la région s'y tient le 8 novembre 1993 (étrangement un lundi). Je m'y rends avec Ricky et deux de ses copains. Il y a un peu trop de monde, mais l'ambiance est fameuse. Dans cette soirée essentiellement composée de non Grenoblois, je rencontre Christophe, un danseur fou, qui comme moi, vit pour les

*rave* et ne prend jamais le temps de s'asseoir tant que vibrent les enceintes. Amateur de LSD pour les sensations physiques, allergique à toute réflexion, plutôt grossier à tous points de vue et dépourvu de toute attention, il est l'opposé même de ce à quoi j'aspire. Notre seul point commun est en revanche si fort que notre amitié se fonde instantanément. De plus, il est Grenoblois...

Les *rave* étant plutôt rares dans cette partie de la France, nous nous retrouvons chaque samedi dans une discothèque branchée techno. Nous carbuons alors au haschich, car le LSD demeure introuvable. Cela ne nous empêche pas de jouer les bombes, y compris dans quelques bars nocturnes où nos acrobaties de *raver* sauvages nous valent d'être pris pour des échappés de l'asile de Saint-Égrève, réputé pour ses cas de pathologies psychiatriques graves. Nos passe-temps se confineront à « croquer du son » et à « se péter la cervelle », selon les termes que nous adoptons et aimons à répéter. Christophe vend des tableaux au porte-à-porte, tandis que j'effectue des missions intérimaires dans des usines de la zone industrielle grenobloise. Pour ce qui est du logement, j'ai réinvesti ma chambre, qui m'est toujours restée fidèle, dans l'appartement de mes parents.

À presque 23 ans, je n'ai toujours pas le moindre projet à long terme, et n'y réfléchis même pas tant je suis plongé dans la recherche de satisfaction des plaisirs à court terme. Néanmoins, je passe une bonne partie de mon temps à philosopher, sans même connaître le mot « philosophie », un peu comme un poisson qui n'a jamais entendu parler de plongée sous-marine. De plus en plus nombreuses, mes profondes réflexions à propos de l'existence commencent à exiger de plus en plus de réponses. Comme pour montrer que le hasard n'existe pas, c'est à ce moment-là que des éléments vont peu à peu se mettre en place...

## Une voie digne d'être suivie

Un jour, je parle vaguement à ma sœur Victoria de ma curiosité pour cette chose qu'on appelle « bouddhisme ». Pour Noël, elle me fait cadeau d'un livre prétendu traiter de ce sujet, bien qu'il mette particulièrement l'accent sur les croyances mystiques d'un pays en particulier. Je découvrirai plus tard que dans l'esprit des Occidentaux, le terme « bouddhisme » embrasse un nombre invraisemblable de croyances et de pratiques qui n'ont strictement rien à voir avec l'enseignement originel délivré par Bouddha lui-même.

Hormis quelques grandes lignes, la lecture de ce livre donne dans son ensemble une vision qui diverge singulièrement de l'enseignement d'origine — que j'aurais toutefois la chance de découvrir plus tard. Elle me permettra néanmoins de découvrir une nouvelle dimension où développer mes réflexions, un support sur lequel structurer une voie à suivre, comme un explorateur égaré en terre inconnue, qui découvre une carte géographique riche en informations sur les routes de la région. N'ayant jamais apprécié la lecture, j'ai toujours considéré cela comme une corvée. Pourtant, en ouvrant ce livre, je suis complètement absorbé, dès les premières pages. Les informations que j'y découvre me procurent un tel enchantement que je me forcerai à le parcourir aussi lentement que possible afin de faire durer le plaisir. C'est non sans une certaine exaltation que je découvre que les lois philosophiques de ce Bouddha confirment bon nombre de mes hypothèses : chacun est responsable de ses propres actes, toute action au sein de l'existence ne conduit qu'à des résultats insatisfaisants, les êtres ne s'éteignent pas après la mort, et il existe un moyen d'échapper à ce cercle vicieux.

Selon ce qui est exposé par ces lois, je comprends les choses ainsi... Celui qui cause du mal subira en conséquence un effet douloureux, et celui qui pratique la générosité ou la bienveillance à l'égard des autres recevra en retour des effets bienfaisants. Aussi longtemps que nous cherchons à améliorer nos conditions physiques ou mentales, nous demeurons prisonniers de la souffrance, car une situation, aussi plaisante soit-elle, n'est que le résultat d'un ensemble de causes, et aussitôt que ces causes ne sont plus réunies, la situation évolue irrémédiablement vers des états moins plaisants. C'est comme la flamme d'une bougie qui cesse dès qu'il n'y a plus de mèche ou de cire. Au terme d'une existence donnée, un être reprend naissance en fonction de ses actes antérieurs et de ses attachements, selon un processus sans fin, en tout cas tant que l'attachement n'a pas été éradiqué. Enfin, et c'est là la grande révélation : il existe un moyen de s'en sortir, un entraînement dont l'accomplissement final permet de franchir la porte de sortie de ce monde indissolublement imprégné de souffrance et de misère, une occasion de mettre un terme définitif à toutes les impuretés — si pesantes — de la vie.

Enfin, je trouve une réponse logique sur la définition de l'existence ! Enfin, un but sensé, une démarche digne d'être suivie ! Enfin, quelque chose de concret !

Venant de comprendre qu'il existe une porte de sortie, je poursuis avidement la lecture du livre, impatient de connaître le moyen d'en obtenir la

clef. Au premier abord, ce qui me plaît dans cette hypothèse, c'est cette idée de parvenir au « but suprême » au prix de son propre effort. Ce qui me rend d'autant plus confiant envers cette hypothèse, c'est que cette démarche se base exclusivement sur sa propre expérience et nullement sur des croyances ou des superstitions de quelle sorte que ce soit. Selon ce Bouddha, chacun peut, à l'aide d'une démarche adéquate et parfaitement saine – qui plus est, noble et respectable en tout point –, arriver à la fin de la douleur physique et morale.

La question qui se pose alors est : « Comment être sûr que “ça” marche puisqu'on en a pas la preuve ? »

On ne dispose effectivement d'aucun moyen d'en être parfaitement assuré avant d'avoir essayé et d'y être parvenu ! Cette démarche proposée par cet être prétendu « pleinement réalisé » conduit-elle vraiment à la fin définitive de tous les soucis ? N'y conduit-elle pas ? La seule certitude irréfutable dont nous disposons, me dis-je, c'est que si nous n'essayons pas, nous sommes en tout cas assurés de ne pas y parvenir. Je me dis ensuite qu'il n'y a de toute façon rien de mieux à faire qu'essayer. Dans l'hypothèse où « ça ne marche pas », la démarche est, en soi, un entraînement de la vie, voire un

« art de vivre », si riche en bénéfices – tels le bien-être, la sérénité, la vigilance, la concentration, le respect, la générosité, la bienveillance, etc. – qu'elle vaut véritablement le coup d'être tentée, ne serait-ce pour une expérience temporaire. De plus, comme je ne le comprendrai que quelques années plus tard, cette démarche n'est pas une discipline à part entière qui se pratiquerait comme un sport. C'est un mode de vie qui englobe chaque instant de son existence, quelles que soient les activités effectuées. Même si au départ, cet « entraînement de la vie » peut sembler exiger quelques efforts, ils me paraissent largement justifiés. Ce n'est en tout cas pas en restant les bras croisés que les soucis peuvent finir par disparaître.

S'il existe bel et bien une solution pour échapper aux pénibles conditions de l'existence, faut-il encore en connaître la procédure.

À ce propos, le livre offert par Victoria se limite essentiellement à deux points. D'une part, il insiste sur la compassion, qui doit être développée aussi souvent que possible et de manière illimitée – ce qui est déjà une excellente chose. D'autre part, il explique comment la « méditation » mène à l'« éveil ». Voilà pour moi deux nouveaux termes qui deviendront mes maîtres mots d'alors. D'après cet ouvrage, l'« éveil » est un déclic, une prise de conscience profonde qui fait que nous parvenons à la perfection, à la « réalisation de la nature de l'esprit » selon les termes employés. Cet « éveil »

peut se produire de manière tout à fait spontanée, mais pour le provoquer, il est préférable de « méditer ». N'ayant alors jamais entendu parler de cela, j'ignore totalement qu'il existe plusieurs méthodes de méditation. Comme le livre me dit simplement « voici comment méditer », je crois tout naturellement qu'il s'agit de la seule manière possible de méditer. Ainsi, cette méditation – ou plutôt « la » méditation – consiste à « éviter toute pensée » en se concentrant sur les « espaces vides qu'il y a entre les pensées » afin de les élargir. Quand cet espace est suffisamment large, l'éveil peut se manifester. Pour la posture, il faut se mettre en lotus, c'est-à-dire assis les jambes croisées, le pied gauche sur la cuisse droite et le pied droit sur la cuisse gauche. Le dos et la tête restent droits, les mains se placent sur les genoux, paumes vers le haut, et les yeux doivent être ouverts, pointés vers le bas à 45°.

Comme je suis convaincu d'avoir trouvé la recette qui me mènerait à l'éveil, l'idée d'aller chercher ailleurs, de lire d'autres ouvrages sur le bouddhisme ou la méditation, ne m'effleure même pas l'esprit. Sans me rappeler ce que disait, il y a quelques années, mon professeur de français (« On a tendance à prendre pour vraie une version uniquement parce qu'elle est la première dont on a pris connaissance »), je tiens pour vérité absolue ce livre et j'irai jusqu'à dire qu'il est ma bible. Outre quelques principes fondamentaux empruntés à la parole de Bouddha, ce livre comporte de nombreuses invraisemblances et absurdités en tout genre, mais je ne remettrai rien en question, disposé à avaler comme du petit lait tout ce qui s'y trouve.

Ma volonté est forte, mais ma confiance est encore aveugle. Ainsi, je débiterai ma quête de l'éveil sans perdre un instant. Le livre posé sur le chevet, la lumière éteinte, assis sur mon lit, le dos droit, les yeux vers le bas, les mains sur les genoux, paumes relevées, j'essaierai de « ne penser à rien ». Cet exercice me paraît évidemment difficile, mais il est hors de question de l'abandonner avant d'avoir atteint l'éveil, puisqu'il est le seul moyen d'y arriver, me dis-je alors. Pour cette raison, je m'y adonnerai plus ou moins régulièrement, chaque fois que je bénéficierai d'un moment paisible, essentiellement le soir dans ma chambre. Grâce à ma souplesse, j'adopte sans difficulté la posture en lotus, mais des douleurs apparaissent assez vite. Peu importe ! Je suis prêt à tout pour l'éveil. Je souhaite seulement que mes parents n'entrent pas dans ma chambre à ce moment-là, car je crains d'être pris pour un fou, s'ils me voient immobile dans une telle posture. Il faut dire qu'en 1993, la méditation n'est pas encore une chose très atteinte par le virus de la mode. Sans que cela ne tarde, cette posture me deviendra familière et je me ficherais d'être vu par les autres ; parfois, j'y prendrais même un plaisir orgueilleux. Je suis seul au monde dans ma pratique, je ne connais personne qui soit intéressé par une telle démarche, et à cette



personne qui soit intéressé par une telle démarche, et à cette époque, Internet étant inexistant – en tout cas pour le grand public –, il n'est pas envisageable de chercher des compagnons suivant la même voie. De toute manière, je n'ai besoin de personne, car j'ai la présomption de croire être en mesure de me débrouiller tout seul, maintenant que j'ai trouvé ce que je pense être la recette de l'éveil.

À défaut de me donner une bonne concentration, cette méditation me procure une certaine tranquillité, qui notamment, m'aide à voir les choses avec un certain recul. En vertu de cela, je commence à porter mon regard en dehors de mon petit monde, dans lequel je me suis enfermé depuis toujours. Pour la première fois, j'ouvre les yeux sur les autres, je commence à observer ce qui se passe autour de moi.

Convaincu par les bénéfiques inestimables de la compassion, je m'efforce autant que possible de développer des états d'esprit de bienveillance, de générosité et de souhaits de bonheur, à l'égard de toutes les personnes que je rencontre. Les avantages de la méditation et de la compassion sont immédiats ; le climat s'est nettement amélioré à la maison. Cette pratique de la compassion, parfois poussée à l'extrême, me montrera souvent de manière évidente les avantages à développer de tels états d'esprit : plus je me sacrifie aux autres en leur souhaitant le meilleur, tout en m'oubliant le plus possible, et plus l'on prend soin de moi, plus l'on me respecte et je ne manque de rien. Par conséquent, j'aurais souvent tendance à y baser ma pratique.

Deux semaines plus tard, je vais au cinéma, car un film dont l'histoire se fonde sur le « bouddhisme » vient de sortir. On y apprend quel genre de parcours Bouddha a suivi avant de trouver la bonne voie, celle qui l'a finalement conduit jusqu'à l'éveil. Le fait de voir ces choses en images aura pour effet de solidifier ma motivation dans cette pratique censée conduire à cet éveil.

## L'éveil sous LSD

Le 9 janvier 1994, je suis à Lyon et tout va pour le mieux : je suis dans une soirée techno, en compagnie de monsieur LSD, c'est mon anniversaire et, cerise sur le gâteau, j'atteins l'éveil !

Jérôme, un jeune ami, est avec moi. Nous pénétrons dans une discothèque au cœur de Lyon où, à l'aide de leurs talents de mélangeurs de sons, des D.J. connus de la région font vibrer d'allégresse tous les *raver* qui s'y sont

donné rendez-vous. J'avale un buvard et souris quand Jérôme me demande : « Quel goût ça a ? » Assis dans un coin sombre de la salle, j'attends tranquillement la mise en place adéquate du *trip*. Jérôme sympathise et reste avec un groupe de jeunes jusqu'à la fin de la soirée ; ainsi, je serai tranquille pour mon voyage au pays des grands états d'esprit. Après un extrême affaiblissement et une série de bâillements excessifs, me voilà maître de la situation, retrouvant non sans un intense plaisir la pureté des sensations et la lucidité propres à ce type d'expériences. Curieusement, je n'ai pas la moindre hallucination. Les couleurs sont ultra vives, les personnages caricaturés, et les visions schématisées. Cependant, il n'y a pas d'hallucination à proprement dit ; les surfaces ne sont pas couvertes de petits motifs qui tournent ou qui bougent, les objets ne changent pas de forme, et il n'y a pas d'apparition visuelle là où il n'y a rien. Désormais, je n'aurais plus jamais d'hallucinations visuelles, quelle que soit la dose ingérée, et quel que soit mon souhait. De toute manière, Philippe avait bien raison : ça ne sert à rien du tout d'halluciner ! Une étape a été franchie ; d'autres portes peuvent s'ouvrir...

Venant de découvrir la prétendue recette de l'éveil, j'ai bien naturellement le réflexe d'adopter la posture du lotus et d'entamer une séance de méditation. Bien que tout soit permis dans ces soirées, certains paraissent cependant très intrigués en voyant dans quelle posture je me tiens. De toute façon, il n'y a plus de place dans ma tête pour me préoccuper de ce que chacun peut penser. Je me contente de rayonner de bienveillance envers tous les êtres qui m'entourent, ce qui provoque en moi une indescriptible sensation de quiétude. Empli d'une intense compassion, je tente de me vider de toute pensée. Néanmoins, aussi pures soient-elles, celles-ci trouvent toujours un moyen de s'imposer. Je glisse alors inévitablement dans un flot de réflexions qui véhiculent de grands états de satisfaction et qui me paraissent d'une subtilité vertigineuse. Il me semble comprendre de manière expérimentale et parfaite tous les concepts qui m'ont été donnés de lire dans le seul ouvrage qui trône sur mon chevet. Il me revient alors un concept clef dont traite le livre, c'est celui du « juste milieu ». Aussitôt que je perçois cet équilibre, ce juste dosage, où rien n'est forcé, dans un sens comme dans l'autre, c'est une impression de perfection absolue qui apparaît brusquement, tel un dé clic. Dès cet instant, tout est parfaitement à sa place, je n'éprouve pas le moindre inconfort, ni même la moindre démangeaison. Je suis au cœur de l'univers et rien ni personne ne peut me déranger. Tous les éléments tournent autour de moi comme les planètes autour du soleil. J'ai la sensation de pouvoir palper les causes et effets des situations comme on assemblerait des dominos. Je perçois les choses avec une telle clarté que je

ne laisse aucune place au doute. Je suis convaincu de vivre l'expérience de la perfection. Plus ce type d'état est élevé, plus les effets se lient instantanément aux causes. À ce niveau-là, je ne perçois ni causes ni effets, c'est comme si mon esprit flottait au milieu de l'univers.

Quand l'expérience est ainsi poussée à un si haut degré, il n'est plus possible d'avoir des relations avec les autres, ou en tout cas pas de la même manière qu'eux. Je suis plongé dans une dimension tellement subtile que celle du « commun des mortels » me devient inaccessible. Elle me paraît en tout cas si inintéressante que je ne m'en préoccupe même pas. Je vis là une expérience où tout est si équilibré, et où le confort mental est si sublime et si léger, que non seulement je ne veux d'aucune sensation supplémentaire, aussi merveilleuse soit-elle, mais je souhaite que cette expérience dure indéfiniment. Et c'est précisément là que réside le problème : j'éprouve de l'attachement pour cette expérience. J'ai le désir de la voir durer, mais naturellement, elle ne dure pas, et des sensations moins plaisantes reprennent peu à peu place. Cette expérience a donc – encore et toujours – la nature de l'insatisfaction, de la souffrance.

Au moment où je vis cette expérience, je suis si aveuglé par mon attachement que je ne vois que la sensation de compréhension parfaite engendrée par la pureté de cet instant. Même quand cet instant est terminé, j'y repense avec un tel désir que je ne réalise même pas qu'il n'est rien d'autre qu'un état conditionné. De ce fait, je développe la conviction d'avoir atteint l'éveil ! Les jours suivants, il m'arrive de me fâcher, d'avoir peur, d'éprouver de la frustration, mais je me prends pour un être réalisé !

## Le plus libre des métiers

Pour la première fois, je trouve un travail qui m'amène à m'ouvrir sur les gens. Il s'agit de réaliser un sondage dans la gare d'une petite ville. Ainsi, pendant une semaine, j'aborderai les personnes qui descendent du train, en leur adressant une série de questions à propos de la fréquence de leurs trajets.

Le soir, sur le banc d'un parc public, je retrouve Christophe qui, tout en collant ensemble deux feuilles de papier à rouler, me raconte comment s'est déroulée sa nouvelle activité. Il est marchand de journaux à la criée. Le bimensuel qu'il vend s'appelle « Le Réverbère ». C'est un « journal de rue », conçu pour les personnes sans ressources. Comme ce type de journal est

encore nouveau dans la région, il se vend relativement bien. Encore un mois ou deux et il deviendra nettement plus difficile de s'en sortir à l'aide de cette occupation au statut un peu particulier. En attendant, Christophe est heureux, il a pu s'offrir de délicieux et copieux sandwiches libanais pour le repas. Pour son « dessert », il a attendu afin de le partager avec moi... Il tasse le joint épais et chargé dont il vient d'achever le roulage, l'allume, et en tire quelques amples bouffées avant de me le tendre. Tandis que j'aspire à mon tour l'épaisse fumée du cône, Christophe m'enjoint de rallier l'équipe des vendeurs du Réverbère. La fumée avalée, je la garde longuement en moi, avant de la laisser s'échapper lentement par la bouche. Une fois cette paisible expiration parvenue à terme, je déclare à Christophe que jamais de la vie et pour rien au monde je ne me ferais passer pour un pauvre mendiant en vendant ces journaux en pleine rue.

Le 18 janvier 1994, je vends mon premier Réverbère. Le matin même, Christophe m'a conduit auprès de Christine, la responsable de la distribution du journal pour le département de l'Isère. En tant que chef de site, elle est chargée d'organiser le réseau des vendeurs et de leur vendre les journaux quatre francs pièce, qu'elle achète elle-même trois francs. Elle les obtient de la direction nationale, qui les envoie depuis sa propre imprimerie située à Paris. Le Réverbère coûtant dix francs, chaque vendeur en gagne six sur chaque exemplaire vendu. Dès que mon badge est prêt, avec ma photo, mon nom et mon numéro de vendeur, nous achetons un paquet de journaux chacun et partons pour la banlieue grenobloise, où nous nous postons devant un centre commercial. Refroidi autant par ma timidité que par le climat hivernal, je n'ose pas me lancer. Je reste immobile et muet, ma pile de journaux à la main, les yeux baissés, regardant la buée qui sort à chacune de mes expirations. Seuls mes doigts sont en mouvement, afin de ne pas geler. Je regarde mon badge, qui me donne l'air d'être un bœuf dont les références de qualité de sa viande sont étiquetées sur lui. Quand une personne s'approche de l'entrée de la galerie commerciale, je décide de m'avancer vers elle pour lui proposer un journal. Sur le point de le faire, mon cœur se met soudainement à secouer ma frêle poitrine de part en part, me paralysant totalement. Le processus se reproduit à l'identique au passage de chacune des personnes suivantes. Agacé par le froid, mon malaise et le chiffre encore nul de mes ventes, je me déchaîne spontanément à proposer le journal à des clients invisibles, car il n'y a personne en vue, en dehors de Christophe qui se tord de rire en assistant à mon numéro. En guise d'entraînement, je crie à tue-tête : « Bonjour Madame ! Bonjour Monsieur ! N'hésitez pas à acheter le journal de ceux qui n'ont rien à se mettre dans l'estomac ! Le journal de ceux qui n'ont pas de quoi s'abriter ! Achetez le

Réverbère pour dix malheureux p'tits francs seulement ! » Pour illustrer mes propos, je déplie mes journaux et les pose sur la tête, à la manière d'un toit de chalet. Comme je sens une présence derrière moi, je me retourne aussitôt. Le sourire en coin, quelqu'un me tend une pièce de dix francs ; mon premier acheteur. Je n'ai plus de retenue, et comme je le faisais au temps où je vendais mon petit magazine de bandes dessinées, je répète la même phrase à chaque acheteur potentiel qui passe devant moi.

Bien que la vente de ce type de journal nous colle une étiquette d'« exclu de la société qui a raté sa vie », je n'éprouve aucune honte, car cette activité, que je considère au même titre que n'importe quel autre travail, est parfaitement honnête et exige un effort, paradoxalement plus digne que dans bien des emplois. C'est cela qui est intéressant. Nous sommes poussés à adopter une bonne tenue, à bien présenter. En même temps, le fait de dépendre directement des autres nous oblige à une certaine humilité. Quel que soit son métier, nous dépendons toujours des autres, mais avec la vente des journaux de rue, ce fait est mis très en avant. Certains iront jusqu'à dire que nous sommes des mendiants professionnels. Nous leur répondrons que nous ne demandons pas d'argent, mais que nous proposons un journal à qui veut bien l'acheter. À ceux qui ajouteront que nous finissons bien par tendre la main pour recevoir l'argent des autres, nous leur rappellerons qu'il en est de même avec tous les métiers du monde ; celui qui vend une maison finit bien par tendre la main pour recevoir le chèque. Parfois quelqu'un me dira, en me voyant avec mes journaux : « Si tu veux des sous, tu n'as qu'à aller travailler ! ». Après quoi, il s'éloignera sans écouter ma réponse. Je pense alors aux marchands de journaux, qui, tandis que je suis debout au froid, sont assis bien au chaud, et recevant un beau salaire et de beaux jours de congés payés, ne s'entendent jamais dire : « Fainéant ! Tu ferais mieux d'aller travailler ! » Nous n'importunons personne, nous ne faisons pas de publicité envahissante, nous nous contentons de sensibiliser les gens aux problèmes de précarité qui abondent au sein de nos « pays riches » par la simple vente d'un journal. Cela dit, je ne me plains pas de cette activité, car elle convient bien à mon tempérament. J'apprends très vite à me défaire de ce que les autres pensent de moi, et je deviens moins timide, tels sont deux des nombreux autres avantages procurés par cette activité de la rue. En outre, l'aspect qui me plaît dans ce travail, c'est la liberté totale. Il n'y a pas de patron dont il faut subir les ordres, pas d'employés à diriger et surveiller. Les horaires sont aussi libres que le lieu : nous travaillons où nous voulons et quand nous voulons. Nous pouvons commencer la journée, finir celle-ci, prendre une pause ou un congé, quand bon nous semble, sans avoir à prévenir personne. Si nous travaillons peu,

nous gagnons peu d'argent. Si nous voulons plus de sous, nous faisons des heures supplémentaires. Nous recevons notre « salaire » en fonction de notre vente et au fur et à mesure que celle-ci se fait.

Au terme de la journée, nous sommes parvenus chacun à vendre notre paquet de Réverbères. En nombre comparé d'heures de travail, nous gagnons moins que le SMIC, mais suffisamment pour nos divers besoins et envies, d'autant plus que l'un comme l'autre, nous n'avons pas de loyer à payer. Le soir, nous allons fumer un peu de cannabis, avant de partir à la recherche d'un bar dont le tenancier accepte de passer notre cassette de techno *acid* et *hardcore*. Deux jours plus tard, Sabina, la copine de Christophe, rejoint notre équipe de vendeurs.

## Un compagnon sur la voie

Une semaine après, nous nous retrouvons avec Christophe et Sabina, pour acheter des journaux chez Christine. Alors que nous descendons la rue Thiers, nous croisons Paul, qui comme nous, arbore son badge et tient une pile de journaux dans sa main. Nous lui proposons spontanément de se joindre à nous, et partons sans attendre nous poster dans les rues du centre-ville. Paul a la trentaine. Son expression intellectuelle, ses lunettes sales et ses cheveux lisses et longs attachés en arrière, lui donnent un air d'étudiant en mathématiques ou en sciences. Cependant, c'est un ancien informaticien en fin de chômage. Quand je le questionne sur le symbole mystique fixé sur sa veste, il m'explique que c'est le logo d'un centre bouddhique, et me dévoile son intérêt profond pour le bouddhisme. Heureux de constater que je ne suis pas tout seul, je laisse éclater mon enthousiasme en accueillant ses propos avec de grands sourires. Notre amitié se selle rapidement et fortement, car tout comme moi, il a passé sa vie à se faire rejeter des autres et ses intérêts sont orientés en un point essentiel : se débarrasser des conditions misérables de l'existence.

Paul étant très habile pour s'exprimer et très cultivé, je ne me laisserai jamais de l'écouter. Je suis ravi de faire sa connaissance, car j'ai jusqu'alors surtout rencontré des gens qui parlent beaucoup pour ne rien dire. De plus, il sait m'écouter quand je lui raconte ma vie, et réciproquement. De ce fait, nos conversations sont très enrichissantes. Quand il me raconte ses nombreux séjours dans divers centres bouddhiques, je suis autant surpris que déçu d'apprendre qu'ils sont le théâtre d'autant de problèmes humains, de malhonnêteté et d'aberrations que partout ailleurs. D'ailleurs, Paul com-

mence à ouvrir les yeux et à prendre ses distances par rapport à ces endroits. À force de partager nos expériences et nos avis, nous aboutissons à la conclusion qu'il nous sera plus aisé de trouver des « lieux bouddhiques » avec de faux bouddhistes que de vrais bouddhistes.

Après des conflits provoqués par Sabina et qu'il serait tout à fait inintéressant de détailler ici, nous n'aurons plus de contact avec elle, ni avec Christophe. Exaspérés par la baisse des ventes de notre journal sur Grenoble, nous prenons chaque jour le train pour Chambéry, où nos acheteurs sont un peu plus nombreux. Nous ne payons pas ce trajet, car nous n'en avons pas les moyens. Nous tentons d'argumenter au contrôleur des billets que nous ne sommes que de malheureux vendeurs de journaux de rue, mais rien n'y fait : à ses yeux, nous ne sommes rien d'autre que des voyous. Collectionnant les petites feuilles jaunes de la SNCF (amendes), nous prétextons que si l'État établissait un tarif très bas pour les sans-emploi (et sans chômage), nous achèterions chaque fois notre billet.

La plupart des gens ont l'air de nous considérer comme de la mauvaise herbe, qui aurait poussé dans les rues de leur ville dans le seul but de les importuner. Les ventes sont difficiles, et nos rares clients ne nous laissent jamais un centime de plus, à part le chanteur Carlos qui, en nous laissant cent francs, est – si j'ose dire – notre plus gros client.

Un jour, en buvant un chocolat chaud dans la gare de Chambéry, je fais un aveu à Paul, qui gardera ses commentaires pour lui : « Tu sais Paul, il faut que je te dise... J'ai atteint l'éveil. »

Quand Paul me parle du bouddhisme – tel qu'il est connu en Occident –, je suis étonné par les nombreux mystères et contradictions qui s'y trouvent. Entre autres, je ne suis pas du tout enchanté par le principe de relation entre maître et disciple, qui paraît si indispensable et où chacun est esclave de l'autre. Conscient que tous les prétendus « maîtres bouddhistes » dont Paul tire les enseignements ne sont pas tous des sages, je ne remets toutefois pas en question les notions essentielles de ce « bouddhisme ». Dans les jours, les mois et les années qui suivront, le sujet maître de nos conversations gravitera toujours autour de « la voie », celle qui mène à l'éveil, et des projets établis dans le but de la suivre dans les meilleures conditions possibles. Paradoxalement, nous ne parlerons jamais de notre méditation, qui est pourtant le cœur même du sujet. Ignorant que le bouddhisme présente de très diverses méthodes de méditation, je resterai persuadé que Paul tente lui aussi de vider son esprit de toute pensée lorsqu'il médite.

Une fois, il m'expliquera qu'un être qui atteint l'éveil bénéficie indissociablement de la capacité de revoir ses existences passées. Par cette seule information, j'en déduirai que je n'y suis pas encore parvenu. Cette information fait cependant partie des innombrables hérésies des écoles divergentes qui foisonnent en Occident, mais nous ne le savions pas encore.

Le jour, nous vendons nos journaux, et le soir, parfois, nous nous offrons une bouteille de rouge ou de rosé et prenons le train pour rejoindre le studio de Paul. Là, nous nous lançons dans des bavardages incessants, en passant tout aussi fréquemment par des phases de profondes interrogations à propos de la condition humaine que par des phases de fous rires incontrôlables. Pour nous aider à oublier un peu la rudesse de nos journées d'hiver passées du matin au soir dans la rue, nous aimons à rêver, en plongeant nos discussions dans les projets qui nous sont chers. Ainsi, nous nous voyons déjà absorbés dans le confort procuré par la haute concentration, assis en lotus, dans la tranquillité d'une hutte perchée sur les hauts plateaux d'Asie. De moins en moins convaincus par le sérieux des centres bouddhiques d'Europe, nous commençons à nourrir l'idée de nous rendre un jour en Asie. Nous croyons de plus en plus qu'il nous faut « aller à la source » pour trouver la bonne voie. Tandis que Paul accorde de l'importance à trouver un bon maître capable de le guider jusqu'à l'éveil, je vise plutôt un endroit calme aux conditions propices pour une pratique en solitaire. En tout cas, nous croyons tous deux que c'est « là-bas » que nous trouverons ce que nous cherchons.

En attendant de réunir les frais nécessaires à un tel voyage, il nous faut vendre des Réverbères. Ce journal étant national, Paul a l'idée de lancer une page grenobloise, qui serait ajoutée au milieu du bimensuel et rédigée par les vendeurs eux-mêmes. J'ai du mal à l'encourager dans ce projet, car je vis justement une période où je ne souhaite que laisser aller les choses, sans ne plus m'investir dans quoi que ce soit. Il y a beaucoup de paradoxes entre Paul et moi. Nos qualités respectives sont très complémentaires et c'est justement là toute notre force. Il est très doué dans des domaines qui me causent un grand handicap, et j'excelle dans les matières qui font sa faiblesse. À nous deux, nous sommes en mesure de franchir bien des barrières, et nous tenterons d'exploiter cette opportunité à des fins propices.

Divers problèmes éclatent au sein du groupe et personne ne semble faire quoi que ce soit pour les régler. Au contraire, on nous cache des choses. Entre autres, nous apprenons que des journaux sont vendus illégalement. Pour tirer les choses au clair et pour soumettre l'idée d'une édition régionale, nous décidons, une fois de plus, d'« aller à la source »...



## Laisser faire la nature

Le 30 janvier, à l'occasion d'une réunion familiale qui se tient en Suisse, je revois mon cousin Serge, rentré d'un long séjour au Mexique. Autant intrigué que séduit par l'aspect on ne peut plus naturel de sa chevelure en cordes éparses, que je trouve aussi majestueuse que les branches nouées d'un vieil arbre, je lui en demande le secret. La réponse m'intrigue tout autant : « Tu ne peux pas imaginer plus simple ! Il faut juste oublier tes cheveux ; tu ne les coiffes plus, tu ne les laves qu'à l'eau, sans shampooing ou en tout cas sans démêlant. » Depuis cet instant, je ne toucherai plus jamais à mes cheveux. Outre l'aspect brut et authentique d'une telle chevelure, je suis très séduit par cette idée de « laisser complètement faire la nature ».

Peu de temps après, j'entendrai parler des sâdhus, ces ascètes indiens qui laissent la nature totalement guider leur existence – à quelques fumeries près –, avec des cheveux qui se mêlent en constituant de véritables cordes, semblables à des lianes qui leur tombent le long de leur corps nu. Sans la moindre intervention humaine, à peine quatre mois plus tard se formeront mes premières dreadlocks, comme sont appelées ces « cordes capillaires ». Étant imberbe, seule une courte barbichette de chèvre me tiendra lieu de barbe.

Quelques années plus tard, une chevelure touffue « à la Bob Marley » me vaudra d'être pris pour un grand fumeur de cannabis et un grand amateur de Reggae. Véhiculé par le mouvement rasta, ce type de chevelure deviendra très à la mode. De nombreux jeunes gens aux cheveux lisses s'essayeront à d'incalculables techniques et lotions en tout genre afin de mêler leurs cheveux, mais en vain. Il est incroyable à quel point on est capable d'artifices pour tenter de paraître plus naturel, ou en tout cas de croire que ce sera le cas.

Tandis que je lui dévoile mes dernières expériences « spirituelles », il me raconte les siennes, vécues à l'aide d'un breuvage préparé à base de champignons et de plantes sauvages. Complexe, la recette de cette potion lui a été concoctée par un sorcier mexicain.

Serge me fait cadeau du très fameux *Siddhârta*, d'Hermann Hess. Il s'agit d'un livre (pour ceux qui ne connaissent pas) qui raconte l'histoire d'un jeune brahmane qui, n'étant plus satisfait de l'enseignement religieux qui lui est inculqué, quitte sa famille pour aller vivre avec des ascètes vivant nus en pleine nature, dépourvus de tout, avec qui il apprendra beaucoup, mais pas encore suffisamment... Ce livre ne me laissera évidemment pas indiffé-

rent, mais je ne l'ouvrirai pas avant des mois. En première page, Serge y a inscrit : « Pour mon cousin et ami, en espérant l'aider dans sa quête de la compréhension des choses ».

## Un passe-partout en soie rayée

Ce matin de fin février 1994, Paul et moi nous rendons à la gare de Grenoble. Le jour pointe à peine quand nous nous apprêtons à prendre le premier train pour Paris. Je porte un pantalon de flanelle beige, une chemise blanc cassé, une veste marron et un élégant manteau beige. Une serviette de cuir à la main, je suis paré de mes belles chaussures marron, de ma jolie montre de plongée et mes cheveux sont attachés par un élastique discret, tandis que ma superbe cravate de soie rayée l'est par une pince dorée assortie aux boutons de manchette qui ornent les manches de ma chemise. Paul arbore une tenue similaire, également empruntée à ma garde-robe. Débordants d'arrogance et de sans-gêne, nous entrons sans billet dans le TGV, où nous prenons confortablement place à l'intérieur d'un compartiment de 1<sup>re</sup> classe. Nous nous payons toutefois le petit-déjeuner, qui nous coûte tout de même septante (soixante-dix) francs chacun (ce qui reste très raisonnable pour un Grenoble Paris en première, petit-déjeuner inclus). Quand arrive le contrôleur des billets, il attend très poliment que nous finissions notre repas. Ensuite, commence la grande comédie :

« — Bonjour Messieurs !

— Bonjour ! Nous sommes très ennuyés, car nous n'avons pas de titre à vous présenter. C'est vraiment ridicule : ce matin à l'hôtel, j'ai égaré les clefs de la voiture dans laquelle nous avons tous nos papiers et cartes bancaires. Nous avons aujourd'hui un rendez-vous qu'il ne nous est pas possible de manquer.

— Oh, je suis navré pour cet incident, Messieurs. Mais ne vous inquiétez surtout pas ! Je vais remplir une petite fiche qu'il vous suffira de présenter à un guichet. La mention que j'y ajoute vous permettra de ne payer que le prix habituel.

— Vous êtes bien gentil.

— À votre service, Messieurs ! Je vous souhaite un agréable voyage. »

Ayant inscrit nos fausses adresses sur la feuille jaune, très obligeant, le contrôleur prend congé de nous en s'excusant presque. Pas un instant il n'a prononcé le mot « amende ». Une tenue vestimentaire plus décontractée n'aurait certainement pas suscité une telle faveur et une telle courtoisie.

Nous venons alors de faire l'expérience de la « loi du déguisement », qui régit toutes les relations de notre société. On n'échappe décidément pas aux étiquettes. Le proverbe « L'habit ne fait pas le moine », qui est l'un des proverbes les plus connus, est en tout cas certainement le moins compris de tous. Nous n'avons pas d'argent, pas de travail, pas de maison, pas de voiture, mais chaque fois que nous entrons dans un magasin ou dans une agence de voyages pour prendre quelques informations, les employés se pressent pour venir nous tenir la porte, nous accueillent avec le plus grand respect et nous renseignent avec une ardeur exemplaire. S'ils se comportent aussi admirablement, c'est uniquement parce que nous avons une cravate autour du cou !

Grâce à ce petit bout de soie qui sort de notre col pour tomber le long de notre chemise comme le filet d'une petite cascade émanant d'un rocher, nous sommes impeccablement accueillis au siège du Réverbère, où nous sommes reçus par Jean-Paul, le secrétaire du journal. Peu après, nous prenons le métro pour retrouver le camion de distribution des journaux aux vendeurs parisiens. Nous y rencontrons Gilbert, le fondateur. L'éloquence exemplaire de Paul persuade le patron du Réverbère d'avoir trouvé un chef pour le site le plus délicat de France : Marseille, dont Paul est originaire. Après seulement cinq minutes de discussion, d'un ton ferme et sûr, Gilbert lance sa proposition : « Je te donne dix mille balles et un mois pour monter le site de Marseille. Il n'y a qu'un Marseillais qui peut diriger le site de Marseille ! » En allant faire un tour dans le quartier de la Défense, je commence déjà à fantasmer sur les dépenses que je vais pouvoir effectuer à l'aide de la fortune que nous allons amasser grâce au vaste site de Marseille. Paul me remet vite les pieds sur terre en m'expliquant les problèmes insolubles de groupes mafieux qui y rackettent systématiquement les réseaux de vente en tous genres, et qui règlent leurs comptes à coups d'armes à feu.

Mon côté courtois et « bonne présentation » aura sans doute incité Jean-Paul à nous inviter dans leur hôtel habituel, à Vincennes. Le soir venu, nous le retrouvons comme convenu, dans le restaurant de l'hôtel. L'endroit est paisible et un peu cossu, sans excès toutefois. Le style ancien de la pièce et son éclairage feutré lui confèrent une atmosphère agréablement chaleureuse. Là, à l'issue d'un excellent petit repas, Jean-Paul sort une carte de France qu'il déplie sur la table. Son doigt tordu par la vieillesse glisse sur quelques régions du pays, avant de commencer une traversée des Alpes. Soudainement, il s'immobilise sur une petite ville. Après avoir marqué un petit temps de réflexion, Jean-Paul lève son regard vers nous. Sans connaître l'offre faite par Gilbert, à son tour, il nous propose un site, celui de Gap.

Préférant ne pas évoquer le projet de page régionale, Paul restera silencieux sur ce sujet.

Le retour à Grenoble se fait en 2<sup>e</sup> classe, car la société du Réverbère nous paye le voyage.

## Bien pour tous

Aussi bien pour des raisons financières que pour d'autres qui font que les choses ne sont pas encore mûres pour cela, nous ne sommes pas prêts à nous envoler pour l'Asie. Faute de pouvoir effectuer un tel voyage, nous donnons forme à un projet à moyen terme, qui nous permettrait de mettre quelques économies de côté, tout en accomplissant une activité bienfaitrice. Tout notre temps passé dans les trajets ferroviaires et dans les établissements de restauration y est donc consacré. L'idée de base pour une activité qui nous permettra de bien employer ce temps nous paraît si évidente et si naturelle qu'elle n'a même pas à être discutée. Il s'agit d'aider les exclus de la société de la manière la plus profitable.

Notre budget étant des plus serrés, nous avons nos habitudes en conséquence. Le repas est pris dans un restaurant, le dessert dans un autre. Ce dessert est invariablement le même : une glace vanille nappée de caramel, bonne et pas chère. Nous l'accompagnons d'un chocolat chaud. Dépourvu de retenue et de gêne, Paul se saisit d'une pile de plusieurs centaines de cartons à gratter, habituellement distribués par les caissières à raison d'un par client. Devant les caisses, des publicités vantent les prix offerts par la chaîne à ses clients. Ces cadeaux qui se cachent dans les cartons à gratter, vont du voyage de rêve jusqu'à des lots moins alléchants, tels que des stylos, des casquettes ou des badges.

Nous voulons tenter d'apporter une aide aux SDF, aux sans ressources, ou, d'une manière plus générale, à tous ceux qui ne parviennent pas à trouver les moyens de vivre décemment. La question qui se pose est : comment aider de tels individus de manière réellement utile et concrète ? Bien entendu, nous ne voulons pas nous contenter d'entretenir des gens dans leur misère ou leur fournir des aides qui puissent être mal employées. Pendant que nous discutons de la question, Paul gratte un à un les cartons qu'il s'est octroyés. Il le fait machinalement, sans même espérer un prix. Il est si insoucieux dans sa tâche d'épluchage, qu'aucun membre du personnel ne remarque les hautes piles de cartons qui se dressent sur notre table. Une

fois que Paul a usé ses ongles sur toutes les cartes, il les rempile toutes et va les déposer dans la poubelle avec un embarras toujours aussi absent.

Nos discussions et nos réflexions nous conduisent à nous entendre sur la création d'une association. Je propose un nom si simple et si descriptif que nous l'adoptons immédiatement, sans avoir à en reparler : « Bien pour tous ». Pour la fonder, il ne nous reste presque qu'à en définir le but avec précision. Nous voilà bientôt prêts à aider les plus malchanceux, tous ceux qui n'ont rien pour eux.

Avec les cartons, Paul n'a rien obtenu du tout. Pas le moindre autocollant. Nous nous demandons s'il y a au moins un seul prix dans les cartons distribués dans tous les restaurants de la chaîne, ou si nous sommes simplement les plus malchanceux, victimes d'une incroyable coïncidence qui nous a fait tomber sur une immense pile de cartons sans un seul prix.

Un ou deux jours plus tard, nous sommes attablés dans l'autre restaurant, où nous finissons notre repas. Nous cherchons ensuite une prise de courant pour brancher ma machine à écrire. Je la pose alors sur notre table, ce qui ne manque pas de surprendre les autres clients. Puisque nous avons déjà amplement discuté des statuts nécessaires à la fondation de notre association, Paul n'a plus qu'à m'en dicter les textes sous leur forme conventionnelle, que je saisis au propre à l'aide de mes deux index. Concernant l'activité de base permettant de faire vivre l'association, notre idée ne date pas d'hier ; il s'agit naturellement de la vente de journaux. Paul étant plus habilité à la gestion, il occupe la fonction la plus délicate, celle de trésorier, qu'il peut cumuler avec celle de secrétaire. C'est ainsi que je me retrouve président de l'association, et le comble est que je suis bien incapable d'accomplir la moindre démarche propre à la fondation et à la gestion d'une association. À force d'accompagner Paul dans divers organismes de l'État, tels que des mairies ou des préfectures, j'apprendrai toutefois des choses intéressantes, notamment sur les démarches administratives.

Le 3 mars 1994, nous partons à la découverte de Gap. Nous sommes si actifs et Paul entreprend si brillamment les démarches que tout se met en place dans les jours qui suivent notre arrivée. Nous trouvons un petit local à quelques pas du centre-ville, que nous louons pour abriter notre association. Nous recevons, par la Sernam, notre premier chargement de journaux en provenance de Paris. Nous rencontrons un journaliste du quotidien de la région, qui compose un article à propos de notre entreprise caritative afin de nous faire connaître un peu. Dans le même dessein, la radio locale diffuse sur ses ondes les propos de Paul. Enfin, une association d'aide aux

sans-emploi accepte de nous envoyer les personnes qu'elle ne parvient pas à placer. En dehors de ces quelques coups de pouce, l'association « Bien pour tous » ne bénéficiera guère de plus d'aide. Hormis les rares associations caritatives qui ont déjà leurs propres activités – distribution de repas, hébergement pour la nuit et dons de vêtements –, personne ne semble vraiment s'intéresser aux SDF. Nous nous débrouillons seuls, avec les SDF – dont nous faisons alors partie –, en comptant exclusivement sur la générosité des gens qui achètent le journal. Pour le fonctionnement de l'association, dont le loyer représente la plus grande dépense, nous sommes obligés de continuer de vendre nous-mêmes des journaux. Un peu plus tard, nous lancerons « Le Lampadaire », un journal peu épais spécifique à la région gapençaise, vendu en parallèle avec le Réverbère. Il n'aura hélas pas le succès escompté.

Les SDF à qui nous permettons d'obtenir quelques revenus grâce à la vente du journal sont très peu nombreux (généralement pas plus de six). Paradoxalement, ce sont les SDF eux-mêmes qui nous causent le plus d'ennuis. Quelques-uns disparaissent à tout jamais après avoir bénéficié de l'avance d'un gros paquet de journaux. Certains tentent d'employer le local de l'association pour y découper leur haschich ou y préparer des sachets d'héroïne. Refusant de leur fournir des journaux parce qu'ils sont complètement shootés, ils profèrent des menaces.

Nous avons la meilleure volonté du monde pour apprendre à tous ces « exclus de la société » – dont nous faisons partie – à effectuer eux-mêmes les démarches administratives exigées par une réinsertion au sein du « monde actif ». Néanmoins, ils s'en moquent complètement. La seule chose qui les intéresse, c'est d'obtenir un peu d'argent – honnêtement ou pas –, suffisamment pour pouvoir boire, fumer ou se droguer.

Naviguant dans un monde aveugle à nos efforts, où rien n'est stable et où aucun horizon ne point, nous avons parfois tendance à suivre une voie similaire. Paul se met à boire de façon excessive. Pour ma part, c'est le cannabis que j'emploie pour oublier que la vie est totalement dépourvue de sens.

En arrivant sur Gap, nous avons passé nos deux premières nuits dans le seul centre d'hébergement pour SDF de la ville, où il est possible de demeurer tout au plus sept jours. Si mes souvenirs sont justes, il n'y avait que quatre lits. Entre temps, j'ai rencontré Jean-Charles, un Lyonnais qui deviendra vite un grand ami. L'air constamment dans les nuages, le cœur sur la main, il nous a aussitôt invité, Paul et moi, à partager l'appartement qu'il occupait alors au centre de Gap. C'est un copain qui le lui a confié, tandis

qu'il est parti s'occuper d'un troupeau de chèvres dans les Cévennes. Paresseux né, amateur de cannabis et de bières, Jean-Charles est aussi chasseur de vérité. Captivé par tout ce qui a trait à « la voie de la sagesse », il cherche son chemin, à son rythme. Il se pose des questions, il réfléchit. En attendant de trouver l'éveil, il cherche des petits boulots pour sa survie. Ravi de faire notre connaissance, il rejoint aussitôt l'équipe de nos vendeurs. Dès lors, nous formerons une paire inséparable et nous irons toujours vendre à deux, afin de nous donner mutuellement du courage. Bien que les expériences LSD restent très personnelles, nous passons parfois des soirées ensemble, en *rave*, en pleine nature, au bord de la mer ou en pleine ville, à « croquer » un petit buvard. Effrayé par l'épaisse fumée de cannabis qui envahit l'appartement, Paul préfère dormir dans la tranquillité du local. Fubis n'a malheureusement pas cette chance. C'est le chien de Jean-Charles, un grand lévrier noir et blanc de noble allure, après lequel nous passons notre temps à courir.

Le soir même de ma rencontre avec Jean-Charles, je fais la connaissance de Natacha, une petite fille menue de mon âge (23 ans) aux traits joliment typés. Son petit nez, ses larges yeux et son caractère on ne peut plus sauvage, lui donnent tout l'aspect d'un chat. D'autant plus qu'elle est très imprévisible, notamment dans ses jeux subtils de recherche d'affection. Dès notre premier regard, nous sommes attirés l'un par l'autre, mais notre grande timidité nous empêchera de nous rendre compte de la réciprocité, et à plus forte raison, de faire le moindre pas. Nous nous contenterons alors de sympathiser comme de bons amis, mais quelques jours après, le « hasard » nous aidera, en faisant sortir tout le monde de l'appartement, hormis nous deux, juste à l'heure de dormir. Avec Natacha, nous ne vivrons jamais de grand amour, mais nous aurons toujours beaucoup de plaisir à nous « croiser » dans les intervalles irréguliers de mes périodes.

## Rodéo avec le train

Outre le loyer du local, dans le souci de nous alimenter et d'économiser pour nos rares soirées techno, il nous faut vendre des journaux, toujours et encore. Ainsi, nous partons chaque jour avec nos badges et quelques exemplaires en main, parfois au centre de Gap, parfois devant l'entrée d'un supermarché, parfois dans une autre localité. Nous sommes donc amenés à prendre souvent le train, en fraude, généralement pour Embrun, située à une trentaine de kilomètres à l'est. Cette ligne ferroviaire constitue notre

hantise, à cause d'un contrôleur intransigeant dont les moustaches sont aussi larges que sa tolérance peut être étroite. En montant dans le train, nous souhaitons chaque fois très fort ne pas le croiser, car il ne donne pas d'amende, il chasse :

- « — Billets s'il vous plaît !
- Désolé, on a rien à vous montrer, M'sieur.
- Et vous allez où comme ça ?
- On va à Embrun, M'sieur.
- Eh bien il y a un changement de destination.
- Comment ça ?
- Vous descendez à Prunières.
- Mais c'est le désert Prunières ! Pourquoi voulez-vous qu'on descende là ?
- Parce que c'est le prochain arrêt, tout simplement.
- Mais vous ne pouvez pas nous faire ça ! Mettez-nous une amende jusqu'à Embrun !
- À quoi ça servirait, vous ne les payerez jamais !
- On vous en supplie M'sieur, mettez-nous une amende ! »

Le moustachu ne voulait rien entendre. Nos arguments de SDF sans ressources qui prennent le train pour aller vendre honnêtement quelques journaux afin d'avoir de quoi se nourrir ne suscitaient pas le moindre brin de compassion chez lui. Sur cet itinéraire de cambrousse, avec notre allure de babas cool et nos Réverbères, il n'était pas pensable de faire le coup de la cravate. Aride comme le climat de sa région, le contrôleur le plus zélé de la SNCF nous abandonnait ainsi impitoyablement dans une zone si déserte que nous nous demandions pourquoi le train y faisait un arrêt. Notre cher contrôleur aurait-il inventé cette halte dans le seul but de nous punir ? Vrai ou faux arrêt, les voitures y passent à raison de trois ou quatre véhicules à l'heure, ce qui rend l'auto-stop infernal : notre journée était perdue. Les jours de chance, le moustachu entraînait un peu plus tard dans le dernier wagon (le nôtre, naturellement), ce qui nous permettait de nous faire éjecter au bord d'une route un peu plus fréquentée.

Un jour, notre journée de vente achevée sur Embrun, nous nous apprêtons à rentrer à Gap, par le Briançon-Paris. Comme le train est bondé de Parisiens qui rentrent de leurs vacances pascales, nous saisissons l'occasion pour nous cacher derrière des valises et sous les sièges occupés par de jeunes voyageurs. Les yeux partout, le moustachu nous a vu monter dans le train. Malgré l'efficacité de notre planque, ayant retenu le long convoi en gare durant un bon quart d'heure, le meilleur contrôleur de France fouille



un à un tous les wagons du train, jusqu'à nous mettre la main dessus. Il fait nuit, il n'est plus possible de faire du stop, nous n'avons nulle part où dormir à Embrun. Immobiles sur le quai, l'air déconcerté, nous regardons s'éloigner le dernier train. Les fois suivantes, notre cher contrôleur ne se donne même plus la peine de nous demander les billets que nous n'avons pas. De notre côté, nous savons que notre voyage est arrivé à terme aussitôt que nous apercevons sa moustache. Pour éviter le poids désagréable de son regard méprisant et de son sourire narquois, nous avons presque envie de sauter par la fenêtre du train.

## Mission de recrutement dans le Sud

Fin avril, la vente des journaux a baissé de façon inquiétante, et il devient difficile d'assurer le loyer du local. Avec Paul, nous discutons d'une alternative qui est aussitôt mise à exécution. Je pars vers le Sud avec Jean-Charles, pour conquérir de nouveaux sites. Hormis nos cartes d'identité, nos brosses à dents et quelques badges, nous partons avec un grand sac de toile contenant mille exemplaires du Réverbère, et qui constituera notre grand fardeau durant tout notre périple. Fort heureusement, les contrôleurs de billets ne sont pas tous aussi intransigeants que notre cher moustachu. Nous commençons par une traversée très progressive des Alpes-de-Haute-Provence. Nos journaux se vendent très difficilement et notre découragement n'améliore en rien la situation. En parvenant dans une nouvelle ville, nous commençons par perdre dix précieux francs pour mettre notre sac en consigne. Il est impensable de s'encombrer avec quelque chose qui pèse aussi lourd qu'un être humain ; nous ne gardons donc que quelques journaux dans nos sacs à dos. Lorsque nous arrivons à Manosque, la rue centrale est bondée. Je presse Jean-Charles afin que nous commençons à vendre sans attendre, mais il insiste pour boire une bière avant, car il est épuisé. Comme un imbécile, je l'écoute. Un quart d'heure après, la rue s'est vidée en même temps que le soleil s'est en allé. Aujourd'hui, nous ne gagnons pas un centime. Il ne reste plus qu'à nous concocter notre repas habituel et à chercher un abri pour la nuit. Nous achetons deux baguettes de pain, un avocat bien mûr, deux grosses tomates, un bel oignon, un paquet de biscuits, deux yogourts nature et une brick de jus d'orange. Nous ne manquons pas une occasion de récupérer tout ce que nous pouvons de marchandises non payantes, comme des sachets de ketchup dans les établissements de restauration rapide, ou des sucres en morceaux quand nous nous arrêtons boire un café. Je n'aime pas le café, mais c'est ce qu'il y a de moins

cher, et pour me consoler de ne boire ni thé ni chocolat, je me dis que ça stimule.

Nous allons dans un endroit isolé, le plus tranquille possible, où nous faisons d'un banc, d'un muret ou d'un rocher plat notre table à manger. Là, nous savourons notre sandwich maison comme s'il était la meilleure chose du monde. Les jours où nous parvenons à vendre quelques journaux de plus, nous nous offrons le luxe d'un fromage, d'une plaquette de chocolat, voire d'une bouteille de rouge.

Le soir venu, nous faisons le tour de la ville dans l'espoir de trouver un lieu abrité et si possible chauffé, pour y passer la nuit. Nous trouvons une maison en ruines occupée par des clochards aux airs farouches. Avec leurs barbes longues et leur aspect sauvage, ils semblent appartenir à une tout autre époque, comme l'intérieur qu'ils habitent : des pièces séparées par quelques planches de bois et parsemées de paille seulement. Malgré un réveil brusque et matinal, cette nuit n'aura pas été aussi mauvaise que celle passée dans le froid et le bruit de la gare de Lunéville, mais pas aussi confortable que celle passée chez des copines à Aix-en-Provence.

En dépit de tous les agréments conférés par le charme provençal et la douceur du climat maritime, nous sommes si découragés que nous ne songeons plus qu'à courir vers tout ce qui est susceptible de nous apporter du réconfort. Nous passons ainsi trois jours à visiter Marseille, où nous sommes invités par une copine de Jean-Charles. Nous ne voulons entendre parler que de plage, de mer, de cannabis, mais en aucun cas de ce journal que nous maudissons. Nous prenons grand plaisir à nous baigner dans la Méditerranée, dont l'eau salée nous donne l'impression d'accélérer le processus de nouage de nos dreadlocks. Jean-Charles ayant une certaine admiration pour ma façon de voir – ou de faire – les choses, il a également décidé d'« oublier ses cheveux ». Nous osons prétendre que nous les oublions par désintéret. En tout cas, cette idée nous plaît. Cependant, nous ne manquons jamais de marquer un arrêt devant les miroirs que nous croisons afin de s'assurer que nos dreadlocks s'harmonisent bien avec notre bronzage. Jean-Charles n'adoptera toutefois pas le petit piercing argenté en forme de spirale pour lequel je me suis fait trouer le nez.

Notre mission s'avère être un parfait échec. Nous devons recruter des vendeurs, nous n'avons rencontré que quelques personnes à qui nous avons confié une vingtaine de journaux et que nous n'avons plus revues. Nous devons renflouer les caisses de l'association et nous revenons avec les poches vides. Le soir de notre retour sur Gap, Paul est défait. Il comptait sur

nous pour envoyer à Paris l'argent nécessaire à l'achat du prochain numéro du Réverbère. L'accueil qu'il nous réserve m'exaspère. Quand il voit le sac encore plein de journaux, invendables en raison de la date avancée, il éclate :

- « — Mais qu'est-ce t'as foutu Daniel ? Vous n'avez rien vendu !
- On voit bien que tu ne t'es pas farci ce putain de fardeau pendant quinze jours !
- C'était pas nécessaire si vous aviez vendu les canards !
- T'aurais pas fait mieux, à notre place ! Personne n'achète, dans le sud !
- Les vendeurs sont furieux contre vous, ici. Ils vous attendaient pour obtenir le dernier numéro.
- S'ils ne sont pas contents, qu'ils aillent vendre ces canards à notre place !
- En attendant, on a plus de quoi en acheter de nouveaux.
- Bon, on reparlera de tout ça demain. Ces deux semaines de galère nous ont épuisés. Allez dodo !
- Il est hors de question que tu restes là !
- Quoi ? Mais je te rappelle que je suis chez moi tout autant que toi dans ce local ! »

Jean-Charles tente de me raisonner et parvient à me convaincre d'aller dormir à l'appartement, pour éviter de faire des histoires. C'est la première fois que je me fâche avec Paul, et nous ne nous verrons plus pendant quelques semaines.

## Une vie de vagabond

Quand nous arrivons à l'appartement, une mauvaise surprise nous attend : la serrure de la porte d'entrée a été changée. Nous frappons et attendons... Personne. Nous voilà dans la même situation que durant notre périple, délestés toutefois du sac de journaux. Quelques jours après, nous retrouvons le locataire, rentré des Cévennes, furieux de récupérer son appartement dans un état, selon lui, épouvantable. Nous ne sommes peut-être pas des professionnels du rangement, mais c'est un maniaque pour qui chaque chose doit être remise exactement à sa place. De ce fait, nous sommes mis à la porte, et je reçois un sac plastique ne contenant que quelques-unes de mes affaires. Je m'étonne donc :

« — J'avais de nombreux vêtements aussi, avec des dessins, des photos...  
c'est passé où tout ça ?

— J'ai tout foutu à la poubelle ! Si t'es pas content, va te faire voir ! Et toi Jean-Charles, si tu veux récupérer tes affaires, faudra d'abord me payer un loyer ; c'est à toi que j'ai confié l'appart, t'es donc responsable ! »

Sans toit, sans journaux (donc sans travail), sans argent, sans nourriture et presque sans vêtements, nous voilà plus que jamais des sans domiciles et des sans ressources. Nous sommes dénudés de tout, mais nous n'angoissons pas pour autant. Nous savons que la vie n'est qu'un jeu et que les bons joueurs ne perdent jamais. Nous savons qu'il n'y a nul motif de s'inquiéter, et à plus forte raison si nous sommes clairs et honnêtes. Il y aura toujours un élément inattendu pour nous nourrir, pour nous loger, pour prendre soin de nous. Nous ne savons ni qui, ni quoi, ni où, ni comment, mais nous savons que cela se passera toujours ainsi.

Effectivement, nous trouvons un squat inoccupé. Il s'agit d'une grande maison abandonnée depuis plusieurs années. En son temps, cette spacieuse demeure devait être somptueuse, avec son grand escalier, ses larges pièces sur trois étages et ses cheminées massives. En dehors de deux ou trois lits, il n'y a plus de meubles, mais nous nous débrouillons avec des planches pour nous façonner des étagères et des tables. Notre nouvelle demeure est sans électricité, sans eau et presque sans fenêtres. Néanmoins, le terrain escarpé qui l'entoure est vaste et riche en fougères. Une source qui y coule nous permet de boire une eau pure et fraîche, ainsi que de faire notre vaisselle. Plus haut, on accède directement à la forêt, indispensable pour nourrir notre feu quotidien. Ce lieu d'une tranquillité et d'un calme exemplaires s'avère être idéal pour la méditation. Dans la douce fraîcheur des soirs de mai, avec ou sans cannabis, nous nous adonnons à un peu de méditation et à beaucoup de bavardage. Ce sont des bavardages que nous estimons utiles, à propos des compréhensions auxquelles aboutissent nos réflexions philosophiques et sur d'autres aspects de notre voie vers l'éveil. Parfois, je lirai Siddhârta, que je me suis enfin décidé à ouvrir. D'autres fois, j'irai dormir chez Natacha, ce qui sera l'occasion d'une bonne douche, mais je n'abuserai pas trop fréquemment de la gentillesse des gens qui l'hébergent. De temps à autre, elle viendra aussi me rendre visite au squat.

Jean-Charles et moi consacrons la plupart de notre temps à analyser l'existence, à analyser les gens, à analyser l'organisation de la société, à analyser nos situations. Chaque matin, chaque soir, nous analysons. Nous constatons que lorsque nous fournissons beaucoup d'efforts, nous rencontrons de nombreux obstacles et nos efforts ne sont que trop peu récom-

pensés. En revanche, nous constatons que lorsque nous laissons aller les choses, nous ne manquons de rien. Nous avons le strict minimum, certes, mais nous ne manquons de rien. Que nous cherchions ou pas, la nourriture nous arrive avant que la faim devienne sérieuse, le logement nous arrive avant que nous souffrions d'un sérieux manque de sommeil. Il en est de même pour tous les besoins vitaux, tels que l'hygiène et le vestimentaire. Nous demeurons confiants et rien de critique ne nous arrive. Plus nous sommes plongés dans la méditation, plus les besoins vitaux nous arrivent avec facilité, ainsi que certains comforts, voire certains réconforts. Notre rêve le plus cher est donc de « vivre de méditation ». Nous en faisons notre but suprême.

Vu de l'extérieur, nous passons facilement pour des clochards totalement inactifs, perdus, voire « irrécupérables ». Toutefois, assis par terre dans la rue, emplis de compassion pour les gens qui passent, nous méditons profondément sur les grandes questions de la vie. Nous ne nous contentons pas de philosopher, nous mettons en pratique notre philosophie. Habités au peu et à l'absence de confort matériel, nous savourons pleinement notre liberté. Nous sommes d'autant plus libres que nous ne possédons rien ; nous sommes donc libres des innombrables ennuis exigés par les possessions, tels que l'entretien, la crainte, la perte, l'incitation à la jalousie. Nous avons vraiment l'impression de mieux savoir où nous sommes et où nous en sommes que tous les passants qui vont et viennent devant nous. Nous avons conscience que nous ne faisons que tourner en rond dans ce monde, quoi que nous fassions, mais nous avons le sentiment que ces gens tournent dix fois plus en rond que nous, courant de manière incessante après des choses aussi vides que le vent. Nous avons le projet... de ne plus en avoir ! Nous souhaitons partir dans une autre ville, histoire de remettre le compteur à zéro. Dans ce nouveau lieu, nous voulons nous asseoir sur un trottoir du centre-ville, le dos droit, en posture de méditation, et ne plus rien faire d'autre. Nous attendrons, dans un esprit constamment empreint de pureté et de compassion, que les éléments vitaux viennent d'eux-mêmes assouvir nos besoins.

Hélas, notre esprit est encore loin d'une telle pureté, et nos attachements nous interdisent de partir vivre une telle expérience. Nous courons encore après les effets malsains du cannabis et de la bière, nous sommes encore sous l'emprise du désir, qui nous noie dans le piège sans fin des sensations, en particulier musicales et sexuelles. C'est pourquoi les besoins vitaux ne nous parviennent pas toujours sans difficultés. Nos impuretés empêchent

les choses d'arriver à point. Nous avons tout de même fait un grand pas : nous commençons à être conscients de ces choses.

À défaut de vivre comme de vrais ascètes urbains, nous menons une existence de baba cool, en essayant de vendre suffisamment de journaux pour acheter notre nourriture alimentaire, et parfois mentale. Avec l'arrivée de l'été, la vente devient si dure qu'elle ne suffit plus à nous rassasier en nourriture. Nous sommes pourtant très courtois et évitons de boire ou de fumer en pleine rue. Les gens qui circulent dans la rue Carnot – artère principale de Gap pour les piétons – ne doivent pas apprécier nos cheveux de sâdhus, ni nos pantalons pattes d'éléphant. Le découragement prend souvent le dessus, ce qui nous fait oublier notre compassion, et même notre sourire. Tant que nous serons attachés à des sensations, les difficultés surviendront. Malheureusement, les petits plaisirs que nous parvenons à nous octroyer paraissent si intenses par rapport à notre misère quotidienne qu'ils nous aveuglent. Ainsi, même si nous sommes parfois tout près de suivre la bonne voie, nous errons encore dans le cercle vicieux des plaisirs stupides et de leurs pénibles conséquences.

La faim nous pousse à aller frapper à la porte d'un institut religieux, en espérant qu'ils sauront mettre en pratique leur noble philosophie sur la charité. Une bonne sœur d'âge avancé entrouvre la vieille et massive porte en bois de la « sainte » bâtisse. Elle nous jette un bref regard et referme la porte. Quelques minutes après, on vient nous apporter une petite portion de polenta et de légumes cuits, avec un biscuit et une poire. Le tout, servi dans une assiette en carton, dans le jardin de l'institut. Les jours suivants, la portion diminue de façon significative. Le cinquième jour, la bonne sœur nous dit, cachant une certaine exaspération : « Il ne faut pas venir tous les jours, quand même ! » Nous nous excusons poliment d'avoir faim chaque jour, avant d'avaler d'un trait notre amuse-bouche. À l'avenir, nous préférons nous débrouiller autrement.

Je m'efforce de mettre quelques sous de côté, juste de quoi me procurer un peu de papier à dessin, des crayons, quelques tubes de gouache, trois pinceaux, et quelques cadres en verre de petit format. Je m'installe sur un bout de trottoir et me mets à peindre un palais des mille et une nuits entouré de dunes et de palmiers, une chaîne de collines sur laquelle un clair de lune laisse apparaître les silhouettes d'arbres sans feuilles, et d'autres décors, naturels ou abstraits. Afin de faire ressortir les sujets de ces œuvres, je n'hésite pas à contraster fortement la couleur de mes ombres. Exposés sur un tissu de couleur unie étendu à même le sol, ces minis tableaux ne paraissent pas comme des petits pains, en dépit de la saison qui commence à se

faire touristique. Cette nouvelle activité ne me rapporte pas plus que les journaux, mais j'ai la joie de donner libre cours à mes idées artistiques, de pouvoir rester tranquillement assis, et surtout, ça change. Si les acheteurs ne se bousculent pas, fréquents sont les curieux qui s'arrêtent pour regarder, pour m'interroger. Tout le monde a le sourire facile, en tout cas. Quand on est artiste, ce n'est plus pareil ; on a le droit de porter tous les vêtements qu'on veut et d'avoir la chevelure qui nous plaît.

Entre temps, j'ai revu Paul ; nous avons beaucoup de plaisir à nous retrouver. Aujourd'hui, il m'invite à manger dans le snack qui fait les meilleures pizzas de la ville, ce qui nous permet de nous confier nos misères. La distance que nous avons prise l'un avec l'autre nous a paradoxalement aidé à reconstituer une relation plus authentique qu'auparavant. Demain, c'est moi qui l'invite à dîner au squat, ce qui sera l'occasion d'un grand festin. Entrée : grande salade aux tomates, maïs, avocats, oignons, avec toasts au fromage de chèvre fondu, couvert d'huile d'olive et d'herbes de Provence. Plat principal : filet de dinde revenu dans une sauce à la crème et aux oignons, accompagné de champignons de Paris à la crème et de courgettes au fromage. Accompagnement : vin blanc de la région (apporté par Paul), jus d'orange, pain complet. Dessert : assortiment de « Tourtons des Alpes », qui sont des petites pâtisseries locales aux pruneaux, aux abricots, à la crème de marrons, etc. Ce soir-là, tout le monde est présent, y compris Natacha, d'autres personnes qui, depuis peu, partagent le squat avec nous, et un invité qui ne nous quitte pas de la soirée : monsieur Cannabis. C'est la plus joyeuse des ambiances qui règne sur la terrasse qui s'étale en demi-cercle devant la vieille maison. Nous sommes éclairés par notre feu, quelques bougies, et les étoiles. Naturellement, la cuisine se fait exclusivement au feu de bois, et les aliments frais, quand il y en a, sont du jour, car nous ne disposons d'aucun moyen de conservation. Le repas de midi se limite généralement à un sandwich préparé en ville, tandis que pour celui du soir, ce sont mes expériences de restauration qui refont surface, de la préparation jusqu'au service, et parfois même la vaisselle. Quand on est SDF, on devient maître dans l'art de la récupération. Cela est aussi bien valable pour la nourriture que pour le reste. Ainsi, nous ne connaissons plus le gaspillage, et les « restes » deviennent le « repas du lendemain ». Les repas faits à partir de restes sont généralement les meilleurs, à tel point que je mets toujours une quantité d'aliments en plus dans la poêle, dans le but de faire des restes. Toutefois, il est très rare qu'il y en ait.

Lors d'un bref séjour à Lyon avec Natacha, en entrant dans un magasin d'importations de vinyles techno, je prends connaissance de l'édition 1994

du festival techno de Zurich, qui sera suivi de la fameuse géante soirée dans le stade couvert d'Oerlikon, qui sera sans doute encore plus prodigieuse que l'année précédente. Dès lors, je garde précieusement le *flyer* (tract publicitaire). Rares sont les fois où je vais en soirée techno et celle-ci est la reine de toutes les soirées, qui plus est, dans la ville que j'affectionne le plus. Il est absolument hors de question de manquer ça. J'ai donc besoin d'argent, non seulement car cette soirée coûte cher, sans parler du LSD, mais aussi parce que ce n'est pas la porte à côté. Je tiens à payer mon billet de train, parce qu'il est impensable de se faire éjecter en cours de chemin. Je propose bien naturellement à Jean-Charles de m'accompagner à Zurich, mais n'ayant plus aucune pièce d'identité, il ne pourrait passer la douane. En ce temps-là, je n'ai pas le moindre autre projet dans mon existence : « Je vais à cette soirée, ensuite nous verrons bien. »

Ainsi, je me ressaisis. Je m'attache les cheveux, je mets des vêtements aussi neutres que possible et décide d'aller vendre seul, sans me décourager. Je passe moins de temps à chercher du « spif » et plus de temps à vendre du « canard ». Comme le veut la logique, la vente s'améliore. Les économies s'accumulent peu à peu, et je peux même acheter une nouvelle poêle et de nouvelles assiettes pour le squat.

## La plus parfaite sensation de paix

En juillet 1994, je fais la connaissance de Julien, qui me vend dix buvards de LSD. Le soir même, il m'invite dans la petite maison qu'il partage avec son amie, complètement perdue au milieu des champs. J'aurai alors l'occasion de me rendre compte que ses « bouts de papier » sont très fortement dosés. Un de ces *trip* a au moins la puissance de trois. J'en « goûte » un et attends qu'il s'installe tranquillement en moi. Comme à mon habitude durant cette phase, je reste assis, sans bouger. Je suis collé à mon fauteuil comme dans un avion en phase de décollage. Quand j'explique (préalablement) à mes hôtes que durant la montée, je demeure immobile et qu'aucune communication n'est envisageable durant un assez long moment, ils sont très surpris. Leur buvard à peine « croqué », ils commencent à danser. Ils m'expliqueront ensuite qu'ils le gardent sous la langue, pour une montée quasi instantanée, ce qui provoque une extase des plus intenses. L'inconvénient est que le *trip* ne dure qu'une demi-heure et surtout, l'acide esquinthe impitoyablement les dents ; Julien me montrera les impressionnants dégâts causés dans sa mâchoire. En l'avalant tout de suite, les



dégâts se font dans l'estomac ; c'est moins visible, mais tout aussi nuisible pour la santé. Malheureusement, l'attachement aux expériences a plus de poids que les mises en garde les plus effrayantes.

Ce soir-là, dans cette petite maison isolée dans la campagne des Hautes-Alpes, je prendrai part à un véritable échantillon de soirée techno. Éclairé par d'énergétiques stroboscopes, enveloppé dans un puissant nuage de décibels de basses et d'aigus au rythme merveilleusement binaire, j'ai véritablement l'impression d'être au sein d'une immense *rave*, durant un instant où mon attention se fixe sur deux danseurs. L'impression est terriblement extraordinaire. Julien et son amie incarnent le couple de *raver* le plus parfait qui soit. Leurs mouvements saccadés et ondulés se marient exquisément avec le son. Je resterai longtemps assis, savourant les délicieuses sensations sonores qui m'envahissent corps et âme. Soudainement, je me retrouve de nouveau au cœur de l'univers. Je revis alors ce sentiment de sécurité qui n'a jamais été aussi parfait que dans ce type d'expériences. Momentanément, il n'y a plus de poussière devant mes yeux ; c'est en tout cas mon impression. Je sais plus que jamais qu'il n'y a aucun souci à se faire, tant qu'on essaie de suivre le bon chemin, celui de la vertu, de l'honnêteté, de la purification de l'esprit de toutes ses habitudes nocives et malsaines. Cela n'est pas qu'une impression, car je l'expérimente aussi de manière palpable lorsque monsieur LSD n'est pas là. Quand il est là, ce type de faits prend un aspect phénoménalement schématique.

Peu après, toujours calé dans mon fauteuil, je ne sens toujours pas mon corps, tant le confort est parfait. Je suis envahi par une agréable sensation de sérénité. Là, apparaît une sorte de vision mélangée à la pensée : un endroit parfaitement calme, dans la nature. Il y a un imposant visage taillé dans la roche. Ses traits évoquent la plus parfaite quiétude. De sa bouche, coule de l'eau, le plus paisiblement du monde. Il n'y a plus de son, à part un souffle lent, grave et régulier qui semble exprimer plus de tranquillité que le silence lui-même. Là, je ressens la plus extraordinaire et la plus intense sensation de paix que je n'ai alors jamais éprouvée. Il est absolument impossible d'imaginer cela. Cet instant de paix est court mais me marque profondément. Ce jour-là, je ne réalise pas qu'il ne s'agit là que d'une sensation parmi tant d'autres, qui plus est, conditionnée. De ce fait, je me fixe comme but de retrouver cette sensation, sans l'aide de monsieur LSD, et de manière durable.

## Le retour en Suisse

Quelque temps après, autour d'un joint, je fais la connaissance de Stéphane. Nous n'avons qu'une seule chose en commun : nous sommes Suisses et voulons retourner en Suisse. Nous parlons avec nostalgie des bonnes choses que nous y trouvons. C'est ainsi que nous sympathisons. Pour le reste, nous n'avons aucun intérêt commun. Âgé d'à peine 17 ans, Stéphane est un personnage au comportement plutôt grossier. Il est moins intelligent que futé. Dépourvu de retenue, il ignore les bonnes manières, il est peu respectueux et peu honnête. Il est néanmoins de bonne compagnie, car relativement calme et toujours prêt à rendre service. Sa grande qualité est l'art du renseignement ; il n'a jamais peur de parler aux gens pour obtenir les informations les plus diverses, ce qui constitue justement mon point faible, moi qui reste toujours enfermé dans mes pensées.

Sur sa situation, j'apprendrai seulement que, à la suite de bêtises perpétrées en Suisse, un juge l'a mis sous tutelle, dans un village près de Gap. Il est tenu de rester chez les gens qui l'accueillent pour une certaine durée. Quand je lui parle de mon prochain voyage à Zurich, il s'enthousiasme. Refusant de subir la sanction judiciaire dont il fait l'objet et qu'il juge insupportable, il me somme de le prendre avec moi. Il me paraît alors très sympathique, je suis donc d'accord de l'aider. Comme il est sans un sou, il me faut prévoir le prix de son voyage.

Jusqu'à la date tant attendue, chaque matin, je continue de me rendre fidèlement à mon poste, devant l'entrée d'un petit supermarché gapençais. Les ventes sont satisfaisantes, bien que n'étant pas exceptionnelles. Entre temps, le squat s'est rempli d'une bande de jeunes gens qui ne songent qu'à tout détruire, à se saouler, à se droguer avec tous les médicaments qu'ils trouvent et à paresser le reste du temps. Ils ne se lèvent que pour aller faire la mendicité en agressant verbalement les passants, afin de se fournir en alcool et en médicaments. Cela provoque inévitablement une atmosphère aussi malsaine qu'indésirable. Alfonso est la terreur de Gap. Toxicomane et séropositif, ce grand costaud craint de tous n'a peur de rien. Son loisir favori est de provoquer des bagarres et d'envoyer des jeunes gens à l'hôpital dans un état parfois très critique. Leur seul tort est de se trouver dans les parages d'Alfonso au moment où ce dernier boit un verre de trop. Lorsqu'il apprend que je flirte avec Natacha qu'il a toujours courtisée, rêvant de l'avoir pour lui, il a beaucoup de mal à l'accepter. Un jour, il vient faire un tour au squat. Il s'approche de moi et me regarde avec des yeux noirs de fureur. Je ne comprends pas pourquoi, et me contente de le saluer genti-

ment, malgré tout inquiet de son air qui ne rayonne pas particulièrement la joie. Je suis assis, occupé à faire quelque chose (je n'ai plus le souvenir de quoi). Alfonso se décide enfin à parler, avec son accent italien très prononcé, en me rappelant qu'il a habité ce squat avant moi :

- « — C'est devenu le bordel dans ce squat !
- Oui, il y a du monde, maintenant. Et malheureusement, ils ne sont pas toujours très disciplinés comme...
- Faut ramasser toutes ces merdes qui traînent là ! Il y a des papiers partout !
- Oui oui, je m'en occuperai, tout à l'heure. »

En entendant ma dernière réplique, il se dresse tel un cobra, toutes les veines de son corps semblent sur le point d'éclater. Le visage cramoisi, il hurle avec la fureur d'un légionnaire prêt à combattre une armée entière : « Tout de suite ! » Observant un lourd silence, les autres locataires du squat se mettent en demi-cercle devant l'entrée de ma chambre. Je suis subitement paralysé de terreur. Je me dis simplement : « Ma fin est venue, il va me détruire. » Dans un dernier espoir, je baisse la tête, et m'empresse de ramasser quelques papiers. Sa colère éclate comme l'irruption d'un volcan que rien ne peut arrêter. Alfonso ne voit plus rien ni n'entend plus rien. Je suis saisi de frayeur. Il soulève un énorme pot rempli de terre dans laquelle est enracinée une belle plante que j'ai trouvée aux abords de la forêt. Sa force herculéenne lui permet de l'élever jusqu'à hauteur de ses épaules. De toutes ses forces, il le jette au milieu de la pièce, ce qui fait voler en éclats quelques lattes du parquet. J'ignore par quel miracle, il ne me démonte pas la tête en mille pièces. Il se contente de me destiner une série d'insultes, avant de calmer sa colère en perçant tous les carreaux des vitres de ma chambre et en arrachant quelques portes, avant de s'en aller. Je me rappelle alors que je n'ai rien à craindre, car je cherche la bonne voie avec un esprit sincère et honnête. Néanmoins, je ne parviens pas à appréhender de telles situations avec quiétude, ni sans peur.

Une fois de plus, tout me pousse à mettre les voiles. Heureusement, c'est justement demain, le 12 août 1994, que le départ est prévu pour la Suisse. À l'aube, Stéphane me rejoint et nous partons à la gare. J'ai confié les quelques affaires qui me restent à Paul. Nous n'avons aucun bagage, seulement les vêtements que nous portons, nos cartes d'identité, et quelques objets divers dans nos poches (briquet, mouchoirs, etc.), sans oublier les quatre puissants buvards qui me restent de Julien, précieusement cachés sur moi. Nous montons dans le train qui démarre peu après. Cet instant tant attendu

est très plaisant. Nous sommes encore à Gap, mais c'est comme si nous étions déjà à Zurich.

Quelques heures plus tard, nous voilà dans la capitale des banques et de la techno ; je change mon argent en devises helvétiques et achète nos billets pour la soirée du lendemain. Gap n'est déjà plus qu'un lointain souvenir. Seul, le logo de la petite ville inscrit sur le briquet de Stéphane m'y ramène, mais comme rien ne dure éternellement dans cet univers, le briquet ne va pas tarder à se vider. Nous savourons une soirée tranquille passée à déambuler dans les rues animées de la vieille ville. Nous savourons une excellente nuit, dans un hôtel en plein centre-ville, dans un vrai lit. Enfin, nous savourons le fait d'être déjà sur place, lorsque le matin du grand jour, nous sommes réveillés en douceur par les exquis vibrations des premières basses de la grande fête. Rapidement, les battements envoûtants et transcendants de la techno envahissent toutes les rues, transformant Zurich en véritable cité techno, une cité de *rave* pour les amateurs de « boum ! boum ! » Les jardins publics sont investis par des *raver* de tous pays et vêtus de tous les styles, des plus sobres aux plus extravagants. La palette des déguisements est si variée qu'il y en a vraiment pour tous les goûts. On voit d'épaisses fourrures artificielles orange fluorescent qui donnent à ceux qui les portent une allure de jouets en peluche. Certains ressemblent plus à des robots qu'à des humains, tant leurs tenues ont été réalisées avec soin, à l'aide de gants argentés et de parures chromées à toutes les articulations des jambes et des bras, y compris des épaules. Les maquillages sont dignes des plus grands professionnels du cinéma. Les assortiments de parures les plus osées mettent en valeur bon nombre des participants de la grande fête. Il y a aussi des accoutrements plus classiques, mais certains restent tout aussi surprenants. L'ensemble des coiffures paraît on ne peut plus exhaustif, tant pour les structures, pour les coupes et pour le mélange savant des couleurs. Le regard n'a plus une seconde pour se reposer. Les couleurs sont toutes au rendez-vous, aussi vives que diverses. Je passe totalement inaperçu avec mon pantalon jaune citron. Ces instants sont si joyeux et paraissent si magiques qu'on voudrait qu'ils ne cessent jamais.

Il est l'heure de manger. Nous pique-niquons ici même, dans ce bout de gazon en fête au plein cœur de la ville. Je déballe ce que je viens d'acheter dans un supermarché voisin : de délicieux petits pains complets avec plein de bonnes choses à mettre dedans pour des sandwiches parfaits, de bons jus de fruits frais, des tubes de lait concentré et bien entendu, le meilleur chocolat du monde !

## La plus puissante dose de LSD

Le jour touche à sa fin, nous nous dirigeons tranquillement vers le stade d'Oerlikon. Comme il est encore tôt, il n'y a presque personne dans la gigantesque salle et le son des premiers disques est encore timide dans les monstrueuses enceintes qui s'appêtent à transporter près de trente mille personnes dans les sensations aussi multiples qu'indescriptibles de la techno. Les basses vibrent néanmoins suffisamment pour nous envôter instantanément à notre arrivée. Le vide des lieux permet d'être conscient de sa taille impressionnante, et de prendre nos repères, quoiqu'ils ne vont pas tarder à s'évanouir complètement...

La salle commence à s'inonder à la fois d'une grande marée humaine et d'excitation joviale. Il doit être environ huit heures du soir. J'estime que le moment est propice, Stéphane reçoit son bout de papier qu'il avale d'un seul coup avec suffisamment d'eau, selon mes instructions. Je ne lui indiquerai rien de plus, car il m'a affirmé en avoir déjà pris. Il m'avouera plus tard que cela aura été sa première fois. À mon tour, j'avale les trois puissants buvards qu'il me reste. Pour les aider à bien descendre, je bois d'abondantes gorgées d'eau. Ils paraissent rester coincés dans la gorge, mais cette impression ne durera pas. Je m'installe en haut des gradins. Alors que je suis assis, je sens une montée d'adrénaline et mon cœur s'accélère, mais cela est un effet purement psychologique, dû au fait que je suis conscient de la dose colossale de LSD que je viens d'ingérer, et que je sais qu'il n'est maintenant plus possible de revenir en arrière. J'ai agi sans hésitation, car j'ai déjà pris le temps de réfléchir mûrement à ce choix. J'ai un peu peur, car je viens de faire un plongeon dans l'inconnu. J'ai déjà connu des expériences très violentes avec des dosages nettement moindres. Je sais aussi qu'une vingtaine de buvards pris à un rythme d'une heure d'intervalles ne font presque pas plus d'effet que le premier, tandis que plusieurs doses prises en même temps donnent un résultat très puissant. En même temps que le martèlement de mon cœur se fait plus appuyé, celui des basses semble lui répondre. Il est hors de question de commencer à angoisser. Cependant, le vice veut que j'angoisse un peu à la seule idée d'angoisser. La substance n'a pas encore montré son moindre effet, mais j'ai déjà la chair de poule.

Lors de mes précédentes expériences LSD, j'ai commencé à remarquer que ces expériences se développent toujours sur la base d'un thème, en fonction de l'état d'esprit qui domine durant la montée, et qu'on continue de modeler par la suite. Le plus important étant la montée. Ce processus suit le

schéma de la photographie : l'essentiel est la prise de la photographie, et le développement en dépendra inévitablement. Si l'image est mauvaise, le photographe pourra l'améliorer grâce à son talent, mais l'image ne pourra pas être belle. Pour le thème de l'expérience qui se prépare, je ne vais même pas m'efforcer de vider mes pensées, ni chercher à faire autre chose. Je vais seulement « laisser aller les choses », le plus naturellement du monde. Mon dernier but était d'arriver ici et d'avaler ces trois buvards. Maintenant, je n'ai plus le moindre but. Je n'ai pas la moindre idée d'où j'irai demain et encore moins les jours suivants. Mon calendrier a pris fin.

Je ne cherche rien, je n'essaie rien, je ne vise rien. Je laisse totalement faire la nature. Je n'ai pas d'intention, si ce n'est de mettre pleinement en pratique cette idée philosophique selon laquelle celui qui demeure dans le « juste milieu », se contentant de demeurer dans le juste équilibre avec les éléments qui l'entourent, sans chercher à faire quoi que ce soit, est au cœur de la voie juste. En vertu de cela, il ne manque de rien. Tous ses besoins vitaux lui parviennent automatiquement, sans qu'aucun effort ni aucune parole ne soient nécessaires. Il est en harmonie avec l'univers, donc les éléments de l'univers subviennent eux-mêmes à ses besoins en prenant soin de lui de la manière la plus parfaite.

Il ne faut pas plus de dix minutes, pour ressentir les premiers éléments du *trip*, qui sont instantanément intenses, et même terriblement vertigineux. Pendant quelques instants, je suis aspiré par une profonde dimension auditive qui me laisse distinguer une à une les ondes sonores qui composent chaque son, comme les molécules qui deviennent des unités distinctes sous les lentilles d'un microscope. Il est tout à fait impossible d'imaginer une telle acuité auditive.

De là, un foisonnement de pensées fait surface, dans lequel je distingue vaguement des fragments de Gap, de Zurich et de la journée passée. Il est impossible de se fixer sur l'une d'entre elles. Elles sont autant imprégnées de sentiments agréables que de sentiments pénibles. Le mélange donne toutefois un effet nettement plus pénible qu'agréable. Cela montre que la réalité est une chose avant tout pénible, même si elle se constitue d'autant d'instantanés agréables que d'instantanés désagréables. Ces sensations mentales qui foisonnent s'accroissent et se mélangent de façon désastreuse et vertigineuse. Je commence à regretter amèrement d'avoir absorbé une dose aussi conséquente. De toute façon, il est n'est plus envisageable de revenir en arrière. Tandis que s'amorce la phase d'affaiblissement, je reprends un peu mes esprits. Secoué par cet incontrôlable manège oppressant de mauvaises pensées je m'efforce de garder à l'esprit que je suis en pleine montée d'un

gigantesque *trip*. Je me dis intérieurement : « Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, il suffit d'attendre que la montée s'achève ». Je suis à peine rassuré que me revoilà projeté dans des sensations aussi confuses qu'angoissantes. Soudainement, je me sens si faible qu'il ne m'est plus possible de rester assis. Je dois m'allonger. Les sièges de la salle sont conçus de telle sorte qu'ils ne permettent pas la position allongée. Je regarde vaguement autour de moi, mais il n'y a rien, je suis trop loin de tout. Je n'ai pas le choix, je me glisse sous les sièges, et m'allonge par terre, à même le sol cimenté du stade. Heureusement, mes dreadlocks constituent un bon oreiller. Quelques instants après, je ne peux plus bouger d'un millimètre. J'ai l'impression que le seul fait de lever un petit doigt exigerait un effort mortel. Je me mets à croire que seule une immobilité parfaite pourrait me maintenir en vie. Je ressens avec une netteté terrifiante les vibrations au sol causées par le puissant tapage de pieds des danseurs, fous d'excitation. Je perçois ces *raver* comme des insectes. Je les sens aller, venir et sautiller aussi vite et de manière aussi saccadée que des insectes. Le stade d'Oerlikon est une géante fourmilière en délire, et la joie de toutes ces fourmis va me tuer. Il est impossible d'échapper à cette situation. Ignorant jusqu'à quel point ce *trip* est capable de monter, je commence à croire, sans paniquer toutefois, que je suis sur le point de succomber. Je me résigne à mourir en me disant que la meilleure chose qui reste à faire est d'accepter les choses telles qu'elles se présentent. Ce n'est pas un hasard si cette situation s'est mise en place ainsi : Stéphane est allé se perdre dans la foule, je suis caché sous les sièges, personne ne peut me voir. Je n'ai plus les moyens de me déplacer. Paul et Jean-Charles sont bien trop loin. Mes parents ne savent même pas que je suis ici. Il « fallait » que je disparaisse de la sorte.

Les « grands expérimentés du LSD » ont généralement cet orgueil qui fait que pour rien au monde, ils n'iraient au service médical, la queue entre les jambes, parce qu'ils ne parviennent pas à gérer un *trip*. Ils préfèrent mourir sur place plutôt que « s'avouer vaincu », d'autant plus que ces états subtils du mental sont très habiles pour effacer toute notion de mort. Je choisirai toutefois la voie de la raison. Je me dis tout de même que c'est dommage de finir ainsi, alors que je ne suis pas encore parvenu à l'éveil. Au terme de cette pensée, j'ai la sensation de me réveiller, et comme par un instinct de survie, je me dis : « Soyons raisonnable ! Je vais me rendre au local médical pour qu'ils tentent de me sauver la vie. Il n'y a pas d'échec à "avouer qu'on est allé trop loin" en allant à l'infirmerie. L'échec est seulement pour celui qui préfère se laisser mourir. »

## Le monde existe-t-il ?

Je me lève et me dirige vers l'ouverture la plus proche, qui donne sur un large couloir bien éclairé qui fait presque tout le tour du stade. Beaucoup de monde y circule sans cesse. On y trouve des débits de boissons – énergétiques entre autres –, des stands qui proposent des choses très diverses, comme des sandwiches, des crêpes, des barres de chocolat, du tabac. Il y a également des toilettes et de nombreux sièges contre le mur. Quand j'entre dans ce couloir, je m'assieds aussitôt sur l'un des sièges. Je ne crois pas être capable de marcher longtemps. Je n'ai pas la moindre idée d'où se trouve le local médical, et suis en tout cas incapable de communiquer, car les êtres qui m'entourent m'apparaissent comme des insectes surexcités et si je tentais de prononcer un seul mot, mes pensées me projetteraient instantanément tout autre part, avant même de pouvoir en prononcer un second. De plus, il n'y a qu'une faible proportion de francophones. Je suis cependant réconforté par le fait de ne plus être isolé des autres. La foule qui m'inquiétait tant il y a peu de temps me rassure maintenant. Comme j'ai fait quelques pas, ça va beaucoup mieux. Finalement, je n'ai nullement besoin d'un médecin.

Je resterai assis sur ce siège, les yeux grands ouverts, fixés devant moi, sans bouger d'un centimètre pendant une période qui doit s'étendre de deux à quatre heures. Difficile à dire. Personne ne le remarquera, car chacun ne fait que passer, ou reste plongé dans ses propres hallucinations. Je plonge dans une pensée, si profondément qu'il n'existe plus rien d'autre que cette pensée. Il n'y a pas la moindre vision – même si les yeux sont grands ouverts –, pas le moindre son, ni aucune autre perception, tant la pensée occupe tout le mental. Parallèlement, c'est ce fait qu'il n'y ait rien d'autre que cette pensée qui lui donne toute sa force et toute sa raison d'être. Quelle est cette pensée ? C'est plutôt une interrogation, qui peut se développer ainsi : « Le monde existe-t-il ? N'est-ce pas seulement mon esprit qui a inventé de toutes pièces toute l'existence que je crois vivre, tous les êtres que je crois connaître, depuis mes parents jusqu'aux dernières rencontres ? La réalité n'est-elle pas le vide absolu dans lequel mon esprit s'est amusé à tout créer ? » Cette pensée me procure un soulagement vide de sensation, juste un soulagement complet : « le risque de mourir ou d'avoir mal n'existe donc pas. Ouf ! Tout cela n'est qu'une illusion ! » Dans cet instant, ou plutôt durant ces heures que je perçois comme un bref instant, je crois que rien n'existe, que toute ma vie et tout ce que j'ai pu apprendre ou découvrir ne sont rien d'autre qu'une immense farce.



Inutile d'être un grand sage pour le comprendre : le LSD ne conduit pas à l'éveil !

Mon mental restera ainsi des heures totalement verrouillé sur cette seule pensée, sans expérimenter quoi que ce soit d'autre. Soudainement, je perçois une vision, je perçois enfin la chose sur laquelle mon regard est fixé depuis des heures : une poubelle.

Il s'agit d'un conteneur en plastique de 140 litres, destiné aux bouteilles « PET » (polyéthylène téréphtalate) afin d'assurer leur recyclage. Outre ces petites bouteilles – généralement de 25 centilitres –, je ferai un fixage sur les couleurs de cette belle et propre poubelle : le jaune et le bleu.

Petit à petit, des fragments de perceptions diverses refont surface, telles que des images de *raver* vêtus des couleurs les plus vives, ou des mélanges synchronisés de sons acides et binaires. Je reprends alors conscience que la réalité n'est pas une invention de ma part, avant de me focaliser de nouveau sur mes interrogations métaphysiques de longues minutes durant. Après que ce balancement entre perceptions et réflexions durât un certain temps, je reprends pied avec la réalité, mais d'une manière extrêmement subtile. Ma perception est d'une finesse si impressionnante qu'elle est bien entendu tout à fait indescriptible. Il serait plus facile de décrire une couleur à un aveugle. Je vois avec une acuité illimitée tous les éléments qui composent chaque objet, de manière on ne peut plus claire. Par exemple, je ne vois pas une assiette de spaghettis, mais une assiette, sur laquelle il y a la décoration en sérigraphie de l'assiette, dans laquelle il y a une pâte, plus une pâte, plus une pâte, etc., plus de la sauce, plus des morceaux d'oignons, et ainsi de suite. Chaque chose est bien distincte des autres. Ce type de perception est encore possible à l'aide d'une faible dose de LSD. Cependant, je vois les éléments terre, eau, air et feu qui se meuvent entre eux de la manière la plus harmonieuse qui soit, en dépit des intentions et des actes des individus. Me concernant, je n'agis pas et ne développe pas la moindre intention. Je ne fais qu'observer la danse spontanée des éléments, qui semblent me « faire des clins d'œil » en prenant par moment des formes de synchronisations si parfaites et si frappantes entre mes perceptions et mes pensées que toute hypothèse de coïncidence est largement écartée. Maintenant, le *trip* prend toute son ampleur. Le tourbillon est passé, je reprends le contrôle de la situation. Je m'interroge sur l'heure. À cet instant précis, mes yeux se lèvent et se fixent, comme aimantés, sur l'horloge qui est au-dessus de moi. Elle indique quatre heures pile, à la seconde près.

## L'expérience du juste milieu

Les choses n'ont jamais été aussi claires. Tout est absolument parfait. Je suis assis sur ce siège et les éléments tournent tout autour de moi comme les étoiles de la galaxie. Tout est parfaitement en place et je suis parfaitement conscient de tout. Je sais que j'ai absorbé une puissante dose de LSD et que je suis venu ici avec Stéphane. Je pense qu'il est absolument vain de le rechercher dans cette gigantesque foule, répartie dans les labyrinthes sans fin du stade. À cet instant précis, je le vois apparaître devant moi, le visage exalté par l'euphorie. C'est exactement comme si ma pensée l'avait fabriqué. Ses yeux ronds sont ceux d'un nouvel arrivé au paradis qui croit difficilement tout ce qu'il voit, et son sourire monte jusqu'aux oreilles. Il me dit simplement : « J'ai eu plein de visions psychédéliques, c'est complètement dingue ! », et il continue de circuler. Pour ma part, je n'ai pas la moindre hallucination, je sais que je n'en aurai plus jamais et j'en suis bien satisfait. J'expérimente en revanche une vision si profonde des choses que j'ai la certitude d'avoir percé tous les mystères du monde et atteint les connaissances les plus élevées.

Je goûte avec pleine satisfaction ces moments où mon esprit est en parfait équilibre avec les éléments. Je demeure plus que jamais dans le juste milieu, et par conséquent, les quatre éléments eux-mêmes prennent parfaitement soin de moi. Je me lève. L'effort est totalement absent. Je circule dans le couloir. Comme un poisson fendant la fluidité de l'eau, je traverse une foule serrée en marchant droit, d'un pas sûr, sans heurter personne. Tout semble fait pour moi, tout se cale sur moi et sur le rythme de mes mouvements, y compris le son diffusé à travers toute la fourmilière. C'est comme si le monde m'appartenait au sens le plus profond du terme. Je ne ressens pas de désir. Je n'ai envie de rien. Telle est l'une des caractéristiques du juste milieu. Nous ne manquons de rien, nous ne connaissons pas l'insatisfaction. Nous sommes en si parfaite harmonie avec les éléments (ou inversement) que le désir n'a plus sa place. C'est un bonheur pur justement parce qu'il n'y a pas d'envie, mais comme c'est un bonheur conditionné, il n'est – par définition – pas le vrai bonheur.

Un peu plus tard, je m'assieds par terre, en tailleur, avec Stéphane et une autre personne. Il me semble qu'ils discutent plus ou moins ensemble, mais pas avec moi. Je ne sais même pas si la troisième personne est un garçon ou une fille. Mon attention n'est pas là. Quand je suis assis, je perçois mon corps comme un objet au même titre que ceux qui m'entourent. Si je tente de me localiser, je constate que je ne suis nulle part. J'ai, plus que jamais, la

sensation de n'avoir besoin de personne ni d'aucun livre pour comprendre les choses. J'en arrive à une conclusion qui devient ma croyance, mon intime conviction sur la nature de la réalité :

« L'éveil n'existe pas. Les histoires de "bouddhisme" sont des histoires parmi tant d'autres pour nous donner l'illusion de suivre une voie qui nous permettra de mettre un terme au cercle vicieux et sans fin de l'existence. En fait, il n'en est rien. Nous tournons en rond et nous tournerons tout le temps en rond, à l'infini, car il n'existe rien d'autre que cela. Chacun est constitué d'éléments et ces éléments ne font que prendre des formes, se mélanger et prendre sans cesse d'autres formes. Les êtres existent depuis toujours et existeront toujours. De temps en temps, par le biais de certaines expériences, quelqu'un parvient à comprendre ce processus, comme cela m'arrive aujourd'hui, mais il n'a pas la possibilité de transmettre cette information aux autres. Ainsi, soit personne ne voudra me croire, soit j'aurais oublié cela après la fin du "trip", ou d'ici là, quelque chose me poussera à penser différemment. Dans les vies suivantes, je vais redevenir un animal stupide, et ce sera reparti pour un tour, jusqu'à la prochaine fois, et ainsi de suite. »

J'adopterai et garderai cette croyance jusqu'à ce que Paul me donne des éléments plus précis à propos de l'éveil.

Alors que nous sommes assis, je ressens une soif. Ce n'est pas « J'ai envie de boire », mais plutôt « Tiens ! Mon organisme a besoin d'eau ». Juste à cet instant, mes yeux se fixent sur une petite bouteille d'eau, dans les mains de quelqu'un assis un peu plus loin. Soudainement, je vois non pas directement la bouteille, mais plus exactement l'eau qu'elle contient, qui se rapproche de moi. C'est l'élément eau lui-même qui semble pousser la bouteille, non pas jusqu'à moi, mais jusqu'à mon organisme. Il n'y a rien du tout à faire, pas une parole à prononcer, ni un geste à effectuer. C'est l'eau qui se déplace le plus naturellement du monde là où elle doit aller. Pour cela, la personne passe la bouteille à Stéphane, qui me la tend. Je n'ai pas la sensation de boire, mais seulement de voir des éléments qui se déplacent, qui vont et qui viennent, rien de plus. J'ignore ce qui a motivé ces gestes, mais la seule chose qui compte dans ces mouvements, ce sont les faits.

Par ailleurs, il est intéressant de remarquer que les actions ne sont jamais motivées par leurs besoins réels. Par exemple, un serveur n'apporte pas un plat à un client parce que ce dernier a faim, mais parce que cela lui rapporte un salaire, ou parce qu'un chef lui en a donné l'ordre. De la même façon, on ne donne pas à manger à un mendiant parce qu'il a faim, mais pour mille

autres raisons : on a pitié, on veut faire une « bonne action », on cherche à se faire bien voir, etc.

Plus tard, j'ai de nouveau soif, et je tente de pousser l'expérience à son extrême. Je ne dis rien, je ne bouge pas et j'attends. Stéphane se lève, il part remplir la bouteille d'eau, il revient, approche la bouteille de moi et me donne à boire, comme à un bébé ! Tout arrive exactement comme je le souhaite. Ainsi, je n'ai qu'à penser à quelque chose pour que cela se produise. Je souhaite entendre un morceau techno plus calme, je souhaite que Stéphane revienne par ici, etc., et tout se passe ainsi. Comme le temps passe, le désir reprend insidieusement ses appartements. Le confort, lui, perd peu à peu de son intensité, tout comme les effets énergétiques et lucides propres au LSD, bien que tout cela reste encore bien puissant.

Tout reste parfaitement clair, je vois les causes et effets avec une acuité considérable. Si j'ai le malheur d'avoir une mauvaise pensée, ça me retombe immédiatement dessus et je vois très distinctement le rapport direct entre chaque pensée et chaque sensation subie. Il est tout à fait impensable de s'adonner à la moindre méchanceté dans ces conditions. Notre lucidité et notre concentration sont telles que nous voyons de façon claire et palpable le processus de toutes les causes et effets. Nous le voyons à un tel point que nous voyons les choses se produire en sachant qu'il n'en est pas possible autrement, nous croyons même être capables d'anticiper tout ce qui se produit. Par conséquent, il nous semble décider nous-mêmes de l'évolution des éléments qui nous entourent. Cela est fascinant, car nous sommes convaincus de tout maîtriser. Je suis alors loin de m'imaginer que mes propres pensées sont elles-mêmes le résultat de causes bien précises. Les coïncidences incroyables qui se succèdent me donnent une impression de pouvoir, mais je ne remarque pas qu'il est impossible de rester fixé sur une seule chose ; tout change constamment, en dépit de ma volonté.

Le jour se lève tranquillement et le stade se vide lentement. Nous sortons à l'extérieur. Je glisse sur les escaliers descendant vers la sortie comme une goutte d'huile. Stéphane porte constamment une bouteille d'eau avec lui. Il me suffit chaque fois d'une pensée pour qu'il m'en propose. Plus tard, je réaliserai que cette petite bouteille qui m'a désaltéré toute la nuit n'était autre qu'une bouteille PET.

Comme Stéphane sympathise avec un groupe de *raver*, nous nous asseyons avec eux. Au moment même où je constate une petite faim, une fille me tend une pomme. Je développe alors une grande pensée de compassion et à cet instant, elle me donne également une orange. Le *trip* de Stéphane est

terminé, mais il garde une bonne énergie, car il a dormi un peu pendant la soirée. Un joint tourne et je suis aussitôt attiré par la douce et plaisante saveur de son parfum. J'en avale deux bouffées avant de le faire suivre. Là, j'ai l'occasion d'analyser la stupidité du cannabis avec une incroyable précision. Je distingue le processus de sabotage du fil des pensées par le haschich avec une netteté impressionnante. Je vois combien cette substance salit et embrouille la clarté du mental comme de la poussière jetée dans les yeux. Hélas, cela ne m'incitera pas encore à arrêter. Néanmoins, je ne fumerai plus jamais en pleine expérience de LSD.

Je me sens pour le mieux, je suis assis dans l'herbe, par une belle matinée d'août. Je suis déterminé à demeurer ainsi jusqu'à la fin de mes jours, si rien d'autre ne se passe. Stéphane me propose alors d'aller à Genève. Je me lève et nous partons. Il veut absolument du haschich, alors j'en achète un morceau et nous nous rendons à la gare, où j'épuise mes derniers sous pour nos billets de train. Quand je lève les yeux pour m'enquérir de l'heure, je tombe directement sur une horloge qui m'indique dix heures précises. Je jette un coup d'œil sur le gigantesque panneau où sont affichés les innombrables horaires de la plus grande gare de Suisse, et je tombe directement sur celui du prochain train pour Genève. Il part dans quelques minutes, juste le temps d'aller y prendre place le plus tranquillement du monde.

Quand nous arrivons à Genève, il est l'heure de prendre le repas, mais nous n'avons plus un sou, si ce n'est peut-être quelques centimes. Je ne sais pas comment nous allons manger ni d'ailleurs où nous allons dormir, mais je demeure parfaitement serein. Pour l'instant, tout va bien, le soleil brille de tous ses rayons. À quoi bon se préoccuper d'un instant qui n'est pas encore là alors que nous ne pouvons absolument pas savoir comment les choses vont évoluer ? Pourquoi s'inquiéter d'une situation qui se manifesterait certainement différemment de ce que nous pouvons imaginer ? Ce qui nous attend à notre arrivée à Genève ne fait que confirmer la vérité de cette philosophie que je me contente de mettre pleinement en pratique...

En sortant du train, Stéphane sympathise avec une femme qui nous offre une consommation (un café pour lui et un thé pour moi). Éprise de charité pour notre situation de sans domicile et sans ressource que Stéphane lui présente, la femme lui remet généreusement un billet de dix francs (environ 6,50 euros). Je lui adresse une grande pensée de compassion. Ensuite, elle semble hésiter un bref instant, et sort un second billet de dix francs pour le remettre à Stéphane. Je n'attendais rien et ma pensée fut emplie d'une profonde sincérité. Je n'ai jamais vu le visage de cette femme, car mon regard est toujours resté baissé, comme pour mieux rester concentré sur mes états

d'esprit de juste milieu. Plus tard, lorsque « j'userai » de ma compassion à l'égard d'autrui avec une pointe d'avidité en arrière pensée, je n'obtiendrai rien du tout. Comme chacun peut naturellement s'en douter, pour être authentique, la compassion doit être libre de toute intention égoïste.

Nous avons donc de quoi nous offrir un bon pique-nique au bord du lac Léman, à l'ombre d'un bel arbre centenaire. Stéphane me dit : « Heureusement que je suis là ! Tu vois comme je porte chance ! » Je suis content qu'une telle pensée puisse lui faire plaisir, alors sans lui dire que la chance n'existe pas, je lui réponds simplement par un sourire.

## Une voie sans issue

Mon *trip* est déjà bien descendu et ne me permet plus d'être en parfaite harmonie avec les éléments, mais cela ne m'empêche toutefois pas de baigner dans une grande tranquillité et de me sentir très confortable, où que je puisse m'asseoir. Dans le temps, mes redescentes de *trip* se caractérisaient par une écrasante fatigue, car je dansais comme un fou et sans relâche toute la nuit durant, gaspillant ainsi toute mon énergie dans le monde stupide des hallucinations. Aujourd'hui, je reste d'un calme si remarquable que tout se passe pour le mieux, jusqu'au bout.

Hélas, il n'y a toutefois aucun moyen d'éviter les effets indésirables, tel que l'acide qui attaque impitoyablement l'estomac, et qui peut faire des dégâts irréparables dans le cerveau, tant sur le plan physique que sur le plan psychique. À cette époque, je prétends comprendre parfaitement tous les processus qui constituent notre monde. Cependant, comme la plupart de ceux qui jouent au feu à chaque absorption de telles substances, je suis encore bien inconscient des risques dangereux de cette voie qui, bien qu'ouvrant la porte aux dimensions les plus fascinantes, ne conduit pas à la compréhension de la réalité. Comme tous ceux qui « croquent des *trip* » dans le but d'une « démarche spirituelle », je crois que c'est monsieur LSD qui me permet de développer des compréhensions profondes sur la réalité et qui m'incite à suivre un bon chemin. Cela est totalement faux !

Il ne fait qu'illustrer, avec une clarté époustouflante, certes, des schémas plus ou moins subtils de relations entre états d'esprit et perceptions. Ce qui laisse croire que c'est lui, monsieur LSD, qui octroie les prises de conscience que nous sommes en mesure d'avoir. Avec lui, elles sont mille fois grossières, mises en valeur, éclairées, développées dans un cadre spectaculaire, qui

plus est, dans un contexte on ne peut plus propice. En fait, j'ai déjà eu ces prises de conscience avant cela, mais une prise de conscience, aussi profonde soit-elle, se fait bien souvent à notre propre insu. Nous avons facilement tendance à croire que nos plus profondes compréhensions sont les plus frappantes ou les plus marquantes. Voilà deux aspects qu'il convient de ne pas amalgamer. Internet peut nous donner l'impression de visiter le monde entier. Toutefois, ce n'est qu'en faisant quelques pas pour sortir de chez soi que nous commençons à nous déplacer vraiment. Si de telles substances procuraient bel et bien la sagesse, voilà bien longtemps que tous les moines et les yogis de la planète seraient de gros consommateurs de champignons hallucinogènes, de peyotl ou de LSD !

Fondamentalement, le LSD n'amène donc à rien, sinon à développer un orgueil démesuré et un attachement sans limite pour ces expériences. Par ailleurs, je suis tellement plus motivé de mettre en pratique mes théories philosophiques lorsque je suis en compagnie de monsieur LSD et de ses puissantes sensations de lucidité et de confort, que je finis par croire que les résultats que j'obtiens lui sont indissociables. J'en arrive même à confondre certains effets dus au LSD avec des effets propres à ma concentration et à la vertu que je développe. C'est ainsi que, à l'issu de certaines expériences LSD lors desquelles je me suis complètement imprégné d'un état d'esprit d'harmonie et de concentration, je m'imaginerai être encore un peu « sous *trip* » alors que la descente se sera achevée depuis des heures.

La compréhension de la réalité n'est donc pas le fruit d'une réaction psychochimique provoquée par une substance, mais bien celui de sa propre pratique.

## Les besoins se comblent d'eux-mêmes

Après une agréable journée passée sur le rivage du Léman, nous flânonnons au centre-ville. Quand il est l'heure de dormir, je m'allonge sur un banc et m'apprête à faire un bon somme, bien que l'endroit ne s'y prête pas du tout, à cause du monde et de la fréquence des voitures. De plus, je n'ai ni pull, ni veste pour me protéger du froid et les nuits d'août savent aussi se faire très fraîches. Peu importe, je « joue le jeu » jusqu'au bout. LSD ou pas, je laisse complètement faire les choses, je ne cherche rien, j'attends... Dans mon inébranlable quiétude, je suis sur le point de m'endormir quand Stéphane me secoue : « Daniel ! J'ai trouvé un endroit pour dormir ! » Un jeune homme fort sympathique, en dépit de son air renfermé sur lui-même, nous

conduit dans un squat genevois fameux pour ses concours de cannabis. Nous sommes reçus par Véronique, la responsable du lieu. C'est une jeune fille physiquement assez charmante, mais de caractère relativement austère. Stéphane lui explique que nous cherchons à nous installer sur Genève, mais que nous n'avons rien du tout. Tandis qu'il sollicite une aide de sa part concernant le logement, je demeure toujours immergé dans mon paisible silence. Au terme d'un entretien assez court, Véronique concède de nous dépanner pour une semaine. Une fois qu'elle nous a indiqué de bien vouloir nous plier aux règles de la maison, elle demande à un jeune garçon vêtu de noir et au visage couvert de piercings de nous accompagner dans la « chambre des invités ». Je retrouve alors Morphée, que je n'avais plus revue depuis deux jours, avec une telle profondeur que je ne me souviendrai pas de la moindre bribe de rêve.

Le jour suivant, je suis réveillé en douceur par un gigantesque cône que Stéphane me place dans la bouche. Voilà plus de trente-six heures que j'ai consommé mes trois buvards et je sens encore leurs effets. Ils dureront presque trois jours, mais à présent, ils sont néanmoins suffisamment faibles pour que je consente à aspirer quelques bouffées de ce « spif » d'excellente qualité. Stéphane frémit d'impatience à l'idée de me faire découvrir le jardin. Les yeux rougis par le haschich, il m'empresse de le suivre. Bien que dépourvu de fleurs et peu riche en arbres, le jardin du squat est à la fois clair, vaste et agréable. En son centre, se trouve un bar carré en rondins de style exotique, très esthétique. Tout autour sont disposées des chaises hautes, tout aussi artisanales que le bar, plantées dans le gazon. Au milieu, se tient le jeune garçon qui nous a attribué notre chambre. Caché derrière un petit nuage de fumée épaisse, il nous tend amicalement un énorme narguilé de verre. Tandis que nous savourons la délicieuse herbe genevoise, notre hôte nous raconte la grande fête qui s'est tenue dans ce jardin il y a deux semaines. Les squatteurs, au nombre d'une demi-douzaine, partagent généreusement leur repas avec nous. Pendant que nous fumons un gros digestif aux herbes, Stéphane me demande si je veux bien aller dans le Valais (région montagnaise à l'est de la Suisse francophone), d'où il est originaire. Il m'indique simplement qu'il y connaît des amis. Étant donné que je suis toujours partant pour découvrir des régions que je ne connais pas ou, en l'occurrence, assez mal, j'approuve immédiatement sa proposition. Quand je lui rappelle que nous n'avons plus de sous pour nous procurer des billets de train, il hausse les épaules en me disant que nous n'en avons pas besoin pour prendre le train. Comme je l'ai déjà souvent fait en France et que je ne me pose pas de questions, nous partons directement à la gare, les poches vides, hormis un reste de céréales du pique-nique de la veille et un petit morceau de haschich qu'il me reste de Zurich, et dont je



morceau de haschich qu'il me reste de Zurich, et dont je veux faire la surprise à Stéphane dans un moment où n'aurons rien à fumer.

Le voyage se passe très bien, jusqu'à ce que nous arrivions à Saint-Maurice, où un contrôleur nous fait descendre et appelle la police. Peu après, nous voilà dans le bureau de police, interrogés séparément et assommés de questions, comme si nous avions commis une grave effraction. Quand ils me fouillent, ils paraissent impressionnés en découvrant mon minuscule bout de haschich, à peine de quoi confectionner deux joints. On croirait presque qu'ils viennent de procéder à la plus grosse saisie de l'année. On est loin de Zurich, où la police relâche aussitôt celui sur qui elle trouve 20 grammes d'héroïne. Quoi qu'il arrive, je reste toujours aussi tranquille, et renseigne les policiers avec la plus grande amabilité. Je ne veux rien cacher, et je réponds avec parfaite honnêteté à leurs questions. Ainsi, lorsqu'ils m'interrogent sur ma consommation personnelle, je leur donne une description détaillée de mes fumeries et de mes expériences LSD.

Stupéfaits par ma sincérité, ils nous redonnent notre liberté. Quoique je ne me sens pas plus libre à l'extérieur que dans un bureau de police, qui, ne l'oublions pas, n'est rien d'autre qu'un bâtiment avec des êtres humains, des tables, des chaises, des placards remplis de dossiers, et des machines à écrire.

Quelqu'un me fait cadeau d'un litre de lait, ce qui nous permet de manger une bonne portion de céréales dans une bouteille en plastique découpée. Ensuite, nous retournons à la gare pour attendre le prochain train. Nous arrivons vite à destination, car il ne restait qu'une section à parcourir. En arrivant à Martigny, Stéphane ne retrouve pas son ami, mais les parents de ce dernier nous hébergent. Propriétaires de terres, ces paysans valaisans nous offrent également un peu de travail sur l'un de leurs champs de haricots. Le lendemain, ils nous renvoient, car sans le savoir, nous saccagions les haricots en les arrachant.

Nous croisons un jeune garçon à qui Stéphane parle de notre soirée zurichoise. Prétendant être D.J. techno dans une discothèque de Martigny, le jeune Valaisan nous y invite pour le soir même. Nous avons faim, mais la perspective d'une petite soirée techno nous aide à l'oublier.

Alors que nous sommes sur le quai de la petite gare, mélangés à un groupe de gens qui semblent ne pas savoir à quoi occuper leur temps, un homme d'une cinquantaine d'années, très bien habillé, le physique imposant, nous balaie du regard. Il semble hésiter un instant, puis s'approche de moi et m'adresse très poliment la parole :

- « — Vous permettez que je vous interroge ?  
 — Certainement, je vous en prie !  
 — Quel est votre but, dans la vie ?  
 — Je n'ai absolument pas le moindre but.  
 — Mais on ne peut pas rester sans but !  
 — Et pourquoi ?  
 — Eh bien enfin... quand on n'a pas de but, on ne va nulle part !  
 — Je n'éprouve pas le besoin "d'aller quelque part". »

Déterminé à me délivrer un discours moralisateur, mon interlocuteur n'écoute pas le sens pourtant simple de mes répliques ; il les couvre aussitôt de paroles insensées. Ignorant la réflexion à laquelle invite notre dialogue, il se contente d'ajouter fièrement : « Je me suis efforcé de développer une situation prospère et de nouer de bonnes relations. Maintenant, je suis obligé de refuser des invitations tant il y a du monde qui veut me recevoir. » Puisque tel est son plaisir, je suis content pour lui. Il veut nous inviter à boire un verre, mais la brasserie de la gare a déjà fermé ses portes.

Il est incroyable de constater à quel point nous pouvons croire que seuls, le confort matériel et une grande réputation, sont en mesure de nous procurer du bien-être. Pour cette raison, nous courrons après cela, voire exclusivement après cela. En règle générale, plus nous courons après les biens, moins nous les obtenons, et par conséquent, nous sommes malheureux. Cependant, nous avons plus qu'il n'en faut pour être heureux, mais notre avidité nous empêche de nous contenter des biens dont nous disposons. L'argent ne fait pas le bonheur. Tout le monde le dit, mais tout le monde court après l'argent, et personne n'essaie d'apprendre à se contenter de vivre sans. Là est pourtant la véritable richesse !

## La cause de la souffrance

Nous attendrons devant le pub comme convenu, que le jeune D.J. vienne nous chercher. Sans m'en rendre compte, je commence à développer une grande avidité pour les sensations offertes par le son de la techno. Nous attendons jusqu'à tard le soir, parce que personne ne viendra. Je commence à me sentir fatigué. Nous sommes perdus dans une région sans squat et sans personne pour nous accueillir, mais je tente de rester dans le « juste milieu » que je me suis peu à peu fabriqué. C'est une voie qui n'est plus très au milieu, car elle est empreinte de désir. Tout en suivant une route de campagne, nous faisons du stop (je ne sais plus où nous avons prévu

d'aller), et pas un parmi les rares véhicules de passage ne s'arrête. Sans perdre espoir, je m'assieds en lotus sur le bord de la route. Alors que je commence à méditer, je m'imagine certainement que d'ici moins d'une minute, une Rolls-Royce va nous prendre et nous conduire dans un château pour la nuit, où les meilleurs mets nous seront servis à volonté. La seule chose qui arrive, c'est Stéphane qui me dit : « Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas salir ton pantalon ! » Aucune voiture ne s'arrête, ni une Rolls-Royce, ni un véhicule d'un autre type. La nuit est particulièrement sombre. Nous sommes épuisés et commençons à avoir sérieusement faim. Sans veste et sans pull, nous commençons également à avoir froid. Je sens une grande colère excitée par un intense découragement me chatouiller intolérablement le système nerveux, mais je consacre mes dernières forces à la contenir à l'aide de toute la compassion que je tente d'irradier. Tout à coup, le ciel gronde et une pluie nous harcèle subitement de ses gouttes désagréablement froides et humides. Il n'y a aucun abri dans les parages. Les quelques feuilles de papier à rouler et le peu de tabac qui nous restent sont vite trempés. Nous nous mettons à courir bêtement, comme si cela permettait d'être moins mouillés. Dans cet instant, plus rien n'est capable de retenir la rage folle qui me tourmente au plus haut point. Telle une bombe qui éclate sans crier gare, j'explose toute ma haine en hurlant de toutes mes forces. Le visage défait par la fatigue et giflé par la pluie battante, je jure si rageusement mon refus d'accepter les choses telles qu'elles sont que même Stéphane se fâche.

Une heure plus tard, une voiture nous conduit dans une discothèque déserte. La piste de danse est aussi vide que notre ventre, mais nous sommes au moins assis au sec et au chaud. Les morceaux diffusés sont plus *dance* que techno, donc pas à mon goût, mais j'essaie de focaliser au mieux mon ouïe sur les basses, dans l'espoir de retrouver un pâle échantillon des sensations que j'aime tant. Je pense à notre sort minable et ne parviens pas à comprendre comment en restant sur « la voie du milieu » il est possible de subir de tels désagréments. Persuadé que je suis sur cette voie, je n'ai pas l'humilité de remettre en question ma façon de la suivre. Je ne réalise pas que je suis complètement corrompu par le désir ; le désir de sensations, le désir de sons, le désir de cannabis, et bien d'autres encore.

Je tente d'analyser la situation, alors que le D.J. passe maintenant des morceaux de variété tout à fait inaudibles (en tout cas pour mes oreilles). Toujours et encore, je pense, je réfléchis, je cherche. De mes réflexions, je finis tout de même par en déduire que la voie que je suis en train de suivre m'amène souvent à savourer des instants plaisants et qu'il n'est mathéma-

tiquement pas possible d'éprouver des sensations jouissives sans en éprouver également de pénibles. Plus on court après les plaisirs, plus on récolte de la peine. Je constate aussi qu'en moyenne, l'intensité des sensations pénibles est toujours proportionnelle à celle des sensations plaisantes. Je décide donc d'axer mon « travail » sur ce nouvel aspect. Dorénavant, je serai très prudent avec le plaisir, j'éviterai de trop m'attacher aux sensations plaisantes, en tâchant de les gérer avec plus de recul. La souffrance est quelque chose qui me pèse de plus en plus, mon souhait le plus cher est donc de pouvoir m'en débarrasser.

Ainsi, j'attends beaucoup moins d'agréments, tout en essayant de me satisfaire au mieux de ce qui m'est donné sur le moment. De ce seul fait, je demeure très serein, et ne rencontre pratiquement plus d'obstacles. Lorsque se présente une situation agréable, je n'y renonce pas, mais j'évite de me laisser aller à l'excitation, prenant conscience qu'il ne s'agit que d'une sensation qui ne durera pas. Je continue donc de vivre en laissant aller les choses et en demeurant relativement neutre à tout. Voilà, contrairement aux idées reçues, une façon très enrichissante de mener son existence.

## Une existence enfumée

J'ignore tout de la manière dont je vais occuper ma vie dans les semaines à venir. Les seules choses pour lesquelles je suis néanmoins sûr, c'est que je serai en Suisse et que je laisserai évoluer les situations telles qu'elles se présentent, en évitant de chercher à obtenir, à changer, ou à espérer quoi que ce soit. Je me rends quelques jours en France, juste pour récupérer quelques affaires (surtout des vêtements) à Gap, et dire un petit bonjour au passage à mes parents, à Grenoble. De là, je retourne en Suisse, en costume cravate, sans un sou et sans billet, tranquillement assis, tout seul dans un compartiment de première classe. Comme d'habitude, je reste très serein et n'attends rien. Alors que la chaleur du jour me donne grande soif, je soulève machinalement la canette de coca-cola abandonnée par un voyageur sur la tablette. Bien qu'ouverte, elle est pleine de boisson encore fraîche et pétillante. En voilà une qui tombe à pic pour me désaltérer. Jusqu'au terminus, aucun contrôleur ne viendra me déranger. Comme convenu, Stéphane est venu m'attendre à la gare de Genève. Quand il voit ma belle tenue, son visage marque la désapprobation :

- « — Ne reste surtout pas comme ça, change-toi vite !
- Elle n'est pas belle, ma cravate ?

— Ce n'est pas ça, mais... là où on va, ça ne passerait pas du tout. »

Pendant que je me change dans un recoin de la gare pour une tenue nettement plus décontractée, Stéphane m'informe qu'il a réussi à nous faire embaucher tous les deux pour un travail peu difficile et très libre. Il s'agit de vendre du haschich au détail pour quelqu'un qui est approvisionné par l'un des principaux grossistes de Genève. Nous sommes accueillis dans une orgie de fumées où tournent infatigablement pipes, shiloms et narguils en tous genres. Pensant qu'il s'agit d'une fête particulière, je me rendrais vite compte que ça n'était là qu'une soirée ordinaire parmi d'autres. C'est ainsi qu'une nouvelle routine s'installe. Chaque matin, nous partons avec notre marchandise, toujours au même endroit, dans un lieu de rencontre pour les jeunes, et même pour les moins jeunes. Je considère qu'il s'agit d'un travail comme un autre (qui serait légalisé quelques années plus tard). Nous achetons, nous revendons, nous restons honnêtes avec nos clients. Ceux-là viennent essentiellement le soir, certains sont réguliers. Dans tous les cas, les relations sont amicales et tranquilles :

« — Salut, t'as du libanais vert, encore ?

— Non, mais j'ai de la fleur, il est très fameux. Et d'ici mardi, je devrai avoir du pakistanaïsi si ça t'intéresse.

— De la fleur ? Si c'est le même que la dernière fois, j'en prendrai bien 8 grammes.

— Si tu veux, pour 10 grammes t'as un très bon prix. »

Notre employeur se fait appeler Dark, il vient régulièrement nous voir. Une fois, il nous présente un noir d'une envergure impressionnante, toujours le sourire aux lèvres, et chaque soir présent dans les lieux : « Lui, c'est Marius, il est avec nous. Si vous avez un problème, appelez-le et on ne vous embêtera plus ! » La nuit, nous rentrons nous coucher dans un box à voiture mis à notre disposition. En travaillant peu d'heures et dans des conditions plutôt paisibles, nous gagnons de quoi manger, de quoi mettre quelques sous de côté, et Dark nous octroie chaque soir une part si conséquente de consommation personnelle que nous devons en revendre ou partager nos joints avec de nombreux compagnons. Pour ma part, je profiterai souvent de ce surplus pour faire des cadeaux à des clients sympathiques ou à des individus qui me paraissent vivre difficilement. Qu'il y ait de l'argent ou pas dans mes poches, cela m'est égal. Tout ce que je constate, c'est que, argent ou pas, je dors chaque nuit sous un toit, je mange chaque jour à ma faim, et de plus, j'ai de quoi fumer à volonté. Puisqu'il y a un peu d'argent, je m'offre un beau gilet birman, en velours noir avec un éléphant brodé sur le dos. Rarement, je m'accorde une petite soirée ou une séance de cinéma.

À cette époque, le chemin que je suis est relativement simple, mais paradoxalement, j'éprouve le désir de me démarquer des autres à l'aide d'un accessoire qui serait en mesure de ne pas laisser indifférent, voire de surprendre, et idéalement, qui puisse être intimement lié à moi. Je ressens le besoin de montrer physiquement que je suis à la pointe de quelque chose. L'accessoire qui répond à merveille à ce besoin est le piercing. Je vais donc me faire percer : un piercing au sourcil, et deux mois plus tard, un à la lèvre inférieure et un autre à l'intérieur de l'oreille. J'ignore l'origine de ce refus que j'ai à me fondre dans la masse. Peut-être est-ce une manière de me rassurer à l'aide d'un repère physique que je ne suis pas le même chemin que tous ces gens qui gaspillent leur vie à tourner en rond pour des désirs stériles et insatiables ? Inconsciemment, c'est peut-être aussi pour me marquer comme un animal de troupeau que l'on voudrait distinguer des autres : « Je ne suis pas comme vous, ne me demandez pas de faire comme vous ! » En tout cas, je ne veux pas de quelque chose qui soit indélébile, comme les tatouages, car je tiens à pouvoir tout effacer, si besoin est.

Un jour, le père de la personne qui nous héberge souhaite réinvestir son box à voiture. Après avoir fait le tour de quelques squats en vain, nous trouverons une camionnette ouverte dont nous faisons notre nouveau logement. À l'issue de la deuxième nuit, nous sommes réveillés en sursaut par le propriétaire du véhicule qui se met dans une colère noire. Il enrage tellement que nous sommes poussés à galoper au loin avant même d'avoir eu le temps de nous réveiller complètement. Le soir venu, nous trouvons un squat qui accepte de nous héberger pour une seule nuit. En dehors de ces petits soucis de logement, notre vie coule comme un fleuve aux eaux calmes et au débit régulier.

Le lendemain matin, 13 septembre 1994, Stéphane me dit : « on est le 13, ça va nous porter malheur ». Afin d'aller remplir nos chaussettes de marchandise, nous partons voir Dark, qui nous avait spécifié le premier jour : « N'allez surtout jamais au jardin anglais ! » En dépit de cette interdiction, Stéphane tient à y faire une tentative de vente. Les petits bénéfices procurés par cette activité lui montent à la tête, et il en veut plus. Je lui rappelle la recommandation de Dark, mais comme il ne veut rien entendre, je n'insiste pas. Une fois au jardin anglais, Stéphane s'assied sur les escaliers, avec toute la marchandise dans ses poches. Les miennes sont vides, je me charge d'aller tranquillement trouver les clients. Après les avoir renseignés sur la qualité et le prix de notre produit, je les envoie discrètement aller s'asseoir sur les escaliers, à côté de Stéphane. Telle est notre stratégie, et cela marche très bien, même trop bien. En dix minutes, nous avons déjà vendu de belles

parts. Soudainement, telle une boule de neige grossissant à mesure qu'elle dévale une pente, un large groupe se forme autour de moi. Ce sont tous des gens qui cherchent à acheter de quoi fumer. Je suis obligé de dire : « Pas tous en même temps ! Vous deux, venez avec moi, je vais vous indiquer le point de vente. Les autres, attendez-moi ! » Quand j'arrive avec les deux clients vers les escaliers, Stéphane n'est plus là. Un adolescent se précipite vers moi en s'affolant : « Deux flics en civil sont arrivés vers ton pote, par les deux côtés, il n'a rien pu faire ! » Stéphane avait encore près de 140 grammes de haschich sur lui. Il sera relâché deux jours après. Comme toujours, la prudence aurait mieux valu que la superstition.

## Sans domicile fixe et sans fille fixe

Nous trouvons un squat qui accepte de nous dépanner quelques nuits, avant d'être hébergé quelque temps chez Albert, un très gentil monsieur ressemblant à Woody Allen, tant par sa physiologie que par sa manière de s'exprimer. Il accueille régulièrement des jeunes gens en difficulté. Quelques années plus tard, j'apprendrai en lisant le journal qu'il se sera fait assassiner à coups de couteau par l'un de ces cas sociaux pour lesquels il consacrait sa vie. Un jour, nous faisons la connaissance de Frank, un jeune de 20 ans au physique d'ogre. Cuisinier de métier, ce bon vivant nous invite à partager son appartement. Avec le grand bavard qu'il est, nous imaginons une île de rêve dans laquelle nous voudrions vivre un jour.

Un soir, je suis dans le bar de l'espace de loisirs situé à côté de notre zone de vente. Alors que je bois paisiblement un thé, une jeune fille, légèrement plantureuse, s'assied à ma table. Après m'avoir à peine salué, elle pose sa main sur la mienne. Ma surprise est telle que je demeure interdit. Elle me lance sans détour, avec son accent suisse-allemand : « Tu ne voudrais pas faire l'amour avec moi ? » Cette proposition me paraît irréelle tant je n'ai jamais été courtoisé par une fille, et *a fortiori*, encore moins de manière aussi directe. Je songe alors à Natacha et à notre relation, qui n'a jamais été très définie. C'est comme si nous formions un couple seulement lorsque nous nous retrouvons de temps en temps la nuit. Nous avons toujours eu de l'affection l'un pour l'autre, mais sans plus. De plus, je n'ai plus l'intention de retourner à Gap. Cependant, avec le réflexe de quelqu'un qui cherche la pureté, bien qu'appréciant le fait de me sentir désirer, je retire ma main et lui répond : « Non, j'ai déjà une petite amie. » Elle réplique que c'est sans importance et insiste, tout en me caressant le bras. Je ressens alors une

irrésistible sensation m'envahir tout entier telle une délicieuse décharge électrique.

Je constate que cette sensation est exactement la même qu'il s'agisse de Natacha, de Camille ou d'une autre. Inversement, c'est comme si j'avais toujours aimé cette fille qui me fait des avances sans rien connaître de moi. Je réalise que ce n'est pas Natacha que j'aime, ni Camille, ni cette fille. C'est « l'élément fille » ou plus exactement la sensation procurée au contact de cet élément. Je me dis alors que je n'appartiens à personne, ou bien j'appartiens à tout le monde, mais en tout cas, il est hors de question que je m'emprisonne à une seule personne. Cette idée me paraît totalement insensée et voilà pourquoi je trouve le mariage tellement absurde, source de tellement de souffrance. Je recherche la délivrance, non l'emprisonnement. Je préfère partager mon amour et ma compassion – pour le peu que je puisse en avoir – avec l'ensemble des êtres. Pourquoi s'enchaîner à une personne qui ne sera de toute façon jamais parfaite pour soi ? Pourquoi développer de tels attachements alors que ceux de la vie de tous les jours sont déjà suffisamment source de malheurs ? Pourquoi avoir besoin de prouver officiellement qu'on aime une personne ? Comme s'il n'était pas possible de faire confiance à la personne qu'on choisit d'aimer, on veut l'enchaîner à soi.

Une demi-heure plus tard, sous l'emprise de l'avidité charnelle et affective, sans « oui », sans alliance, sans discours de curé et sans tampon de la mairie, nous nous offrons pleinement l'un à l'autre, sans frein ni réserve.

## Légal, mais dangereux

Un jour, je sympathise avec Fabrice, un copain de Frank, amateur d'herbe et de voitures sportives. Bien qu'ayant aussi la passion des bagarres, il est d'une gentillesse remarquable. Il me propose de l'accompagner quelques jours dans son village. Je n'attendais pas de meilleure occasion pour me changer un peu les idées. Après avoir roulé comme une bombe dans sa puissante petite voiture blanche, nous parvenons à Fleurier, charmant village au sud du canton de Neuchâtel. Un soir, nous croquons quelques champignons « magiques », et décidons d'aller dans le club de nuit du coin. Juste au moment où nous entrons dans le bar qui donne lui-même sur l'entrée de la discothèque, un écran diffuse le clip vidéo de *mangez-moi ! mangez-moi !*, la chanson des champignons hallucinogènes – très fameuse à l'époque. Au milieu de la soirée, un groupe de gens ivres cherche à provo-



quer une bagarre. Un moustachu casse un verre, puis un autre, et encore un autre. Le barman commence à s'irriter :

- « — Ne cassez pas trop de verres tout de même !
- On fait pas exprès ! Puis toute façon avec tout l'argent qu'on vous laisse, vous allez pas commencer à nous emmerder !
- C'est pas une raison pour tout casser ! »

Le moustachu fixe le barman d'un air haineux. Sans le lâcher du regard, il s'empare d'un verre, le tend à bout de bras et le lâche par terre. Piqué au vif, le barman s'emporte. Aussitôt, le moustachu et ses copains se lèvent et tout se passe à une vitesse vertigineuse. Les tables sont brutalement renversées, les coups de poing fusent, une bouteille de bière traverse la piste de danse telle une flèche avant de heurter la tête d'une femme de plein fouet. Le D.J. coupe aussitôt ses platines et on n'entend alors plus qu'un fracas de cris et de verre brisé. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, des dizaines d'hommes, dont Fabrice et deux de ses copains sont les premiers à faire partie, bondissent les uns sur les autres, tels deux régiments qui s'affrontent. Déchaînés, les bagarreurs semblent frapper sur n'importe qui. Ce combat général est digne d'un bon western, sauf que le sang et les blessures sont authentiques. Je suis assis en plein milieu de ce champ de bataille, et grâce à la force de ma sérénité, les combattants et les projectiles tournoient autour de moi, sans que rien ne m'atteigne. Je ne voudrais cependant pas tenter le diable, mais la meilleure chose à faire est de rester calme et immobile, car aucun recoin de la discothèque n'est épargné par l'affrontement. D'ailleurs, la seule issue est obstruée par les gens paniqués qui tentent de sortir et par les membres de la sécurité qui essaient d'entrer, sans compter les curieux qui y demeurent postés devant.

Contrairement à un western, la bagarre ne dure pas longtemps, et ceux qui en sont à l'origine finissent par être maîtrisés par Fabrice, ses copains, et les membres de la sécurité. Ce soir, les serveurs feront un peu moins de service, et un peu plus de balayage. D'un air blasé, s'essuyant une plaie sur le menton, Fabrice me dit que ce qui vient de se produire n'a rien de très inhabituel. Il propose ensuite d'aller rendre visite à un ami qui habite derrière la frontière française, à 15 kilomètres d'ici. Nous y finirons simplement notre nuit blanche autour d'un thé. Tandis qu'il prend sa voiture, il me demande de bien vouloir monter dans celle d'un ami. En effet, je dois veiller à ce que celui-ci ne s'endorme pas au volant, car il a copieusement exagéré sur le gin, le whisky et le vin blanc. Nous commençons à rouler, et sans que cela ne tarde, mon chauffeur s'arrête au bord de la route. Le visage dans les

main, courbé en avant, il me dit : « Tu veux pas prendre le volant ? Je suis trop déglingué pour conduire, j'y vois plus rien. »

Je sors pour le laisser glisser à ma place et fais le tour de la voiture pour m'installer au volant. C'est un plaisir de conduire sous la splendide palette de roses et d'orangés que l'aube offre au ciel, surtout que la route est déserte. J'appuie sur le champignon et très vite, nous filons à 120 kilomètres à l'heure sur cette petite route sinueuse de campagne. Étant donné que je suis encore bien sous l'effet des champignons, j'éprouve une sensation formidable de légèreté, d'autant plus que je ne sais pas conduire ! J'ai l'impression de piloter un vaisseau spatial. Je reste néanmoins très concentré sur la route, car je suis extrêmement lucide et donc très prudent. La seule chose que je demande à mon voisin dont les yeux semblent imbibés d'alcool, c'est de passer les vitesses chaque fois que cela est nécessaire. Auparavant, je n'ai conduit que sur une vingtaine de mètres, sur les genoux de papa et quelques années plus tard, pendant cinq minutes, aux côtés d'une instructrice d'auto-école à l'occasion d'une simple démonstration. Après avoir parcouru un bon bout de chemin à travers la beauté des espaces campagnards neuchâtelois, mon copilote me recommande de ralentir, car nous allons parvenir à la douane. Ce seul mot me fait paranoïer, même si mes poches sont vides de toute substance illicite. Sans me poser la question de savoir s'il est préférable de se faire coincer au volant avec plus d'alcool que de sang dans les veines, ou sans permis de conduire, je stoppe la voiture et relaisse la place à son propriétaire. Il est encore très tôt lorsque nous passons la frontière. L'œil encore endormi, le douanier fait semblant de lire nos cartes d'identité avant de nous laisser passer.

## Misère dans la cité du luxe

Peu de temps après, me revoilà sur Genève, cité internationale du luxe, destination favorite des stars, des princes et des émirs, où je ne fais qu'errer d'un squat enfumé à un autre, attendre sur les trottoirs des acheteurs de fumée qui ne viennent pas, et m'asseoir sur des bancs en regardant vivre la ville, tout en rêvant d'une existence constructive où rien ne serait terne. Je distingue des mines défaites derrière les vitres sombres de grandes limousines. Ces gens ont beau bénéficier de plusieurs milliers de fois ce qui leur est nécessaire pour vivre, ils sont prisonniers dans un flot incessant de tourments en tout genre. Je vois bien que leur existence n'est pas moins misérable que la mienne.

Dark est de plus en plus souvent absent ; il devient donc difficile de se procurer du cannabis. De plus, la police commence à sévir dans notre zone habituelle de vente. De ce fait, nous n'avons plus de sous. Frank prend ses repas dans le restaurant où il travaille, et parvient rarement à nous ramener de quoi manger. Les temps se font plus durs.

Une fois, alors que j'attends des acheteurs, au sein d'une bande de jeunes gens, une voiture arrive. Elle roule lentement, et s'arrête près de nous. Deux policiers en civil en sortent, comme deux toasts d'un grille-pain, qui nous sautent toujours dessus au moment où l'on s'y attend le moins. Il y a 60 grammes de haschich dans le sac que j'ai à l'épaule. Je suis condamné à demeurer immobile, car si je cours, je deviendrais immédiatement suspect. Les deux policiers s'avancent vers le groupe d'individus dans lequel je me trouve, carte officielle à la main. Ils nous demandent, en échange, de montrer notre pièce d'identité. Le premier la montre, ils le fouillent minutieusement, le second montre la sienne, ils le fouillent également et trouvent sur lui une belle plaquette de haschich. Il est grillé. On l'embarque alors dans le « grille-pain ». À cet instant, je déplore déjà ma marchandise et le fait d'avoir un casier judiciaire. Je leur montre à mon tour ma carte et me prépare à leur remettre mon sac, la tête basse, quand l'un d'eux déclare à son collègue : « Il n'est pas connu de nos services, celui-là, il peut s'en aller. »

Souvent, je me retrouve seul dans un coin calme et, avec ou sans cannabis, je médite sur la situation de mon existence. Je la trouve profondément dépourvue de sens, particulièrement inintéressante, et même crasseuse. Une fois de plus, je me sens sale dans la tête, le mode de vie que j'adopte ne me plaît pas du tout. Je ne vois que des gens qui n'ont rien à dire, qui mentent, qui font des choses malsaines. J'ai envie de devenir quelqu'un de sain. Souvent, je me mets à penser que je renonce à tout ce qui n'est pas bon et impur, et que je deviens une personne « parfaite », ou en tout cas irréprochable. Il est excellent de laisser aller les choses, mais *se* laisser aller n'a rien de bon.

Frank et Stéphane se sont absentés quelques jours, durant lesquels je reste seul à l'appartement. Il ne me reste plus qu'un franc, et le réfrigérateur est vide. Tel un cafard, j'en suis réduit à fouiller les fonds de placards, mais à la différence de ces petites bêtes, quelques miettes ne constituent pas pour moi un grand festin. Par miracle, une petite boîte de haricots semble avoir été oubliée derrière quelques emballages vides. De plus, elle n'est pas encore périmée. Demain, je pourrais aller en ville et me débrouiller à trouver quelque chose à me mettre sous la dent, mais je n'ai pas envie. J'en ai assez

de prendre l'autobus pendant plus d'une heure chaque jour pour aller traîner dans un coin ou dans un autre, afin de trouver de quoi subvenir à mes besoins. J'en ai marre de cette existence aussi stupide que misérable dans laquelle j'ai le sentiment de perdre mon temps. Je ne veux plus de la grisaille de Genève et de tous les gens malsains que j'y fréquente. Accablé par ces pensées aussi mornes que ma vie, je laisse tomber mes yeux sur un objet très coloré. C'est une boîte de crayons de couleur sur laquelle une photo montre la montagne suisse par excellence, dont la forme est mondialement connue : le mont Cervin. La vue de cette géante pyramide enneigée qui se dresse noblement dans un ciel azur me donne une violente envie de prendre l'air, de croquer la nature à pleines dents.

## Le hasard, meilleur des guides

J'ai tout à coup une idée, que je mets aussitôt à exécution. Je déplie une carte de la Suisse, que je pose par terre. Je sors la dernière pièce de un franc qui me reste, et la lance en l'air. J'ai préalablement pris une ferme détermination : « Où que cette pièce puisse tomber sur le territoire suisse, j'irai au centre de la surface qu'elle recouvre, même si c'est au milieu d'un lac ! » Quand la pièce retombe, je trace son contour à l'aide d'un crayon, de manière à en trouver facilement le centre. Elle a choisi de m'emmener dans le canton du Valais. En son centre, se trouve un col montagneux haut de 3256 mètres ! Bien que nous soyons le soir, je pars tout de suite, avec un gros vieux manteau à fourrure épaisse. C'est un jeune Parisien travaillant également pour Dark qui me l'a offert lorsque le climat commençait à se faire froid. Avec moi, je ne prends que la carte, ma pièce de un franc et une pièce d'identité. À la gare, je croise un copain de Genève qui se rend à Lausanne. Je passerai la nuit chez un ami à lui, et le lendemain, 19 octobre 1994, je me rends de bonne heure à la gare de Lausanne.

Peu après, je suis à bord d'un train qui me mènera jusqu'à Sierre, d'où je ferai du stop jusqu'à Zinal. Ensuite, sans entraînement, sans préparation, sans affaires et surtout sans conscience, je m'attaque à la grande montagne, en m'engageant dans la solitude d'un chemin qui semble se diriger vers le centre du petit cercle de la carte. J'ai le ventre vide, mais suis si heureux de sortir de la morosité urbaine pour trouver la fraîcheur saine de l'air montagnard que j'avance avec énergie. Après une longue marche, je remarque avec joie que je suis intégralement enveloppé par la nature ; il n'y a pas le moindre maison en vue. Je n'ai pas croisé une seule personne non plus.

Tout à coup, le chemin se sépare en deux. Ma carte n'est pas précise, mais je pense que je dois prendre à droite. À cet instant précis arrive un groupe de quatre jeunes montagnards aux tenues très adaptées. Équipés pour la haute montagne, ces habitants de la région sont des accoutumés de la randonnée. Ils doivent être assez surpris de croiser un petit vendeur de haschich de Genève venu se perdre ici, avec des chaussures noires coquées, des vêtements urbains, une coupe de cheveux à la Bob Marley et des piercings plein la face. Quand je leur explique la raison qui m'a amené ici et leur montre la carte, ils m'indiquent que le chemin de gauche mène droit vers l'endroit choisi par ma pièce de un franc : le col de Tracuit. Comme ils connaissent bien la région, je leur fais tout naturellement confiance, et puisqu'il s'agit du chemin qu'ils empruntent, ils me proposent amicalement de les accompagner. L'un d'eux me fait remarquer : « Il faut croire que c'est ton destin qui nous a poussés à te croiser ici. »

Avant de se mettre en marche, mes nouveaux compagnons constatent que les fardeaux dont je suis chaussé ne sont pas du tout appropriés à la marche qui nous attend. En effet, mes lourdes chaussures durement usées par les soirées techno laissent entrer toute l'humidité du sol. L'un des jeunes randonneurs a dans son sac des baskets supplémentaires. Par « hasard », elles sont à ma pointure. Il me les prête pour le plus grand soulagement de mes pieds. Grâce à elles, je me sens deux fois plus léger.

C'est un régal d'être en compagnie de ces jeunes gens qui sont sains et avenants ; ils ne boivent pas de bière, mais de l'eau de source, ils n'aspirent pas de fumée de haschich, mais l'air pur de la montagne, ils ne croquent pas de buvards, mais des barres de céréales.

Un peu plus tard, nous faisons une pause, durant laquelle chacun me partage ses copieux sandwiches, ses barres énergiques, ses pommes et sa gourde. Ayant regagné de précieuses forces, nous reprenons le sentier, qui se fait de plus en plus escarpé. Plus loin, il laisse place à de gros rochers qui penchent dangereusement au bord du ravin. Nous prenons notre élan pour bondir de l'un à l'autre, tout en prenant garde de ne pas perdre notre équilibre. Plus tard, nous progressons plus lentement, car le chemin se fait très abrupt, et la fatigue commence à nous essouffler. Pour moi, cette randonnée se transforme peu à peu en calvaire, car je n'ai pas l'habitude de grimper les hautes montagnes. Je crache mes poumons à chaque pas, et suis si lourdement accablé par l'épuisement que je n'ai plus la force d'admirer le paysage exceptionnel qui s'étend tout autour de nous, jusqu'à un horizon tracé par la blancheur féerique de la neige. Nous traversons des nappes blanches, comme si nous nous apprêtions à franchir cet horizon. Bientôt, la

neige recouvre tout le relief, sans épargner le chemin, et un vent froid se lève, nous glaçant cruellement le visage. Chaque pas est une douleur, chaque respiration est une lamentation. Néanmoins, je serre les dents. Je m'efforce de ne pas ralentir la progression de notre groupe ; je sais que cette ascension m'est purgative, aussi bien physiquement que mentalement. Jusqu'à présent, le lancer de ma pièce ne m'a donné que de la pureté, de l'espace, de la liberté et de la salubrité. Je lui ferai confiance jusqu'au bout.

La couche de neige s'épaissit à mesure que s'amincit mon énergie, tandis que la température baisse au même rythme que mon courage. Finalement, mon corps n'arrive plus à suivre ma détermination. Je suis obligé de marquer des arrêts, les mains appuyées sur mes genoux qui ne peuvent plus répondre de rien, haletant comme un chien qui meurt d'épuisement. Une tempête de neige nous tombe dessus comme un raz-de-marée. Nous ne distinguons plus rien à quelques mètres devant nous. Dans ce nuage de neige et de vent glacé, j'ignore comment font mes compagnons pour s'orienter. Avec ce déluge de flocons hostiles, c'est la montagne tout entière qui semble vouloir nous interdire son accès. Chaque pas est une torture pour les pieds, les jambes, et même le torse. Le tamisage obscur de la lumière du jour indique que le soleil vient de se coucher. Je commence à espérer très fort l'apparition d'un refuge à travers le manteau sombre qui nous entoure, mais me refuse à le faire savoir. Comme si l'un de mes compagnons avait lu dans mes pensées, il m'informe qu'il n'y a pas le moindre abri avant d'arriver au col. Je comprends que si je m'étais aventuré seul sur cette montagne, je ne m'en serais sans doute pas sorti vivant. Cette pensée ne me donne toutefois aucune angoisse, car je me sens protégé, grâce à la voie vertueuse que je m'efforce de suivre, dans laquelle mes intentions sont pures.

Étant donné la difficulté de notre progression, il est déjà tard, de ce fait, il n'est pas prudent de faire de pause avant d'arriver au refuge. Bien qu'on me précise que le trajet restant à parcourir est court, je préfère ne pas y croire. Refusant toute mauvaise surprise, je considère cette parole comme un simple encouragement. J'ai tellement vécu au milieu des menteurs et des beaux parleurs que je finis même par ne plus accorder de crédit aux gens honnêtes. Quelques minutes plus tard, la vue subite d'une silhouette rectangulaire à travers la tempête me réchauffe le cœur. Je ne sens plus mes jambes, mais les derniers mètres se font automatiquement, grâce à l'adrénaline engendrée par la joie d'être arrivé. Lorsque nous entrons dans la cabane de Tracuit, je m'effondre d'épuisement à même le sol, avant même d'avoir la

joie de découvrir que notre abri comporte des réchauds, des couvertures, et des vivres.

Le lendemain, nous dévalons la descente comme de jeunes chamois, jusqu'à la vallée. Le ciel est sans une tache, permettant au soleil de régner de toute sa beauté. Comme j'en suis tout proche, je ne résiste pas à la tentation de faire un peu de stop jusqu'à Zermatt. C'est un village de montagne célèbre pour ses palaces et ses boutiques de luxe, pour sa station de ski, mais surtout, pour sa vue imprenable sur la plus belle montagne de Suisse, dont le sommet se dresse fièrement dans les cieux à 4478 mètres d'altitude : le Mont Cervin.

Il m'est hélas impossible de rester dans ce lieu privilégié de toute beauté et de tout repos, car je n'ai qu'un franc et que tout y coûte une fortune. D'ailleurs, cette pièce, qui a su tomber où il fallait, tout en se moquant bien de quelle face montrer aux autres, je la dépense pour envoyer un petit bonjour de Zermatt à Natacha. Une fois la carte postée, la seule chose qui soit à ma portée est d'admirer la beauté du décor, d'y respirer le bon air et de m'y déplacer. À regret, comme une pierre lancée en l'air qui finit irrémédiablement par retomber vers le sol, il me faut retourner dans la grisaille genevoise.

## Le tour du lac

À peine de retour dans l'appartement de Frank, je suis replongé dans la même misère qu'avant. Mon expédition dans la neige n'est plus qu'un rêve au sein de la médiocrité de mon existence. Aucune nouvelle de Frank et Stéphane qui ne sont toujours pas revenus. Me voilà donc relégué à la case départ, avec les haricots en moins.

Tout seul, sans vivres et sans ressources, j'analyse ma situation. Je suis assis dans un coin de cet appartement, où l'on n'entend que quelques bruits de tuyauteries, le moteur du réfrigérateur qui tourne pour garder au frais quelques emballages vides, et le claquement des stores que le vent fait onduler. Je refuse de moisir à cet endroit. Je pourrais choisir de méditer et d'attendre que les choses se passent, mais je ressens une incoercible volonté de mouvement. Je veux bouger, je veux marcher, je veux partir. J'enfile mon manteau et saute dans le bus jusqu'au pont du Mont-Blanc, en plein cœur de Genève. Bien qu'il soit onze heures du soir, une pâtisserie est encore ouverte. La délicieuse odeur qui en émane m'attire à l'intérieur comme

une abeille dans une ruche : « Bonsoir Madame ! Est-ce que j'oserais vous demander si à tout hasard il vous reste des invendus ? » Un pain au chocolat aussi savoureux et aussi dur qu'un morceau de carton me tiendra lieu de repas.

Cette fois, je n'ai plus de pièce à lancer. Je décide tout bonnement de faire le tour du lac Léman à pied, jusqu'à revenir au pont du Mont-Blanc. Cela me permettra de voir de nouveaux paysages et de nouveaux visages pendant tout au moins plusieurs jours, car le lac a un périmètre de cent soixante-sept kilomètres. Je n'ai aucune certitude de trouver mieux qu'à Genève, et je perds un abri chauffé, mais si ma vertu est bonne, je serai abrité et même nourri où que j'aille. En tout cas, si j'étais resté enfermé dans l'appartement de Frank, je n'aurais certainement pas eu beaucoup de chance de trouver mieux que la misère dans laquelle je nage depuis suffisamment longtemps. Enfin et surtout, j'ai l'impression d'avancer. Je ne sais pas où je vais, mais au moins, j'avance.

Après avoir longé les propriétés de quelques milliardaires – interdisant tout accès au lac –, je sors de Genève, sans quitter le bord de la route nationale. Celle-ci est parfois éclairée par des phares d'automobiles, qui la nuit, deviennent de grosses bêtes sans âme, au rugissement régulier et au regard aveuglant.

Il fait sombre, car le ciel est couvert, mais toutes les centaines de mètres, un phare me guide dans cette mer de bitume. Je n'ai rien, ni dans le ventre, ni dans les poches, ni ailleurs. Pour cette raison, je me sens véritablement libre. Cette pensée me donne de l'énergie et une grande quiétude. Je n'ai rien, je ne cherche rien, je viens de nulle part, je ne vais nulle part. Je savoure pleinement la merveilleuse sensation que j'éprouve alors, et qu'il serait impossible de partager. Je goûte à la joie de la solitude de la manière la plus profonde qui soit. Une fine pluie commence à tomber. Je l'accueille avec mon plus grand sourire ; ses petites gouttes rafraîchissent agréablement ma tête chauffée par l'effort de ma marche rapide. Peu après, comme par peur de m'importuner, les nuages retiennent leur pluie. Dans mon élan d'énergie, je décide de fixer la première étape à Lausanne, située à 60 kilomètres de Genève.

Les pas deviennent de plus en plus pénibles, les bornes kilométriques paraissent s'espacer de plus en plus. Cette nuit du 20 octobre 1994 n'en finit pas de durer. Afin de tromper la douleur qui commence à me peser lourdement, je nourris mon mental de pensées agréables. Je pense à mon cousin Nathan vivant sur Lausanne – le grand frère de Serge –, qui m'accueille



avec sa chaleur et son sourire habituels. J'imagine que je mange du fromage. J'ai une indescriptible envie de fromage fondu. Je ne parviens plus à me défaire de ce désir de fromage qui me réchauffe le ventre. Il m'est toutefois très difficile d'ignorer la douleur lancinante de mes pieds qui semblent se broyer à chaque pas. L'asphalte s'acharne sur mes talons comme un marteau avec une cadence insoutenable.

Quand pointe le jour nouveau, je suis insupportablement torturé par la fatigue et la faim. Marcher devient une épreuve presque inhumaine, je boite tant mes pieds me font souffrir. Plus j'avance, plus j'ai l'impression de me rapprocher de l'enfer. Mon gros manteau pèse maintenant près d'une tonne. Je rêve d'un copieux petit déjeuner, mais surtout et encore, de fromage fondu ; il n'y a que l'eau de quelques fontaines rencontrées en chemin dans mon estomac. Il est sept heures, je viens de parcourir tout juste quarante kilomètres sans le moindre arrêt.

En entrant dans la petite ville de Rolle, j'enrage, car je n'ai plus du tout la force de poursuivre. Mon abdication tombe aussi fermement que le coupe-ret d'une guillotine, à tel point que je ne tente même pas l'auto-stop. Mon tour du lac avorte ici ; je file directement attendre le prochain train pour Lausanne. Je suis si mécontent de n'avoir pas été capable de m'en tenir à ma décision que j'en oublie la douleur des pieds en boitant les cent mètres qui me restent à parcourir jusqu'à la gare. Le train est rempli d'étudiants et d'écoliers dont les coiffures soignées, les tenues vestimentaires sophistiquées et la virulence des parfums contrastent fortement avec moi.

## La fin de la faim

Les rues très escarpées de Lausanne finissent de m'achever. Quand je sonne à la porte de chez Nathan, le silence est seul à me répondre. Il semble accentuer l'effet de vide qui sévit dans mon estomac. Je ne tiens plus, j'ai besoin de croquer quelque chose et de boire de la vitamine. Asservi par la faim, je vais emprunter quelques barres de chocolat et du jus d'orange dans un supermarché. En glissant discrètement ces aliments à l'intérieur de mon manteau, je n'éprouve aucune honte, car je sais que je les rembourserai en temps voulu. Cependant, ce geste me déplaît, car il n'est pas convenable et abusif. En tout cas, je ne serai plus jamais capable de voler. L'idée de s'emparer volontairement de quelque chose qui appartient à autrui relève d'un état d'esprit particulièrement néfaste. Cela entache inévitablement l'ensemble de sa conduite de vie. Si je volais, j'aurais l'impression de me

voler moi-même, je détruirais ma vertu comme si je crevais mes propres yeux. Je préfère infiniment être volé que d'assumer la responsabilité d'un vol.

En sortant du magasin, je m'assieds sur des escaliers pour savourer le meilleur chocolat et le meilleur jus d'orange du monde. Quand on est affligé par la faim, quoi que l'on mange est ce qu'il y a de meilleur au monde. Loin de calmer ma violente faim, ce petit encas n'a fait que l'exacerber. Je continue de briser mes pieds en allant instinctivement jusqu'à un restaurant cafétéria.

Les parfums succulents des mets me chatouillent tant les narines qu'il m'est difficile de patienter. Le restaurant foisonne de monde, des plats habilement présentés dansent autour de moi, narguant mon appétit au plus haut point. Les gargouillements du ventre sont aussi effervescents que l'ambiance qui règne entre les buffets de la salle. Ils sont copieusement approvisionnés et chaque client est libre de se servir comme bon lui semble. Il y a des salades, des viandes, des légumes, des tartes, du birchermüesli (spécialité typiquement suisse, à base de céréales, de fruits secs et frais, de lait, de yoghourt, etc.), des jus fraîchement pressés de poire, de pomme, de pamplemousse, de mandarine. Machinalement, je fais comme tout le monde. Je donne vie à mon rêve. Il n'y a pas le moindre sou dans ma poche, mais j'ai une telle envie de me repaître d'un bon plat chaud que je ne réfléchis pas un instant. Une seule pensée défile furtivement dans mon esprit : « Sers-toi, tu as si faim et tu es si clair dans ton esprit que rien ne pourra t'empêcher de manger cela ! »

Un plateau fumant de bonnes victuailles dans les mains, je prends place dans la file d'attente aux caisses, l'air sûr de moi. Alors qu'arrive mon tour, je prends soudainement conscience de l'incongruité de ma situation. Quand la caissière m'indique : « Treize francs soixante-cinq, s'il vous plaît », j'ai l'air très stupide, et ma réaction l'est tout autant. Je ressens un désagréable malaise, non pas parce que je n'ai pas les moyens de payer, mais parce que je mens. Je mets les mains dans les poches, je fais semblant d'y fouiller et de tâter hâtivement mes autres poches, je fronce les sourcils en prenant un air navré :

- « — Bon sang où est-il ? Je... C'est trop bête... J'ai oublié de prendre mon portefeuille avec moi.
- Ah ? Heu... Tout ce que je peux vous proposer, c'est de nous laisser une pièce d'identité que vous récupérerez en revenant régler.
- Entendu, c'est la seule chose que j'ai sur moi d'ailleurs. »

Je lui remets ma carte d'identité française, comme s'il s'agissait d'un dernier billet de banque improvisé, ou plutôt d'un chèque sans provision. Il me reste la carte suisse. J'ai beau avoir deux « atouts dans mon jeu », je ne gagne toujours pas de « jetons ». Enfin rassasié, je retourne chez Nathan. Il n'y a toujours personne, je décide d'attendre. Il est environ deux heures de l'après-midi. Je m'assois et me frotte les yeux en bâillant. Soudainement, quelqu'un me réveille. Il fait déjà nuit. Je comprends alors que je me suis endormi aussi vite que mes yeux se sont fermés, sans m'en rendre compte. Je ne vois pas le visage de la personne qui se tient au-dessus de moi, car il est masqué par un effet de contre-jour. Quand il me parle, je reconnais néanmoins instantanément la voix pleine de chaleur et de compassion de mon cousin. Avant que je ne lui raconte quoi que ce soit, il m'invite à aller manger « un morceau ». Le morceau en question est une merveilleuse fondue de fromage. Ce n'est qu'en trempant mes bouts de pain dans le mélange onctueux de Vacherin et de Gruyère que je fais le rapprochement avec le désir de fromage fondu qui m'a tant hanté la nuit passée.

Lorsque je prends un bain dans le petit appartement de Nathan, je suis dans le monde des dieux. Il en est de même quand je m'installe dans un bon lit bien moelleux avec une couette bien chaude. Je souhaiterais ne pas m'endormir trop vite tant je voudrais profiter de cette délicieuse sensation de bien-être, accrue du fait de toute la douleur expérimentée le matin même. Cependant, madame Morphée n'attendra pas un instant pour me transporter dans son monde.

## Qui paye ses dettes s'enrichit

Le lendemain, je prends le train jusqu'à Yverdon-les-Bains. Le motif de ce déplacement est de rendre à César ce qui est à César. Ce sera aussi l'occasion de voir un peu comment cette petite ville a évolué depuis que je l'ai quittée. Ici, César s'appelle Céline. Il y a un peu plus d'un an, je m'étais amusé à lui enlever l'une de ses bagues pour la mettre à l'un de mes doigts. Je comptais la lui rendre dès le lendemain, mais je ne l'ai plus revue, et depuis, la bague est restée sur mon doigt, en compagnie des autres ferrailles qui alourdissent inutilement ma main. D'ailleurs, lassé d'avoir la main lourde, j'avais il y a quelques temps, choisi une ou deux bagues et m'étais débarrassé des autres. J'ignore où cette fille habite dans cette ville qui compte près de vingt-quatre mille habitants, ni même si elle y est toujours. Je reste toutefois confiant, comme s'il n'était pas envisageable de la man-

quer. Je me sens comme l'eau d'un fleuve qui ne peut pas passer à côté de la mer.

Le soir, je croise quelques anciennes connaissances. Ensuite, je me rends dans une grande soirée musicale organisée à la sortie de la ville. Cette manifestation ne m'intéresse pas du tout, mais je sens que Céline ne doit pas en être loin. L'entrée est chère, mais tout se passe pour le mieux :

- « — Bonsoir ! Je n'ai pas d'argent, mais je cherche quelqu'un. Comment je peux faire ?
- Il faut payer pour entrer.
- Mais je n'ai pas un centime.
- Bon vas-y, passe ! Mais ne dis rien à tes copains ! »

L'obstacle évaporé comme par enchantement, j'entre dans la fête. Je croise quelques têtes déjà vues du temps où j'habitais la région. Tout à coup, Céline s'approche de moi, et nous nous saluons comme si nous nous étions vus la veille. Quand je lui rends sa bague, elle s'étonne : « C'est vrai, elle était à moi ? Je ne m'en souviens plus du tout. » Qu'elle s'en souviennne ou pas est sans importance, l'essentiel est fait ; ma mission a été remplie. Maintenant, il faut songer à accomplir la suivante : rembourser le supermarché et la cafétéria.

Un groupe de jeunes gens m'invite à passer la nuit au chaud. Le lendemain, comme pour finir de répondre pleinement à ma volonté de fromage, j'ai droit à du fromage à volonté. Nous déjeunons autour d'une délicieuse raclette, agrémentée de pommes de terre, d'oignons et de cornichons. À l'arrivée de la nuit, je tente de faire de l'auto-stop pour retourner sur Lausanne. Afin de ne pas perdre de temps pendant que je tends le pouce, je marche le long de la route. Les kilomètres défilent et mon bras se fatigue. L'heure avance, les voitures se font très rares sur la petite route qui traverse la campagne jusqu'à Lausanne. Au lever du jour, j'entre dans la capitale vaudoise, le corps animé par une étrange espèce d'énergie, malgré la fatigue musculaire. Cette force acquise par mes longues marches me donne l'impression de pouvoir traverser la ville entière d'un seul pas. Je viens de parcourir trente-cinq kilomètres à pied, mes chaussures semblent avoir rendu l'âme.

Ce matin du 24 octobre 1994, je descends allègrement les rues pentues du centre-ville. Avant même de songer à trouver le moyen de payer mes deux petites dettes, j'aperçois une femme, debout au milieu des pavés avec une pile de journaux dans la main, criant à l'attention des piétons : « Macadam journal ! Le journal des sans ressource et des chômeurs en fin de droit ! »

Surpris et ravi de constater qu'il est possible de vendre ce journal sur Lausanne, je lui bondis dessus :

- « — Salut ! Ça existe le Macadam, ici ?
- Ben ouais, tu vois !
- Ça marche bien ?
- Ça va pas trop mal, c'est encore assez nouveau ici.
- Je serai intéressé de le vendre justement...
- Si t'es suisse et que tu touches rien, même pas le chômage, ça devrait pas poser de problème !
- Je réponds bien au profil alors. Tu peux me dire où il faut s'inscrire ? »

Dans l'heure qui suit, j'ai mon badge et mes vingt premiers journaux, gentiment prêtés par Carmen, la responsable du Macadam pour la Suisse. Les gens sont si généreux, il fait si beau et je suis de si bonne humeur que ma pile est vendue dans l'heure. Comme beaucoup de mes clients refusent que je leur rende la monnaie, je me retrouve avec une nonantaine de francs (environ soixante euros). Grâce à cette somme, je peux largement rembourser mes vingt journaux et m'en procurer d'autres, que je finis de vendre avant la tombée de la nuit. Ensuite, je m'offre un bon repas dans la cafétéria où m'attend sagement ma carte d'identité.

J'ai enfin de quoi subvenir décentement à mes besoins. Je loue une chambre dans un hôtel à bas prix, situé près du lac. Le jour suivant, j'achète des sachets de camomille et de tilleul, du miel de montagne, du lait concentré et du chocolat, dans le supermarché où m'attend ma dernière dette. Rapidement, je pourrai aussi m'offrir diverses nécessités, comme une paire de chaussures – dont la marque, « Vagabond », me va à merveille –, un abonnement mensuel pour l'autobus, un réveille-matin, et des articles d'hygiène.

Jamais je ne me suis senti si bien et si clair. Je n'ai pas d'ami, mais n'en ai pas besoin, la solitude me convient parfaitement. Le jour, je vends tranquillement mes journaux, fidèle à mon poste, tout en haut de la rue du Petit Chêne. À midi, je vais me confectionner un sandwich dans un parc. Quand le soleil se couche, je fais quelques courses ou je me rends à la cafétéria. Ensuite, je prends l'autobus pour regagner ma petite chambre, où j'entrepose sur le rebord extérieur de la fenêtre les aliments qui doivent rester au frais. Je ne sors de ma chambre que pour aller au fond du couloir, prendre une bonne douche. Après, c'est l'heure de la tisane et d'un petit joint, le seul de la journée.

Je n'ai aucun besoin, aucun problème. Je n'avais jamais été aussi bien que durant cette période de solitude, où je vis on ne peut plus simplement, bien que je n'en sois alors pas conscient. Je réalise néanmoins que le bien-être intérieur que confère la vertu, notamment le fait de demeurer parfaitement honnête en toutes situations, constitue la plus grande des richesses.

## En plein cœur de la société

Un vendeur du Macadam journal est généralement perçu comme étant en marge de la société. On considère qu'il ne fait pas vraiment partie de notre société parce que son mode d'existence s'inscrit dans un schéma un peu particulier. Que signifie faire partie de la société ? Cela ne signifie pas travailler, puisqu'un vendeur de Macadams passe ses journées à vendre, sans même s'asseoir. Cela ne signifie pas percevoir un salaire, sinon les enfants ne feraient pas partie de la société. Dès l'instant où l'on est en relation avec des individus, quoi que l'on fasse, on est en société.

De toute façon, ce ne sont là que des concepts. Selon moi, la seule chose qui compte est d'être clair dans sa tête et respectueux des autres. Je me fiche donc bien de quelle catégorie, classe, groupe, espèce ou panier dans lequel les uns ou les autres veulent bien me mettre. Cependant, par le biais de cette activité, personne n'est au cœur de la société autant que je le suis, sinon les autres vendeurs de Macadams. Je suis plongé du matin au soir en plein milieu de la fourmilière humaine. Il n'est pas possible d'être mieux placé pour voir et partager la réalité quotidienne de tout le monde. Entre deux ventes, j'ai tout le loisir d'être ouvert et attentif à tous les éléments qui constituent l'organisation de la communauté humaine. Je vois des hommes en cravate qui marchent à toute vitesse vers leurs bureaux, le visage totalement absent tant leur mental est déjà en train de travailler ou de planifier le programme de la journée. Je vois des livreurs qui tentent de résoudre les casse-tête de leurs bons de livraison pendant que le diesel de leur camion se gaspille dans l'air de la rue. Je vois des écoliers qui se déchaînent avant d'entrer en classe, en jouant au chat et à la souris. Je vois des amoureux qui se retrouvent et s'étreignent avec passion, d'autres qui se querellent et se séparent, le cœur noyé de chagrin. Je vois des petites vieilles affublées comme si elles allaient défiler pour un concours de haute couture. Je vois des petits vieux marcher à tâtons et regarder tout autour d'eux avec un air de constante méfiance, comme s'ils progressaient en terrain ennemi. Je vois des promeneurs qui étranglent leur chien avec la laisse sans le savoir, alors

que celui-ci tente désespérément d'évacuer ses besoins. Je vois le cafetier qui ouvre sa brasserie, le fleuriste qui attend le client sur le pas de sa boutique, l'employé de la voirie qui balaye les feuilles mortes, l'alcoolique qui cherche un bar où il n'a pas encore d'ardoise, le touriste perdu qui arrête les piétons pour leur solliciter des indications sur son plan de ville tout écrit en japonais.

Du matin au soir, j'observe. Je découvre et je considère la société sous toutes ses coutures. Ma position privilégiée – si je puis dire – me permet d'apprendre mieux que quiconque à connaître le monde, à connaître notre société dans son aspect le plus profond et le plus pratique. Paradoxalement, je ne m'y investis pas, ou plus exactement, le moins possible, car puisque que je suis dedans, j'en fais indissociablement partie.

Les analyses que je tire de ces observations constituent une grande richesse que je garde pour moi, non par égoïsme, mais parce que personne n'écoute ceux qui sont dans la rue. On préfère écouter ceux qui, enfermés à longueur de journée dans des bureaux, rivés en permanence devant des écrans d'ordinateurs, confinés dans un espace confortable, établissent de grandes théories scientifiques compliquées. Ceux-là sont enfermés avant tout dans leurs rêves ; ils ne parlent jamais de relations humaines de manière simple et concrète, ils ne savent pas proposer une idée sans parler de gains financiers, ils ne font que cracher des chiffres qu'ils enrobent de beaux discours vides, comme une pilule enveloppée de substance sucrée pour être avalée facilement.

En tout cas, une compréhension juste de la réalité ne peut être que le fruit d'une observation faite par soi-même et d'un mode de vie convenable, donc vertueux. Autrement, si un texte suffisait, l'humanité entière l'aurait depuis longtemps lu et serait parvenue au parfait éveil.

## La base de la voie de la sagesse

Les personnes qui vivent de la charité d'autrui ont cela de bénéfique qu'ils donnent l'occasion aux gens de pratiquer la générosité. Celle-ci ne consiste pas tant à donner, mais plutôt à se défaire de ce que nous avons, plutôt que d'y développer de l'attachement. Renoncer aux possessions est donc la meilleure forme de générosité, puisque nous ne gardons rien pour soi. En renonçant à tout ce qui est susceptible d'engendrer de l'attachement, nous considérons – par conséquent – les choses avec beaucoup plus d'objectivité.

De ce fait, les nombreuses croyances erronées que nous avons tous cessent d'être alimentées par le carburant des attachements. Ainsi balayé de la poussière des convictions toutes faites, le mental parvient aisément à développer de profondes compréhensions sur la réalité. Voilà pourquoi la générosité constitue véritablement le fondement de la voie qui mène à la sagesse et à la compréhension de toutes choses.

## Une vie d'araignée

En vendant un journal de rue, on est constamment dans la rue, quel que soit le climat, et toujours debout. En revanche, il n'est pas la peine de courir après ses clients. Ce sont eux qui viennent à soi. On est comme l'araignée qui attend patiemment que sa nourriture tombe dans sa toile.

Tout au long de la journée, des gens de toutes sortes passent. Il y a ceux qui font les sourds et les aveugles, ceux qui disent « je n'ai pas le temps ! » sans que je leur dise quoi que ce soit, ceux qui offrent leur sourire, ceux qui offrent un franc sans s'arrêter, ceux qui s'arrêtent juste pour converser un peu ou pour demander une rue, et bien entendu, ceux qui achètent le journal. Rares sont ceux qui le lisent, car il s'agit surtout de soutenir celui qui le vend. Parfois, il m'arrive d'en récupérer dans une corbeille, en bon état, pour le revendre. Il faut toutefois vérifier que les mots croisés n'ont pas été faits.

Ainsi, se succèdent des individus de toutes mentalités. Certains sont plutôt avenants...

- « — Bonjour M'sieurs Dames ! Un p'tit journal pour les sans-abri ?
- Mais certainement ! Tenez, gardez la monnaie, et ne me donnez pas le journal, car je l'ai déjà acheté deux fois ce mois-ci ; vous pourrez le revendre à quelqu'un d'autre. »

...Certains cherchent à savoir...

- « — Bonjour M'sieurs Dames ! Un p'tit journal pour les sans-abri ?
- Comment être sûr que l'argent va bien aux sans-abri ?
- Il est devant vous, le sans-abri !
- Vous êtes vraiment sans-abri ?
- Je ne le suis plus, grâce à vous ! »

...D'autres ne réfléchissent pas beaucoup...



- « — Bonjour M'sieurs Dames ! Un p'tit journal pour les sans-abri ?  
— J'entretiens pas les fainéants, moi !  
— Tenez, prenez mes journaux et tentez d'en vendre pendant une petite heure seulement. Vous me direz ensuite où est la fainéantise.  
— Pour qui tu me prends ? Je me rabaisse pas à mendier, moi !  
— Je ne tends pas la main. »

Ainsi, certains jours, il y a beaucoup d'insectes dans la toile, d'autres jours, il y en a peu.

## Des attachements encore nombreux

Mon petit sac en tissu ne parvient plus à supporter les grosses piles de journaux que je lui insère. La poubelle située sur mon point de vente m'en fournit un nouveau, usagé certes, mais encore tout à fait utilisable et bien assez robuste. Il me servira pendant tout le temps où je vendrai ces journaux. Cette idée de récupération me plaît. On ne coûte rien à personne, on se satisfait de ce que les autres ne veulent plus. Cela constitue également un très bon entraînement pour ne pas s'attacher à des préférences ; on fait avec ce qui nous est donné. Hélas, j'ai encore beaucoup d'attachements en tout genre, ce qui me poussera encore à acheter des quantités de choses inutiles.

À cette époque, je bénéficie d'un mode de vie qui se prête mine de rien très bien à la méditation. Je pourrai très bien pratiquer à longueur de journée, même pendant la vente des journaux, mais je me contente seulement d'une timide demi-heure de temps à autre. Le prétexte que je me donne est celui de la plupart des gens qui sont encore trop attachés à leurs petits plaisirs pour se lancer sérieusement dans la méditation : « Je pratiquerai la méditation à fond le jour où j'aurai trouvé les conditions parfaites pour cela. » Hélas, personne ne trouve jamais les conditions parfaites pour méditer, cela est complètement utopique.

Quand j'ai les poches vides, ma tête l'est aussi ; je me sens libre et pur comme l'air. J'ai maintenant les poches pleines, et comme je suis encore plutôt aveugle, je ne vois pas l'avidité qui s'installe en moi aussi insidieusement que vicieusement. Le schéma est aussi simple qu'inafaillible : plus on en a, plus on en veut ; plus on en veut, moins on en obtient et donc, plus on est malheureux. Mon avidité restera toutefois relativement raisonnable – si je puis l'exprimer ainsi.

## Randonnée dans les Alpes du sud

Novembre 1994, je prends le train jusqu'à Gap, pour rendre visite à Paul et à Jean-Charles. Pour le voyage, j'ai mis un pantalon pattes d'éléphant en daim, une chemise à fleurs et mon gilet birman en velours. Détachés, mes cheveux en cordes épaisses tombent autour de mes épaules comme les feuilles d'un saule pleureur, et mes piercings, comme toujours, font sur mon visage, l'effet d'une tringle à rideaux. Sur le tronçon Grenoble Gap, je m'installe en 1<sup>re</sup> classe, car les compartiments de 2<sup>nd</sup>e classe sont particulièrement inconfortables. En effet, l'étroitesse des sièges et le surnombre des voyageurs rappellent les trains des pays industriellement sous-développés, et je suis très attaché au confort quand je voyage. Ce train, qui semble avoir connu toutes les guerres, ballotte comme un manège de fête foraine tant les rails sont dans un état déplorable.

Tout à coup, le contrôleur entre dans le compartiment. À mon grand étonnement, il s'agit du moustachu, celui qui nous abandonnait systématiquement en « plein désert » au temps où, avec Jean-Charles, nous tentions d'emprunter le chemin de fer pour aller vendre nos journaux. Prêt à faire stopper le convoi, notre fameux moustachu jette un œil sur le panneau indiquant en gros caractère « 1 », l'air de dire « Eh bien, on ne s'embête pas ! », et sur un ton ironique qui m'est si familier, il me prie, avec une fausse politesse excessive :

- « — Je vous prie de bien vouloir montrer votre billet, s'il vous plaît.
- Mais certainement, Monsieur, certainement ! »

Non sans une certaine jubilation, je présente mon billet de première classe à notre cher moustachu qui en reste médusé. J'ai les moyens de m'offrir ce petit luxe, ce n'est pas tous les jours. Presque bouleversé, impuissant, le pauvre contrôleur a l'air de se demander s'il n'est pas en train de rêver.

En arrivant à Gap, je ne trouve personne, ni au squat, ni au local, qui a été vidé entre temps. Je finis par croiser Natacha, qui m'apprend que Jean-Charles est allé mener la vie de berger dans une montagne des Alpes-Maritimes (dont j'ai oublié le nom). Quand j'entends ces mots, je rêve déjà de quiétude et d'air pur. Je décide aussitôt d'aller le retrouver, en m'y rendant à pied. Elle m'apprend également la disparition de deux individus qui comptaient parmi les plus sympathiques qui m'ont été donné de connaître à Gap. L'un est mort d'une overdose d'héroïne, ce qui me surprend, car je ne savais même pas qu'il touchait à cela. L'autre est mort de froid, dehors pen-

dant la nuit, car il n'avait nulle part où dormir. Au lieu de lui trouver un toit, on s'était contenté de lui donner des médicaments pour dormir...

En me renseignant à une association pour les sans-emploi, avec qui Paul avait de bonnes relations, j'obtiens sa nouvelle adresse, dans un quartier « sensible » au-dessus de la ville. Il est ravi de me voir. Quand je lui parle de mon projet de randonnée dans les Alpes du sud, il veut immédiatement m'accompagner. En effet, désenchanté de la malhonnêteté des gens, qui sont nombreux à avoir abusé de sa confiance, il a tendance à se retrouver très esseulé et à se laisser aller. Il noie son désespoir dans le vin, qu'il consomme alors avec exagération. D'après ce que son expérience lui a montré, les personnes dirigeant les associations prétendues aider les plus démunis visent avant tout leurs intérêts personnels. Lui qui avait une telle volonté et un souhait si authentique d'aider les exclus de notre société, est maintenant dégoûté du milieu associatif, de toutes ses malversations et de toutes ses hypocrisies. Désappointé de ce monde corrompu de toutes parts, il est ravi de cette petite randonnée qui tombe à point nommé, ne serait-ce que pour se changer les idées. Nous dissolvons notre association « Bien pour tous » et nous nous apprêtons à partir, le temps d'acheter des chaussures plus adaptées et une carte au 100 000<sup>e</sup> de la région. Paul a bénéficié d'une voiture, car quelqu'un qui s'apprêtait à la mettre à la casse la lui a donné. Elle est complètement usée, mais elle roule encore. Nous prenons donc la voiture pour aller jusqu'à Briançon (au nord des Alpes-de-Haute-Provence). De là, nous partons à pied. Paul abandonnant cette voiture sur place, nous ne la reverrons plus jamais. Nous nous fixons comme but de regagner Nice à pied.

Pendant quelques jours, nous traversons des espaces magnifiques, désertés par l'homme. Nous gravissons un mont enneigé. Paul est complètement épuisé, mais comme lors de mon ascension à Tracuit, nous ne pouvons pas nous arrêter trop longtemps, car la nuit menace d'imposer son obscurité et son froid glacial ; le chemin est encore long jusqu'au prochain village. Malgré les difficultés du parcours, nous apprécions beaucoup cette petite expédition, qui nous apparaît comme un renoncement provisoire au monde et à ses innombrables absurdités. Nous sommes contents de nous retrouver isolés en pleine nature. De tous les individus qui m'ont été donnés de rencontrer, Paul est le seul qui ne souhaite plus s'investir dans les affaires insensées du monde et qui cherche sincèrement la voie qui mène à la fin définitive de toutes les souffrances, à la paix. Avec moi, il trouve la réciproque. Le soir, avant de dormir, nos conversations ne tournent qu'autour de la méditation, de l'éveil, de la vertu.

Les gens sont si méfiant qu'il est difficile de trouver un hébergement pour la nuit. Nous trouvons très rarement l'hospitalité derrière les portes auxquelles nous frappons. Un soir, après avoir fait le tour d'un village en vain, nous essayons d'aller à la mairie, sans grand espoir étant donné l'heure tardive. Nous frappons. Personne ne répond. Nous frappons à nouveau. Les lieux semblent bel et bien déserts. Une nuit passée à l'extérieur en plein novembre, qui plus est, à la montagne, doit être terrible. Instinctivement, nous tournons la poignée de la porte. C'est ouvert. Nous entrons sans bruit, et refermons la porte derrière nous. Au bout d'un couloir, il y a une belle pièce qui semble être le bureau du maire. Afin de demeurer discrets, nous nous contentons de l'éclairage de la rue principale. Incapables de dompter notre curiosité, nous ouvrons le grand placard du maire, imaginant y découvrir des piles de dossiers en tout genre. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous y vîmes une impressionnante réserve de vins et de pastis ! Nous avons très envie de profiter de l'occasion pour déguster une bouteille de blanc, mais évidemment, il est hors de question d'effectuer un vol, quel qu'il soit. La pièce est très bien chauffée, nous ne pouvions pas espérer mieux pour la nuit. En repartant, nous prenons soin de laisser le lieu tel qu'il était avant notre arrivée, afin de ne pas inquiéter inutilement les personnes qui y travaillent.

Après quelques jours de marche et d'escalade, nous accédons à une longue arête, autour de laquelle est censé se trouver Jean-Charles. Quand je vois des moutons, j'accélère le pas. Plus nous avançons, plus il y a de moutons. Néanmoins, il n'y a toujours pas de berger à l'horizon. Je plaisante en disant à Paul que nous avons vu tous les moutons de Jean-Charles, sans Jean-Charles, qui doit probablement faire sa sieste derrière un rocher. Nous finissons par croire que nous ne sommes pas au bon endroit. Quand nous nous renseignons auprès des moutons, ils ne nous répondent que par de longs bêlements ahuris. Pendant la descente de la montagne, en galopant sur les cailloux, je me foule le pied. La marche devient donc difficile. Quant à Paul, il est exténué. Ainsi, nous abandonnons à trente kilomètres du but. Le plus beau a été effectué. Il ne reste qu'une route nationale jusqu'à Nice, que nous parcourons en auto-stop.

Deux mois plus tard, je reverrai Jean-Charles qui me confirmera qu'il s'agissait bien du bon endroit et de ses moutons, mais il prétendra qu'il était toujours avec eux. Pourquoi Jean-Charles était alors invisible ? Cela restera un mystère.

Après cette randonnée, je retourne à ma vie lausannoise de vendeur de Macadams, tandis que Paul reste à Gap, où il a ses habitudes. Néanmoins, il me rejoindra deux mois plus tard.

## Le piège des symboles

Je croise une jolie vendeuse de Macadams qui se nomme Victoria, comme ma sœur. Au terme de cinq minutes de discussion, elle m'invite à partager son lit dans le squat qu'elle habite, afin de m'alléger les frais de l'hôtel où je dors chaque nuit. En tant qu'honnête homme qui se respecte, je prends sa proposition au mot, en dormant à ses côtés, sans la toucher, ni même la regarder. Ce qui m'a immédiatement plu chez cette fille, est un petit bouddha en pendentif qu'elle porte autour du cou. Je me suis alors dit : « Elle ne peut qu'être une bonne personne. » En arrivant au squat, elle me sermonne, précisant à maintes reprises qu'il ne faut surtout pas consommer de drogues dans ce squat, ni en posséder, ni y entrer sous l'effet d'une drogue, car ici, on ne veut pas d'histoires. Pour la rassurer, je lui dis bien qu'il n'y a rien à craindre de ce côté-là avec moi, et que j'irai ailleurs les rares fois où je voudrai fumer un joint. Il est l'heure de dormir, elle éteint la lumière.

Au milieu de la nuit, je suis réveillé par un bruit de briquet tout près de mes oreilles. Je crois deviner qu'elle tente d'allumer une bougie, mais lorsque j'entends un petit bruit d'aspiration et que mon nez reconnaît une odeur très particulière déjà flairée deux années auparavant, je sais qu'il ne s'agit pas d'une bougie. Je me retourne et vois Victoria en train de fumer une belle quantité d'opium. Tandis que je la regarde d'un air blasé, elle me chuchote, l'air terriblement embarrassé : « Je croyais que tu dormais. Jure-moi que tu ne le diras à personne ! Ici, personne ne le sait. Ce n'est pas tout le temps, mais des fois, je ne peux pas m'en passer. Ça reste entre nous, hein ? »

J'apprendrai aussi qu'elle touche à la poudre, et constaterai qu'elle est la cause d'un nombre inimaginable de conflits dans ce squat, où les occupants sont pourtant d'une gentillesse exemplaire. Il me faudra néanmoins trois jours avant de comprendre que Victoria est une fille pourvue de tous les vices, ne s'intéressant qu'à elle. Je reprendrai donc sans attendre ma valise pour aller retrouver la tranquillité de ma petite chambre d'hôtel. En resonçant au petit bouddha qu'elle porte, je souris de ma bêtise et prends alors conscience du piège que représentent les symboles. Malgré tout, je me laiss-

serai encore avoir par le puissant vice des symboles, qui plus est, encore par des petits bouddhas !

## Trêve de fumeries

Je décide une trêve d'un an : ne pas fumer une seule bouffée de cannabis (donc rien du tout étant donné que j'ai définitivement stoppé la cigarette voilà plus de deux ans) durant toute l'année 1995. Les premiers jours seront plutôt difficiles, car je suis entouré de gens qui fument, notamment dans les quelques squats que je fréquente. Je sais que cette phase de manque psychologique ne durera pas et que je serai récompensé par ma ténacité. Ainsi, je serre les dents, me contentant des délicieux effluves d'herbe et de haschich qui envahissent en permanence les lieux de fête, les squats, et parfois les compartiments fumeur des trains. En moins d'un mois, je n'ai même plus l'envie de fumer, même quand on me tend un joint. En général, on refuse de me croire lorsque j'affirme que je ne fume pas, car quand on a de longues dreadlocks, aux yeux des autres on est obligatoirement un fumeur, voire un vendeur de cannabis.

## Un cocktail explosif, mais sans alcool

À l'arrivée du mois de décembre, les ventes deviennent excellentes, grâce à l'approche des fêtes de fin d'année. Le climat est froid, mais l'ambiance des rues est si chaleureuse qu'on arrive à l'oublier. Les vendeurs de journaux se voient offrir des petits cadeaux par leurs acheteurs, comme des boîtes de chocolats ou des écharpes. Noël est bientôt là, avec toutes ses guirlandes, ses joies du palais, et ses odeurs de sapins, bien que beaucoup soient synthétiques.

Le 21 décembre 1994, un groupe de lycéens m'invite à boire un chocolat chaud. Parmi eux, il y a Irène, dont je sens le regard me fixer intensément et avec insistance. Elle n'est pas belle, mais son sourire est si rayonnant qu'il lui confère un charme plaisant. En sortant de la brasserie, elle m'aide à vendre mes derniers journaux, tandis que les autres lycéens rentrent chez eux. Ensuite, nous allons dans ma chambre, dans l'hôtel le moins cher de Lausanne, afin de faire profondément connaissance. La simplicité du lieu offre un grand changement à Irène, elle qui est réceptionniste dans l'unique palace du centre-ville, l'hôtel le plus cher de Lausanne. Nous nous retrou-

vons tous les jours, comme deux lapins avides d'assouvir leurs désirs amoureux.

Dans l'hôtel où je vis alors, je loue une chambre plus grande, avec deux lits, une cuisine et une salle d'eau, afin d'accueillir Paul qui me rejoint. Je le présente à Carmen, qui l'intègre dans l'équipe des vendeurs du Macadam. Irène, lui et moi, formons un véritable cocktail explosif. Chaque soir, après le travail, nous nous abandonnons sans retenue au monde de la fête, en riant de tout et de tous, parfois en ville, parfois dans notre chambre. Dans un cas comme dans l'autre, l'alcool coule à flot. Nous utilisons les cadavres de nos bouteilles comme des bougeoirs. De ce fait, notre chambre ressemble plus au temple d'une secte mystique qu'à une chambre d'hôtel. Avec nos orgies de vin et de Champagne, nous sommes loin de mes petites soirées tisane en solitaire.

Paul et moi, avons bien conscience des inconvénients innombrables de l'alcool. Nous ruinons notre santé autant que le porte-monnaie pour quelques sensations minables, à l'aide d'une substance qui nous écarte franchement de la voie de la vertu. Nous trouvons cela tellement idiot que nous nous résolvons à nous prendre en mains. L'alcool est la pire de toutes les drogues, car elle est la seule dont on peut mourir de manque ! Malheureusement, il est légal. Irène, quant à elle, ne veut pas faire le choix de nous suivre dans cette sage résolution.

C'est ainsi qu'un jour, nous achetons une dernière bouteille de vin. Pour finir en beauté, nous avons cassé la tirelire pour un Gevrey-Chambertin de 1978, que nous savourons lampée après lampée. Depuis, nous n'aurons plus jamais bu une seule goutte d'alcool. Cela ne nous empêchera pas de jouer à nouveau les cocktails explosifs partout où nous irons. L'avantage est que nous aurons l'esprit beaucoup plus clair.

## La voie de l'oppression

Le 31 décembre 1994, je me rends seul à Zurich, où j'achète quelques vinyles techno et *trance*, que je laisse dans une consigne de la gare. À la tombée de la nuit, je vais dans une soirée techno qui se tient dans la banlieue zurichoise, dans la petite ville où j'ai vécu jadis jusqu'à l'âge de six ans et demi. En faisant la queue devant l'entrée des entrepôts qui accueillent la *rave*, je trouve un bonnet par terre. Justement, j'en avais besoin d'un. Il est tout noir. Amoureux des couleurs, c'est le dernier ton que j'aurais choisi, mais je

trouve quelque chose de merveilleux dans la récupération. L'idée de se contenter de ce que « la nature » nous donne me plaît tellement que j'adore aussitôt ce bonnet noir. Il me protégera jusqu'à la fin de l'hiver.

Quand je passe l'entrée, le vestiaire est déjà plein. Je suis donc très embêté, car il est impensable de s'embarrasser d'un gros anorak en pleine *rave*. Je sympathise avec deux jeunes Lucernois. Comme l'un d'eux me dit avoir trouvé un endroit où déposer ses effets, je lui confie mon anorak qu'il se propose d'aller mettre avec le sien. Maintenant, je suis libre comme l'air.

J'achète deux buvards, j'en avale un et garde l'autre de côté. Ce soir, je décide de focaliser mon expérience sur la souffrance. Je n'ai toujours pas compris que les expériences LSD n'amènent à rien de concret. Comme tous ceux qui font la même chose, je suis si convaincu du contraire que je tente toujours et encore de chercher la connaissance à l'aide de ce moyen. Comme j'ai maintes fois remarqué que la course après les plaisirs mène irrémédiablement à la douleur, et que parallèlement, les expériences pénibles sont généralement suivies d'expériences agréables, je me risque à la déduction suivante : « Si on s'opprime fortement, des extases intenses doivent suivre inévitablement. » Je crois alors qu'en m'opprimant pendant la montée du LSD, grâce à l'effet amplificateur de la substance, le résultat sera une jouissance prodigieuse. J'imagine alors qu'en méditant dans un tel état de félicité, il doit être possible de franchir un grand pas vers l'éveil. Le plus naturellement du monde, je tombe dans le piège classique, qui consiste à croire que plus le mental est lucide, léger et plongé dans le confort, plus la méditation sera bonne. Un jour, je constaterai par moi-même que cela est totalement faux. Nous confondons les effets de la concentration avec la concentration elle-même ; ces deux éléments sont pourtant parfaitement distincts.

Au bout de vingt longues minutes, je ne ressens toujours pas le moindre effet. Doutant de la qualité du buvard, j'avale aussitôt le second. Le temps passe encore et brusquement, les deux buvards montent en même temps, telle une bombe à retardement, d'une puissance particulièrement violente. Ce sera ma seconde plus forte dose (juste derrière l'expérience d'Oerlikon d'août dernier). J'ai à peine le temps de trouver une place pour m'asseoir, en lotus. Très vite, le tapage répétitif des basses crachées par les puissantes enceintes devient d'une pureté absolue. Je suis propulsé dans cette dimension où le grésillement n'existe plus et où se pulvérise le masque du hasard. Tandis que je suis en pleine montée, immobile, assis le dos droit, une cohue de surexcités extasiés et « ecstasiés » ou « tripés » chauffe la grande salle de toute son énergie. Chacun court et sautille dans tous les sens : minuit vient



de sonner, annonçant la nouvelle année. Quand je vois tous ces êtres qui ne songent qu'à courir après des sensations extatiques, des hallucinations et des délires psychédéliques en tout genre, je trouve dommage qu'ils n'aient pas l'idée de s'intéresser à autre chose qu'à la sphère ultra limitée des plaisirs.

Quand on se prépare à vivre une expérience, de quelle nature qu'elle soit, on ne peut s'empêcher – ne serait-ce qu'inconsciemment – de s'imaginer de quelle manière elle va pouvoir se dérouler. Étant donné que rien ne se produit jamais comme prévu, tout se passe très différemment, voire à l'inverse, de ce qu'on aurait pu croire.

Le *trip* semble avoir atteint son altitude de croisière. Ce soir, il n'est plus question de laisser aller les choses, je décide de forcer dans le sens de la douleur avec un état d'esprit d'ascétisme extrême. Le moyen qui me paraît le plus simple, le plus passif et le plus facile pour s'infliger de la souffrance tout en demeurant immobile, c'est de fermer la porte à la respiration : ne plus inspirer, ne plus expirer, ni par le nez, ni par la bouche. Je prends alors une dernière inspiration et m'interdis de respirer davantage. Ma notion du temps étant complètement détruite par monsieur LSD, j'ignore combien de temps je demeurerai la respiration bloquée. Je ne peux même pas me servir de ma montre, car dès l'instant où je la regarde, ma concentration est aussitôt absorbée par les éléments qui constituent son boîtier. Lire l'heure est devenu une mission impossible, et aussi une chose complètement insensée.

Je me focalise sur le blocage respiratoire. Alors que mon organisme réclame de l'oxygène, je force pour interdire toute circulation d'air. Une pression commence à peser fortement, j'ai l'impression que ma tête va littéralement exploser. Des sensations insoutenables prenant des formes aussi bizarres qu'inquiétantes font leur apparition. Je crains de m'évanouir ou de mourir. Je préfère rester raisonnable, je finis donc par me relâcher. J'expire lentement l'air de mes poumons avant de reprendre une bonne inspiration. Pendant cette inspiration, j'ai l'impression que l'univers entier y porte toute son attention, comme si tout le monde n'attendait que cela. Pendant ce même moment, le D.J. offre un moment de silence total, afin de donner un effet à son jeu musical. Aussitôt que j'expire cette nouvelle bouffée d'air, un morceau dont la mélodie exprime une joie intense éclate à travers les enceintes, et tous les *raver* explosent dans une formidable euphorie, comme si chacun se réjouissait de ce relâchement. Comme je demeure figé, j'ai peur d'inquiéter la foule qui m'entoure. Pour la rassurer, j'ouvre un grand sourire et j'adresse toute ma compassion à l'égard de tous. Je balaye les alentours du regard, et « comme par hasard », mes yeux ne tombent que sur des

sourires, ils tombent juste sur les gens qui sont en train de sourire et au moment précis où ils sourient.

L'un des plus gros inconvénients de ce type d'expériences est qu'elles procurent un orgueil sans limite. En effet, monsieur LSD est inégalable dans son habileté à nous convaincre que nous sommes célèbres, que tout le monde s'intéresse à nous, et que chacun de nos gestes peut avoir une grande influence dans le monde. Je suis à la fois convaincu que tout le monde connaît les pensées bienveillantes que je leur adresse, de maîtriser à ma guise chaque situation, et de comprendre des choses d'une subtilité inouïe – qui sont bien sûr absolument indescriptibles. Comme la paranoïa est jalouse de la célébrité, elle vient jouer des siennes...

Je pense soudainement à Gandhi, et me sens dans sa peau, désirant profondément le bien pour tous les êtres. Je me prends pour une personne exemplaire qui ne vise que le bien de tous, mieux que quiconque. Je ne vois même pas que pour le moment, je ne fais que nourrir « à pleines bouchées » mon autosatisfaction. L'orgueil se régale, il est aux anges. Soudainement, je me rappelle que Gandhi a été assassiné parce qu'il a lutté pour la liberté de son peuple, et que certains n'y trouvaient pas leur compte. Il n'y a plus de place pour la réflexion, je suis rivé sur une pensée parfaitement absurde : « J'ai trop espéré le bien pour tous ; on va vouloir m'éliminer. » J'ai l'impression que des fusils sont pointés en direction de ma tête, prêts à tirer, aussitôt que je ferai le moindre mouvement. Je souhaite me lever et marcher, mais je n'ose pas quitter ma place, car si je bouge, je suis mort, me dis-je. Comme il n'est pas envisageable de rester indéfiniment immobile, je me résous à accepter mon sort tel qu'il se présente. Je me lève sereinement, et comme chacun aura pu le deviner, aucun coup de feu ne retentit. L'intensité du LSD est encore beaucoup trop élevée pour qu'il soit raisonnable de circuler, mais je ne m'en rends même pas compte. De toute façon, à ce niveau-là, je ne choisis rien du tout, je ne fais que subir le résultat d'une montée terriblement maladroite...

Les perceptions sont si aiguës qu'une seule pensée suffit à faire disparaître toutes les autres. Il est impossible de se concentrer sur quoi que ce soit, car tout se mélange. Quels qu'ils soient, les repères se retrouvent donc complètement évaporés. Pendant une fraction de seconde, je pense que je suis un D.J. devenu subitement célèbre. J'interprète donc tout en conséquence : les cris de la foule m'appellent, les lumières qui m'éclairent le visage sont des projecteurs destinés à me mettre en valeur. Comme tout tombe à pic, l'entrée donnant accès à l'estrade des D.J. est pile devant moi. Je grimpe, franchis la zone interdite au public, enjambe de gros câbles et

me voilà devant les platines. Tout est fait pour m'amener à l'endroit le plus interdit de la salle. J'ai glissé sans le savoir juste dans les intervalles d'inattention des membres de la sécurité, il n'y a pas eu le moindre obstacle. Je m'avance à l'instant précis où le D.J. se baisse pour saisir d'autres disques dans sa *flight case*. Je ne sais pas mixer, mais je n'y pense pas, car à présent, je suis verrouillé sur cette idée que je suis un grand D.J. attendu de tous et sur cette vision de la foule en délire que je domine. Les platines sont juste en dessous de mes yeux (ce n'est pas une hallucination, je suis réellement à portée de main des platines et de la table de mixage). Je vois tourner les disques dont le son tient en son pouvoir la *rave* entière. Je place mes mains au-dessus des platines et une pensée me vient à l'esprit : « Au fait, comment fait-on pour mixer ? » À cet instant, je sens des mains qui me saisissent fermement les bras. Je passe brusquement du stade de star de la techno à celui de trouble-fête. La fête n'a cependant pas été troublée, mais on ne veut plus de moi. Je suis conduit quelque part. Je ne comprends pas ce qui se passe.

Tout à coup, j'ai froid. C'est normal, car nous sommes en plein hiver, en plein milieu de la nuit, je suis dehors et n'ai qu'une fine chemise pour me protéger. Les images sont très fractionnées, très mélangées. Juste au moment où j'ai soif, j'aperçois une bouteille de coca-cola d'un litre et demi, non entamée, posée à terre. Je ne sais pas ce que je fais dehors. J'entre de nouveau dans la soirée et après avoir bu une gorgée, je laisse la bouteille dans la salle, à même le sol, pour qui aurait soif. Je me sens mieux, grâce à la chaleur. Tout à coup, quelqu'un s'approche de moi, me regarde fixement dans les yeux et me demande ce que j'ai absorbé. En souriant, je lui indique par humour, et non par mensonge, car je sais très bien que mes pupilles prennent toute la place dans mes yeux : « Rien du tout, absolument rien ». Mes perceptions sont en telle effervescence que suis incapable de distinguer les *raver* des vigiles. Les nombreuses tenues à la mode – généralement fluorescentes – qui foisonnent dans ces soirées n'arrangent en rien les choses, car elles imitent souvent les uniformes les plus divers. Tout est mélangé, les limites n'existent plus.

## Une année qui commence en enfer

Tout à coup, sans savoir pourquoi, je me trouve dans le local médical de la soirée. On me demande de m'allonger. Lorsque je vois la personne qui m'a interrogé tout à l'heure, je découvre qu'il s'agit d'un vigile et devine que c'est lui qui m'a conduit ici. À ce moment-là, il a suffi que je fusse plongé dans une pensée pour ignorer totalement qu'on me conduisait quelque part. L'infirmier m'applique autour du bras son appareil à mesurer la tension artérielle. Sous les puissants effets du LSD, la pression qui s'applique m'effraie, et comme je mélange tout, je pense qu'on est peut-être en train de me faire une prise de sang. Comme l'infirmier se retourne un instant, je crains qu'il m'oublie et que mon sang se vide complètement. Inquiet, j'arrache les bandes velcro du bracelet de l'appareil. L'infirmier et le vigile échangent quelques mots en suisse-allemand, je ne comprends donc pas.

Les événements qui suivent ne sont peut-être pas dans l'ordre chronologique exact, car l'effet de mélange qui les caractérise m'empêche de m'en souvenir avec précision.

Brusquement, je suis embarqué de force à l'extérieur. Le vigile me maintient fermement sous son bras. Je crois alors qu'il a besoin de se dévouer violemment sur un individu égaré qui ne pourra pas lui faire de problème, et qu'il a trouvé sa proie avec moi. La manière brusque qu'il a de me serrer et la vue de verre brisé sur le sol constituent une association d'images suffisante pour m'imaginer le pire des scénarios. Je suis alors persuadé qu'il m'emmène dans un endroit isolé pour me démolir. En plein état de *trip*, la représentation de la violence prend une proportion inconcevablement angoissante. Les *raver* sont de moins en moins nombreux, le son de la techno de moins en moins audible, et les couleurs pétantes laissent place à une sinistre obscurité. J'essaie de réagir pour échapper à ce que je crois être une mort horrible, en tentant de me dégager de mon « agresseur ». Aussitôt, il me serre nettement plus fermement, ce qui accroît d'autant plus ma terreur. Bien que la chaleur laisse place au froid hivernal, c'est une entrée aux enfers qui semble se préparer.

J'ai la sensation que ce sont mes angoisses qui fabriquent tout ce qui m'arrive, et que le processus s'engage dans un cercle vicieux qui n'en finit plus. Les visions des situations paraissent se désordonner et se multiplier, comme si je revivais les mêmes scènes plusieurs fois. Je suis pris dans une

boucle où les événements sont de plus en plus pénibles, de plus en plus intenses, et de plus en plus incompréhensibles. Des sensations atroces se mélangent, donnant à ce cauchemar un caractère particulièrement infernal. Soudainement, je ressens l'effet d'une répétition. Je crois être tombé dans une espèce de spirale où cette situation épouvantable va se répéter à l'infini. Je suis paralysé, il ne me reste plus qu'à subir mon sort sans avoir la moindre possibilité d'intervenir de quelle manière que ce soit.

Après quelques tours de ce manège angoissant, je suis absorbé par une avalanche de pensées effrayantes. Quand je reprends vaguement mes esprits, me voilà tout seul, dans le froid de l'extérieur. Là, je constate que malgré ce qui vient de se passer, mes pensées me jouent beaucoup de tours, à tel point que je me remets à croire que rien n'existe et que tout ce que je vis est une fabrication de mon mental. Selon cette pensée, je déduis qu'il est inutile de s'inquiéter pour quoi que ce soit, car quoi qu'il arrive, je ne risque rien ; tout n'est que pensée, la réalité n'a pas plus de poids qu'un rêve. Ainsi, comme si je prenais conscience que j'étais seulement en train de rêver, je m'avance devant une voiture qui roule sur une allée du parking. « Puisque tout n'est que pensée, je ne risque pas de me faire écraser, me dis-je. » Freinant et stoppant juste devant moi, la voiture se met à klaxonner. Cette pensée que rien n'existe n'aura toutefois pas duré plus de quelques instants.

Je continue de marcher sur le parking. Comme il fait froid, j'ai le réflexe d'entrer dans une voiture. La porte est ouverte, je m'installe au volant. Il y a des jeunes gens assis à l'arrière. Mon arrivée semble les faire sourire. Puisque je suis au volant, je vais conduire, me dis-je. En appuyant sur les pédales, je constate que le moteur n'est pas en marche, je n'insiste pas. Les personnes de derrière me tendent un joint, que je refuse avec dégoût, non pas seulement parce que je viens de commencer une trêve, mais surtout parce que cette chose impure m'écoeure à ce moment-là. L'odeur envahissante du cannabis me fait sortir de la voiture. J'ai très froid, mais préfère respirer de l'air pur. Je longe le grillage qui mène à l'entrée de la soirée. En me rapprochant du lieu de la fête, le son des émetteurs-récepteurs des vigiles évoque pour moi des forces policières qui cherchent à m'attraper. Je me dis que je ferais mieux de m'éloigner vers un endroit plus discret.

Alors que je fais quelques pas en m'éloignant, quelques groupes de jeunes *raver* buvant des bières autour de leur voiture évoquent des bandes de voyous qui vont saisir l'occasion que je suis seul dans une zone isolée pour m'attaquer. Tourmenté par ce fort sentiment d'insécurité, je fais demi-tour. Dès que je m'approche de nouveau du lieu de la soirée, les mêmes angoisses refont surface. Je fais ainsi quelques pas d'un côté, puis de l'autre, opprimé

par le froid glacial de janvier et surtout par ce violent sentiment d'insécurité qui me tiraille où que je me trouve. Je ne vois que cela et m'imagine que ma vie se limite désormais à cela : être plongé dans la souffrance et n'avoir nulle part où se réfugier. Me voilà coincé entre le monde des brigands et celui des autorités hostiles, condamné à errer indéfiniment au milieu de ce parking. Au bout d'un certain temps, le froid me persécute si rudement que je finis par opter pour l'arrestation par la police. Au moins, je n'aurais plus froid. En m'approchant de l'entrée, j'entends les émetteurs-récepteurs des vigiles qui ne cessent de cracher des messages. Je m'imagine qu'il s'agit des policiers de tous les endroits où j'ai vécu et fait des bêtises. Je ne doute plus : tout le monde a retrouvé ma piste. On est en train de préparer ma capture et je vais croupir pour payer tous mes mauvais actes passés. Terrifié, je me promets d'être dorénavant exemplaire si par miracle je parvenais à m'en sortir. Cette pensée apparaît chaque fois que je vis une très mauvaise expérience et disparaît aussitôt qu'elle se termine.

Quand j'arrive devant les vigiles, mes dernières pensées s'envolent comme si elles n'avaient jamais existé. Je leur montre le bracelet coloré (prouvant que l'entrée a déjà été payée) et ils me laissent passer. À peine entré dans l'une des deux grandes salles qui abritent la fête, je tombe nez à nez avec le vigile qui m'a expulsé. Je le reconnais facilement, car il est asiatique. L'air furieux, il me demande à l'aide de son mauvais français ce que je fais encore dans les parages. Je lui demande pourquoi il me met dehors, et surtout ce que j'ai fait pour cela. Sans me répondre, il me chasse violemment en me tapant dessus. Physiquement, je ne sens pas les coups, car monsieur LSD absorbe les sensations physiques. Néanmoins, je suis terrifié. Quand on voit un vigile taper sur quelqu'un, on pense immédiatement que ce quelqu'un est une mauvaise personne, sans remettre en question le geste de celui qui porte un uniforme. Je présume donc que toutes les personnes qui assistent à la scène me prennent pour un malfrat qui doit bien mériter ce qui lui arrive.

Je suis en plein cauchemar, et le plus atroce est que je sais que je ne vais pas me réveiller. J'indique au vigile que ma veste est dedans et que j'ai très froid, mais il refuse de me croire. Je hurle que j'ai froid, je grelotte avec fièvre sous ma mince chemise et le monde qui m'entoure pourrait me laisser mourir plutôt que de me porter secours. Sachant que j'ai parfaitement raison et sentant le froid me pénétrer de plus en plus profondément, j'insiste sans relâche, prêt à mourir, car je n'ai plus rien à perdre. Je ne cesse de répéter que ma veste est à l'intérieur et qu'en plus, elle renferme tous mes papiers (ma pièce d'identité, mon billet de train, mon argent, la

clef de la consigne, et mon bonnet). J'insiste tellement que le vigile se décide finalement à me faire entrer. Toutefois, comme si j'étais un dangereux criminel, il m'attache à l'aide de ses menottes et me conduit dans tous les recoins de chacune des deux salles, en tirant sans cesse fermement sur la chaîne des menottes, le bras tendu vers le haut, comme pour montrer fièrement un gibier qu'il vient de chasser. Je crois d'abord que les danseurs vont se révolter en voyant cela. Lorsque je regarde les *raver* avec mon air affolé, je ne reçois que des rires amusés en échange. Cette promenade dans tous les coins de la piste de danse avec les menottes qui me tirent le bras vers le haut paraît tellement grotesque et tout le monde est tant imprégné par ses extases, que personne ne prend la chose au sérieux. Persuadé qu'il s'agit d'un jeu, chacun me répond avec un grand sourire. Effectivement, il n'est pas rare, dans ces soirées, que des *raver* s'amuse à se promener l'un l'autre à l'aide de menottes. Dans ce contexte, l'uniforme du vigile peut très bien passer pour une tenue originale.

Pas un seul élément ne plaide en ma faveur, comme si tout avait été minutieusement calculé pour m'enfoncer dans le monde de la souffrance. Je ne retrouve aucun des Lucernois ; je ne pourrai sans doute pas les reconnaître, mais ils viendraient tout de suite vers moi s'ils me voyaient. Le vigile me traîne partout et nous ne trouvons personne. Il se met en colère et une fois les menottes enlevées, il m'arrache le bracelet d'entrée. Ensuite, il me jette dehors à l'aide d'un coup de pied dans le dos, qui me fait tomber par terre. Terrorisé, je reste immobile, allongé sur le sol du parking, toujours sans ma veste. Comme si cela ne suffisait pas, il vient vers moi et m'ordonne de me lever. J'obéis, car je crains de nouveaux coups de pieds. Le fait que je sois dehors ne suffit pas. Il veut maintenant que je m'en aille, que je parte au loin. Je lui rappelle que je dois récupérer ma veste avant tout, car toutes mes affaires sont dedans. Il me menace en se mettant en position de combat. Effrayé, je m'éloigne. Habituellement, la colère est une chose impossible sous une telle dose de LSD. Je suis néanmoins si bouleversé par l'injustice que je vis que je sens une incontrôlable montée de colère m'envahir. Pour la calmer, je tire un coup de pied dans une canette vide. Ce geste déplaît au vigile, qui se met à me courir après. Je suis paniqué. Voilà des heures que dure cet abominable cauchemar, et les choses ne font qu'envenimer. Je cours à travers le parking en hurlant « Au secours ! » J'ai le réflexe de me réfugier dans une voiture. Quand je tente d'ouvrir une portière, les occupants qui sont dans le véhicule les verrouillent toutes. La même chose se produit avec les autres. Les gens me prennent pour un fou, ils ne peuvent pas comprendre ce qui m'arrive. Je suis d'ailleurs le premier

à ne pas le comprendre. Ma course m'amène à l'autre bout du parking. Le vigile n'est plus à mes trousses. Je suis terrifié, épuisé, glacé, désespéré.

Je m'effondre contre le grillage situé au fond du parking, éclatant en sanglots. Je suis plongé dans une dure tristesse où je suis totalement seul et où la souffrance règne en maître absolu. Au bout d'un moment, je reviens vers l'entrée, car je dois récupérer ma veste et tout ce qu'elle contient. Le vigile n'est plus à l'entrée, mais il y en a d'autres. Je suis tant saisi par le froid que je ne le sens plus. Seules, des secousses prenant la forme d'inquiétantes convulsions m'indiquent que la température doit être très basse.

## L'oppression n'est pas la bonne voie

J'attends debout, immobile. Le jour se lève lentement, je balaye du regard tous les *raver* qui sortent, espérant que les Lucernois soient toujours là. Bien que le *trip* soit encore très présent, je reprends peu à peu mes repères, j'arrive à me concentrer sur des pensées, sans perdre de vue ce qui se passe autour de moi.

La nuit que je viens de passer m'a tant tourmenté que je n'éprouve aucune joie quand je reconnais la tête des petits Lucernois et que l'un d'eux s'empresse d'aller me chercher ma veste pour me la remettre. La merveilleuse sensation qui survient lorsque j'enfile ma veste et mon bonnet noir annonce la fin du cauchemar. Bien évidemment, le vigile n'est plus là pendant le seul moment où j'aurais aimé le voir devant moi ; pour lui montrer que ma veste n'était pas un mensonge.

Un *bad trip* est une expérience désagréable purement psychologique. Le cauchemar que je viens de vivre n'en est donc pas un, car il a été provoqué par une succession de situations éprouvantes réelles, certes intensifiées de façon terrible par l'effet du LSD.

J'ai perdu mon sourire. Je ne le retrouverai que deux heures plus tard, en arrivant à Lucerne, qui pour beaucoup est la plus charmante ville de Suisse. Ce matin, est tombée la première neige de l'année. Le manteau blanc qui recouvre la campagne environnante montre, avec le lac et les montagnes adjacentes, l'un des paysages les plus idylliques qui m'ont été offerts de voir. L'un des deux Lucernois m'invite à dormir chez ses parents. Après avoir pris un bon repos de quelques heures, nous reprenons le train. Lorsque nous arrivons à la gare, nous n'avons ni à attendre, ni à courir : nous montons dans le dernier wagon juste après que le train ait déjà commencé



d'avancer, mais juste avant que les portes ne se soient fermées. Nous retournons à Zurich. Lui pour une nouvelle soirée, moi pour reprendre le train vers Lausanne. Le *trip* n'est pas encore complètement redescendu. En entendant les douces cymbales transcendantes et berçantes provoquées par le jeu des roues du train sur les rails, je me réjouis de pouvoir écouter les disques achetés la veille. Effectivement, voilà bien longtemps que je n'ai plus eu le loisir d'apprécier tranquillement de la techno.

En repensant à cette tragique soirée, je comprends qu'en bloquant ma respiration pendant la montée du *trip*, j'ai tiré une manette que je n'aurais jamais dû tirer. Les événements se sont succédé en fonction de mon erreur, sans que je ne puisse maîtriser ni empêcher quoi que ce soit. Sans cette faute, le seul fait d'aller me mettre debout devant les platines pendant un manque de vigilance des vigiles ne m'aurait sans doute jamais conduit à éprouver toutes ces conséquences. Le fait de s'opprimer ne peut qu'engendrer de fâcheuses conséquences, car en agissant ainsi, on administre volontairement de la souffrance à quelqu'un, même si ce quelqu'un est soi-même.

Ce n'est que bien des années plus tard que j'apprendrai que Bouddha, cet être dont on dit qu'il est parvenu par lui-même à découvrir la voie qui mène à la Paix, avait bloqué sa respiration jusqu'à l'évanouissement. En ce temps, il cherchait encore la voie de la « libération », en expérimentant des pratiques aussi diverses que douloureuses. Il a clairement précisé dans ses enseignements, que la voie de l'oppression n'est pas la voie juste, qu'elle ne cause que de la souffrance et entretient l'ignorance.

Plusieurs années après seulement, en guise de clin d'œil, je fais un rapprochement entre cette déplorable soirée et les buvards que j'y ai avalé. Sur les buvards sont habituellement représentées des petites images. Il s'agit parfois de symboles mystiques, parfois de personnages de dessins animés, etc. Ceux du 1<sup>er</sup> janvier 1995 étaient des « Daffy Duck », le célèbre canard noir à qui il arrive constamment des malheurs.

Malheureusement, on conserve plus facilement en mémoire les expériences plaisantes que les expériences pénibles, ce qui nous pousse à recommencer.

## Une vie tranquille au bord du lac

Avec Paul, nous menons une existence relativement paisible, surtout depuis que nous avons renoncé à l'alcool. De temps à autre, j'achète quelques vinyles de techno, de *trance*, d'*acid* ou d'*hardcore*, car je projette de me procurer de quoi mixer mes propres morceaux. Après avoir économisé durant le temps nécessaire, je m'offre une SL 1210 MK2, la Rolls-Royce des platines. Un peu plus tard suivra la deuxième platine, un amplificateur professionnel de haute qualité, une table de mixage et de puissantes enceintes, du même modèle que ceux employés dans un fameux club lausannois. Enfin, mes disques peuvent s'exprimer pleinement ! Un soir, dans le grand hall de l'hôtel, je fais un essai en ouvrant en grand la porte de ma chambre. Jamais je n'ai vu la réceptionniste courir aussi vite en haut des escaliers, pour me demander de bien vouloir couper le son. L'hôtel avait pourtant l'air d'apprécier la techno, car ses murs tremblaient d'euphorie.

Peu de temps après, Paul et moi emménageons à Saint-Prex, qui est probablement le plus beau village du bord du Léman, avec Saint-Saphorin. Nous avons chacun notre studio, que nous louons pour un prix convenable dans un vieux motel du bourg. La salle d'eau est au fond du couloir, et chacun de ces petits appartements se constitue d'une grande pièce divisée en deux : d'un côté, la chambre, de l'autre, la cuisine. Mon chez-moi est donc minuscule, mais cela ne m'empêche pas d'y mettre un bananier, deux jeunes cocotiers en pots et des miroirs au mur pour donner une impression de profondeur. Loin de toute zone commerciale et de toute agitation, l'endroit est d'un calme exemplaire. Notre vie coule comme un ruisseau de montagne, elle est pure et tranquille.

Après quelques croissants frais achetés à la boulangerie du village, tartinés de confiture de prunes ou de coings et accompagnés d'un grand chocolat chaud et d'une orange pressée, nous prenons le train avec nos Macadams. Tandis que je descends à Vevey pour vendre devant l'entrée d'un grand centre commercial, Paul continue jusqu'à la Tour-de-Peilz, où sa place l'attend devant un supermarché. Parfois, je prends mon repas de midi sur place, parfois je rejoins Paul. Nous nous donnons généralement rendez-vous dans le train qui nous ramène à Lausanne, où nous nous refournissons en journaux. De retour à Saint-Prex, nous préparons une grande salade mélangée, du pain de campagne, quelques fromages et quelques yogourts. Lorsque tout cela est mis dans le panier, nous parcourons les cent mètres

qui nous séparent du lac. Là, nous prenons notre repas du soir en compagnie du soleil couchant, du panorama orangé des Alpes, des cygnes et des poules d'eau dont le couinement est inoubliable. À l'issue du repas, nous philosophons des heures durant, Paul m'expose les enseignements qu'il a entendu dans les centres bouddhiques qu'il a fréquentés, et nous les analysons selon nos vues. Parfois, nous méditons une petite demi-heure, avant de rentrer au motel. La soirée s'achève autour d'un *tchai* ou d'une tisane.

Nous ne prenons congé que le dimanche. Nous profitons de ce jour pour partir à la découverte de nouveaux lieux ou pour nous baigner au lac. Le soir, ou parfois à midi, j'emploie mes talents culinaires pour concocter un grand repas, que je partage avec tous les amis que nous avons pu inviter. Ma spécialité étant la pizza, ce plat est fréquemment à l'honneur sur la table. Pour le dessert, la place est aux gâteaux au chocolat et à la noix de coco.

Un jour, Paul se passionne pour les percussions africaines. Il me donne son virus et nous nous achetons chacun un *djembe*. Nous sommes aussi doués que des singes, mais il n'y a rien de tel pour passer un bon moment au bord du lac. La techno reste tout de même ma préférence, et d'ailleurs, je parviendrai à deux reprises à organiser une soirée au bord du lac. Les platines posées à même l'herbe, les D.J. en herbe des environs se régalent en jouant chacun son style, à l'aide de ses propres disques. Les danseurs sont peu nombreux, mais l'ambiance est fabuleuse.

En dehors de ces deux petites fêtes, je tente de reconstituer l'ambiance des *rave* chez moi, dans les quelques mètres carrés de ma chambre, transformée en studio d'enregistrement. Hélas, il n'est pas insonorisé et les voisins n'ont pas l'air d'apprécier la techno. Réduit à laisser le bouton du volume tout en bas, je connais la même frustration qu'un conducteur de voiture de sport pris dans un embouteillage. Afin de m'en mettre plein les oreilles, j'enregistre quelques minidisques que j'écoute à l'aide de mon lecteur MD quand je suis seul dans le train ou dans l'autobus. La techno reste ma véritable drogue.

Irène est si souvent chez moi que son père finit par lui demander si elle habite chez lui ou chez moi. Elle ne manque pas cette occasion, et le jour suivant, elle apporte toutes ses affaires à Saint-Prex.

Chaque jour, nous nous rendons à notre travail respectif, Irène au palace, Paul et moi à la vente de nos journaux. De temps à autre, je me rends à une *rave* dans le nord de la Suisse ou dans le sud de la France. Rarement, Irène m'accompagne dans ces soirées.

Avec Paul, nous aimons partager nos analyses de la vie avec les autres, mais nous le faisons généralement de manière indirecte. En effet, les gens écoutent souvent avec plus d'attention ce qui ne leur est pas adressé. Dans ce dessein, dans l'autobus, le train ou au restaurant, nous formulons ainsi des réflexions susceptibles d'intéresser les curieux qui nous entourent et incitant à méditer de manière constructive sur les « choses de la vie ».

Mon projet à long terme est de partir en Asie pour m'investir totalement dans la méditation en un lieu approprié, car je sais maintenant que le monde est vide de tout intérêt concret. J'en ai parlé à Irène dès le jour de notre rencontre, mais cette idée lui paraît si abstraite qu'elle ne me prend pas au sérieux. Avant ce grand départ vers l'Orient, je souhaite encore profiter intensément de quelques plaisirs, car voilà peu de temps seulement que j'ai tout le loisir de le faire.

## Un bébé pour susciter de l'attachement

Irène et moi sommes un couple très libre. Je refuse de lui appartenir et les choses sont claires depuis le jour de notre rencontre. Chaque fois que nous avons des discussions à ce propos, je lui rappelle également mon intention de partir pour l'Asie dans le but de m'investir pleinement dans la méditation. Hélas, croyant à un caprice passager de ma part, elle n'accorde pas beaucoup de crédit à mon projet. Au lieu de cela, elle développe toujours plus d'attachement à mon égard, refusant toute idée de séparation.

Un jour, elle me demande de lui donner un bébé. Je lui rappelle alors mes projets et lui indique que la vie de père de famille n'est ni dans mes souhaits, ni dans mes aptitudes. C'est même la dernière chose à laquelle j'aspire ; à mes yeux, cela n'est qu'un emprisonnement de plus. Il est donc hors de question de se lancer dans une telle aventure. Depuis ce jour, elle ne cesse cependant plus d'insister :

« — Pourquoi tu ne veux pas ? Tu ne m'aimes pas, c'est ça ?

— Je te rappelle qu'il existe également d'autres garçons que moi et qu'ils sont même très nombreux.

— Mais c'est avec toi que je veux un bébé.

— Je ne sais plus comment te le dire... D'ici un an ou deux, je ne serai plus là !

— Ça ne fait rien, j'ai toujours rêvé d'avoir un bébé et de vivre toute seule avec !

— Si tu es vraiment sérieuse, je t'en donne un tout de suite ; c'est facile et pas cher ! »

À la suite de moult conversations de ce type, une fois que je me suis assuré qu'Irène était sûre de ce qu'elle voulait, nous avons arrêté tout moyen de contraception. L'ennui est qu'elle a fait ce choix dans l'espoir que l'arrivée d'un bébé me fasse radicalement changer d'avis. Si un bébé devait arriver, et qu'elle ne veuille pas l'élever sans moi, ce serait donc à elle d'assumer son erreur.

Une fois, en plaisantant, nous parlons « d'aller voir ailleurs ». Comme elle m'encourage vivement à tenter une aventure avec une blonde bien galbée qui me courtise, je n'hésite pas même si elle n'est pas mon genre. Après coup, je me rends compte qu'elle le prend plutôt mal. Je lui confie que j'étais plutôt très déçu de cette expérience et lui demande pourquoi elle m'a elle-même incité à faire une chose qui la contrarie. Un grand sourire anime soudainement son visage. Elle m'en avoue la raison :

« — C'est exactement ce que je voulais : que tu te rendes compte que je ne suis pas si mal que ça. Je suis trop contente que ça ne t'ait pas plu.

— C'est vrai. Elle est comme une belle pomme, mais complètement fade et pourrie à l'intérieur. Tandis que toi, tu es comme une pomme cabosée, mais délicieuse à l'intérieur. »

Je voulais lui faire un gentil compliment, mais elle ne semble pas du tout l'apprécier. Comme la plupart des humains, elle s'attache trop à l'apparence physique, ce qui bien entendu, n'apporte que de la souffrance.

Ressentant malgré tout un certain désir de vengeance, Irène fait la même chose avec un jeune garçon. Je suis ravi pour elle, et cela ne semble pas lui plaire. On dirait qu'elle cherche à tout faire pour me rendre jaloux, et elle ne comprend pas que je n'ai aucune raison de l'être. Elle sombre dans la colère et une scène de ménage finit par éclater entre nous. Elle part vivre chez son nouveau petit ami, et nous ne nous voyons plus.

Un jour, alors que je vends mes journaux, Irène vient à ma rencontre. Nous ne nous sommes plus aperçus depuis des semaines. Elle affiche un air très gentil et me déclare, sur un ton très timide :

« — Il faut que je te dise un truc.

— Je t'écoute.

— Je suis enceinte.

— C'est super !

— Ça ne t'embête pas ?

— C'est ce que tu voulais non ? Je suis content pour toi ! Nous avons tout fait pour ça l'été passé, c'est donc normal qu'il y ait un bébé dans ton ventre maintenant, non ? »

Le soir même, Irène revient habiter à Saint-Prex.

## Des pieds et des mains pour être à la tête

L'automne 1995 approche. Chaque fois que l'occasion se présente, je me rends dans une soirée techno, que je passe le nez planté aussi près que possible des platines. Ainsi, c'est en observant le jeu des grands D.J. que j'apprends l'art du mixage. Comme je cherche le plaisir avant tout et que je ne souhaite pas investir mes efforts dans la performance, je ne deviendrai jamais un bon D.J. Je passe plus de temps à choisir mes disques et à les écouter qu'à m'entraîner vraiment. Parmi mes amis, je compte quelques D.J. connus à Genève ou dans le Vaud, mais dont le talent dépasse la célébrité.

Un jour, je décide de mettre à l'œuvre une idée un peu ambitieuse qui me traverse l'esprit. Il s'agit d'organiser une *rave* en pleine nature qui accueillerait plus de mille personnes. Je parviens à trouver une date qui convient à tous les D.J. acceptant mon invitation. Grâce à sa remarquable connaissance du français, Paul écrit une lettre impeccablement rédigée que nous destinons aux autorités de la commune dans laquelle nous escomptons donner vie à cette soirée. Par retour du courrier, nous sommes informés que le projet doit être discuté au conseil général de la commune. Comme nous sommes sûrs de nous et qu'il n'y a pas de temps à perdre, je mets en route toute l'organisation. Dans les jours qui suivent, je trouve les vigiles, me renseigne pour l'établissement d'un service médical, prévois les sanitaires, l'évacuation des déchets, l'installation d'un grillage et tout ce qui peut être nécessaire à une soirée de ce type. J'ignore tout d'une telle organisation, mais j'apprends sur le tas, en me renseignant. C'est en organisant qu'on devient organisateur.

Une fois, Paul me demande si j'ai l'intention de garder mes piercings toute ma vie durant. Je lui réponds que j'y renoncerai aussitôt que j'aurai réussi à organiser une *rave*. Son rire m'indique qu'il ne me croit pas. Je consacre beaucoup de temps à la réalisation graphique des *flyer* et des affiches, et beaucoup d'argent pour les imprimer. Concernant les boissons qui seront vendues au bar de la soirée, je m'informe sur les quantités et les tarifs pour

les commander, mais j'attends tout de même d'avoir la certitude que la soirée pourra avoir lieu. Une fois que les *flyer* ont été distribués dans plusieurs soirées et dans tous les magasins techno de la région, Genève, Lausanne et d'autres villes placardées d'affiches, la réponse du conseil général arrive dans ma boîte aux lettres. Le message est très courtois, mais il se résume à : « on ne veut pas de ça chez nous ».

Ces pertes de temps, d'argent et d'efforts ne me découragent pas pour autant. Étant plutôt têtue, il n'est pas dans mes habitudes d'abandonner quelque chose avant d'avoir pu l'obtenir. Je tente de me renseigner dans plusieurs communes, je fais tout mon possible pour louer une salle, mais il est impossible de bénéficier d'une seule autorisation. Bien qu'avec Paul, nous nous apprêtions à investir toutes nos économies pour cette soirée, nous n'avons pas les moyens pour obtenir les droits de l'organiser. En effet, dès que nous voulons accomplir une démarche au sein de notre société, il faut de l'argent, toujours et encore de l'argent. Contrairement aux grosses soirées organisées en Suisse, nous n'avons pas non plus la chance de bénéficier de sponsors, tels que les grandes banques du pays, les grandes marques de boissons ou la compagnie des chemins de fer fédéraux.

En dépit de toute ma bonne volonté, tout le monde refuse de me laisser organiser une soirée légale. Qu'à cela ne tienne, la soirée sera donc illégale ! Le lieu est vite trouvé. Julien, le frère d'Irène, dispose d'un grand local souterrain et il a l'habitude d'y organiser des soirées illégales. Quand la police fait une descente, m'explique-t-il, « nous les refoulons par la force, nous laissons entrer seulement ceux que nous voulons ». Je n'aime pas ce qui est illégal, mais c'est notre dernière opportunité si nous voulons faire cette soirée. De plus, me dis-je, nous ne faisons de mal à personne ; nous donnons à tous l'occasion de passer une excellente soirée. Sans autorisation, nous pouvons donc faire comme bon nous semble. Je consacre mes derniers sous à l'impression de nombreux *flyer* en couleur sur papier glacé, dont j'ai eu le plaisir de faire le dessin : une coccinelle orange à tâches vertes qui exhibe son piercing à la langue.

Dans l'un des clubs de nuit où je les distribue, je suis reçu dans une salle réservée au personnel des lieux. Là, je croise T-Bad, qui est probablement le D.J. le plus connu de Suisse. Ce gros tas de graisse qui m'aplatit à moitié en s'asseyant sur un fauteuil que j'occupe ne me donnera pas particulièrement une grande motivation de percer dans le milieu des D.J. Il me regarde de haut et d'un air très méprisant, s'imaginant que je vais m'asseoir par terre pour lui laisser toute la place du fauteuil. Cet être abject n'ouvre la bouche que pour critiquer tout le monde et toute chose avec profonde vulgarité.

Comme dans tous les domaines, les individus les plus connus ne sont pas les meilleurs, mais ils sont seuls à avoir le pouvoir d'attirer le monde. À lui seul, son nom sur un *flyer* suffit à remplir une soirée. Ainsi, il est traité comme un roi par les organisateurs, et considérablement payé pour son heure de mixage (environ deux mille euros). Quand on lui présente un nouveau magazine régional consacré au mouvement *rave*, il feuillette quelques pages avant de déclarer, avec son accent zurichois très prononcé : « Ça, c'est bon pour se torcher le cul ! » Ensuite, lorsque quelqu'un lui tend un joint, il refuse en répliquant, avec dédain : « À Zurich, on est plutôt à l'héroïne ! » Plus tard, il va aux toilettes. Il en ressort avec un air on ne peut plus ridicule et réclame du papier w.-c. On lui présente alors le magazine qu'il feuilletait auparavant.

Au fur et à mesure de l'organisation de notre *rave*, je me rends compte des difficultés d'une telle entreprise. Confiant, je fais tranquillement face aux besoins qui s'imposent les uns après les autres. C'est même avec grand intérêt que j'orchestre la préparation de cette soirée. Je suis certainement celui qui travaille le plus, car je contacte sans cesse les uns et les autres, je cherche les D.J., je crée le *flyer* (tout à la main, car les ordinateurs sont encore un luxe à l'époque), je colle les affiches, etc. Pour ce qui est de l'organisation de la soirée à proprement dite, en revanche, j'ai l'impression de n'avoir rien eu à faire d'autre que dire : « On fait une soirée à telle date et à tel endroit. » Cette décision a suffi, et en fonction d'elle, tous les éléments se mettent en place. Tout tourne autour de l'organisateur, il décide de tout. Néanmoins, il est l'esclave des innombrables exigences imposées par le déroulement de ce qu'il organise. Je fais confiance à toutes les équipes qui viennent travailler pour la soirée, et par chance tout le monde est honnête et compétent.

La soirée se tient le vendredi 13 octobre 1995 dans de vieux entrepôts en sous-sol, en plein cœur de Lausanne. Ce soir, le poids de la responsabilité m'interdit de consommer autre chose que du guarana. Il s'agit de laisser le mental apte à tout type d'action et de communication. Il y a les artistes, c'est-à-dire les D.J., l'ingénieur du son, le technicien pour les éclairages, le projecteur d'images psychédélices. Il y a les barmen, qui servent des jus d'orange, des coca-cola, des bières et des breuvages énergiques 100 % naturel à base de guarana. Il y a les deux videurs à l'entrée, qui ne sont autre que Ricky et un de ses copains, venus spécialement de Grenoble pour l'occasion. Il y a Julien et les autres locataires de son squat, qui veillent parallèlement au bon déroulement de la soirée. Il y a Paul et une autre personne, qui sont dans le sas d'entrée, à la caisse, à vendre des coups de tampon pour l'entrée.



Enfin, il y a le directeur de l'organisation, qui ne cesse plus de faire gonfler son orgueil, en allant de l'entrée à la salle, de l'estrade des D.J. au bar et partout où il peut jubiler en pensant simplement : « S'il y a toute cette fête ici ce soir, c'est simplement parce qu'un jour j'ai dit "on le fait". » Outre cette fonction, je suis aussi D.J. pendant une heure et demie qui semble passer aussi vite que cinq minutes, tant l'ambiance est euphorique. Je tremble tellement sur mes platines que je ne parviens plus du tout à mixer selon le jeu pour lequel je me suis entraîné, mais le « hasard » m'aide énormément. Je commence gentiment par une *trance* adoucie de nappes mélodieuses, poursuis par des morceaux 100 % *acid* et mon style bascule lentement, mais sûrement, vers une *hardcore* aussi pure que dure. L'extase est alors à son comble dans la salle. Grâce aux 6 000 watts de son fourni par l'équipement acoustique, l'ingénieur du son enregistre des pointes à 120 décibels.

Comme un chien qui a couru longtemps à en perdre haleine afin d'obtenir un sucre, je suis heureux d'avoir obtenu ce que je voulais après de longs efforts. Je me sens à la fois rassasié et soulagé de ne plus avoir à courir. Je savoure cet instant, car je suis bien conscient que, comme pour tout, il ne durera pas. Dorénavant, pour moi, il n'est plus question de fournir autant d'efforts pour obtenir un plaisir aussi court. Pour se mettre de la techno plein les oreilles, il suffit d'aller dans une soirée, en tant que simple *raver*.

Sur le plan de l'organisation, cette soirée fut parfaite. Les portes se sont ouvertes à huit heures le soir et le dernier disque a tourné à huit heures le lendemain matin. Financièrement, c'est la catastrophe. Nous attendions plus de mille personnes, mais nous n'avons enregistré que cent douze entrées, ce qui ne nous permet même pas de rembourser le quart des boissons qui nous restent sur les bras. Je n'espérais de toute façon pas une grande recette, le plus important est que cette soirée s'est faite sans troubles et que les rares personnes qui étaient présentes l'ont adoré.

Trois éléments ont joué en notre défaveur. Le premier élément est le prix. Julien, le responsable de la salle, a imposé un tarif trop bas (cinq francs, soit environ 3,30 euros) donc dissuasif. Pendant que je faisais la publicité de la soirée, un jeune de 15 ans n'a pas hésité à me dire tout haut ce que la plupart devaient penser : « Si ça coûte seulement cinq francs, c'est que c'est de la merde, alors ! » Le second élément est que beaucoup ont préféré se réserver pour la deuxième plus grosse soirée du pays et de l'année qui se tenait juste le lendemain. Le troisième élément, c'est le principal club lausannois, situé à seulement trois cent mètres de là, qui organisait exception-

nellement une *after* gratuite. Nous comptons récupérer les clients de ce club, fermant habituellement vers 4 heures.

Après avoir fermé la salle, quand nous attendons sur le quai le train pour rentrer chez nous, devant les yeux étonnés de Paul, j'enlève mes quatre piercings, mes trois boucles d'oreille, ma dernière bague et mon collier en argent. Je ne les porterai plus jamais, je renonce aux parures, qui n'apportent rien d'autre que de l'encombrement, des attachements et des mauvais jugements de la part des autres. Mes platines ne rentreront pas chez moi, elles serviront à payer le déficit de la soirée. J'avais de toute façon décidé de stopper le mixage, donc tout n'est pas si mal tombé.

Je garde un très bon souvenir de cette soirée, mais je trouve absurde de faire des pieds et des mains pendant si longtemps pour être à la tête d'une soirée qui ne dure que quelques heures.

## Arrêt de la viande, reprise du cannabis

Mon existence devient plus calme. Il n'y a plus de platines à la maison. Par conséquent, les nombreux individus qui venaient chez moi exclusivement pour elles ne viennent plus du tout.

Un soir, notre conversation, avec Paul, nous conduit à parler de végétarisme. Croyant qu'un mode de vie vertueux implique le respect de toute forme de vie, nous en concluons que celui qui souhaite adopter une bonne conduite doit éviter de contribuer à la mort d'êtres vivants. Soucieux de développer un comportement aussi vertueux que possible, nous prenons aussitôt la résolution de ne plus consommer de viande, ni de poisson. Désormais, je n'en achèterai plus. Nous prenons également soin de ne plus tuer d'insectes. Cela nous permet de nous entraîner à la tolérance à l'égard des moustiques qui nous piquent. L'habitude du végétarisme est très vite prise. Comme pour le reste et comme à l'accoutumée, Irène refuse de nous suivre dans cette démarche.

L'année 1995 touche à sa fin, donc la trêve de cannabis aussi. Étant resté si longtemps sans fumer, je devrais profiter de l'occasion pour ne plus fumer du tout. Absurdement, je saute de nouveau dans ce vice. Je prépare un gros joint que j'allume juste après les coups de minuit annonçant la nouvelle année 1996. Après quelques copieuses bouffées, je suis subitement plongé dans une extase aussi bizarre qu'hilarante. Ce décollage est si puissant et si euphorique que j'éclate de rire. Mon corps n'a plus de poids et semble se

mélanger dans tous les sens, c'est comme si lui-même était de la fumée. Mon organisme ayant perdu toute accoutumance à cette substance, les effets qui suivent sont désastreux. Un malaise terrible accentué par des effets violents de tête qui tourne me donne l'impression de mourir. Je dois m'allonger sur mon lit, attendant que se termine ce moment aussi éprouvant que cauchemardesque. L'après-midi suivante, je tente encore l'expérience, mais avec une dose plus faible, afin de réhabituer peu à peu mon cerveau. C'est ainsi que, le plus stupidement du monde, je me replonge dans le monde du haschich et de l'herbe, avec tout le mal-être, toute la paranoïa et toute la léthargie qui l'accompagne.

## L'entraînement au grand voyage

Avec Paul, nos discussions se limitent de plus en plus à notre quête de l'éveil en Asie. Le grand départ commence à se préciser. Les « maîtres bouddhistes » les plus connus en Occident étant installés au Népal et au Nord de l'Inde, c'est vers cette région du monde que nous fixons notre destination. Bien que nos journaux se vendent de plus en plus difficilement, nous sommes parvenus à épargner suffisamment d'argent pour notre voyage oriental. Tout est déposé sur un compte bancaire en commun, pour lequel nous avons chacun une carte de retrait. Afin que ce voyage s'effectue dans les meilleures conditions, nous décidons de nous entraîner. Pour ce faire, nous prévoyons de partir avant la fin de l'hiver parcourir le sud-ouest de la France en randonnant. La région est choisie pour ses nombreux centres bouddhiques, et la saison pour nous accoutumer aux conditions qui nous attendent en pays himalayen.

Contrairement à bien d'autres fois, nous ne partons pas les mains dans les poches. Chacun de nos sacs à dos comporte, entre autres, un sac de couchage spécialement conçu pour les très basses températures, un tapis en mousse, une gourde, une lampe de poche, et nous sommes équipés de chaussures de marche ergonomiques, de maillots de corps en matière chauffante, et d'une veste imperméable. Nous avons aussi une tente, un réchaud à gaz, des cubes inflammables (pour faire du feu), des assiettes et des gobelets en aluminium, des cachets purificateurs d'eau, une trousse médicale, une boussole, et diverses autres utilités. Comme si notre surcharge ne suffisait pas, nous nous encombrons de nos *djembé* à peau synthétique. Nous comptons sur eux pour gagner de quoi acheter notre nourriture quotidienne, en jouant dans les petites villes que nous traverserons, en

espérant toutefois que les gens ne donnent pas de pièces seulement au joueurs talentueux.

Le 6 janvier, tout est prêt, nous partons. Le soleil n'est pas encore levé, et la température avoisine le zéro degré. Lorsque nous commençons à descendre les escaliers du motel, Irène sort du studio que je partageais jusqu'alors avec elle et que je viens de lui confier. Elle se tient immobile sur le palier froid, entièrement nue, en me fixant avec des yeux de chien abandonné. Quand je l'embrasse, elle m'étreint âprement de tout son corps chauffé par la température des couvertures. Cette fille qui sent le sommeil et le confort du lit n'a rien de motivant pour sortir vers un dehors glacial et encore très matinal. Je ne suis pas troublé par son sort, car je ne tombe pas dans le jeu de sentiments qu'elle me joue. Je ne tombe pas dans ce jeu, car je vois trop bien qu'il s'agit d'un jeu. Je sais aussi qu'elle est loin d'être dans le besoin et qu'elle était prévenue de ce départ depuis toujours. De plus, ce ne sont là que des sentiments, donc des sensations mentales qui ne font que passer comme les nuages dans le ciel. Elle s'agrippe à moi comme pour m'interdire de partir. Paul est déjà dehors et le train va bientôt passer. Je dois me détacher physiquement d'Irène et m'en aller.

Après une halte de quelques jours à Grenoble où nous complétons notre équipement, nous poursuivons notre route en auto-stop. Une voiture nous pousse de quelques kilomètres et nous lâche à un endroit très fréquenté. Cependant, plus personne ne s'arrête. Le froid nous donne vite faim, alors sans attendre, nous préparons un feu. Dès que l'eau commence à bouillir, une voiture s'arrête. Nous rangeons tout dans nos sacs en grande hâte, parce qu'il est hors de question de laisser passer une si précieuse occasion. En arrivant à Gap, nous nous installons quelques nuits dans le fameux squat où je vécus jadis pendant quelques mois. Ceux que nous avons connus ne sont plus là, de nouveaux locataires les ont remplacés. Ils vivent toutefois dans un autre bâtiment situé à une cinquantaine de mètres au-dessus de la maison principale, car celle-là a été rendue inhabitable, tout a été détruit à l'intérieur. D'un côté, il y a une bande de toxicomanes vivant de mendicité et de vol, de l'autre, se trouvent deux clochards, un ancien routier et un ancien plombier. Dégoûtés par la société, ils ont tracé leur chemin dans l'austérité et la tranquillité – relative – de la vie de SDF. Nous sympathisons avec ces deux derniers, qui nous invitent à déguster les meilleurs chapatis qu'il nous a été donné de manger. Fourrés d'un succulent mélange d'œufs et de légumes, ces chapatis sont préparés avec, en guise de cuisinière, des boîtes de conserve trouées sur les côtés, et de l'alcool à brûler

enflammé en leur fond. Avec sa petite barbe noire et ses cheveux longs et sales, Paul s'intègre très bien dans le tableau.

Nous dormons à l'étage du bâtiment, sur la paille. Un côté est dépourvu de mur, ce qui laisse entrer le froid. Heureusement que la température ne descend guère en deçà du zéro, car je grelotte, bien que mon sac de couchage est soi-disant prévu pour résister à des températures de - 90°. La journée, nous nous installons dans les hautes herbes en amont du grand terrain du squat pour nous entraîner à nos *djembé*. Nous tentons désespérément de taper en synchronisation sur nos instruments. Quand le concert abasourdissant prend fin, nous nous adonnons à un peu de méditation. Chacun adoptant sa méthode habituelle, nous ne savons même pas que l'autre pratique complètement différemment.

Nous envisagions plus ou moins de quitter l'Europe dans les deux mois. Un soir, quand Paul m'en reparle, je lui annonce que j'ai promis à Irène de rester auprès d'elle durant les six mois qui suivront la naissance du bébé. Bien que ne se mettant jamais en colère, Paul entre dans une fureur noire, tant cette idée d'attendre encore si longtemps dans ce monde dépourvu de sens lui est insupportable. Le lendemain, il me dit :

- « — Quand tu verras ton bébé, tu ne voudras plus du tout partir !
- Tu me connais mal, visiblement.
- C'est ce qu'on verra. »

Tandis que je suis invité à une réunion de famille, Paul en profite pour aller rendre visite à un ami en Savoie. Nous nous donnons rendez-vous trois jours plus tard, le 22 janvier en fin de journée, au squat de Gap.

À la date convenue, je parviens à gagner Gap en auto-stop. Je retrouve nos deux amis clochards, qui m'indiquent ne pas avoir revu Paul. J'imagine qu'il a quelques difficultés avec l'auto-stop, alors je l'attends patiemment. Le soir venu, il ne vient toujours pas. Je passe la nuit au chaud dans la même petite pièce que mes hôtes. Le lendemain, Paul n'est toujours pas apparu. Après deux nuits, je ne veux plus attendre. Je me résous à partir seul, en pensant que je finirai bien par le croiser dans un centre bouddhique en Dordogne. De toute façon, je n'ai aucun moyen de le contacter. En partant, je remercie de tout mon cœur les deux clochards pour leur admirable accueil, en leur laissant un message : si Paul passe par-là, le prévenir que je suis déjà sur la route et qu'il n'a qu'à m'y rejoindre. Mon *djembé* m'encombre terriblement, je décide donc de poursuivre mon excursion sans lui. Je fais de l'auto-stop jusqu'à Grenoble, où je m'arrête à peine pour prendre le repas avec mes parents et y laisser mon « 14 pouces ». Ensuite,

l'auto-stop me mènera jusqu'à Nîmes, où vit mon cousin François. Cette journée pendant laquelle j'avais l'esprit si clair, je n'ai jamais attendu entre deux voitures, à part au sud de Valence, où j'ai tourné en rond pendant plus d'une demi-heure, car je ne trouvais pas l'entrée de l'autoroute. En effet, comme le savent tous ceux qui roulent en France, les panneaux bleus indiquent les autoroutes et les panneaux verts les routes nationales. Étant donné que j'ai pris l'habitude de la signalisation suisse, où les couleurs sont exactement à l'inverse, je ne prêtais naturellement pas attention aux panneaux bleus, mais seulement aux verts.

Le lendemain, François me conduit chez sa mère (donc ma tante) à Montpellier. En réfléchissant, je pense que Paul n'ira pas en Dordogne. Il n'est pas du tout dans ses habitudes de manquer un rendez-vous. Je commence à croire que je ne suis plus près de le revoir. Préférant découvrir de nouveaux territoires étrangers, je modifie l'itinéraire ; j'irai plutôt à la découverte de l'Espagne qu'à celle du bassin aquitain. Je téléphone à Irène à qui j'ai confié ma carte bancaire. Comme j'ai un pressentiment, je lui demande d'aller à la banque et de retirer la moitié de la somme pour la mettre de côté. Aussitôt que je lui parle de mon intention de partir pour l'Espagne, elle me somme de la prendre avec elle. Le lendemain, je vais la chercher à la gare. Elle m'explique que la machine de la banque a avalé la carte et qu'en présentant le problème au guichet, on lui apprend que le compte a été bloqué. Ma crainte est donc confirmée, Paul est parti avec mes sous, et je n'aurai plus jamais de ses nouvelles. J'ai cependant beaucoup de mal à croire ce geste, étant donné qu'il était très honnête. En tout cas, me revoilà seul sur la voie.

Irène et moi partons en Espagne, toujours en auto-stop, et nous parvenons le soir même à Barcelone. De là, la malchance jaillit et ne nous lâche plus. Irène a oublié sa carte de retrait chez ma tante à Montpellier. Le peu d'argent liquide que nous avons arrive rapidement à épuisement. Nous avons juste de quoi acheter une carte téléphonique, mais celle-ci présente un défaut de fabrication : elle est vide. Naturellement, il est impossible de la changer. Nous sommes épuisés, je ne parviens plus à porter mon sac à dos qui me scie les épaules. Au bout de deux jours, nous n'avons plus de quoi manger. Nous ne préférons pas joindre les parents d'Irène, ni les miens, car ils seraient morts d'inquiétude, sachant qu'elle est enceinte de plus de sept mois. Nous consacrons nos derniers sous pour un trajet d'autocar qui nous rapprochera aussi près que possible de la frontière française. C'est ainsi que nous descendons à Lloret de Mar, une station balnéaire située sur le chemin entre Barcelone et la France, mais tout de même plus près de Barcelone. À cette saison, les rues de ce mini Las Vegas sont désertes. Seuls demeurent

d'innombrables établissements de machines à sous, des hôtels et des restaurants où tout est écrit en allemand. En passant l'après-midi à chercher des pièces de monnaie par terre, nous finissons par trouver tout juste de quoi nous partager un petit pain. Nous dormons à même la plage, à deux dans le sac de couchage, bercés par le murmure des vagues. Après cette nuit froide, nous tentons l'auto-stop, en espérant que le ventre demi-sphérique d'Irène incitera les gens à nous aider. Visiblement, les gens s'en moquent totalement. Nous ne sommes pris qu'au bout de cinq heures ! À Gérone, je fais la mendicité pour la seule fois de ma vie, en restant assis en tailleur sur le trottoir, devant l'entrée d'un supermarché. Je ne tends pas la main, je me contente d'un bout de papier posé devant moi, sur lequel j'ai dessiné un petit bonhomme dévorant un gros sandwich, sous lequel est écrit en gras « GRACIAS » (merci). Faute d'un gros sandwich, j'obtiendrai de quoi nous acheter quelques biscuits. La fin du voyage se fera en train sans billet, jusqu'à Montpellier.

Quand je revois François, il me demande pourquoi je m'efforce tant de ne porter que des vêtements en tons naturels (ocre, beige, etc.), sans inscriptions, sans logo, dans des matières brutes parfois difficiles à trouver. Je lui réponds que je veux être le plus « simple » possible et que pour cette raison, je me refuse à porter des habits de couleurs sophistiquées et de matières non naturelles. Lui qui ne recherche rien du tout dans sa façon de se vêtir, me réplique qu'il pense être beaucoup plus simple que moi. Je ne rétorque rien, je réalise qu'il a parfaitement raison. Effectivement, être simple, ce n'est pas rechercher la simplicité, c'est ne rien chercher. Celui qui est simple fait avec ce qui lui est donné. Désormais, je me vêtirai seulement avec les vêtements dont je dispose déjà, sans chercher un style particulier, ni une apparence à donner.

Démotivé des pérégrinations à cause de notre excursion espagnole, je reste bien sagement à la maison, auprès d'Irène qui est sur le point de donner naissance à son enfant. Pour cette raison, nous emménageons dans un appartement plus spacieux, dans un quartier calme de Lausanne.

## L'arrivée des poissons

Amoureux de la mer et des animaux, je rêve depuis longtemps d'avoir un échantillon de mer à domicile. Comme ce privilège coûte cher et exige de nombreuses complications, je me contente, dans un premier temps, d'un petit aquarium d'eau douce, avec des poissons petits et peu colorés. Un

jour, je ne résiste plus à la tentation : je me donne tous les moyens d'acquérir un bel aquarium d'eau de mer, dans lequel vivront quatre splendides poissons aux tons jaune, bleu, rose et vert, une crevette, une anémone et même un oursin. Pour ce dernier, la vendeuse ne réussit pas à l'attraper malgré son matériel sophistiqué. Je me fis donc un plaisir de l'attraper moi-même, à la main, comme j'eus si souvent l'occasion de le faire dans la mer lorsque j'étais enfant. Cela m'aura valu de ne payer que la moitié de son prix.

Cet aquarium pour lequel je me suis ruiné rayonne de splendeur dans l'appartement. C'est un régal de contempler ce morceau d'océan éclairé quand, la nuit, toutes les lumières de l'appartement sont éteintes. C'est le sable blanc, l'eau transparente et les poissons aux couleurs flamboyantes qui semblent illuminer toute la pièce. Observer ces êtres tourner en rond dans leur cage de verre est nettement plus reposant que d'observer les humains tourner en rond dans leurs cages de béton. En achetant ces animaux marins, je contribue à les faire vivre en prison, et ma punition est de me retrouver aussi en prison. En effet, je suis contraint d'être chaque jour auprès d'eux pour les servir comme des princes, contrôlant que les uns ne volent pas la nourriture des autres, pour changer l'eau, nettoyer l'aquarium, l'écumoire, veiller à la santé de chacun, mesurer les taux de pH et de sel, etc. Tout plaisir, quel qu'il soit, exige des peines, physiques ou morales, en proportion avec ce premier. Une fois, en nettoyant le filtre de la pompe, j'expérimente la plus grande frayeur de toute ma vie. Lorsque je replace la pompe sous l'aquarium, le gros tube se détache et l'eau du bac se vide à haut débit sur la multiprise. Sous mes mains mouillées se produit un impressionnant feu d'artifice d'étincelles et de fumée. Les oreilles ont droit à une belle pétarade. Le nez, lui aussi, est servi : une âpre odeur de plastique brûlé envahit la pièce. Comme je suis toujours vivant, je m'empresse de boucher le tube avec le pouce. Par miracle, je n'ai pas reçu la moindre décharge. La multiprise semble avoir été rôtie, et je suis surpris de ne pas avoir subi le même sort. Traumatisé par cette danse entre monsieur 220 volts et madame H<sub>2</sub>O, je pousse un hurlement qui glace le sang d'Irène.

Le 14 mars 1996, alors qu'Irène n'a encore que 19 ans, Caroline pousse son premier cri. Bienvenue dans le monde, où les souffrances sont aussi nombreuses qu'inévitables ! Née sous le signe du poisson, elle n'ira toutefois pas dans l'aquarium. Des cheveux dorés, des yeux azur et des lèvres de perle, Caroline est une belle réussite, avec un sacré caractère, peut-être même un peu trop.



## Une vie minable

Pour simplifier les choses, je crois préférable de ne pas reconnaître Caroline, puisque ma présence auprès d'elle n'est que provisoire. Je subis toutefois une telle pression de ma famille qu'il ne m'est pas possible de faire autrement. Soit, après tout, ce n'est là rien d'autre que de la paperasse qui n'a pas la moindre importance, en dehors de celle que certains veulent bien lui accorder. Le schéma est d'ailleurs le même pour le mariage ou pour tant d'autres procédures. Ainsi, avec le rôle de chef de famille qui me tombe dessus, je me laisse engouffrer dans une vie tout ce qu'il y a de plus banal, comme un animal piégé par des sables mouvants. Nous achetons nos meubles, notre vaisselle, nos lampes et autres babioles dans un grand magasin à bas prix proposant tous les articles pour la maison. Les lattes du lit se détachent du sommier dans un furieux vacarme chaque fois que nous bougeons à peine un peu trop. Irène continue d'aller travailler au palace, moi à vendre mes journaux. J'amène Caroline à la garderie pour la demi-journée et Irène va la récupérer quand elle rentre du travail. Grâce à son salaire, Irène ramène l'essentiel de l'argent du foyer, alors que je fais ce que je peux avec mes journaux, dont la vente est aussi irrégulière que la météo. Nous n'avons jamais parlé de faire compte commun, et tout se passe très bien sur le plan financier.

Nous menons une vie de famille très ordinaire, à la différence que les rôles sont légèrement inversés. Tandis qu'Irène paie le loyer et les diverses factures (eau, électricité...), je me charge de la nourriture et des produits d'utilité diverse (savon, lessive, couches...). Après avoir vendu mes journaux, c'est avec grand plaisir que je fais les commissions. J'adore me promener seul dans les rayons des supermarchés, rêvant aux bonnes choses que je vais pouvoir cuisiner. En général, c'est moi qui cuisine, et je le fais toujours avec passion. Pour le reste, nous nous partageons les tâches.

Le dimanche, nous allons manger chez les beaux-parents, qui pourrissent leur petite-fille de vêtements, jouets et autres gâteries. De temps à autre, nous faisons un petit voyage, nous nous rendons à une soirée, nous allons au bord du lac. Parfois, nous prenons congé et partons à trois, avec la poussette, flâner dans les magasins du centre-ville, et éventuellement effectuer quelques achats inutiles. Il arrive qu'après le repas du soir, à la recherche de sensations apaisantes, j'insère un disque compact dans la chaîne hi-fi et je vais sur le balcon m'allumer un petit cône d'herbe. En résumé, je mène une vie lamentable aussi bête et inutile qu'un pompon, où rien de bénéfique ne se construit, où aucun élément relatif à la voie de l'éveil ne se profile.

Un bébé représente communément une joie profonde pour un père, et même un enchantement de la vie. Pour moi, c'est purement un cauchemar. En ma fille, qui n'a alors que quelques mois, je vois seulement un être qui ne fait rien d'autre que remplir ses couches – de préférence dès qu'il a été changé ou pendant qu'il est sans couches –, hurler, gémir, baver, vomir, détruire, salir et avoir d'innombrables exigences. Malgré de grands efforts, je ne parviens pas à voir où est le plaisir. Caroline est pour moi la pire des corvées, autant que possible, j'évite d'avoir à m'en occuper, mais plusieurs heures par jour, je n'y coupe pas. Je préférerais infiniment être en prison, où je serais alors tranquille. Ce bébé me rend l'existence totalement infernale, à tel point que j'ai envie d'étrangler ceux qui me disent « Quelle chance vous avez d'avoir un si beau bébé ! » Je ne supporte pas d'entendre ses cris, qui tapent sur mon système nerveux comme un marteau sur un gong.

Faute de ne pouvoir savourer la sérénité de l'atmosphère des plateaux himalayens, je continue de chercher une tranquillité artificielle dans le haschich. Occasionnellement, je me remets à en vendre, ce qui me permet de me payer ma consommation personnelle. Je fume sans envie, plus accoutumé aux gestes de préparation des joints qu'aux effets eux-mêmes. Je n'ai plus envie non plus de vendre des journaux, ni de réfléchir à un moyen de vivre différemment. Je n'ai plus envie de rien. Mais par-dessus tout, je n'ai plus envie de vivre en famille. Comme une lourde peine de prison, j'attends patiemment la fin des six mois durant lesquels j'ai promis ma présence à Irène, avant de partir seul pour le Népal.

En août 1996, j'effectue un stage d'un mois dans un centre de formation, où je toucherai pour la première fois à un ordinateur. Je découvre là un univers passionnant, différent de l'idée que je me suis toujours faite de l'informatique. Il n'est pas rare fabriquer des idées de toutes pièces et d'adhérer à des convictions sur des choses dont on ne connaît rien. Je resterai collé sur l'ordinateur pendant toute la durée du stage, ignorant les pauses et râlant chaque fois que sonnera l'heure du repas. Toutefois, je ne chercherai pas à aller plus loin dans ce domaine, car je suis sur le point de renoncer à tout. Je refuserai même de m'initier à Internet, jugeant qu'il s'agit là d'une invention inutile, abrutissante, voire nocive. Une fois de plus, mon idée de la chose reste très erronée.

## Un cycle sans fin

Je m'entraîne à la tolérance, mais il y a des choses que je ne parviens pas à accepter. Quelqu'un qui jette un déchet par terre me met hors de moi, surtout quand il y a de nombreuses poubelles dans les alentours. Je n'arrive pas à comprendre comment il est possible d'être aussi stupide et irrespectueux. De tels individus sont stupides, car ils sont les premiers à se plaindre que tout est sale, et ils sont irrespectueux, car ils polluent – dans tous les sens du terme – l'existence des êtres (y compris eux-mêmes) et la nature. Quand j'entre dans un lieu de fête, où les poubelles et les cendriers sont très présents, et que je constate dans quel état déplorable il s'est métamorphosé à la fin de la nuit, je suis désolé par la pauvreté de raison et de discipline de certaines personnes. Le sol est jonché de déchets en tout genre, les cuvettes des toilettes ne fonctionnent plus, elles sont entourées d'urine et d'eau sale dans laquelle des rouleaux de papier w.-c. sont déroulés, la moquette des escaliers est arrachée, des sièges sont fendus, des rideaux sont troués par des cigarettes. Je ne peux m'empêcher d'avoir cette pensée utopique : « Si tout le monde avait un minimum de respect, le lieu serait dans le même état en fin de soirée qu'il l'était en début. »

J'en ai assez de ce monde où personne ne semble faire autre chose que perpétuer et multiplier le désordre et la saleté qui y règnent. Me refusant de suivre les mauvais comportements adoptés par le corps tout entier de la société, je me contente de faire ce qui me semble être bon et sain, à mon échelle, sans trop me soucier de ce que font les autres. De toute façon, j'ai bien conscience que le monde a toujours été et sera toujours tel qu'il est. Il serait vain d'espérer vouloir le changer. Grâce à des paroles constructives, prononcées au bon moment, on peut aider quelqu'un en l'incitant à s'améliorer par lui-même, mais fondamentalement, il n'y a quiconque, en dehors de soi, qu'il soit possible de changer. Ainsi, dans mon entraînement à la vertu, j'inclus ce point hélas trop souvent négligé : le respect de l'environnement. Trier mes déchets en les jetant dans les poubelles correspondantes devient même un grand plaisir. Qu'il s'agisse du verre, du papier, de l'aluminium, des bouteilles en plastique (PET), du compost ou des piles, chaque élément va à sa place.

On parle de matières recyclables et de matières non recyclables. On fait cette distinction, car on se place sur un plan à court terme. En fait, tout est recyclable, absolument tout. Seule, la durée diffère selon les éléments. La tour Eiffel n'existera pas éternellement. Les éléments qui la constituent finiront eux aussi par se recycler. L'univers est en perpétuel recyclage, tout

se forme et se déforme continuellement. Il est donc vain de s'attacher à quoi que ce soit. Quel que soit l'aspect sur lequel je développe mes analyses, celles-ci convergent tout le temps aux mêmes conclusions. Plus je réfléchis, et plus je pense que la meilleure chose à faire est de tenter de se libérer du cycle oppressant et sans fin de l'existence – et d'aider les autres à en faire autant.

## La clef de la libération

Chaque matin, Irène adore ouvrir la boîte aux lettres, je lui laisse donc ce plaisir. Un jour, elle me brandit une lettre en me lançant, d'un ton ironique : « Tu vas être content, y a ton petit copain qui t'as écrit ». En effet, Paul me donne des nouvelles, à travers une lettre postée du Népal. Il m'explique qu'il était inenvisageable pour lui d'attendre encore, et qu'il a toujours ma part d'argent avec lui. S'il a tout emporté, c'est par peur que je dépense ces sous pour des choses futiles. Il est toutefois clair que je n'aurais pas gaspillé ce pécule pour des futilités étant donné que ce voyage est de très loin ma priorité. Il n'était pas possible que Paul me vole et ne me donne plus signe de vie. Plus tard, il m'envoie une lettre d'Inde, où il me dit être très déçu des centres de méditation qu'il a visités à travers le nord du pays. Tout comme pour le Népal, ces endroits n'acceptent pas d'étrangers, ou ils demandent des tarifs exorbitants pour les enseignements ou les instructions de méditation qui y sont proposés. Paul est désolé par l'ampleur inquiétante du business qui s'accapare les milieux où est censée se pratiquer la méditation. Nous avons toujours pensé que l'enseignement qui mène à l'éveil ne peut pas se vendre, que l'éveil n'est pas une chose réservée aux riches. Il perd peu à peu confiance envers les prétendus maîtres bouddhistes dont il a avalé les enseignements comme du petit lait pendant tant d'années.

Un jour, je reçois une lettre de Paul, en provenance d'un endroit que je ne connais pas, ce qui me surprend. Le timbre indique « Union of Myanmar ». Il doit s'agir d'une province indienne ou d'une région asiatique quelconque à statut un peu particulier, me dis-je, car j'ai appris la capitale de tous les états du monde et je n'ai jamais rencontré ce nom. Je saurai finalement qu'il s'agit du nom birman pour la Birmanie. Au moment où je commence à lire la lettre de Paul, bien que ne connaissant absolument rien de ce pays, je me permets toutefois de penser : « Pourquoi est-il allé se perdre là-bas ? » On n'a décidément pas l'idée de s'intéresser à ce qui n'est pas connu.

Il me dit simplement qu'il demeure depuis quelques mois dans un centre de méditation dans lequel on ne fait rien d'autre que pratiquer, dès le réveil et jusqu'au coucher. En échange de son séjour – qui peut se prolonger indéfiniment –, rien n'est demandé, ni argent, ni travail. Seul, le soutien (financier ou physique) des gens qui respectent la vertu et le noble effort des méditants permet de procurer à ces derniers toutes les conditions indispensables à leur entraînement. Ce dernier point me met aussitôt en confiance ; un centre qui ne réclame pas d'argent ne peut *ipso facto* pas être parasité par la corruption. Je suis aussi étonné, mais surtout enchanté, d'apprendre qu'il existe un tel endroit, de nos jours et dans notre monde. Aussitôt que je lis cette lettre, je sais ce qu'il me reste à faire.

Paul me demande : « L'idée de venir me rejoindre t'a-t-elle effleuré l'esprit ? », ce à quoi je lui réponds : « L'idée de ne pas venir te rejoindre ne m'a jamais effleuré l'esprit ! » Dans les mois qui suivent, je me paye une place de marché pour y vendre mes livres, mes disques compacts, ma collection de timbres, et toutes sortes d'objets. Je confectionne également des pâtisseries au chocolat, au caramel, aux noix et à la noix de coco. Je les vends plus mal que bien, sans doute à cause de l'aspect brut et sauvage de mes cheveux en cordes, qui effraient la clientèle comme si des mèches étaient tombées dans ces gâteaux.

Une semaine après avoir fait ma demande de visa, le consulat me renvoie mon passeport. Lorsque j'ouvre l'enveloppe, je constate qu'il n'y a rien d'autre en dehors de mon passeport. J'angoisse, car je ne sais pas qu'un visa est seulement un coup de tampon, je me suis toujours imaginé qu'il s'agissait d'un petit livret à part entière. Quelque temps plus tard et à l'aide du visa, j'ai l'immense joie – ou soulagement plutôt – de pouvoir réserver un billet d'avion Genève Yangon (le vrai nom pour Rangoon), que je considère comme la porte de sortie de la prison que constitue alors ma vie. Le départ est prévu dans deux mois, ce qui laisse largement le temps de me préparer, d'autant plus qu'il n'y a rien à préparer, sinon de se faire injecter quelques vaccins et de se défaire en douceur des derniers liens (notamment administratifs) qui me lient encore à la société.

Le numéro d'octobre 1996 du magazine Géo affiche en couverture une somptueuse vue du fameux zédi (terme faussement remplacé par « pagode ») Shwedagon. Dominant toute la ville de Yangon, fastueusement éclairé de nuit, il est à la fois le monument le plus vénéré de Birmanie et le plus gros zédi de la planète. Cela m'apparaît comme un clin d'œil, car Yangon est alors le cœur de mes pensées et l'image de la Shwedagon, qui est à

cette cité ce que la tour Eiffel est à Paris, surgit en grand où que j'aille, sur les affiches de tous les marchands de journaux.

## Se dépouiller de tout, même des croyances

À travers quelques lectures, je découvre une autre école, qui compte parmi les nombreux courants de pensée qui s'accaparent l'image de Bouddha et quelques-unes des notions qu'il a enseignées. Le mode de vie et la pratique que propose cette école me plaisent beaucoup, car ils sont très dépouillés, très épurés. Bien qu'il s'agisse d'une recherche excessive du dépouillement, je me sens très attiré par cet aspect des choses. On se défait de tout, on ne garde que ce qui est indispensable pour vivre et pour la pratique, c'est-à-dire presque rien. On est assis, dans le silence, face à un mur blanc. J'aime ce qui est simple, sobre, dénudé, vide, car cela est inspirant pour méditer et propice au développement de la propreté mentale. Plus le temps passe et plus je veux me défaire de tout. Plus je me défais de tout – des possessions comme des mauvaises habitudes –, mieux je me sens et plus les choses me paraissent claires. Néanmoins, j'ai du mal à accepter l'idée selon laquelle il n'est pas envisageable de commencer la méditation tant que la posture n'est pas rigoureusement parfaite. Cela voudrait dire que l'éveil est inaccessible aux personnes qui ne parviennent pas à croiser les jambes par exemple.

Ainsi, je pioche un peu les choses qui me paraissent intéressantes dans une école, et d'autres choses dans une autre école, croyant alors aux idioties insensées auxquelles tout le monde croit, à savoir que toutes les écoles mènent au même but, par des voies différentes. Chacun suit un parcours qui lui est propre pour se procurer une pomme, mais il n'y a qu'une voie pour en connaître le goût, c'est de la goûter ! Pourquoi en serait-il autrement pour l'éveil ? De la même façon, on peut choisir la région, le centre, le monastère, le cabanon ou l'arbre où l'on méditera, le coussin sur lequel on sera assis ou la tenue que l'on portera, mais l'entraînement à la vertu qui nous y prépare et la méthode de méditation qui mène à l'éveil ne peuvent fondamentalement pas être de plusieurs sortes.

À force de constater des contradictions entre tous ces bouddhismes, peu à peu je m'en désintéresse. Je finis par n'accorder d'importance qu'à la méditation – celle que je pratique, non celle qui est expliquée dans les livres –, à ce qui est palpable, à ce que j'expérimente par moi-même. Je ne veux même pas chercher de maître. Je préfère suivre mon chemin tout seul plutôt que sous les instructions d'un mauvais guide. À cette époque, je m'intéresse de

près à un penseur célèbre qui affirme que la croyance n'est qu'une pensée qui divise les gens et qui les pousse à se haïr. Il explique qu'aucun dogme, croyance, religion, foi, secte, organisation, rituel, technique de psychologie ou conditionnement quel qu'il soit ne peut conduire à la « vérité ». Selon lui, une religion est une chose morte et cristallisée qu'on impose aux autres. Ce philosophe affirme aussi que nous nous construisons des images religieuses, politiques ou personnelles, qui se manifestent en symboles, idées et croyances, et que cela nous procure un sentiment de sécurité. J'approuve facilement ses analyses qui me paraissent réalistes et très pragmatiques, elles traduisent clairement bon nombre d'idées que je me façonne à propos de la réalité.

Bien que m'attachant encore à une multitude de convictions de toutes sortes, je souhaite de moins en moins adopter des croyances, quelles qu'elles soient.

## Le renoncement au cannabis

Un soir de septembre 1996, je décide de vendre du cannabis pour la dernière fois. Tous les morceaux sont prêts. Il y a des bouts à cinquante francs, d'autres à vingt francs, tous répartis dans des petits sachets. Mon idée est de vendre ce que je pourrai puis offrir et fumer le reste. Pour satisfaire mes derniers clients, je vais passer la soirée sur le trottoir, près de l'entrée de l'une des discothèques les plus glauques. Ce club est tellement sinistre qu'il y a plus de monde à l'extérieur alentour, qu'à l'intérieur. On y entre surtout pour s'y acheter une bière, des cigarettes, ou quand il fait froid. Habituellement, j'ai beaucoup de mal à vendre ma marchandise. Comme pour me récompenser de mettre un terme définitif à ces activités malsaines, toutes les parts se vendent comme des petits pains, et en peu de temps. Il ne me reste qu'un petit sachet d'herbe, qui constitue ma consommation personnelle.

Alors que je suis en train de rentrer chez moi, vers trois heures du matin, une voiture de police a la gentillesse de me raccompagner à la maison, mais pas sans un petit détour au poste. Jusque-là, on ne m'avait jamais arrêté dans le canton. Quand le policier me confisque le sachet et me promet de m'envoyer une amende, je reste très serein, trouvant presque normal de payer ma « licence de revendeur » au moins une fois. Je ne recevrai toutefois jamais l'amende.

Chaque fois que je fume, je suis réjoui par l'odeur, la cérémonie du roulage et l'effet de flottement sur les nuages. Les uns comme les autres, ces événements ne durent qu'un bref instant. Ce petit plaisir s'estompe très vite, laissant place à la léthargie, à la démotivation et à la paranoïa. Je me laisse toutefois chaque fois avoir par le piège que constituent les préliminaires de cette activité fumeuse – autant au sens propre qu'au sens figuré. Il faut que j'en finisse une bonne fois pour toutes avec le cannabis ! De plus, je m'apprête à suivre la voie qui conduit à la pureté mentale, il est donc temps d'y mettre un terme. Pour ce faire, il suffit de fixer une date. Ce sera à l'issue d'une soirée chez des amis qui se tiendra le 19 octobre. Les plus grands fumeurs y sont invités, et j'ai de quoi régaler la galerie. Comme ce fut le cas pour l'alcool, j'ai souhaité finir en beauté. Je m'y préparais déjà depuis quelques mois, de ce fait, je bénéficie d'un bel échantillon des meilleures qualités d'herbes et de haschich.

Après cette soirée bien enfumée, je n'aurais plus jamais touché au cannabis. Il m'a suffi d'un peu de bonne volonté, et à ma grande surprise, je me suis très facilement et très vite habitué à m'en passer. Il m'arrivait souvent de fumer exagérément, j'ai cependant stoppé net et sans aucun traitement particulier. Quand on souhaite réellement se purifier, les obstacles susceptibles de nous empêcher d'arrêter la consommation d'intoxicants se pulvérisent comme des verres de cristal tirés à la carabine. La détermination est infiniment plus efficace et plus aisée que toutes les méthodes médicales.

## Le renoncement au LSD

Le 26 octobre 1996, je décide de m'intoxiquer pour la dernière fois de ma vie. Pour cette dernière expérience, je choisirai naturellement ma substance préférée et attendrai un jour de pleine lune, réputé meilleur que les autres. Je choisirai aussi de le faire seul et pour la première fois, en pleine nature. Dans la plupart des cas, j'ai consommé des buvards au sein de soirées techno. Pourquoi ne pas l'avoir plus souvent fait dans la nature, où la tranquillité se prête mieux à la méditation ? Pour plusieurs raisons. Pour commencer, je préfère éviter de trop circuler avec des buvards sur moi, et ceux qui les vendent se trouvent plus facilement dans ces soirées qu'en pleine forêt. Ensuite, il est très enrichissant d'avoir sous les yeux un tableau d'êtres humains dont la palette des comportements est très fournie. On peut observer à quel point le pouvoir de la concentration est capable de nous mettre naturellement dans la meilleure place de ce tableau, en nous offrant le meilleur confort, la meilleure tranquillité et la plus grande sécurité. On est



confort, la meilleure tranquillité et la plus grande sécurité. On est parfaitement calme et on adopte le comportement le plus simple qu'il soit possible d'imaginer, tout en étant dans un environnement à la pointe de la sophistication et de l'excitation. En cas de besoin, on a tout à portée de main : boisson, nourriture, soins. Enfin, grâce à son rythme répétitif et régulier, la techno constitue un excellent support, qui aide parfois à inscrire certaines réflexions dans des schémas logiques et ordonnés, un peu à la manière d'une page quadrillée qui permet d'écrire droit. La ponctuation des basses découpe en quelque sorte les événements en cubes, permettant alors de voir leurs imbrications comme s'il s'agissait de briques de Lego. Même sans LSD, je préfère largement la techno à n'importe quelle musique qui comporte des paroles. Dans les chansons, on est forcé de pénétrer dans le sujet ou l'atmosphère que les chanteurs imposent par leurs paroles, ou ne serait-ce par le ton de leur voix. Dans la techno, outre l'aspect sensationnel, j'apprécie surtout cette qualité de combinaisons illimitées entre ses sons et la pensée ; la liberté est complète.

Ce matin-là, je prends l'autobus jusqu'au nord de Lausanne et continue à pied, vers la forêt. Je ne m'arrête que pour manger un sandwich et une pomme. Je cherche un endroit en pleine nature, qui soit dépourvu de tout élément humain. Lorsque le chemin se sépare en deux, je demeure hésitant en scrutant les deux directions. Préférant laisser à une pièce de un franc le soin de choisir, je la lance pour un pile ou face. Je ne parviens plus à la retrouver, car elle tombe dans les hautes herbes qui bordent le chemin. Contraint de choisir moi-même, j'emprunte une des deux directions, sans réfléchir. Plus le sentier s'enfonce dans la masse brunâtre de la forêt automnale, plus se raréfient les promeneurs. Néanmoins, il y en a toujours. Je décide donc de quitter le sentier afin de m'enfoncer le plus possible vers des lieux où sont absentes toutes traces humaines. Après avoir marché quelque temps, je m'arrête et tends l'oreille. Je n'entends plus aucun son en provenance de la civilisation, seulement les feuilles qui frémissent sous le vent, des écureuils qui dévalent des troncs, et des oiseaux qui confient leurs joies et leurs craintes à la forêt. Satisfait, je fais encore quelques pas, à la recherche d'un arbre sous lequel je puisse confortablement m'installer pour méditer. Moins d'une cinquantaine de mètres plus loin, je retombe dans la déception : je croise un large chemin. Je continue d'explorer les parages dans le but de trouver un lieu où je puisse être seul avec la nature. Finalement, peu avant la tombée de la nuit, je crois y parvenir. Je m'installe sans attendre sous un arbre et goûte pleinement au calme et au bien-être procuré par ce lieu. Très vite, je me sens très bien et mentalement très clair. Je pourrais

méditer ainsi des heures durant, en me passant très bien de monsieur LSD. Je n'ai toutefois pas l'intention de renoncer à mon dernier *trip*.

Le soleil se couche, déjà relayé par la lune, qui est aussi ronde que lui. Pendant la montée, j'entends des enfants qui crient de joie dans les bois en courant sur les feuilles mortes. Ces cris devraient me faire comprendre que les humains font également partie de la nature, mais je ne vois en eux que des éléments qui me ramènent brutalement à la civilisation humaine que j'ai décidé de rejeter pour ce soir. Je ne remarque même pas qu'où que j'aille, il y aura toujours un humain avec moi : moi-même ! Je veux fuir un élément dont je suis fait. Peu après, comme pour me montrer qu'il est vain de tenter de fuir toute trace de civilisation, un petit avion passe très bas, juste au-dessus de ma tête.

La nuit tombe lentement, mais sûrement, je médite, et j'attends. Je me suis tellement permis de croire que ma toute dernière expérience de LSD me réserverait quelque chose d'extraordinaire qu'il ne se produit absolument rien du tout. Je suis maintenant en plein *trip* et plus que jamais, tout est parfaitement banal. Qu'aurais-je espéré ? Que les arbres me servent un thé au miel ? Que les animaux de la forêt viennent danser autour de moi ? Que mon esprit se fonde avec celui de la nature ? Il n'y a rien, pas la moindre vision particulière. Je ne perçois que le froid qui commence à prendre place pour la nuit, le silence à peine froissé par quelques animaux, la silhouette morne des arbres à demi dénudés, et une sensation de vide dans l'estomac. Certes, je perçois ces choses avec une acuité très aiguisée, mais il n'y a rien de plus.

Rapidement, j'estime que je n'ai plus rien à faire à cet endroit. De ce fait, je me lève et fais demi-tour. Mon sens de l'orientation est très mauvais et la forêt demeure sombre, en dépit de l'éclairage offert par la pleine lune. Dans ces conditions, je suis incapable de retrouver le moindre sentier. Alors que je tourne lamentablement en rond dans ce bois où tout semble mort, je prends conscience que je ne suis pas fait pour vivre en pleine nature et que mes habitudes m'attirent de façon inévitable vers la civilisation. En recherchant désespérément une trace d'humanité, aussi petite soit-elle, je réalise que je rencontre autant de difficulté à retrouver la civilisation que j'ai éprouvé de peine à la fuir, il y a quelques heures à peine. Où que je me dirige, je reste toujours en pleine forêt, comme si celle-ci s'était soudainement élargie. Cette forêt qui ne me permettait pas de la pénétrer refuse maintenant de me laisser la quitter.

Finalement, j'aperçois un empilement de troncs d'arbres soigneusement coupés et numérotés. Derrière lui, passe un sentier. Je me sens profondément heureux et rassuré d'avoir retrouvé la civilisation, celle que je voulais pourtant renier. Voilà une belle leçon qui me montre qu'on ne se défait pas de sa propre nature. La répulsion et l'avidité sont, l'une autant que l'autre, néfastes et génératrices de souffrance. Le détachement ne consiste pas à tout rejeter, mais plutôt à se mouvoir avec les usages de vie – ou même des habitudes – qui nous sont propres, voire indispensables à notre équilibre, sans toutefois développer de l'avidité. Par-dessus tout, cette expérience m'a montré qu'il ne faut rien attendre de quoi que ce soit, en particulier des expériences dites méditatives. Les attachements aux expériences constituent sans aucun doute le plus gros obstacle à la sagesse. Effectivement, dès l'instant où l'on établit pour but de la méditation les effets qu'elle peut procurer ou que l'on cherche à reproduire certains de ces effets, on demeure complètement figé et le progrès n'est plus qu'un rêve. Il me faudra encore du temps avant de comprendre qu'il ne faut espérer de la méditation aucune récompense, aucun bonheur, ni aucune sensation. Dès l'instant où l'on attend quelque chose d'exceptionnel, on n'est plus du tout dans la méditation, de ce fait, on perd son temps.

J'aurais aussi appris qu'un état de haute concentration ne suffit pas pour que tout tombe à pic et que les bonnes réponses apparaissent sans avoir à réfléchir. Pour cela, il faut encore savoir laisser aller les choses, le plus naturellement du monde, sans forcer quoi que ce soit, sans rejeter quoi que ce soit.

Après un grand détour, ma balade au clair de lune me mène à l'arrêt d'autobus. La descente du *trip* se fait petit à petit. Je songe alors qu'il n'y aura plus d'expériences de ce genre provoquées par une quelconque substance. Je me sens même heureux d'y avoir mis un terme. Je trouvais cela débile finalement : être réduit à consommer toujours des saletés pour aboutir à rien de définitif. Je voudrais quand même aboutir un jour à quelque chose de concret, de pur, qui soit parfaitement sain. Me voilà enfin propre ; je ne prendrai plus jamais le moindre intoxicant. Je suis prêt à suivre pleinement la voie de la pureté.



# 3<sup>e</sup> partie

— La bonne voie —



## Le grand départ

Le jour du départ approche. Pour moi, il représente la délivrance. Pour Irène, ce jour est un abandon. Elle n'arrive pas à accepter l'idée que je puisse partir. En dépit de nos nombreuses conversations, jamais elle n'aurait cru que je puisse envisager autre chose que rester vivre avec elle et la fille que je lui ai donnée.

- « — Quand est-ce que tu vas revenir, Daniel ?
- Je n'en sais rien Irène. En tout cas pas avant d'avoir trouvé ce que je cherche.
- Ça peut prendre combien de temps, ça ?
- Impossible de le savoir, peut-être vingt ans.
- Vingt ans ? Je ne pourrai jamais attendre si longtemps !
- N'attends surtout pas !
- Tu as bien réfléchi, tu es sûr que tu ne regretteras pas d'être parti, un jour ?
- La seule chose que je pourrais regretter, c'est de ne pas être parti plus tôt. »

Rien ne peut retenir quelqu'un qui est prêt à s'investir pleinement dans la méditation. Les obstacles s'écartent devant lui comme les portes du royaume s'ouvrent devant le roi. De plus, je suis si mal à l'aise et si affligé dans mon rôle de père que le climat qui règne au milieu de notre petite famille est malsain. De toute façon, méditation ou pas, le mieux pour nous tous est que je parte au plus vite. Mes parents, ceux d'Irène, et bien d'autres personnes encore, sont aveugles sur ces choses, ils ne connaissent rien de notre existence et encore moins de la nature de mes projets. Cela ne les empêche pas de développer des opinions bien définies. Ils idéalisent notre ménage à trois et de ce fait, ils ne voient en moi qu'un méchant égoïste qui abandonne lâchement sa jeune compagne et son bébé, pour profiter d'un voyage d'agrément sous les tropiques. Je reste si réservé sur mon malaise, que les autres ne voient généralement que la douleur d'Irène, qui, de toute manière, sera vite consolée par l'arrivée d'un nouveau papa pour Caroline. Je devinais bien qu'il en serait ainsi, mais ce fut la folle angoisse dans nos familles. Il est incroyable de remarquer à quel point on peut sombrer dans l'anxiété pour de simples pensées, donc pour du vent. Rien de fâcheux ne se produira par la suite pour Irène et sa fille. Au contraire, elles bénéficieront de conditions de vie excellentes, très confortables.

Je fais mes derniers achats, dont quelques articles demandés par Paul, comme une thermos, une lampe de poche, des piles, un coupe-ongles, et un peu de chocolat. Une chose reste en revanche introuvable sur Lausanne, surtout en cette saison : un appareil repousseur de moustiques. Maintenant, j'ai tout ce qu'il me faut. Il ne me reste plus qu'à rentrer à la maison pour finir de remplir mon sac à dos, déjà plein d'affaires que je n'utiliserai jamais. J'ai arrêté la vente de mes journaux. Mon avion part dans deux jours et j'ai l'impression d'être déjà dans la salle d'attente pour le vol. Une sensation de liberté plane autour de moi. Je me sens si dépouillé et donc si bien que j'ai soudainement un vif besoin de méditer. L'autobus n'arrivera pas avant un bon quart d'heure, ce qui me laisse largement le temps de m'asseoir devant l'arrêt de bus de la place Saint-François, le dos droit, les yeux fixés vers le sol, assis sur le trottoir en demi-lotus, les mains sur les genoux, paumes relevées. J'ignore les nombreuses personnes qui m'entourent, je suis déjà complètement dans le bain de la retraite qui m'attend en Asie. Je n'éprouve pas la moindre gêne à m'asseoir et méditer dans la rue devant tout le monde, car faire ce qui n'est pas dans les habitudes des autres n'est pas une raison pour avoir honte. Je ne vois pas du tout l'intérêt de s'efforcer à toujours faire comme tout le monde. De plus, méditer est certainement la chose la plus noble que l'on puisse faire. D'ailleurs, personne ne me montre du doigt ni ne m'insulte, mais sans mot dire (par décence) et à ma grande surprise, on me dépose une pièce de deux francs dans la main ! Quelques minutes après, une pièce de cinq francs vient la rejoindre. Dès qu'on adopte un comportement qui diffère un peu de celui des autres, on est facilement pris pour un fou, même si ce comportement est sain et respectueux. Certainement que quelques individus doivent penser que je suis quelqu'un d'un peu bizarre, mais la posture force le respect avant tout.

Nous sommes le 26 novembre 1996, le grand jour est arrivé. Quand le réveil sonne, j'ai ma première pensée de la journée : « Ça y est, c'est aujourd'hui. Le jour tant attendu a fini par arriver. La prochaine fois que je dormirai, j'aurais quitté l'Europe. »

J'envoie une lettre à mes parents, car je n'ai pas eu le courage d'affronter leur indignation, ni la résignation de me buter à leur incompréhension. Irène tient à m'accompagner avec Caroline jusqu'à l'aéroport de Genève, ce qui ne fait qu'exacerber le moment désagréable des adieux. À la cafétéria de l'aérogare, l'attente est terriblement longue. Nous n'osons même pas nous regarder et Caroline dort dans sa poussette. Nos gorges sont nouées, un silence de plomb règne.



« Les passagers pour le vol 172 à destination de Koweït sont priés de se présenter en porte d'embarquement numéro 5. »

Il est temps de nous effleurer les lèvres une dernière fois. Assujettis à la tristesse du moment, nous versons de grosses larmes, tout en restant silencieux ; il n'y a plus rien à dire. Je ne pleure pas parce que je me sépare d'Irène, mais en raison de la mélancolie de la situation. Peu attaché aux personnes, je suis paradoxalement très sensible à la souffrance des êtres. Je pleure comme je le ferais en voyant un film très triste, où une petite fille se retrouve seule avec son bébé, séparée de l'être qu'elle aime plus que tout au monde. Je présente passeport et billets et passe derrière la vitre, je me retourne pour la regarder encore. La scène que je vois à travers la vitre épaisse est d'autant plus triste qu'elle n'est pas jouée. Irène prend Caroline dans ses bras pour me la montrer ostensiblement, comme pour me dire : « Vois bien ce que tu oses délaïsser ! » La petite n'a que huit mois. Ne comprenant pas pourquoi on l'a réveillé, elle regarde dans le vague. Tandis qu'Irène me regarde avec des yeux de chien abandonné, je lui adresse un grand sourire en signe d'encouragement, qu'elle me rend timidement. En m'éloignant, je me retourne et m'engage sur le long couloir roulant qui conduit à la porte d'embarquement.

Lorsque l'airbus A-340 prend son élan sur la piste de décollage, mon dos est plaqué sur le dossier. Je colle mon front sur le hublot. Hormis l'aile qui oscille légèrement, tout défile à grande vitesse. Le bruit envoûtant des réacteurs hurle à faire vibrer la carlingue. L'avion s'apprête à me soustraire de toute sa puissance du continent européen. En éprouvant cela, avant même que l'appareil ne décolle, je me mets de nouveau à pleurer, mais cette fois, je pleure de soulagement. Je réalise à quel point j'ai vécu dans le malaise et la souffrance. Mes sanglots sont ceux du prisonnier resté longtemps enfermé, que l'on conduit à la porte de la prison et à qui l'on dit : « Sortez ! Vous êtes libre. »

## L'arrivée en Birmanie

Le service à bord est médiocre, les stewards et les hôtessees ne reviennent jamais quand on leur demande un service, mais cela m'est égal. Si ç'avait été la seule possibilité, j'aurais pu faire ce voyage à pied ! Après une correspondance à Koweït, j'arrive à Bangkok, où l'aéroport moderne et climatisé, l'un des plus grands d'Asie, constitue mon premier contact avec ce continent. Étant donné que je passais mes cours d'anglais à dessiner ou à faire

des singeries, c'est non sans certaines difficultés que je parviens à trouver où et comment faire valider mon billet pour Yangon. Le dernier vol dure à peine plus d'une heure.

« Ladies and Gentlemen, your attention, please! We'll reach Rangoon airport in a few minutes; please fasten your seatbelts. (Mesdames et messieurs, votre attention, s'il vous plaît ! Nous amorçons notre descente sur Yangon ; veuillez attacher votre ceinture). »

Vu du ciel, la Birmanie apparaît comme un pays plutôt pauvre. Je ne connais encore rien de cette contrée que je suis déjà en train de survoler. Je sais seulement qu'elle se trouve entre l'Inde, la Chine et la Thaïlande, que sa capitale est Yangon, que l'écriture se base sur des cercles, et qu'on y trouve des éléphants, des gilets en velours, des marionnettes (Irène s'en est acheté à Londres), des bouddhistes, des zédis, et des centres de méditation où il est possible d'y pratiquer du matin au soir et durant des retraites aussi longues qu'on le souhaite. Par le hublot, je vois une multitude de zédis de toutes les tailles, des champs et des routes dessinés aussi irrégulièrement que les cours d'eau qui les entrecourent, des huttes qui semblent fragiles comme du papier, des groupes de cocotiers et de palmiers, pareils à des touffes de poils sur une peau ocre brutalisée par le soleil.

Dès la sortie de l'Airbus, l'air suffocant m'accueille de manière assommante, comme une gifle brûlante, accroissant impitoyablement la fatigue du long voyage. Dans le vieil autobus qui ramène les passagers de la passerelle de l'avion jusqu'à l'aérogare et qui semble avoir ressuscité de la casse, il est écrit (en français) : « Défense de parler au conducteur ». Ce petit écriteau me donne presque l'impression d'être encore à Lausanne, d'autant plus que le véhicule est bondé de blancs. Cependant, l'état des sièges, l'humidité et la chaleur écrasante du climat n'évoquent en rien la Suisse.

Épuisé, mais enchanté de découvrir une nouvelle partie de la planète, je m'installe à l'arrière d'un déchet roulant servant de taxi. Le chauffeur et le copain qui l'accompagne ont de drôles de têtes, mais je me sens complètement confiant lorsque j'aperçois une belle image de Bouddha trônant au-dessus du tableau de bord. Je leur donne l'adresse du centre de méditation et la voiture se met en route. Il me demande gentiment si c'est la première fois que je viens en Birmanie, je lui réponds qu'oui. Pendant que nous roulons, j'aperçois des grappes humaines accrochées par la force des bras sur les côtés et à l'arrière de voitures bricolées en transports publics, des vendeurs de bétel et de cigarettes à l'unité qui sillonnent les rues de part en part, une multitude d'étalages aménagés à même les trottoirs, où se ven-

dent des articles indéfinissables, des femmes habillées de couleurs très vives, transportant leurs commissions en équilibre sur la tête avec une incroyable dextérité, des écoliers rentrant chez eux, en uniforme vert et blanc, tenant un sac de tissu à l'épaule et un service de gamelles en aluminium à la main, à l'aide duquel ils transportent leur repas à l'école.

Les véhicules semblent rouler selon la plus complète anarchie, dans un tintamarre incessant de coups de klaxon. Les vitres sont grandes ouvertes, un courant d'air chaud caresse le visage. Soudainement, le chauffeur arrête la voiture sur le côté de la route. Il se retourne et me demande, dans un anglais aussi mauvais que le mien, combien de dollars je souhaite changer. J'ai beau lui expliquer que je viens seulement pour méditer et qu'*a priori*, je n'ai pas besoin de change, mais il insiste. Lorsque je lui indique que je pourrai toujours en faire ultérieurement si besoin est, il se fait brusquement menaçant, me faisant comprendre que je n'ai pas intérêt à refuser. Je ne veux pas d'histoires, alors je cède en acceptant de changer cinquante dollars. Cinq minutes, plus tard, en me fixant d'un regard très inquietant, il me demande de changer cinquante autres dollars. Comme un jour ou l'autre je serai certainement amené à utiliser des Kyats – la devise birmane –, je veux bien encore changer quelques sous. Je suis très fatigué par le voyage et souhaite vite arriver au centre. Je ne veux pas que mon chauffeur et son copain me lâchent dans une zone perdue dans ce pays où tous les panneaux sont écrits dans une langue qui m'est aussi étrangère que le martien. Je ne veux pas non plus qu'ils m'attaquent et dérobent mon sac, mon argent et mes papiers.

Je devine qu'ils ont dû m'escroquer quelque peu sur le change et j'en aurai la confirmation quand, d'un signe de la main, ils refuseront que je leur paye la course, avec un grand sourire qui veut dire : « Laissez, ça nous fait plaisir ! » Les billets qu'ils m'ont échangés n'ont pas l'air faux en tout cas, tant ils sont sales et usés. J'apprendrai qu'ils ne m'ont donné que la moitié de la valeur du change. Ils m'ont donc volé cinquante dollars, soit deux bons mois de salaire moyen pour un Birman. Ce premier contact avec des Birmans restera l'exception qui confirme la règle, car plus jamais je ne rencontrerai le moindre problème de ce genre avec les innombrables personnes que je rencontrerai par la suite durant toutes les années où je demeurerai dans ce pays. Je crois en tout cas que désormais, je ne me laisserai plus avoir par un symbole – tel qu'une image de Bouddha – porté sur quelqu'un, accroché dans un véhicule ou exposé dans une maison. En effet, cette petite mésaventure me fait comprendre que les symboles, qui ne sont que des graphismes ou des sculptures, et les intentions des individus qui les mettent

en valeur d'une manière ou d'une autre sont deux choses bien distinctes. Seul celui qui se brûle au moins une fois se méfiera du feu.

Quand le faux taxi me laisse devant l'entrée du centre, j'entre directement dans un vieux bâtiment qui semble être le cœur administratif du lieu. Je suis projeté cinquante ans en arrière. L'intérieur est moite et sombre. Il y a de massifs bureaux en bois et de larges chaises. Des ventilateurs accrochés sur le haut plafond tournent lentement. De grosses armoires débordent de vieux livres et de dossiers. Seules les pales des ventilateurs brisent le silence que semble imposer la chaleur. Je m'avance vers le seul individu présent dans le grand hall du bâtiment. Vêtu d'un tee-shirt sans manches sale et troué, le menton paré d'une barbe limitée à une dizaine de longs poils, il demeure parfaitement immobile, sur sa chaise. Ses yeux qui me fixent m'indiquent qu'il n'est pas en cire. Lorsque je m'approche, il m'adresse la parole dans un anglais mal assuré :

- « — Puis-je vous aider ?
- Je viens dans ce centre pour méditer.
- Venez demain. Bureau fermé, maintenant.
- J'arrive juste maintenant, de Suisse, puis-je dormir ici ?
- Pas possible. Vous venir demain.
- J'ai un ami ici, puis-je le voir ?
- Quel est son nom ?
- Monsieur Lasset, Paul Lasset. »

Il appelle un jeune homme qui me conduit jusqu'à la salle de méditation des étrangers. En traversant le centre, je me sens mal à l'aise dans mes chaussures de randonnée et mes chaussettes, d'autant plus que tout le monde a les pieds à l'air dans des tongs en cuir ou en plastique. Je suis surpris de constater que de nombreux moines ont choisi de venir pratiquer dans ce centre. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit avant tout d'un monastère accueillant également des laïcs, et non l'inverse.

Avant de monter les escaliers extérieurs qui conduisent à la petite salle de méditation, mon accompagnateur me fait signe d'ôter mes chaussures. Cet usage qui me paraît alors surprenant ne tardera pas à devenir un réflexe complètement automatique. Malgré son crâne rasé et une très longue barbe, je reconnais Paul parmi une douzaine de personnes assises, immobiles dans le silence. Je redescends pour attendre la fin de la séance d'assise. Tout à coup, je le vois apparaître en haut des escaliers. Il descend chaque marche avec une lenteur extrême, un longyi autour de la taille, comme la plupart des Birmans. Heureux de nous retrouver, nous nous serrons dans

les bras. Ensuite, nous séchons nos larmes et Paul m'amène dans sa cellule, où nous nous racontons nos parcours réciproques jusqu'à la tombée de la nuit.

Paul me présente le Vénérable Satipatthána, un vieux moine d'allure très simple et très humble. Il est responsable du vieux bâtiment pour les étrangers. Bien qu'il passe beaucoup de temps à ramasser les feuilles mortes de la cour, je me rendrais vite compte qu'il est, et de loin, le plus sage du centre. D'ailleurs, son visage rayonnant de bienveillance ne manque pas de me faire immédiatement grand effet lorsque je l'aperçois pour la première fois. Beaucoup le considèrent comme un moine sans intérêt. Ceux-là ne le connaissent pas et se permettent ces jugements uniquement parce qu'il n'a pas de diplômes « bouddhiques ». Toutefois très habile en anglais, ce vieux moine est inégalable dans sa capacité à éclairer, guider et encourager les méditants dans leur entraînement vers l'éveil. En tout cas, il ne s'intéresse pas aux titres, il refuse toutes les distinctions qu'on veut lui accorder. Le regard qu'il adresse au petit Européen perdu que je suis vaut plus que les plus grandes cérémonies d'accueil. Sans prendre un seul instant pour réfléchir, il me donne immédiatement la clef d'une cellule, m'indiquant qu'il n'y a qu'à attendre le lendemain, à l'ouverture du bureau, pour aller remplir le formulaire d'inscription.

Un jeune Birman fait le tour des cellules. Il se propose d'acheter les choses dont les méditants peuvent avoir besoin sans qu'ils aient à interrompre leur retraite. Je lui laisse de l'argent et il va m'acheter une paire de tongs (pour près d'un euro).

Les moustiques n'attendent pas que la nuit soit complètement tombée pour commencer leurs raids aériens. L'humidité est telle que tous les papiers sont gondolés, y compris les billets de banque. En dépit de la sensation écrasante provoquée par l'association de la chaleur et de l'humidité, je m'endors immédiatement et profondément.

## Une vie de calme et de silence

Après une bonne nuit réparatrice, j'émerge de mon sommeil avant que mon réveil ne s'en charge. Je rabats ma moustiquaire sur elle-même, avant d'enfiler l'un des deux longyis prêtés par le centre, et un tee-shirt. Il est quatre heures et demie, la nuit est encore noire. Lorsque Paul passe me prendre, il est surpris de me trouver déjà levé. Hier soir, nous avons eu tout

le loisir de nous raconter notre existence des mois passés. Ce matin, commencent les choses sérieuses. Paul ne m'adresse la parole que pour m'indiquer les choses strictement nécessaires, et il ne parle qu'en chuchotant, quels que soient l'endroit et le moment de la journée. Ici, le silence règne en maître absolu et, comme je ne tarderai pas à m'en rendre compte, il en est de même pour l'attention et la vigilance.

Nous prenons chacun sa thermos et je suis Paul qui se dirige tranquillement vers l'allée principale du centre. Il avance de plus en plus lentement, d'une manière qui me paraît exagérée. Arrivés sur la grande allée, chacun absorbé dans son silence, des centaines de méditants marchent d'un pas très lent, jusqu'à se ranger en file. Je demeure très surpris par cet attroupement qui se meut au ralenti, mais j'apprécie néanmoins la sérénité et l'atmosphère apaisante qui s'en dégagent. Les moines sont au-devant de la file, suivis des hommes laïcs, des nonnes et des femmes laïques. Paul m'indique ma place dans la longue colonne, avant d'aller plus en avant, car il est ici depuis plusieurs mois et après le statut (moine, nonne, laïc), c'est l'ordre selon l'ancienneté qui doit être respecté. La chaleur et l'humidité, elles aussi, sont déjà levées. À l'horizon, vers l'Est, les premières lueurs de l'aube commencent à déteindre sur le manteau noir de la nuit. Tout à coup, le timbre résonnant d'un gros tambour brise le silence qui plane au-dessus du centre et de ses environs. Deux dizaines de coups imposants se succèdent, et la file – dans laquelle j'ai pris place comme tout le monde – s'avance lentement vers l'immense salle à manger du centre.

On m'indique de m'asseoir à l'une des tables prévues pour les étrangers, à laquelle Paul est en train de prendre place très lentement, conscient de ses moindres gestes. Tous les méditants ne sont pas aussi assidus, mais le silence et le calme sont respectés par tous. Seules quelques personnes chargées du bon déroulement du service se hâtent d'un côté à l'autre de la salle, remplissant quelques derniers plats, ou posant des cuillères manquantes. À notre table, et à l'identique de toutes les autres – y compris sur celle des abbés du centre –, se trouve un récipient de riz froid, de la bouillie de riz, un plat de haricots rouges, quelques bananes et du thé vert léger. « Où sont mes croissants, ma brioche, mon beurre, mes confitures, mon chocolat chaud, mon jus d'oranges pressées ? », se garde de crier mon estomac. Esclave de mes habitudes confortables, je ressens naturellement quelques difficultés à m'adapter du jour au lendemain à de nouveaux usages qui s'appliquent à tous les aspects de l'existence. Cependant, je me suis tellement préparé psychologiquement à cette retraite que je me plonge immédiatement dans le bain. Ma volonté de parcourir la voie qui mène à la déli-

vance de la souffrance est telle que je serais capable de traverser une forêt en feu s'il le fallait.

En tout cas, les bananes sont si délicieuses et si sucrées que je ne parviendrai plus à ingurgiter celles qui sont importées en Europe, en comparaison si fades. Il faut goûter les deux pour arriver à se rendre compte de la phénoménale différence qui existe entre une banane qui mûrit en cales et une banane qui mûrit dans son milieu d'origine. Une banane importée en Occident a la forme et la couleur d'une banane, mais elle n'est plus une banane ! Je découvrirai aussi que l'enseignement de Bouddha subit le même sort. Après un petit déjeuner pris dans un calme idéal, nous remplissons notre thermos de thé, et regagnons notre logement aussi lentement que nous nous en étions éloignés. Je fais alors connaissance avec la salle d'eau, où l'eau chaude est inexistante. Les toilettes ne comportent pas de papier w.-c., mais elles sont dotées d'un petit tuyau d'eau qui permet de se rincer proprement. Cela est donc nettement plus hygiénique que l'essuyage à l'aide de papier.

Une fois les dents brossées, je me trouve une place dans la petite salle de méditation. Celle-ci est couverte de tapis en nattes et en tissus bariolés. Un large ventilateur à trois pales est fixé au plafond. Seuls, les cris rauques des corbeaux et le gloussement de quelques geckos troublent la quiétude du lieu. Je suis enchanté d'avoir enfin trouvé un endroit où tout est fait pour la méditation. Satisfait d'avoir pu me libérer de ma morne existence familiale, je m'abandonne complètement à mon entraînement selon mon habitude, assis en semi-lotus sur deux épais coussins, les mains sur les genoux, paumes relevées et les yeux ouverts, pointés vers le bas. Il n'y a plus de couches à changer, plus de cuisine et de biberon à préparer, plus de journaux à aller vendre, plus d'aspirateur à passer, et plus de vaisselle à faire. La seule chose qui me reste à faire est de faire le vide des pensées, jusqu'à l'éveil, me dis-je.

Dans la matinée, Paul m'accompagne auprès du responsable du centre pour mon inscription. Ce grand octogénaire aux airs tranquilles et bienveillants me fait signer la charte du centre, qui insiste surtout sur le respect du silence, des autres méditants et bien entendu, des directives données par les instructeurs. Ensuite, il me donne quelques formulaires à remplir. Quand Paul s'enquiert à propos de la prolongation de mon visa, il lui dit : « Nous allons attendre une semaine. Si nous constatons que c'est un méditant sérieux, nous ferons les démarches nécessaires afin qu'il obtienne un visa de méditation ». Enfin, on me fait connaître les huit préceptes que tout méditant ici se doit d'observer, et tels que Bouddha les a lui-même établis : premièrement, s'abstenir de tuer des êtres ; deuxièmement, s'abstenir de voler ;

troisièmement, s'abstenir de toute pratique sexuelle (même solitaire) ; quatrièmement, s'abstenir de mentir ; cinquièmement, s'abstenir de consommer de l'alcool (ou d'autres intoxicants) ; sixièmement, s'abstenir de consommer des aliments solides après midi ; septièmement, s'abstenir de musique, chant, danse, spectacle, parfum, cosmétiques et parures ; huitièmement, s'abstenir de s'asseoir plus haut que des êtres respectables ou à des places réservées à de telles personnes.

Concernant les horaires de méditation, la journée commence à trois heures. Personnellement, je n'arriverai jamais à me réveiller avant quatre heures et demie. Ce que les autres peuvent en penser m'est bien égal, car ce qui compte n'est pas l'heure à laquelle on se lève, mais de bien faire durant le temps qu'on est éveillé. Depuis le réveil, la méditation se poursuit sans relâche, jusqu'au moment de l'endormissement le soir, entre neuf et onze heures, selon les capacités de chacun.

## Instructions pour la vision directe

(Attention, ce chapitre est technique) Un moine vient me déranger en pleine séance d'assise. À mon grand étonnement, il me demande de le suivre jusqu'à la chambre d'un des principaux abbés pour me faire prendre connaissance des instructions de méditation. Vexé, je me dis que ce moine me fait perdre mon temps, car je connais très bien les instructions de méditation. Me prend-il pour un débutant ? De plus, je pensais que chacun méditait comme bon lui semblait, ici. Lorsque nous arrivons dans la chambre de l'abbé, on me fait écouter une cassette enregistrée en français, qui expose les bases de la méthode enseignée dans le centre. Je suis stupéfait de découvrir qu'il existe une autre façon de pratiquer la méditation, qui plus est, radicalement différente. Il est question, au contraire, d'observer en pleine conscience tout ce qui peut être perçu. On porte alors toute son attention sur les sensations visuelles que l'œil perçoit, sur les sensations auditives que l'oreille perçoit, sur les sensations tactiles que le corps perçoit, sur les sensations olfactives perçues par le nez, sur les sensations gustatives perçues par la langue et sur les sensations mentales perçues par le mental, c'est-à-dire les pensées, les réflexions, les émotions, les sentiments.

Dans le but de comprendre correctement la nature de tout ce que l'on perçoit autour de soi et en soi-même, il faut observer la réalité telle qu'elle est, de la manière la plus directe. Pour cette raison, cet entraînement de l'esprit



est appelé la « vision directe ». Il convient donc d'observer chacune de ces sensations telle qu'elle se manifeste et au moment même ou elle apparaît.

Dans la cassette, il est indiqué qu'en début d'entraînement, il est impossible d'observer tous les phénomènes qui apparaissent à la conscience. C'est pour cela que l'on commence par porter son attention sur ceux qui sont les plus faciles à percevoir. Si une douleur ou une démangeaison apparaît dans la jambe, c'est sur cette sensation tactile que toute l'attention se portera. Si le claquement d'une porte se fait entendre, c'est cette sensation auditive qui devra être prise en compte, dès l'instant où elle apparaît, et pendant toute sa durée. Il en va de même pour tous les types de sensations.

Quand il n'y a pas de sensation très distincte, on prend comme objet d'observation ce qui est toujours présent et aisément perceptible, comme le mouvement de gonflement et de dégonflement de l'abdomen lors de l'assise, et le mouvement des pieds pendant la marche. Pour développer équitablement l'énergie et la concentration, dont l'équilibre est indispensable pour la progression à travers les diverses étapes de la vision directe jusqu'à la cessation de la souffrance, il faut effectuer autant de marches que d'assises. En effet, dans cette méditation, la marche est tout aussi importante que l'assise, tout comme le sont les « activités » (se lever, se coucher, se laver, s'habiller, manger, etc.), car la connaissance ne se développe qu'en fonction de l'observation – quel que soit l'objet observé – et aucunement d'une posture. Dans la contemplation des phénomènes, ce qui importe est de connaître, de percevoir. Il est donc bien d'effectuer une heure de marche et une heure d'assise en alternance.

Pour que la vision directe soit appliquée correctement, deux types d'effort sont nécessaires. Ils sont minimes ; ils doivent être justement dosés. Il ne s'agit pas du tout de l'effort forcé ; il s'agit de l'effort juste. Le premier type d'effort consiste à appliquer son attention sur l'objet, le second à la maintenir dans toute la durée du phénomène.

Pendant l'assise, on observe le mouvement de gonflement de l'abdomen pendant l'inspiration et le mouvement de dégonflement de l'abdomen pendant l'expiration, sans chercher à modifier sa manière de respirer, ni quoi que ce soit d'autre. On observe le mouvement de telle manière que son attention sur celui-ci est synchronisée sur le mouvement lui-même. Concernant la posture, il suffit d'être assis confortablement, sur un coussin, un banc ou à même le sol, les jambes croisées ou pas, les mains posées où l'on veut, peu importe. Ce qui importe est d'avoir le dos bien droit, non adossé.

Les yeux doivent être fermés, pour éviter les sensations visuelles, qui constituent trop facilement une source de distraction.

Si des pensées ou des réflexions apparaissent, elles ne doivent pas être chassées, ni suivies, mais seulement observées à leur tour, tels que de simples phénomènes qu'elles sont en réalité, au même titre que les autres. Si celles-là véhiculent des émotions ou des sensations, ces nouveaux objets devront alors être observés à leur tour, soigneusement et patiemment. Lorsque ces phénomènes cessent de se manifester ou qu'ils deviennent ténus, on focalise à nouveau son observation sur l'objet principal, qui est en quelque sorte l'objet « par défaut ». Habituellement, on pense qu'il y a un « moi » qui fait des expériences, qui agit, qui marche, etc. On pense ainsi parce qu'on n'observe pas tous ces phénomènes. Ainsi, on a tendance à les identifier comme étant un individu. En fait, il y a seulement l'expérience, mais pas d'expérimentateur, il y a l'action, mais pas d'acteur, il y a la volonté, mais pas de volontaire, il y a la souffrance, mais pas de personne qui souffre.

Pendant la méditation, si l'on pense qu'il fait trop chaud, qu'on est épuisé, ou qu'on est assailli par les démangeaisons, c'est précisément parce qu'on n'observe pas les phénomènes qui apparaissent tels qu'on les perçoit et à l'instant où ils sont perçus. Il est impératif d'observer avec vigilance chaque moment de conscience afin de les connaître pour ce qu'ils sont. Tout doit être minutieusement observé, dans toute sa durée, y compris les plus grandes sensations de découragement, de doute et de fatigue. Ce n'est qu'à ce prix qu'il est envisageable de surmonter les obstacles inhérents à la voie conduisant à la Paix. Chaque méditant passe inévitablement par des phases déplaisantes, voire terriblement pénibles. Nourris dans l'idée que la méditation est une chose qui ne procure que du bien-être, du confort et de la légèreté, la plupart des individus sont persuadés que leur pratique est mauvaise dès lors qu'ils se sentent mal, physiquement ou moralement.

Comme je m'en rendrai vite compte, la vision directe n'est pas une relaxation. Bien qu'elle amène aussi à expérimenter des phases d'extases puissantes, son but n'est pas d'acquérir du bien-être, mais de se débarrasser de la souffrance. Le bonheur parfait ne consiste pas à obtenir des extases, qui restent encore une chose pesante, mais d'être libre de toute souffrance. Ne plus jamais être affecté par quel phénomène que ce soit, voilà le but le plus cher de toute personne qui raisonne sainement.

Les émotions telles que la crainte et la colère doivent être soigneusement observées afin d'être connues pour ce qu'elles sont, afin d'être démasquées.

L'unique moyen pour une telle démarche est la vision directe. Tant que cela n'est pas fait, ces poisons du mental nous plongent dans l'illusion. Comme le disait si justement le Vénérable Mahási, le moine qui popularisa cette méthode à travers le monde : « L'émotion négative est un mécanisme de défense dont l'objectif est de voiler la réalité. »

Dans les instructions, il est vivement recommandé de ne pas bouger durant l'assise, même si des démangeaisons ou des douleurs surviennent. Dans un tel cas, il convient de prendre pour objet d'observation ces nouvelles sensations, et éventuellement le désir de changer de posture si celui-ci apparaît. Si une douleur devient insupportable, on peut envisager de changer de posture, mais pas sans porter son attention sur l'intention de le faire, ni sans le faire très lentement, en prenant soin d'observer chaque mouvement effectué durant tout le processus de changement de posture. Dans l'entraînement à la vision directe dans la réalité, la principale qualité est sans aucun doute la patience. Un proverbe birman indique que c'est la patience qui mène à la cessation, au but ultime, qui est la pleine connaissance de la réalité. À elle seule, cette cessation permet la délivrance définitive des conditions insatisfaisantes que nous éprouvons tous.

## Être au présent à chaque instant

De retour dans la vieille pièce qu'est la salle de méditation pour les étrangers, je ne tarde pas à m'appliquer à ces instructions aussi soigneusement que possible. Cet acte d'observer le mouvement on ne peut plus répétitif du gonflement et du dégonflement de l'abdomen me paraît si bête qu'il m'amuse de penser que c'est ça qui peut conduire à l'éveil. Très vite, je constate que rester assis sans bouger pendant une heure est loin d'être aussi facile qu'on peut l'imaginer. La lourde chaleur, renforcée par une humidité difficile à supporter, n'aide en rien. J'aime le chaud, mais en dessous d'une limite qui là est alors largement franchie. L'unique ventilateur de la salle ne fait que chatouiller l'air. Son vieux moteur est si bruyant que nous préférons le laisser éteint.

Aussi déterminé à me sortir de ma condition d'être impur qu'une personne tombée dans une fosse aux crocodiles, je m'absorbe immédiatement et pleinement dans cet entraînement qui consiste à connaître la réalité dans l'instant et de la manière la plus directe. À tel point d'ailleurs que Paul m'avouera être surpris de voir quelqu'un entrer si vite dans le rythme de la retraite. Comme je m'immerge dans cet entraînement d'observation de la

réalité, je m'immerge par conséquent dans tous les obstacles qui lui sont inhérents. Le seul fait de demeurer en posture assise, immobile, le dos droit, sans bouger pendant une heure, me montre combien le corps est source de souffrances en tous genres. Mon corps tout entier est en proie aux démangeaisons, aux tensions, aux fourmillements, aux piqûres d'insectes, aux sensations de lourdeur, de suffocation et de torpeur. Ces difficultés physiques m'incitent fortement à tout lâcher pour aller retrouver un lit douillet. Le sommier du lit dont je dispose ici n'est qu'une dure planche de bois. Mes os saillants n'ayant pas la moindre habitude d'une telle dureté, il me faut utiliser trois tapis de méditation en guise de matelas, et pour les assises, deux gros oreillers qui ne soulagent qu'une petite partie des douleurs.

Outre les innombrables inconvénients du corps, s'ajoute l'instabilité du mental. En effet, cette « bête sauvage » ne songe qu'à s'inonder de sensations plaisantes et confortables, à élaborer des concepts, des réflexions, des commentaires et des projets de manière infinie, et avec une ingéniosité insoupçonnée, emploie tous les moyens pour ne pas se laisser dompter. C'est en essayant que je m'aperçois qu'il est loin d'être aussi simple que je pouvais l'imaginer de demeurer pleinement attentif sur un objet d'observation, comme le mouvement de l'abdomen ou celui des pas. Impossible, en tout cas durant les premiers jours, de focaliser son attention de manière continue sur les objets de sa méditation. Comme une anguille dans des mains savonnées, le mental glisse sans cesse vers des pensées plaisantes, qui pour la plupart, concernent l'existence bien confortable qu'il vient de perdre.

Toutes les idées que je concevais à propos de cette retraite alors que j'étais encore en Suisse ne se limitaient qu'à des aspects plaisants : je me voyais confortablement assis, baignant du matin au soir dans une concentration profonde et régulière. J'ignorais complètement que non seulement la méditation n'est pas un jeu d'enfant, mais aussi que les conditions de vie sont radicalement différentes dans ce pays. Même si on le sait, on ne peut le réaliser qu'une fois sur place.

Le couple humidité-chaleur est omniprésent, de jour comme de nuit, les pannes d'électricité sont fréquentes, les distractions ne sont pas disponibles, tout comme les bonnes choses dont j'ai pu jouir depuis le début de mon existence : les produits laitiers, le pain, le chocolat, les jus de fruits et bien d'autres encore. Les moustiques sont inévitables et très agressifs. Tout est vétuste et difficile à utiliser, y compris les toilettes. Bref, le mal-être est permanent. Ce changement est si profond qu'il me semble rêver, une petite

partie de moi me dit que c'est trop difficile pour être la réalité, que je ne mérite pas d'éprouver de telles conditions, qu'il me suffirait de crier « stop ! » et que « quelqu'un derrière tout ça » balaierait d'un coup vent ce climat et ces conditions infernales, me rendant sur-le-champ tout le petit confort de mon existence occidentale. Cependant, il n'en est pas ainsi, ce que je vis là est bel et bien la réalité que je dois désormais subir et affronter jusqu'au bout, à moins d'abandonner et de « rentrer à la maison », mais cela, il en est hors de question. J'ai suffisamment tourné en rond ainsi, et si je suis venu ici, ce n'est pas pour faire demi-tour sur la voie de la libération, mais au contraire pour la suivre de mon mieux. Au bout de deux jours de retraite, quand je prends conscience de la dureté incontournable de mon nouveau quotidien, j'éclate en sanglots, debout, immobilisé au milieu d'une cour, comme un enfant qui aurait été délaissé par sa maman dans un endroit hostile.

Après une rapide réflexion, je déduis que la seule issue possible pour surpasser ces conditions difficiles à supporter est de m'atteler à cet entraînement à la vision directe dans la réalité jusqu'au succès.

## Des guides indispensables

J'ignore jusqu'à quel degré de sagesse sont parvenus ceux qui m'encadrent et me guident dans mon entraînement, mais je perçois tout au moins qu'ils ont une expérience plus avancée que la mienne. Ils sont justes et honnêtes dans leurs comportements et dans leurs propos, ils ne présentent pas d'intérêt personnel dans ce qu'ils font, et leurs recommandations sont empreintes de bon sens, de raison et de logique. En vertu de ces critères, je sais que je peux leur faire totalement confiance. Je tiens alors pleinement compte de chacun de leurs conseils. Leur présence me donne le courage nécessaire pour persévérer sur la voie, parfois accablante, vers la compréhension de la réalité. Je comprends par conséquent qu'il est vain de chercher à réaliser l'éveil en restant seul dans son coin, même avec des livres écrits par les êtres les plus accomplis.

Relativement semblables, les heures d'assise et de marche se succèdent, mais l'ennui n'a pas sa place, tant grande est la motivation de progresser, tant je m'efforce de scruter au mieux tout ce qui peut se passer dans les perceptions qui composent les mouvements observés. Parfois, je suis bien en phase avec cet entraînement, car j'observe les phénomènes avec curiosité, avec la volonté de connaître le processus de la réalité que nous éprou-

vons à tout instant de notre existence. Parfois, je « pédale dans le vide », car je suis les mouvements de l'abdomen et des pieds dans l'idée d'un exercice destiné à développer la concentration, avec le même état d'esprit qu'on soulèverait des haltères pour développer ses muscles. Ainsi passent les jours, au rythme des assises et des marches, interrompues seulement par les repas et les entrevues de méditation. L'attention, la vigilance et la concentration, quant à elles, ne sont jamais suspendues. Les deux repas quotidiens sont pris le matin, le premier à cinq heures, le dernier à dix heures. Ce qui me surprend à mon premier déjeuner est de constater deux « tables pour végétariens », ce qui signifie qu'en dehors de quelques étrangers – dont je fais partie –, tous les autres mangent de la viande. Les entrevues de méditation ont lieu une fois tous les deux jours, et un petit enseignement est délivré chaque dimanche, dans le but de faire prendre conscience à chacun de l'importance et de l'urgence d'un tel entraînement, et donc à motiver pour ne pas abandonner en cours de route, pour ne pas se relâcher, mais au contraire pour persister avec effort et détermination, jusqu'au succès.

Aujourd'hui ont lieu les entrevues de méditation. Tout le monde est présent lorsque l'instructeur entre dans la salle ; les méditants – dont Paul et moi faisons partie –, le Vénérable Satipatthána, qui fait office d'assistant auprès de l'instructeur, et les interprètes pour les Coréens, le Japonais et le Vietnamiens qui sont parmi nous. Quand notre instructeur, le Vénérable Játaka, prend place sur la seule chaise de la salle, à mon grand étonnement, tout le monde se prosterne à trois reprises, sauf moi, qui ne comprends pas la signification de ce rite. Le regard neutre, le moine qui va nous délivrer les instructions a un visage d'une banalité parfaite, donnant l'impression d'avoir un air très blasé. Les entrevues se font individuellement, mais devant tout le monde. Ainsi, chacun peut, dans la mesure de sa compréhension de la langue employée, profiter d'explications à des questions qu'il n'aurait pas songé à poser et qui peuvent s'avérer lui être une aide dans son entraînement. Autrement, nous pouvons aussi continuer notre méditation en attendant notre tour, soit en assise, soit en marche. Lorsque le Vénérable Satipatthána me fait signe de venir, je m'approche de l'instructeur, toujours aussi lentement que le rythme habituel, et m'assois tout aussi tranquillement. Une fois que le professeur de méditation m'a posé quelques questions précises sur mon entraînement, il adresse deux ou trois brèves phrases en birman, que le sage Satipatthána développe en anglais. Enfin, Paul assumant le rôle d'interprète français pour les deux francophones comprenant trop mal l'anglais (un autre Suisse et moi-même), me fournit les instructions en version claire, précise et en français.

On coupe court à mes interminables questions d'ordre philosophique que génère ma grande soif de connaissances à propos des grandes questions sur le fonctionnement de la conscience. Ce type de questions concerne par exemple les liens entre la concentration et les événements qui coïncident avec une incroyable précision. Mes trois instructeurs – le Vénérable Satipatthána et Paul étant loin de se limiter à de simples traducteurs – me feront rapidement comprendre que toutes ces questions, aussi intéressantes soient-elles, et même sous forme de simples réflexions, doivent absolument être oubliées pendant toute la durée de la retraite. Lors d'un tel entraînement qu'est celui du développement de la vision directe dans la réalité, seule doit être prise en compte l'observation des phénomènes, rien d'autre.

Je m'apercevrai donc que le rôle essentiel de l'instructeur est d'une part de veiller à ce que le méditant maintienne bien son équilibre entre l'énergie et la concentration, car c'est la condition obligatoire pour franchir les étapes de tout le processus de la vision directe, jusqu'au but suprême. D'autre part, il est de l'inciter à observer sans relâche, avec persévérance, sans se laisser glisser dans le piège sans fin des pensées ou des réflexions analytiques inutiles, ou dans d'autres obstacles tels le découragement ou pire : l'autosatisfaction. Si l'instructeur « officiel » est très concis dans ses indications, se limitant généralement à des instructions brutes de tout commentaire, le noble et vieux Satipatthána sait construire des encouragements si efficaces qu'ils nous propulsent dans la suite de notre entraînement avec une force surnaturelle. À l'aide de très peu d'éléments, il saisit immédiatement les impasses rencontrées par les méditants. Il est particulièrement habile pour illustrer à merveille chacun des problèmes que nous rencontrons, à l'aide d'une petite histoire – souvent métaphorique – qui se déroulait au temps de Bouddha. Ceux qui savent l'écouter ne peuvent que progresser sur la voie qui mène à la Paix.

En dépit des difficultés tant physiques que mentales, j'apprécie beaucoup cette méditation, qui d'ailleurs, est plutôt une manière d'être en parfaite phase avec la réalité qu'une méditation à proprement dite. Ce qui me plaît avant tout, c'est cette idée de ne tenir compte que de la réalité, de ce que nous percevons, par soi-même, tel que cela existe, tel que cela est. Finalement, comment développer une connaissance juste de la réalité en faisant autrement que la percevoir directement, telle qu'elle est, telle qu'elle se présente à la conscience, dans l'instant, libre de toute réflexion, de tout concept fabriqué par le mental ?

Chaque fois que je commence à dériver sur une voie qui sort du cadre de la vision directe, l'un ou l'autre de mes instructeurs me fait brusquement re-

venir sur terre. Ici, je n'apprendrai pas à léviter, mais au contraire à atterrir, plus que jamais. Je ne fuirai pas les éléments qui constituent habituellement la vie d'un être humain, mais au contraire, je les pénétrerai comme jamais il nous vient à l'idée de le faire. Cette façon de « méditer » m'apparaît tellement différente et surtout tellement plus claire et plus concrète que ce que j'ai eu l'occasion de découvrir en Europe. Ses avantages me semblent si évidents, si propices et si abordables que je souhaite vraiment m'y investir totalement. Alors que certains ne parlent que de fantasmes spirituels dignes des plus grands films de science-fiction ou des plus grands rêves, ici il n'est question que de connaître le mouvement de ses pieds, les douleurs de son dos, les émotions qui nous tiraillent, bref ; la vie de tous les jours, le caractère on ne peut plus concret de la réalité de chaque instant.

## Une règle d'or de l'entraînement

Il y a un point sur lequel les instructeurs devraient tout particulièrement insister, car selon moi, il constitue l'une des règles d'or de cet entraînement au développement de la vision directe. Il s'agit de maintenir constamment son regard vers le bas. Je me donne à moi-même cette instruction, et m'y tiens avec résolution. Je constate que le seul fait d'interdire son regard de balayer alentour chaque fois que quelque chose provoque un bruit ou un mouvement dans le champ de vision, force l'attention de manière très significative. En demeurant à longueur de temps les yeux soit fermés, soit pointés vers le sol, l'attention se développe presque naturellement. En revanche, par le simple fait de tourner la tête quand une porte s'ouvre, quand un groupe de gens rient ou qu'une voiture passe, l'attention s'envole comme un oiseau dont on aurait ouvert en grand la cage. Quand un grand vacarme se produit par exemple, si nous nous retournons brusquement pour voir de quoi il en retourne, notre attention est aussitôt brisée, car nous sommes happés et complètement monopolisés par la curiosité, « tiens ! Qu'a-t-il bien pu se passer ? » Si, au contraire, nous restons immobiles, le regard en bas, c'est l'attention qui se fixera presque naturellement sur le son, nous permettant ainsi de développer une connaissance juste et directe de cette perception auditive, par conséquent, de rester pleinement dans la réalité.

Je l'apprendrai plus tard, le fait de garder son regard vers le bas constitue l'une des règles de conduite pour les moines, à respecter lorsqu'ils se rendent dans des zones habitées. En plus d'une forme constante d'attention et



de vigilance, cela leur confère une tenue digne, une apparence respectable, beaucoup plus que s'ils regardaient dans tous les sens, dévoilant alors une curiosité grossière qui traduit une avidité indomptée.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, quand on regarde toujours en bas, on voit beaucoup plus de choses. Le regard est fixé au sol, mais le champ de vision est large. L'application de cette règle d'or a un peu l'effet d'un filtre : nous voyons ce qui est utile, pas ce qui ne l'est pas. Il n'est pas la peine d'attendre longtemps pour s'en rendre compte : quand on tourne le regard vers une curiosité, tous les phénomènes susceptibles d'être observés sont noyés par la vision superficielle que le mental exploite pour se distraire.

## Qu'est-ce qui fait le moine en dehors de l'habit ?

Avant d'arriver en Birmanie, tout ce que j'avais pu lire à propos des moines (bouddhistes) n'était que des histoires d'êtres accomplis et dotés de pouvoirs surnaturels. C'est donc le plus naturellement du monde que je ne voyais que la perfection dans les moindres gestes des premiers moines en chair et en os qui m'ont été donné de rencontrer. J'allais même jusqu'à leur adresser de respectueuses pensées dans l'idée qu'ils pouvaient peut-être les lire à travers mon regard. Je ne tarderai toutefois pas à me rendre compte que la plupart d'entre eux ne sont guère plus qu'un tas de chair et d'os dont les comportements sont gouvernés par un esprit corrompu de désir et d'ignorance. Ce qui aura pour effet de consolider ma conviction de l'époque, qui consiste à penser qu'il est complètement inutile de porter la robe monastique, que seule compte la méditation. La conduite déplorable des moines ne me surprend toutefois pas autant que l'aveuglement des gens, qui les vénèrent comme des dieux vivants, en se prosternant à tout moment devant eux et en leur donnant de nombreuses offrandes de la manière la plus respectueuse qui soit. Hormis de rares exceptions, comme les moines Satipatthána et Játaka qui sont de nobles êtres dignes de vénération, j'en viens non seulement à ne pas éprouver le moindre respect pour les moines, mais même carrément du mépris. Je ne vois en eux que des chiens qui abusent sans vergogne de la générosité des gens qui font confiance à la noblesse, à la vertu et à la sagesse que représente la robe monastique.

Bien que demeurant en permanence concentré sur ma retraite, les yeux toujours vers le bas, je distingue inévitablement des moines (si toutefois on peut appeler cela ainsi) qui courent continuellement vers des occupations futiles et exclusivement destinées à se distraire. Le jour de mon arrivée,

Paul m'avait présenté un gros moine qui passe ses journées à faire la sieste ou à mâchouiller du bétel, et dont la chambre ressemble à la caverne d'Ali Baba. Il nous avait fièrement montré sa collection de timbres-poste et ses albums photographiques de tous les voyages touristiques qu'il avait réussi à faire depuis qu'il avait pris la robe. Comme je suis en pleine retraite, il n'est pas question de gâcher ma concentration à m'interroger sur le rôle exact des moines. Néanmoins, je sais malgré tout que celui qui porte la robe monastique est tenu de se consacrer à la voie qui mène à l'éveil, en adoptant uniquement des comportements nobles et en évitant toute activité qui ne présente pas de profit pour cette voie. Il me semble aussi qu'une telle personne ne doit pas s'adonner à tout ce qui est susceptible d'accroître les états d'esprit négatifs, comme l'avidité, l'orgueil, l'avarice, la jalousie, la haine ou l'illusion.

Nous sommes le 5 décembre 1996, je suis devant le bâtiment où sont logés le Vénérable Satipatthána et une partie des étrangers, en train de faire ma marche. Les yeux toujours vers le bas, je distingue un moine qui s'approche de moi. Quand il est tout près, quelle n'est pas ma surprise quand je reconnais les pieds de Paul, qui devient alors le moine Samádhi.

Terriblement déçu, je ne parviens pas à comprendre ce choix, qui me paraît alors tellement inutile, voire stupide. Je me laisse alors à croire que mon vieux compagnon de route est nettement moins avancé que je me l'étais toujours imaginé. Cependant, les conseils et remarques qu'il me donne jour après jour sont empreints d'une telle sagesse que je finis par me dire qu'il y a certainement quelque chose qui doit m'échapper dans le concept de moine.

## Un chemin en plein brouillard

Chaque heure semble durer une journée entière. Les douleurs et les sensations d'inconfort sont telles que la mélodie de la petite horloge électrique annonçant la nouvelle heure est un immense soulagement. Le soulagement de pouvoir se lever, de pouvoir marcher. À peine quelques minutes plus tard, c'est la marche qui devient une torture interminable, clôturée en fin d'heure par un bref soulagement : celui de pouvoir s'asseoir. Ainsi de suite, de longues journées durant, se poursuit le calvaire. Beaucoup de méditants n'ayant pas le courage de l'affronter sautent sur la moindre occasion pour discuter autour d'une tasse de thé, jusqu'à ce qu'un responsable vienne les remettre à l'ouvrage. Il m'arrive aussi de fuir momentanément la diffi-

culté de la méditation en remplissant mon mental de projets, comme cette fois où je parviens, en dépit de mon maigre anglais, à me renseigner auprès d'un moine japonais. M'imaginant comme on le croit souvent « qu'ailleurs c'est mieux », je lui demande des informations sur un centre de méditation de son pays, les prix de l'avion pour aller à Tôkyô et du train pour se rendre à l'endroit dit. Comme la presque totalité des projets, ceux-ci ne tarderont pas à s'envoler.

Pendant une marche, Jean, un vieux Québécois, vient me raconter l'un de ses nombreux voyages où une fois, en Malaisie, il tomba nez à nez avec une panthère. Son récit est passionnant, mais conscient de plus en plus de l'importance de l'entraînement, je l'enjoins poliment de ne pas relâcher celui-ci. Il n'est pas question de se laisser aller. Je ne suis pas venu ici pour prendre des vacances ; mon seul but est de réussir cette retraite. Je suis toutefois souvent tenté d'y mettre un terme, tant je peine. Quelles que soient les difficultés rencontrées, à quoi bon arrêter, me dis-je. Ce ne serait que partie remise à plus tard, alors autant s'y atteler maintenant puisque j'y suis. Quand on prend conscience de l'importance inestimable de s'affranchir de la misère sans fin de la condition de tout être, et de l'occasion exceptionnellement rare d'avoir tout son temps à consacrer à une retraite auprès de guides compétents, il serait complètement fou de passer à côté de cela. Je ne suis pas venu ici pour essayer, mais pour accomplir ce qu'il y a à accomplir. Ainsi, je suis déterminé à poursuivre ma retraite quitte à y consacrer l'intégralité du temps qu'il me reste à vivre !

Certains jours, je me sens mieux, moins envahi par des peines de toutes sortes. Néanmoins, dans tous les cas, je ne perçois aucun changement, pas le moindre progrès. Je crois souvent que je ne suis « pas dedans », que je ne fais pas comme il faut. La seule chose qui ne fait pas de doute, c'est que je ne m'arrête plus, mais parfois, en dépit des encouragements de mes guides, je ne sais plus si je me dirige vers le bon cap. Je suis exactement comme le navigateur qui voit toujours le même horizon, sans jamais distinguer la moindre parcelle de terre.

Comme tout méditant, je ne peux pas m'empêcher de guetter des résultats palpables, comme des sensations de légèreté et de lucidité engendrées par une bonne concentration. Je ne comprends alors pas que le seul fait d'attendre des résultats constitue un obstacle à la progression, et que si résultats il y a, ce ne peut être que lorsqu'on n'attend rien. Certains jours, je me sens si découragé que je me laisse toutefois aller une demi-heure par-ci, une heure par-là à discuter de choses diverses à propos de la retraite, ou plus bêtement, de bonnes choses qui me manquent, comme une bonne

pizza au fromage. Malgré ces petits moments de relâchement passagers, je m'applique aux recommandations de mes instructeurs le plus scrupuleusement possible.

Je souhaite poursuivre mon entraînement le plus tranquillement du monde, tout seul dans mon coin, loin des autres méditants. Presque tous parmi eux, bien malheureusement pour eux, ne songent qu'à fuir l'ennui et l'inconfort en bavardant, en grignotant ou en faisant toutes sortes de choses qui font obstacle à la méditation et qui dérangent les méditants sérieux. Il est dommage de constater combien nombreux sont les méditants qui abandonnent dès qu'ils rencontrent des phases inconfortables, pourtant inévitables dans le processus de cet entraînement. Par chance, j'obtiens qu'on m'autorise à pratiquer dans ma chambre. Désormais, je ne retournerai dans la salle de méditation que pour les entrevues.

Les jours passent, toujours aussi pénibles les uns que les autres. Je suis dans la peau d'un prisonnier qu'on aurait jeté au cachot sans lui dire quand il serait libéré ni même s'il le serait un jour. Seuls quelques plats bien cuisinés sont en mesure de me consoler. Les séances d'assise et de marche sont toujours aussi longues, il n'y a jamais rien de nouveau. J'en ai marre. Je voudrais arrêter d'observer, mais quoi faire d'autre ? Quoi faire de mieux finalement ? Je continue, bien que je ne crois plus en mes capacités, ni même aux paroles d'encouragement de mes guides. Seule une expérience inhabituelle liée à la méditation serait à même de me donner du courage. Je progresse en plein brouillard ; il n'y a rien d'autre que du brouillard tout autour de moi, toujours et encore du brouillard.

## Du calvaire à l'extase

Ce jour-là, je craque. Pendant les entrevues de méditation, je me plains auprès de l'instructeur : « Voilà plus d'un mois que je suis ici, que je m'efforce de mon mieux à chaque instant, et rien ne se passe, pas le moindre signe de progrès en vue. » Mes états d'âme déclenchent un grand sourire sur le visage de mon vieil ami le moine Samádhi, qui se transmet sur les visages des moines Satipatthána et Játaka, en même temps que la traduction. Une fois la réponse de l'instructeur passée du birman à l'anglais, le moine Samádhi me la transmet en français : « Il dit que tu ne t'en rends pas compte, mais tu as déjà acquis une très grande concentration. » Je ne saurais dire pourquoi, mais cette phrase ne sonne pas comme un encouragement ; je sens que je peux le croire bien que je ne « vois rien ». Ce qui est

certain, c'est que ma concentration ne produit aucun effet perceptible, mais plus pour longtemps...

À peine suis-je sorti de l'entrevue, dès les premiers pas sur la petite montée qui conduit à ma chambre, une violente bouffée d'extase m'envahit de part en part. Tout se fait tout seul, sans que le moindre effort ne soit nécessaire. C'est un peu comme si c'est le fait d'observer le mouvement des pas qui les génère. Outre une indescriptible sensation de légèreté, une très forte lucidité me permet de porter mon attention sur tous les phénomènes avec une incroyable précision. Ces effets sont les mêmes que sous LSD, sauf que pendant les expériences faites à l'aide de cette substance, j'étais inévitablement plongé dans une salade de concepts qui me voilait totalement la réalité. En tout cas, n'ayant auparavant jamais éprouvé ce type de sensations autrement qu'après avoir absorbé des buvards ou des champignons, j'ai du mal à réaliser que j'en suis arrivé là uniquement à l'aide de la méditation. Cela m'apparaît si incroyable que je prends même le temps de me demander ce qu'il y avait eu dans le repas de midi, comme si quelqu'un pouvait s'amuser à insérer des substances hallucinogènes dans les plats servis aux méditants. En arrivant dans ma chambre, je m'assois en semi-lotus sur mon lit, et aussitôt que je ferme les yeux, je suis complètement plongé dans la vision directe, l'attention en parfaite phase avec tous les phénomènes qui composent le mouvement abdominal. Maintenant, les heures défilent à toute allure. Chaque événement du quotidien arrive juste à point, en parfaite coïncidence avec mes pensées. À l'instant où mes yeux se posent sur l'horloge, celle-ci indique l'heure pile, à la seconde même où je prends place dans la file, le tambour se fait entendre, quand je pense qu'un jus de fruits serait bienvenu, la porte s'ouvre et quelqu'un m'en offre un. Si les sensations de légèreté ne sont pas toujours présentes, l'attention est toujours de mise.

Lors de l'entrevue suivante, je fais part de mes expériences extatiques comme si cela était la seule chose qui comptait à mes yeux. L'instructeur me fait rapidement redescendre sur terre : « Tout ça ne sont que des effets de la concentration. Ce n'est pas du tout ce qu'on cherche dans la vision directe, faites bien attention ! Ces expériences sont un piège dans lequel on tombe trop facilement, parce qu'elles sont tellement plaisantes que dès qu'on relâche l'attention quelques instants, on s'y attache complètement. De ce fait, on stagne. Vous devez redoubler de vigilance et observer soigneusement toutes ces sensations et toutes les réflexions susceptibles d'apparaître, sans les suivre. » Fort de cette mise en garde, je demeure très prudent et me contente d'observer tout ce qui se passe, en ne dérapant presque plus dans

un piège ou un dans un autre. Plus rien ne me perturbe dans mon entraînement, sinon quelques désirs et quelques peurs...

## Plus tenace que son ombre : le désir

Comme toujours, lors de chacun de mes déplacements, les yeux demeurent fixés vers le bas. Bien que cela aide considérablement à maintenir son attention, cela ne barre pour autant pas la route à tous les obstacles. Le désir trouve toujours le moyen de s'infiltrer quelque part et de pourrir le mental. Seule une vigilance complète et constante est en mesure de l'épargner d'un tel poison. C'est comme une moustiquaire ; il suffit d'un seul petit trou pour que l'on soit dévoré par les moustiques toute la nuit.

Lorsque des gens viennent faire un don au centre, ils se tiennent juste devant la procession des méditants qui entre en file dans la vaste salle à manger. Ainsi, ils sont tout près, pouvant marquer leur respect en toute liberté. Un jour, en passant ainsi lentement devant une rangée de donateurs, je suis en proie à une puissante pulsion lubrique. Mon regard rencontre seulement les pieds nus d'une jeune fille, mais mon mental reconstitue instantanément le corps dans son entier. Si mon attention était sans faille, je n'aurais vu rien d'autre que deux morceaux de chair. Réussissant son « coup d'état », le désir s'est accaparé le plein pouvoir. Il a propulsé la pensée d'une paire de chevilles bien dessinées – aux yeux d'un mâle de la même espèce –, vers celle d'un corps nu et sans défaut de femme qui ne demande qu'à s'offrir sexuellement. Heureusement, ma concentration est suffisamment développée pour que l'attention reprenne vite le dessus. Pendant le repas, les yeux ont beau rester plantés dans l'assiette, le désir trouve une autre issue : c'est maintenant à travers des chuchotements de jeunes femmes que le mental élabore des pensées enclines à générer les excitations lubriques les plus effrénées. Prend ainsi place un dur combat entre l'attachement et le détachement aux sensations charnelles.

Dans ces phases où les pulsions sexuelles, décuplées par la concentration, envahissent le mental comme un feu dans une forêt d'arbres secs, n'importe quoi peut évoquer les plaisirs du sexe. Une simple paire de sandales féminines, une robe de nonne qui sèche au soleil ou un caillou aux formes à peine évocatrices sont autant d'objets en mesure de façonner dans la tête des formes délicieusement arrondies de femmes. De là, naissent toutes sortes de pensées qui se figent sur les plaisantes sensations qu'il est possible d'éprouver au contact de la douceur de leur peau, de la mollesse de leur

chair, de la chaleur de leur corps, et naturellement, de la pénétration sexuelle. Une fois, pour ne pas céder à la masturbation, qui saccagerait complètement la concentration et la pureté mentale déjà acquises, il me faut serrer les dents et empoigner les barreaux de ma moustiquaire en les serrant fort en attendant que cela s'apaise. Quand ces pulsions deviennent plus faibles, je parviens plus facilement à les observer aussitôt qu'elles commencent à se former. Connues pour ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire des concepts enrobés de désir, elles cessent de m'importuner dès l'instant suivant.

## Un obstacle parmi tant d'autres : la paranoïa

Après le désir sexuel, c'est la paranoïa qui prend le relais. La nuit est tombée depuis peu, l'assise a bien commencé. J'observe avec pleine attention selon les indications données par l'instructeur. Brusquement, j'entends une détonation au loin, qui ne ressemble en rien à un coup de tonnerre. J'entends des gens courir précipitamment à l'extérieur. D'autres détonations suivent, ne paraissant pas être bien loin. Après chacune d'entre elles, j'entends maintenant des cris. Ayant entendu parler des événements survenus huit ans plus tôt, où des moines sont tombés sous des coups de mitraillettes dans leurs propres monastères, le pire des scénarios a naturellement surgi dans mon esprit. Quand la concentration est très élevée, la moindre pensée prend des proportions gigantesques. Le centre de méditation était attaqué, et d'une minute à l'autre, on allait forcer la porte de ma chambre et m'abattre d'une série de balles en pleine poitrine. Pensant vivre mes derniers instants, l'angoisse de trépasser avant même d'avoir pu parvenir à l'éveil me fait battre le cœur aussi fortement que les détonations qui déchirèrent le ciel à un rythme de plus en plus terrifiant.

Si j'expérimente l'éveil, on peut me transpercer le cœur, c'est sans importance, puisque j'aurais alors rompu le lien qui m'attache indéfiniment au monde et à tous ses cauchemars. Prenant alors conscience de l'importance de la chose, je consacre de mon mieux ces derniers instants à l'observation directe de la réalité. Soudainement, je réalise que ces détonations sont celles de feux d'artifice, et que les cris des gens qui couraient étaient des cris de joie et d'excitation.

## Le piège de la satisfaction

Tout va pour le mieux et même trop vite, à tel point qu'il n'est pas possible d'attendre deux jours les prochaines entrevues. Jusqu'à plusieurs fois par jour, c'est le moine Satipatthána ou le moine Samádhi qui me donnent les instructions nécessaires, chaque fois que surviennent des expériences clefs dans le processus de la vision directe dans la réalité. D'une indescriptible précision, l'observation devient pratiquement automatique. Plus rien n'échappe à mon attention. La conscience qui observe les phénomènes est si bien en phase avec ceux-ci que je perds complètement la notion du temps. Certaines heures d'assises ou de marche me semblent durer entre cinq et dix minutes.

Après un mois et demi de retraite, vers la mi-janvier 1997, se produit pour la première fois une expérience que je qualifie alors de satisfaisante. Néanmoins, la seule expérience qui soit pleinement satisfaisante est l'accomplissement total de la connaissance directe de la réalité, où ne subsiste plus aucune impureté mentale. Ce que nous appelons l'éveil ou la libération s'étale en fait sur quatre étapes, durant lesquelles la cessation complète des phénomènes physiques et mentaux dure quelques instants et est expérimentée chaque fois plus profondément. Outre le manque de sagesse, le pire piège qui nous empêche de franchir tous ces stades jusqu'au dernier, où toutes les imperfections ont été définitivement éradiquées, c'est la satisfaction. En dépit d'une excellente concentration, content de mon succès, je n'irai pas plus loin dans cette retraite, qui se prolongera jusqu'à la mi-mars 1997. Ayant moins besoin d'instructions, je me rends de moins en moins fréquemment aux entrevues de méditation. Les journées sont plutôt régulières, et passent relativement vite.

## La voie modérée

Tandis que nous commençons notre repas, une dame s'approche de notre table en m'adressant la parole en français avec un accent asiatique très prononcé :

« — Je suis Vietnamiennne, mais je vis en Suisse, à Lausanne. On m'a dit que vous étiez Suisse, n'est-ce pas ?

— C'est juste, oui. Et je suis aussi de Lausanne.



— Tenez, j'ai préparé ceci spécialement pour les méditants végétariens ; c'est un plat cent pour cent végétarien. »

Elle pose un grand saladier sur notre table, qui semble contenir une délicieuse bouillie dont il m'est impossible de deviner les ingrédients. Plein d'appétit et ravi de découvrir une cuisine différente, je m'en sers abondamment. Continûment attentif à mes moindres gestes, que j'effectue toujours lentement, j'ai malgré tout le temps de me régaler de ce potage de plusieurs bouchées. Je réalise alors ce que contient ce plat, au goût particulier qui ne m'est pas inconnu. Il se compose en grande partie de poisson haché en fines particules. Ainsi, j'apprends que pour certains, le poisson n'est pas à exclure du végétarisme. Que faire maintenant que mon assiette en est remplie et que plusieurs cuillerées sont déjà au fond de mon estomac ? Est-ce si grave ? Après tout, ce n'est pas moi qui ai pêché le poisson, ni contribué à sa mort. Quand je parle au moine Samádhi de ce je crois encore être un incident, il relativise : « Tu viens de faire une expérience de la voie modérée, où il est bon de rejeter tout extrême. Bouddha et ses moines ont toujours mangé de la viande, car ils sont tenus d'accepter ce qu'on leur donne, sans faire les difficultés. Si toutefois on tue un animal dans le but d'en offrir sa viande à un moine, si ce dernier le sait ou a un doute, il est tenu de la refuser. » Je resterai à la table des végétariens jusqu'à la fin de cette retraite. Désormais, je mangerai la viande ou le poisson qu'on me donnera, mais continuerai de ne jamais en acheter ni en demander.

## Les effets de l'après-retraite

Le 14 février, mon cher compagnon, le moine Samádhi repart pour la France, autant pour expérimenter la vie monacale dans un pays *a priori* peu enclin à accueillir de tels êtres que pour partager ses acquis. Mon vol pour la Suisse étant le 13 mars, il me faut faire avec mon peu d'anglais pour obtenir les réponses à mes quelques interrogations. Les journées défilent aussi vite qu'elles sont régulières. Les extases m'ont abandonné, et je crois avoir perdu toute concentration, tant tout me paraît ordinaire, tant je demeure toujours au même endroit, et tant je confonds le fait d'être concentré et les effets engendrés par la concentration.

Un jour, on me remet une lettre, postée de Paris. C'est le moine Samádhi, qui me raconte son accueil dans une pagode khmère de la région parisienne. Il m'informe que tout le monde est ravi de disposer d'un moine français ayant expérimenté la méditation, et que leur cuisine est excellente.

Une semaine avant mon retour, je me rends en ville pour confirmer mon vol. Pendant tout le trajet, mes yeux ne décollent pas le plancher du bus. Dans la rue, je marche comme cela m'est alors le plus naturel, c'est-à-dire très lentement, en prenant soin d'observer le mouvement de chaque pas, comme d'habitude. Les passants qui filent en tous sens dans une impressionnante effervescence me paraissent vivre en accéléré. Les mouvements et les bruits qui m'entourent donnent au centre-ville de Yangon l'apparence d'une fourmilière humaine surexcitée. Je demande au taxi qui me ramène de venir me prendre dans une semaine pour me conduire à l'aéroport. Lorsque je me retrouve à nouveau dans la cellule de méditation qui me sert de chambre, je suis aussi serein qu'auparavant, et en y repensant brièvement, j'ai l'impression de ne jamais avoir quitté mon coussin de méditation. C'est comme si le fait de m'être rendu en ville n'avait été qu'une pensée.

Le dernier jour est arrivé ; je ne peux m'abstenir de ressentir une certaine joie, à l'excitation de retrouver les choses qui me plaisent et qui m'ont par moments tant manquées, ainsi que les retrouvailles avec Irène, qui n'est pas au courant de mon retour. Ce matin, j'ai déjà préparé et bouclé mon sac, prêt à partir, afin de pouvoir profiter de cette retraite jusqu'au dernier moment. J'entends mon taxi qui arrive avec une heure d'avance. Comme on dit en Suisse : « L'heure c'est l'heure, avant l'heure ce n'est pas l'heure, après l'heure ce n'est plus l'heure. » Je fais tranquillement ma dernière assise, heureux de croire que le bien être acquis, qui n'est qu'un effet passager de la concentration, ne me quittera plus jamais. Ensuite, je fais mes adieux au moine Satipatthána, et monte dans le taxi, qui s'engage sans tarder sur la route qui mène à l'aéroport. Là, pour la première fois, je lève les yeux, pour regarder la Birmanie que je crois voir pour la dernière fois. Les pensées les plus optimistes monopolisent mon esprit. Sans l'ombre d'un doute, persuadé que l'aptitude à observer continûment les perceptions en toute situation ne me quittera plus jamais, je me vois déjà mener une confortable et plaisante petite vie de famille libre de tout conflit. J'imagine aussi que quelques heures de méditation au sein d'une vie active me mèneront sans tarder jusqu'au dernier stade de connaissance de la réalité, où ne subsiste plus la moindre souillure du mental. Il aurait été plus raisonnable de croire que papa Noël allait descendre du ciel avec une hotte pleine de cadeaux. Ce n'est que plus tard que je réaliserai que le fait de mettre un terme à cette retraite aura été, outre la conséquence d'une certaine satisfaction, celle d'attachements stupides et insignifiants. D'ailleurs en est-il qui ne le sont pas, sinon l'attachement à la réussite sur la voie qui conduit à la libération définitive de toute insatisfaction ?

Dans la salle d'attente de l'aéroport, je fais ce qui m'est – encore pour l'heure – le plus spontané : assis en semi-lotus, les yeux fermés, j'observe le mouvement de mon abdomen. Ouvrant peu à peu la porte aux pensées, je commence doucement à me relâcher du rythme intense de la retraite. Aucun n'effort n'est nécessaire pour les procédures d'embarquement ; tout se fait tout seul, on me prend et me remet dans les mains les papiers nécessaires. Tout semble glisser tout seul, la moindre démarche est d'une grande facilité, comme si j'étais dans un rêve dans lequel je contrôlais tout par la pensée. Par ignorance et inconscience, je m'attache complètement à ces effets secondaires de la concentration qui apparaissent particulièrement après diminution de l'effort de concentration. Je ne suis pas encore prêt pour aller plus loin sur la voie de la sagesse, car je vais jusqu'à faire de ces effets le but de ma méditation.

Dans le terminal de Bangkok, une fille s'adosse involontairement sur ma longue chevelure de cordes. Quand je me lève, je me trouve donc coincé. Embarrassée, elle m'adresse un « Sorry ! » avec un accent très francophone, ce qui me fait sourire. Dans l'avion, un bébé exprime tout son inconfort par des hurlements qui réveillent mon système nerveux évanoui depuis bien longtemps. Tout comme des morceaux de terre sale tombent dans un étang d'eau pure qui se croyait impénétrable, des pensées déplaisantes commencent à investir mon mental. Quelques heures plus tard, je me soulage devant un urinoir des toilettes de l'aérogare de Koweït. Tout à coup, une personne se trouvant juste à côté de moi me lance : « Hé ! Mais je te connais, toi ! On a fait la fête ensemble au bord du lac, une fois ! » Il m'invite à sa table, et lorsque j'aperçois sa bien-aimée et leur fils, je reconnais la fille qui s'était adossée à mes cheveux et le bébé qui mit ma patience à l'épreuve dans l'avion. Comme je ne suis pas pour le moins physionomiste, je n'aurais pas reconnu ces jeunes gens que j'ai dû croiser une ou deux fois, et quand ils me parlent d'Irène, de ma fille et de mon *djembé*, j'en déduis qu'ils ne me prennent pas pour un autre. Le jeune couple souhaitant aller téléphoner ensemble, il profite de ma présence et de mon statut de papa pour me confier quelques instants leur bébé qui a sensiblement l'âge de ma petite Caroline. Je me retrouve alors avec ce qui me paraît n'être rien d'autre qu'un petit monstre au visage déformé par une colère rouge, un petit diable haineux qui se débat de toutes ses forces. Les mauvais souvenirs de ma période « couches biberons » remontent soudainement à la surface. Presque terrorisé par cette situation, je perçois on ne peut plus clairement le message qui m'est adressé : « Voilà ce qui t'attend ! » Mon rêve de petite vie familiale dépourvue de tout conflit se fane à vue d'œil. C'est à mi-chemin entre l'Asie et l'Europe que je réalise que finalement, il n'aurait peut-être

pas été une si mauvaise idée de rester là-bas. En tout cas, maintenant il est trop tard. C'est néanmoins avec une grande joie que je retrouve mon pays natal où le confort, la performance matérielle et la propreté sont omniprésents, ce qui provoque encore de belles bouffées d'extases. À cet instant, je ne songe qu'à ces petits plaisirs dont j'avais presque fini par oublier l'existence, comme une bonne brioche au beurre, du chocolat au lait, un matelas mou et épais, et des moments de pure tendresse.

## La grande déception

Contrairement à toute attente, l'existence que je mène en retrouvant Irène et ma fille, après presque quatre mois d'une propice retraite méditative, devient rapidement plus insupportable qu'elle n'a pu l'être auparavant. Jamais je ne n'ai autant été déconnecté de la manière de vivre de mon entourage.

Mon accueil ne pouvait être pire. Il aurait été mieux que je reste dans la rue, tant ma présence paraît indésirable. À l'inverse de mes idées, Irène n'est pas satisfaite de mon retour, que j'avais imaginé être une excellente surprise pour elle. Quelques jours après, sa mère vient me rendre visite, me déchargeant en pleine figure toute la haine qu'elle a développée contre moi, s'indignant qu'il est trop facile d'abandonner sa famille pour aller s'asseoir sans bouger pendant des heures sans rien faire. Je demeure silencieux, car la situation ne pourrait que s'envenimer si je l'invitais à faire ce qu'elle dit pendant seulement dix minutes, pour qu'elle voit de quoi il peut s'agir par elle-même. Ensuite, connaissant mon respect absolu envers la nature, elle s'évertue longuement à attraper une mouche pour la tuer devant moi, cherchant probablement à m'outrer. Quand on pense aux nombreux humains que l'on assassine chaque jour dans des conditions atroces, ce n'est évidemment pas la mort d'une mouche qui peut nous toucher. C'est seulement elle qui prend la responsabilité de ses actes, mais encore une fois, il est préférable que je m'abstienne de le lui faire remarquer. Ma belle-mère aboie, ma caravane passe... Le soir, c'est mon beau-père qui téléphone à sa fille pour me fixer un rendez-vous au milieu du stade de football situé près de chez nous afin de me casser la figure. Ma réponse passe également par sa fille, car il refuse de me parler directement. Bien que je sois habituellement peu enclin à la répartie, ma réplique parvient à le calmer instantanément : « Dis-lui qu'entre gens civilisés, je pense qu'on peut quand même discuter sans avoir recours à des actes sauvages. »

Je suis déçu par l'Europe, car personne ne semble comprendre ma démarche, à commencer par Irène, ni ne me donne la considération que je crois mériter. Nul ne m'interroge à propos de ma retraite birmane, hormis deux amis, qui s'intéressent à autre chose qu'à leur situation financière et sociale. L'hostilité de mes beaux-parents ne peut donc que m'irriter. En dépit de cela, je comprends leur réaction finalement bien naturelle de leur point de vue, et rapidement, je me remets à éprouver de la sympathie pour ces gens, car ils sont honnêtes et vivent simplement, sans histoires. Eux, par contre, mettront longtemps avant de m'accepter de nouveau sous leur toit.

Mon retour coïncide avec les un an de Caroline. En lui changeant les couches, elle se débat avec une force accrue, son cri est devenu nettement plus perçant, ses caprices plus nombreux. Irène affirme que si je savais m'y intéresser, j'y verrais tout autre chose que la pire des corvées. Elle a sûrement raison, mais l'éducation d'un bébé ne s'adapte absolument pas à mon tempérament ; à plus forte raison que j'ai déjà très sérieusement commencé à renoncer aux « choses du monde ». À tel point d'ailleurs que presque plus rien ne m'attire maintenant. Ainsi, je reste des heures entières, seul dans notre petit appartement, assis au milieu d'une pièce, à méditer, à réfléchir, ou à attendre de savoir comment je vais pouvoir sortir de ce nouveau piège dans lequel je suis tombé, bêtement attiré par la pensée de quelques sensations de confort. J'avais tellement imaginé qu'après une expérience telle que celle vécue en Birmanie, notre petit ménage à trois ne pourrait que vivre dans la plus parfaite harmonie. Bien sûr, il y a de bons moments. Parfois, c'est un grand plaisir d'admirer le visage radieux de bonheur de Caroline, assise dans le chariot que je pousse dans une course folle à travers les rayons d'un supermarché. C'est une joie mêlée de fierté de constater les regards admirateurs des gens sur les irrésistibles yeux clairs de ma petite. Irène sait aussi se faire très câline et nous savons nous offrir de délicieuses soirées en amoureux. Néanmoins, ces quelques moments plaisants sont loin de me faire considérer mon existence comme satisfaisante.

Je repars vendre mes journaux dans un froid qui me paraît glacial pour une mi-mars. Plus que jamais dépourvue de tout sens, ma vie coule comme une rivière débordant sans relâche et dont on ne sait plus comment endiguer l'inondation. Dès que je tente de sortir de ma « bulle de sérénité » dans laquelle je laisse tranquillement passer les heures chaque fois que je suis seul, j'éprouve une désagréable sensation de saturation. Plus par expérimentation que par désir, je passe une ou deux petites soirées dans un bar musical. Je n'éprouve plus l'excitation ni la joie d'antan de me trouver dans un lieu de fête. Je ne distingue presque que le bruit pénible, la fumée enva-

hissante, et des gens qui ne font ou ne parlent que de choses qui m'apparaissent tout ce qu'il y a de plus dépourvu d'intérêt.

Sans tarder, je vais rendre visite à mes deux amis que j'estime être en mesure, d'une part d'être intéressés par mon expérience, et d'autre part de se sentir incités d'en tenter eux-mêmes l'expérience. D'abord, je vais chez Antoine. Sa mère me reçoit très gentiment, m'indiquant qu'il n'est pas encore rentré. Elle me propose de l'attendre dans sa chambre, où je prends place sur son lit en m'absorbant sereinement dans une séance de méditation assise. Oubliant complètement ma présence, la mère de mon ami quitte l'appartement en m'y enfermant à clef. Peu après, c'est Antoine qui fait tourner sa clef dans la serrure pour entrer chez lui. Quelle n'est pas sa surprise lorsque, en pénétrant dans sa chambre, il me voit trôner sur son lit. Très attentif au récit de mon séjour en Birmanie, il me lance, l'air enchanté : « Tu as bien réussi ! » Cependant, il ne se sent pas prêt à vivre lui-même une telle expérience.

Le lendemain, je pars à la rencontre de Rémi. Dans le squat où il vit, on m'apprend qu'il est allé vendre des journaux dans un centre commercial. Je m'y rends aussitôt. Décidant de lui faire la surprise de ma visite, en l'apercevant au loin, debout avec sa pile de journaux dans les mains, j'arrive dans son dos. Lorsque je lui dis : « Alors, comment se passent les ventes ? », il demeure très surpris. Ce qui le surprend n'est pas tant de me voir quatre mois après que je lui ai dit, juste avant de m'envoler pour l'Asie, que l'on se retrouverait peut-être dans une vingtaine d'années. C'est tout autre chose qui l'interloque : « Comment se fait-il que je ne m'attendais pas à te voir ? J'ai habituellement une intuition qui aurait normalement dû me faire sentir ton arrivée à l'avance. » Très réservé, Rémi se passionne pour toutes les questions d'ordre philosophique et pour la méditation, quoique vivant en permanence dans son nuage, un peu comme Jean-Charles, avec qui je partageais mon existence lorsque je vivais sur Gap. Je l'avais rencontré lors d'une soirée en ville. Il se tenait dehors, à l'écart de la foule, et méditait assis à même le goudron. Avant d'atterrir en Suisse, persuadé qu'il serait prêt à s'investir pleinement sur la voie de la libération, je songeais l'aider à s'offrir un billet d'avion pour la Birmanie grâce à la vente de mes journaux. Nous décidons de nous rendre en un lieu propice, au bord du lac Léman, et je lui conte alors avec grand enthousiasme la voie des sages que je découvris en Birmanie et la méthode qui permet de résoudre toutes les questions que se posent les ignorants. Quand je ressens que cela ne lui parle pas, et qu'il se contente de prétendre qu'il n'est pas la peine de voyager pour parvenir à l'éveil, convaincu de pouvoir trouver la sagesse tout seul (probablement

dans une boulette de haschich), j'éprouve une nouvelle déception. Encore une fois, je me sens on ne peut plus seul.

Parfois, un petit tour dans un des parcs de la ville s'impose. Après avoir choisi un endroit paisible et ombragé, j'effectue une session d'assise, ou une marche selon le même rythme que lors de mon séjour en Birmanie. Sûr de moi, je suis convaincu que je parviendrai rapidement à réaliser les étapes qu'il me faut réussir jusqu'à la réalisation de la pleine sagesse, après seulement quelques marches et quelques assises dans les parcs. Mon optimisme se brise dès les premières minutes. Les pensées et les douleurs se font aussi nombreuses qu'intenses.

Préliminaires ou majeures, toutes les réalisations qui peuvent être expérimentées durant l'entraînement à la vision directe dans la réalité ont lieu dans un bref instant, pendant lequel l'observation est en phase avec les phénomènes observés. Totalement distinct de ce processus et contrairement à celui-ci, l'effet de concentration se réduit peu à peu à néant dès que l'entraînement est suspendu. Croyant encore que c'est cet effet qui fait la sagesse, je suis profondément désenchanté de constater une incontrôlable baisse de celui-ci.

En juin, un besoin devenu aussi vital qu'urgent me pousse à m'éloigner de l'environnement familial (ne serait-ce que provisoirement) afin de prendre l'air. Il ne reste qu'à passer une petite annonce pour trouver une étudiante qui garderait Caroline pendant mon absence.

## Départ pour une traversée de la France à pied

Depuis bien longtemps, j'ai imaginé toutes sortes de périple où je partirais nu comme un ver en me laissant guider telle une feuille morte par le vent. Je n'en ai jamais véritablement réalisé, sinon quelques fois pendant tout au plus un ou deux jours. Aujourd'hui, je m'appête à expérimenter un voyage en mesure d'assouvir tous mes désirs de pure aventure. Le but est de mettre pleinement à l'épreuve cette idée comme quoi les besoins vitaux parviennent d'eux-mêmes lorsqu'on se contente d'entretenir un état d'esprit pur. Je partirai donc avec le strict minimum, et bien entendu, sans un seul sou. Pour me déplacer, je refuserai tout autre moyen de transport que mes pieds. L'itinéraire que je me fixe est la traversée de la France (continentale), de son point le plus au nord jusqu'à son point le plus au sud.

Le premier vendredi de juin, je prends le TGV depuis Lausanne jusqu'à Paris, où je parcours à pied en guise d'entraînement les six kilomètres qui me séparent de la gare de Lyon à celle du Nord (en passant par la rue des Halles). De là, je continue jusqu'à Dunkerque, où un autocar me pousse jusqu'à Bray-Dunes, commune la plus septentrionale du pays. Après avoir marché quelques kilomètres sur la gigantesque plage, je me retrouve en Belgique, où je passe la nuit. Le lendemain matin, je me défais de tous les sous qui me restent en les envoyant à Irène par la poste. Lors de ce périple, si je trouve de la nourriture, ou même quelque argent, je les conserverai, mais il me faut partir sans même une miette de pain, et les poches vides. Ce matin, en Belgique (à De Panne), j'ai pris un copieux petit-déjeuner dans l'hôtel où je viens de m'offrir une bonne nuit de sommeil. Je longe les quelques kilomètres de plage vierge qui séparent la commune belge de la française. À mi-chemin, les mollets dans la mer fraîche, je balaie les alentours du regard. L'inclinaison du sol sableux étant très faible, la marée déplace chaque jour le bord de mer de plusieurs centaines de mètres. Il n'y a pas la moindre borne, panneau ou barrière, et encore moins de poste de douane pour indiquer la frontière entre les deux pays. Il est donc impossible de connaître avec précision la limite entre la France, la Belgique et la mer du Nord. Nous sommes le 7 juin 1997, le voyage peut commencer. Voici la liste de tout ce que j'ai alors avec moi, y compris ce dont je suis vêtu :

- 1 paire de chaussures de randonnée
- 1 paire de tongs en plastique (celles que j'avais en Birmanie ; pratique en cas de pluie, bien que glissantes)
- 2 paires de chaussettes
- 1 ensemble en matière (soi-disant) chauffante (haut + bas)
- 1 pantalon (que je porterai donc tous les jours, sans slip ni caleçon)
- 1 maillot de bain (uniquement pour quelques baignades en mer)
- 1 tee-shirt
- 1 chemise
- 1 pull en laine (ouvrable grâce à une fermeture éclair)
- 1 veste ultra légère (soi-disant) étanche à la pluie
- 1 petit sac à dos (celui que j'avais trouvé dans une poubelle)
- 1 pièce d'identité (carte d'identité suisse, car c'est alors la seule pièce d'identité étanche à l'eau en ma possession)
- 1 brosse à dents
- 1 tube de dentifrice
- 11 cartes géographiques au 100 000<sup>e</sup> (1 cm = 1 km) couvrant une bande centrale sur la France, du Nord au Sud.



Je lance un dernier regard sur la mer du Nord, en songeant qu'il est peut-être vain d'espérer rallier la Méditerranée par l'unique force de ses jambes, chose qui ne semble faisable qu'en avion, train ou véhicule routier. Je n'ai, pour ainsi dire, aucune idée de ce qui m'attend, de jusqu'où je pourrai aller, de combien de temps je résisterai dans ces conditions, ni même de savoir où je pourrai dormir et de la manière de me procurer mes repas. Tout cela appartient à l'avenir. La seule chose qui soit certaine est l'inutilité de se préoccuper de ces questions. Pour l'heure, le mieux est sans aucun doute d'être présent à sa marche, à la route ou au chemin suivi, et à la découverte de la région traversée. Quoi qu'il en soit, je ne ressens pas la moindre inquiétude, car mes intentions sont pures et je sais que les êtres vertueux sont naturellement protégés.

Il est bien certain que je préfère autant que possible emprunter des sentiers de terre coupant bois et champs que de larges routes goudronnées où les camions m'enveloppent continuellement de leur épaisse pollution et de leur vacarme abasourdissant. Hélas, bien souvent, il n'y a que du bitume sur mon parcours. Aussi plate que droite, la route descend plein sud. Je n'ai pas l'habitude des longues marches ; je souffre rapidement de douleurs aux pieds et aux jambes. Je n'ai rien trouvé à me mettre sous la dent, il n'y a donc pas moyen de fournir un peu d'énergie à l'organisme. Étant parti tard dans la matinée, la nuit commence déjà à imposer sa grande couverture noire après que j'ai effectué vingt-sept kilomètres de marche sur le bord de la route. Tout semble fermé dans le village dans lequel je parviens, hormis un bar, dans lequel bavardent joyeusement quelques hommes, le visage rougi par l'alcool. Ils paraissent ici à leur place mieux que nulle part ailleurs. Dès mon entrée, ma tête de baba cool – en raison de mes cheveux longs en dreadlocks – fait l'objet d'une grande curiosité, avant même que je prenne le temps de les interrompre :

- « — Bonsoir Messieurs ! Connâtriez-vous par hasard un endroit où je puisse passer la nuit par ici ?
- Y a un hôtel là, juste en face !
- Malheureusement, je suis sans argent.
- ...Ben y a le monastère !
- Mais... c'est seulement pour les moines, non ?
- T'en fais pas, va ! Chaque fois qu'il y a des voyageurs de passage, ils vont dormir là-bas, tu peux me croire.
- Ah, c'est parfait dans ce cas ! Il est où ce monastère, s'il vous plaît ? »

Quelques minutes après, en haut d'une colline qui semble constituer le seul relief de la région, je parviens devant l'entrée d'une imposante abbaye. Je

frappe sur une épaisse porte de bois, personne ne se manifeste. Je frappe de nouveau et attends. Finalement, un monsieur d'âge moyen, qui semble être le concierge du lieu, vient m'ouvrir.

« — Bonsoir Monsieur ! Je m'excuse de vous déranger, mais je suis juste de passage et sans argent, et on m'a indiqué qu'il m'était possible d'être hébergé ici pour la nuit.

— Non, on n'héberge personne de l'extérieur, ici. Qui vous a dit cela ?

— Des gens d'ici, dans un café du village.

— ...Bon allez, entrez ! »

En pénétrant dans l'enceinte, je m'imagine déjà occuper une petite cellule parmi les moines dont j'aurais tout le loisir de pouvoir étudier le mode de vie en échangeant avec eux mon expérience méditative. L'instant suivant, j'ai le regret de constater que les contemplatifs ne sortent pas de leur cloître et que personne n'est autorisé à s'y introduire. Mon hôte me conduit dans une petite cellule qui semble creusée dans l'épais mur de l'enceinte. Une fois installé et mes chaussettes du jour lavées à l'eau et posées sur le radiateur, je commence à méditer, le ventre vide, avant de plonger dans la profonde nuit de sommeil qui m'attend. Cependant, on frappe à ma porte. À mon grand étonnement, le concierge m'apporte un plateau sur lequel sont posés une petite assiette de choucroute, deux bouts de fromage, une compote de pommes et une bouteille de bière. Je le remercie chaleureusement en lui indiquant toutefois que je ne bois pas d'alcool. Il me rétorque qu'il s'agit d'une bière sans alcool. Quand je lis l'étiquette, une inscription précise : « alcool : 1 % ». Le paradoxe m'amuse : il faut venir dans un monastère pour se faire offrir de l'alcool !

Depuis mon retour de Birmanie, je n'ai pas cessé d'observer les huit préceptes bouddhiques, hormis le troisième, qui constitue le renoncement à toute pratique sexuelle – y compris la masturbation. Pendant ce voyage, je respecterai sans faute ce précepte, mais c'est un autre que je cesserai d'observer : le sixième, qui constitue le renoncement à la consommation de nourriture solide entre le midi solaire et l'aube du jour suivant. En raison de l'intensité de l'activité physique (fait de marcher en permanence) et de la casualité de l'obtention de la nourriture, ce choix me paraît plus raisonnable. Je m'abstiendrai donc de prendre un repas du soir seulement si je suis amené à manger suffisamment le matin et à midi, puis à ne pas trop me dépenser physiquement.

## Des conditions trop difficiles à endurer

M'alimenter ne constitue pas la plus grande difficulté. Toutefois, mes repas se limitent souvent à un sandwich plus ou moins garni. À chaque localité traversée, j'entre dans la première boulangerie rencontrée :

- « — Bonjour Madame ! Je m'excuse, est-ce que par hasard il vous resterait un petit bout de pain de la veille ?
- Non, je regrette. Tout a été repris hier soir.
- Bon, tant pis. Je vous souhaite une belle journée !
- Une baguette du jour, ça vous dit ?
- Oui, mais je n'ai pas de sou.
- Ça, j'avais compris. Allez, tenez, va ! »

Ainsi, il m'arrive de tomber sur des commerçants — essentiellement des boulangers, des pâtisseries et des épiciers — très aimables, qui m'offrent quelques aliments frais, moins frais ou plus très frais, tandis que d'autres se contentent de m'offrir un regard méfiant. Le visage des gens peut facilement se transformer, en exprimant la crispation, le malaise, voire le mépris, dès qu'ils sont confrontés à une personne sans argent. Souvent, la pauvreté est perçue comme une maladie dangereuse. On se sent inutilement mal à l'aise face à une personne sans le sou, alors que ceux qui savent faire preuve d'un minimum de générosité sont enchantés de pouvoir saisir l'occasion d'aider leurs semblables et ces derniers sont immanquablement empreints de reconnaissance. Je suis souvent attristé de voir de si nombreuses personnes si peu équilibrées (mentalement), et pourtant bien portantes (physiquement) et ayant en leur possession beaucoup plus d'argent que nécessaire pour vivre convenablement et manger à leur faim.

Après une longue marche sur les routes du Nord, je parviens à un petit village presque désert. Mon estomac se creuse ; j'attends de trouver de quoi compléter mon pain pour manger. Comme ce village ne semble pas posséder d'épicerie, où j'aurais alors pu demander des légumes ou des fruits abîmés, j'accélère le pas pour arriver plus vite à la localité suivante. À la sortie du village, deux jeunes me dépassent à toute vitesse, chacun sur sa mobylette, en me dévisageant fixement à travers leurs casques. Peu après, ils repassent devant moi en me frôlant, cette fois à faible vitesse, le regard néanmoins toujours insistant, que je feins d'ignorer. Quand, derrière moi, j'entends à nouveau le bruit bourdonnant des deux mobylettes qui reviennent à la charge, je songe : « Voilà les ennuis qui commencent ! » Parvenant à une dizaine de mètres devant moi, les deux jeunes s'arrêtent, mettant leur

véhicule en travers du bord de la route. Je m'efforce de faire celui qui n'a pas peur et, m'approchant d'eux, m'apprête à les contourner. Tous deux ôtent leurs casques, découvrant alors deux visages d'adolescentes joufflues, au sourire timide. Une seule m'adresse la parole :

- « — Hé, t'es pas d'ici, toi ! Tu viens d'où, comme ça ?
- De Suisse.
- Qu'est-ce tu viens faire à Wercote (j'ai oublié le vrai nom du village) ? Y a jamais personne qui vient ici !
- Je fais que passer, je marche du matin au soir, et j'm'arrête que pour manger et dormir.
- Et tu comptes traverser toute la France, comme ça ?
- Exactement ! »

Qui aurait alors pu croire qu'il s'agissait bel et bien de mon intention ? J'évite d'en parler à quiconque, en tout cas pas avant d'être au moins parvenu à Paris. Même Irène ne le sait pas ; je lui ai seulement dit que je parlais à l'aventure dans le nord de la France.

La petite villageoise me demande encore :

- « — Et ta croix, elle est où ? Et tes sandales ?
- Mes sandales, elles sont dans mon sac. Et ma croix, heu... elle était trop lourde, alors je l'ai abandonnée. »

Ce n'est pas la première fois qu'on m'identifie à Jésus, à cause de ma longue chevelure emmêlée, ni lisse ni frisée, ma petite barbiche, mon grand nez fin un peu « juif », mon corps maigre et mon air serein.

Je ne sais plus si j'ai réussi à trouver quelque chose à mettre dans mon pain. Ma seule certitude est de ne pas l'avoir laissé traîner longtemps dans le sac. Quand j'arrive dans Béthune, le jour touche à sa fin, et je suis exténué, les jambes coupées, les pieds brisés. Ici, il n'y a pas de centre pour sans-abri, ni d'abbaye. La mairie est depuis longtemps fermée, et les maisons semblent aussi hostiles que leurs habitants : leurs volets sont clos, leurs murs gris, et elles ne laissent pas même une allée ouverte où l'on puisse se blottir dans un coin, à l'abri du froid de la nuit. Le ciel est déjà sombre, quand je vais voir les pompiers, en dernier recours. Je suis admirablement reçu ; ceux qui sont de garde pour la nuit me préparent une place où dormir au chaud, non sans m'avoir fait cuire un kilogramme entier de spaghettis avec des steaks hachés. En dépit de ma faim d'ogre, je ne peux achever mon assiette, tant la fatigue m'opprime, et peut-être un peu aussi parce qu'il n'y a pas de sauce, ni de beurre.

Le matin suivant, je pars le sac vide, car si on pense parfois nourrir celui qui a faim, on pense moins souvent lui laisser quelques provisions. Je suis en tout cas très reconnaissant envers mes amis pompiers qui ont déjà beaucoup fait pour moi. Je ne leur demande rien de plus, car ayant le ventre plein (grâce au petit-déjeuner qu'ils viennent de partager avec moi), je ne suis pas dans l'urgence. De toute manière, on ne dérange un pompier que s'il y a urgence !

Ce jour-là, l'élément eau et l'élément végétal m'oppriment au plus haut point. Tout d'abord, une abondante et incessante pluie me mouille complètement, malgré ma veste prétendue imperméable. Un filet de pommes de terre aurait été plus étanche ! J'ai juste le temps de conserver un ou deux vêtements au sec en les enfermant dans un sac en plastique. Si l'été est proche, l'eau et le vent qui s'abattent sur moi me font grelotter et enrager. Ensuite, c'est mon nez, qui lui non plus, n'est pas du tout imperméable. Comme je traverse des champs immenses qui s'étendent à perte de vue, je subis une violente attaque par des milliers de pollens dont je suis si allergique. Je me mouche avec les doigts chaque dizaine de mètres. Les éternuements atteignent une puissance insoupçonnable, selon une fréquence des plus intenses. Les yeux, quant à eux, sont presque rendus aveugles tant ils sont rouges, brûlants, gonflés et larmoyants. Jusqu'au soir, ce supplice n'aura pas cessé. Seule, la pluie, connaît quelques répit, mais très brefs, comme si elle prenait son élan pour mieux pleuvoir à chaque fois.

Après quelques douloureuses heures, je parviens, non sans soulagement, à l'étape que je m'étais fixée le matin même. Bruay ne semble pas plus hospitalière qu'une autre ville. La pluie s'est calmée juste assez tôt pour me laisser le temps de sécher un peu, mais l'humidité et le froid me pénètrent jusqu'à la moelle des os, accentués par la fatigue et la faim. Les magasins sont fermés. J'entre par la seule porte ouverte du centre-ville : un café, ou plutôt un pub, à l'ambiance feutrée, où des croque-monsieur tout chauds au fromage me taquinent désagréablement les papilles gustatives. Je m'assieds dans un coin discret sur l'un des très nombreux sièges inoccupés de l'établissement. Dehors, la pluie reprend son chuchotement habituel. Un serveur s'avance vers moi :

« — Bonsoir.

— Bonsoir, je vous remercie, je n'ai pas soif.

— Si vous ne consommez pas, vous ne pouvez pas rester ici.

— Je n'ai pas un centime. Si ça ne vous ennuie pas, je voudrais juste me reposer un moment.

— Si vous ne prenez rien, faut pas rester là. Vous devez partir. »

Entendant cela, un des jeunes clients assis au bar m'offre un café, probablement plus par indignation que par générosité. Si je n'aime pas le café, le contexte me le fait trouver meilleur que tout. Avant le ventre, il me réchauffe surtout l'humeur. Inquiet à l'idée de recevoir un inconnu chez lui, mon bienfaiteur préfère me conduire (avec sa voiture) dans un centre de SDF où tous les lits sont pris. Après un repas chaud, je dois me contenter de dormir assis dans un vieux canapé, entouré d'individus bruyants et fumant cigarette sur cigarette, devant une télévision restant allumée jusqu'au milieu de la nuit avec le volume très fort. Cependant, je suis au chaud, à l'abri de la pluie, et c'est l'essentiel. Je constate avec tristesse que les gens pauvres qui n'ont pas les moyens de s'offrir nourriture et logement disposent néanmoins toujours de quoi détruire leur santé (tabac, alcool...)

Si, dans cette partie du monde, il est rare de rencontrer des êtres charitables, et que mes besoins ne soient pas souvent satisfaits à l'endroit et au moment où je le présume, il y a toujours quelqu'un – ou quelque chose – qui finit par me donner quelque potage avant d'avoir trop faim et un coin de chaumière avant de souffrir sérieusement de froid et de sommeil.

Le lendemain, je tends le pouce en arrivant sur la route et suis tout de suite pris par un monsieur vêtu d'une tenue distinguée qui part au travail en s'offrant de belles mélodies de musique classique. À ma demande, il me laisse à peine un peu plus loin, juste au centre-ville, de façon à retourner devant le pub interdit aux gens défavorisés. Mon idée est de bien tout faire à pied, sans omettre le moindre centimètre. Si j'entre dans un véhicule, c'est seulement pour faciliter la recherche d'un toit pour la nuit. Le tout est de reprendre la marche là où elle s'est interrompue la veille.

Madame Pluie s'acharne encore sur tout mon être, tout comme monsieur Pollen. Mes pieds me font de plus en plus souffrir, à force de taper sur le bitume impitoyable couvrant toute la route jusqu'aux champs hauts qui la bordent. La carte n'indique pas un seul petit chemin de forêt qui suivrait un itinéraire similaire. Chaque jour, chaque heure, chaque kilomètre, ma progression devient plus pénible, ma motivation se dégrade. Lassé de croquer de la douleur à pleines dents sans autre réconfort qu'un petit sandwich par-ci, une pomme par-là, je tente de me raccrocher à des souvenirs agréables. Les bons petits plats que j'aime à préparer me manquent, tout comme notre grand lit. En regardant la situation telle qu'elle se présente, je sais que je n'aurais jamais la force de poursuivre dans des conditions aussi épouvantables. Face au poids de mon accablement, je décide de capituler à la fin du jour, où je devrais gagner Amiens, capitale de la Picardie. J'enrage de

m'avouer vaincu, abandonnant si vite un projet qui me tenait pourtant à cœur.

Quand le soleil se prépare à nous quitter, je crois mourir à chaque pas tant je suis épuisé. Mon sac qui ne pèse rien me gêne atrocement. Jamais je n'ai été autant essoufflé, si bien que je dois me mettre accroupi tous les cent mètres pour récupérer un peu. Tous mes muscles me tirent si affreusement que j'ai l'impression de les avoir échangés avec ceux d'un vieillard malade. Je boîte tant mes pieds sont en mauvais état. Chaque kilomètre est une épreuve infernale et je crois à chaque fois que je n'aurais plus la force de franchir le suivant. Finalement, je passe devant le panneau qui indique en grands caractères « AMIENS », ce qui ne manque pas de me procurer un profond soulagement.

## Lentement, mais sûrement

Un centre d'hébergement pour sans-logis m'accueille en m'offrant un vrai lit pour deux belles nuits réparatrices. On me donne une feuille qui répertorie quelques adresses de lieux aidant les SDF, telles qu'une cantine gratuite pour les pauvres où seule une participation à la vaisselle est demandée, et un centre médical où un médecin consulte et soigne gratuitement, mais seulement le mercredi matin. Si le hasard existait, ce serait un dieu très habile, car c'est précisément demain !

Au jour nouveau, en boîtant encore un peu, je pars donc voir le jeune médecin, que ses collègues grondent sévèrement de m'avoir fait attendre si longtemps, lorsqu'il arrive en toute hâte, presque une heure en retard. Cela m'aura néanmoins laissé le temps de méditer un peu et de me faire servir un thé. Il me laisse une feuille signée et tamponnée que j'échange dans une pharmacie contre un remède conçu pour combattre le « rhume des foins ». Il est si efficace que ses effets sont immédiats, et que plus jamais cette année là, je ne serai en proie à ce fléau. Après un excellent repas pris à la cantine, je savoure tranquillement un jour de repos consacré à visiter la ville de l'auteur de « Le tour du monde en quatre-vingts jours » (cependant né à Nantes) et sa majestueuse cathédrale, le plus vaste édifice médiéval de France. Devant le bureau de poste principal, je mendie un timbre-poste pour raconter mon parcours à Irène. Il m'aura été facile de trouver du papier et un stylo au centre d'hébergement et de demander une enveloppe au médecin.

- « — Bonjour, excusez-moi, est-ce que j'ose vous demander un timbre ?  
— Si vous me demandez un timbre, je vous donne un timbre ! Non, je rigole. Tenez, voilà cinq francs !  
— Si ça ne vous fait rien, j'aurais préféré un timbre, je vois que vous en avez. Il y a une si longue file d'attente à la poste...  
— Ah mais c'est sérieux ? Vous voulez vraiment un timbre ? »

Le mensonge est devenu si naturel dans notre société que tout est toujours interprété de travers. Les choses seraient si simples si nous étions tous honnêtes.

Cette journée de repos me redonne la motivation de poursuivre au moins jusqu'à Paris. Dès le lendemain, je ne me fixe plus de limite, me contentant d'aller à mon rythme ; lentement, mais sûrement, comme on dit. Grâce à l'entraînement des premiers jours, je parviens maintenant à dévorer plus facilement et plus rapidement les kilomètres.

Comme j'ai tout mon temps pour méditer, je ne m'en prive pas. Les assises sont rares, plutôt limitées à l'heure qui précède le sommeil, si toutefois je ne tombe pas avant comme une mouche. Du matin au soir, c'est donc surtout la méditation de marche que je développe, et par conséquent une excellente énergie qui me fait me sentir de mieux en mieux et à l'aise en toute situation. Si la concentration reste assez moyenne, elle n'est pas si mauvaise, car je demeure malgré tout très attentif à mes pas.

Après le département de la Somme, je traverse celui de l'Oise. Je passe par Beauvais, où je ne stoppe que pour prendre le repas de midi et entrer un instant dans la cathédrale. Cette charmante ville était trop loin pour constituer l'étape de la veille et trop proche pour constituer celle de ce soir. Comme il est généralement plus facile de trouver où dormir dans les villes que dans les villages, j'essaie dans la mesure du possible de faire des plus grandes localités les étapes de nuit.

Il y aurait largement de quoi écrire un livre entier sur cette longue randonnée, mais là n'est pas l'intérêt de celui-ci. Nous allons donc nous concentrer sur les aspects qui se rapportent plus au renoncement et aux avantages qui lui sont inhérents.



## Auberge pour clochards

Quelques jours après, j'approche l'agglomération de la plus grande ville de France. Certains quartiers de sa banlieue ayant la réputation d'être plutôt sensibles, j'angoisse un peu, mais malgré tout infiniment moins que si j'avais de l'argent ou de beaux vêtements sur moi. Finalement, tout se passe très bien et je parviens à Argenteuil dans la soirée. Je croise deux clochards à longue barbe qui n'ont rien à se mettre dans le ventre ce soir, et *a fortiori*, encore moins pour le mien. En revanche, ils me proposent gentiment de passer la nuit avec eux. Quand je découvre que leur « chambre » est en fait le sol froid d'un parking souterrain, entre deux voitures, et leur « couverture » un vieux carton déplié, je préfère tenter ma chance plus loin.

Je marche encore de longs kilomètres. Soudain, dans une rue étroite, une voiture s'arrête à côté de moi, le conducteur me dévisage, avant de me lancer : « Hé, mais je t'ai vu l'autre jour ! T'étais à pied sur la route après Beauvais, sous la pluie. Moi aussi, je faisais beaucoup de marche dans le temps, y a rien de tel ! » S'imaginant – à juste titre – que je suis sans le sou, en guise d'encouragement, il me lâche trente francs dans les mains et s'en va à toute allure, sans me laisser le temps de lui demander s'il connaissait un endroit où dormir au chaud. Ayant du mal à croire la fortune qui s'étale sur ma paume – la plus grosse somme dont je bénéficierai durant tout ce voyage –, je regarde un instant ces pièces qui paraissent pourtant bien vraies, avant de poursuivre allégrement mon chemin. La joie que je ressens me fait momentanément oublier le froid qui colle à ma peau au travers de mes vêtements humides. J'ai l'indescriptible plaisir de pouvoir m'offrir un délicieux sandwich au kebab que je savoure tout en continuant à marcher. J'aimerais pouvoir le faire durer aussi longtemps que possible. Le reste des sous servira à l'achat d'un tube de lait concentré, quelques jours plus tard.

Je demande régulièrement un lieu où dormir, mais personne n'est en mesure de me fournir un tel renseignement. Comme j'ai pénétré le noyau urbain parisien, les communes n'ont plus d'autre limite que des rues. Ainsi, je les franchis sans le savoir, sauf quand il y a un panneau. Vers onze heures du soir, on me dit encore « non », mais je sens que celui-ci est différent, des dix « non » précédents. Il est moins catégorique.

« — Bonsoir, je n'ai que huit francs (environ 1,20 euro) en tout et pour tout. Est-ce que vous connaissez un coin où je puisse dormir à l'abri ?  
— Heu... non.

- Vous êtes sûr ? Parce que ça fait des heures que je cherche, et il n'y a vraiment rien de rien.
- Désolé, mais j'connais rien.
- Bon... ben tant pis. Bonsoir.
- J'vous dis bonne chance, mais faut vous dire qu'à part l'hôpital, vous trouverez rien.
- L'hôpital ? Quel hôpital ?
- Ben l'hôpital de Nanterre. Mais faut pas aller là-bas, c'est inhumain !
- Si c'est au chaud, pour moi ce sera parfait ! »

Une vingtaine de minutes après, me voilà devant l'une des entrées du grand établissement hospitalier. Plusieurs dizaines de clochards déposent sur le trottoir les bouteilles vides du breuvage toxique qu'ils viennent d'achever, tandis que d'autres vomissent à gorge déployée le trop-plein de mauvais vin qu'ils ont dans l'estomac. Une fois les mains vides, chacun peut entrer. Le groupe des vagabonds avance exactement à la façon d'un troupeau de bêtes, endigué par des hommes en blanc, selon un parcours balisé par de hautes barrières. En arrivant dans le bâtiment abritant l'hébergement de nuit, chacun donne son nom et deux ou trois autres informations du même ordre, puis on lui remet un drap propre et un oreiller. Les couvertures sont sur les lits. Je prends place sur l'un d'eux et ne tarde pas à me coucher, mes vêtements dans le sac, et le sac avec moi, sous les draps. Quand j'aperçois sur mon lit, à dix centimètres de mon nez, des morpions si énormes qu'on en distingue sans difficulté toutes les pattes, je secoue énergiquement ma couverture, avant de me recoucher.

Nous sommes dans une vaste pièce remplie de lits à deux étages, avec des néons aveuglants qui demeurent allumés toute la nuit. À l'instar de l'éclairage, un vacarme incessant de gémissements, de ronflements surpauvres, de terribles éructations, et même de cris et de disputes, durera jusqu'au matin. Une fois, un infirmier interviendra pour faire taire un pensionnaire de cette « auberge pas comme les autres », qui hurlera des insultes contre les autres pensionnaires, contre les infirmiers et contre la société entière. Beaucoup de ces misérables ont l'air de demeurer ainsi, de jour comme de nuit, mi-endormis, mi-éveillés, mi-ivres, mi-conscients, ne sachant jamais où ils sont, ni quand ils sont, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils sont. En dépit de tout ce tapage, je parviens à fermer les yeux quelques heures, grâce à l'épuisement, content de dormir au chaud.

Le lendemain matin, on nous sert un petit-déjeuner digne des plus grands palaces : une tranche de pain qui aurait pu briser le carrelage si on l'avait laissée choir par terre, et un grand bol de café quasiment imbuvable. Je

m'efforce d'en boire un peu juste pour avoir chaud dans le ventre avant de reprendre la route.

Rapidement, je parviens au quartier de la Défense, que je traverse en son milieu et de toute sa longueur. Étant donné que nous sommes dimanche, tout est désert, comme abandonné. Du haut de leur intimidante taille, les gratte-ciel qui m'entourent sont comme des géants qui me suivent du regard. Je file tout droit, jusqu'à l'Arc de Triomphe. Il doit être plus de neuf heures et le soleil règne seul dans un grand ciel bleu, mais les rues sont encore presque vides. À l'instar des humains qui profitent d'une grasse matinée dans leurs appartements, les oiseaux restent tranquilles, dans le feuillage des arbres qui bordent les larges avenues. Toutefois, certains piaillent gaiement, comme pour montrer leur satisfaction d'avoir la rue pour eux. Mon pas est devenu plus assuré, plus rapide. Il me semble que je traverse un village comme un autre, juste un peu plus grand, avec ses vastes places et ses hauts monuments. Quelques enjambées plus tard, neuf jours après le grand départ, je passe sous la Tour Eiffel.

## C'est l'habit qui fait le moine

Laissant cette étape symbolique derrière moi, je continue toujours vers le sud, arrivant bientôt devant la pagode où demeure le moine Samádhi, après m'être fait indiquer mon chemin. Il fait presque un temps d'été, le jardin est rempli d'Asiatiques endimanchés. De délicieuses odeurs de viandes exotiques chatouillent mes narines. À la fenêtre, un moine khmer me lance un sourire, que je lui rends avec amabilité.

« — Bonjour !

— Bonjour Vénérable ! Est-ce que le Vénérable Samádhi est ici ?

— Ah, jé crois li est pas là.

— Vous êtes sûr ? Je suis son ami. J'étais en Birmanie avec lui. »

Le moine me fait signe d'attendre. Il va se renseigner et revient à sa fenêtre.

« — Ça fait plisieurs mois li parti. Li plous habiter ici.

— Ah ? Et il est où maintenant ?

— Moi jé sais pas. »

Tout à coup, un groupe de gens richement habillés sort. Deux organisateurs du banquet du jour insistent auprès de leurs invités, qu'ils ont suivis jusqu'à la porte.

« — Mais je vous en prie Messieurs Dames, restez encore avec nous, au moins pour le repas ! Nous avons largement de quoi vous satisfaire !  
— Cela aurait été avec grand plaisir, mais malheureusement nous n'avons vraiment pas le temps. Une autre fois, c'est promis ! »

Le ventre vide depuis la veille, j'ai presque envie d'intervenir : « Si vous le voulez bien, je peux me faire un plaisir de remplacer ces Messieurs Dames ; j'ai tout mon temps ! » Je m'abstiens néanmoins d'une telle impolitesse, préférant laisser les choses se faire d'elles-mêmes. Le plus courtoisement, je demande à une autre personne s'il sait où je peux trouver mon ami Samádhi. Il part derrière la maison et ne revient plus. Je reste un peu perplexe à l'idée que le moine Samádhi soit parti sans laisser de nouvelles, ni même me prévenir par courrier.

J'imagine aussi évident que naturel qu'on va inviter pour le repas l'ami du moine Samádhi qu'on a reçu sous son toit il n'y a pas si longtemps. Planté comme un tournesol dont la face est dirigée vers les longues tables dressées au fond du jardin, débordantes de spécialités asiatiques, j'attends. Cependant, personne ne semble faire mine de m'accueillir. Au contraire, j'ai l'air de gêner plus qu'autre chose, en dépit de mon attitude très polie et de mon air pudiquement réservé. Réfléchissant à la manière que tous ont de m'ignorer avec une certaine pointe de mépris me fait comprendre qu'ils n'attendent qu'une chose : que je me retire. On ne doit pas aimer mes cheveux longs. Je mets donc les voiles et pars à la recherche d'une boulangerie.

Je pense que si j'avais été moine, j'aurais été reçu comme un prince, on m'aurait installé à la meilleure place, on m'aurait servi les meilleurs mets, on se serait prosterné devant moi avec le plus grand respect, et on n'aurait plus voulu me laisser repartir. On aurait fait tout cela uniquement parce que j'aurais porté cet habit couleur d'écorce (et eu le crâne rasé). On dit que l'habit ne fait pas moine. C'est évidemment vrai — est-il besoin de le rappeler ? —, mais aux yeux du monde, il n'y a que l'habit, et rien d'autre que l'habit qui fasse le moine. Voilà pourquoi, plus que jamais, il est hors de question pour moi de porter un jour un tel accoutrement. Si les gens vous respectent, c'est uniquement parce que vous adoptez l'apparence qu'ils attendent de vous. Les pires des assassins sont hautement respectés, car ils sont vêtus « comme il faut » et même mieux encore que les gens ordinaires. Je refuse de tomber dans ce piège qui empeste le vice à plein nez ! C'est uniquement par mes actes que je tiens à être une personne noble, peu importe comment les autres pourront me juger.

Un kilomètre plus loin, j'entre dans une boulangerie-pâtisserie, en demandant à la vendeuse si elle n'aurait pas une pièce invendue de la veille. Sans regarder ni la longueur de mes cheveux, ni la couleur de ma peau, ni l'aspect de mes vêtements, elle m'offre spontanément, outre un sourire généreux, quatre délicieuses pâtisseries fraîches du jour : deux éclairs à la banane et deux choux au café. Une autre boulangerie me fournit du pain. Plus loin, un restaurant vietnamien m'offre un oignon et de belles tomates, qu'on refuse de me laisser payer avec les quelques francs qui me restent. Après un copieux pique-nique dans un magnifique parc, à l'ombre d'un vieil arbre, je continue ma route jusqu'à Lonjumeaux, où deux infirmières de l'hôpital m'offrent des tickets de bus et me trouvent un abri pour la nuit.

## Des chemins aussi incertains que l'hébergement

Les jours qui suivent, je quitte l'Île-de-France et traverse tranquillement la région du Centre, en goûtant enfin aux joies des G.R., les sentiers – plus ou moins – balisés de Grande Randonnée, qui semblent faits exclusivement pour moi, tant je n'y croise jamais âme qui vive (à l'exception des animaux). Ces petits chemins de forêt, parfois de montagne, ou même de prairie, présentent des décors qui peuvent radicalement différer d'un endroit à l'autre. C'est un régal de s'enfoncer dans ces voies étroites à l'aspect sauvage, et même vierge, sauf quand je m'y perds complètement, et ce n'est pas rare. Les épreuves ne manquent pas sur ces itinéraires mal indiqués sur mes cartes. Une fois, je dois couper à travers un étang de boue protégé par une dense forêt de ronces qui m'attaquent sans pitié et me retiennent par les cheveux. Une autre fois, pour éviter un immense détour, il me faut couper à travers un long champ dans lequel se tiennent paisiblement de robustes taureaux. Après un pile ou face, je saute les barbelés et cours aussi vite que possible jusqu'à l'autre extrémité du champ. J'ai beau faire confiance à ma pièce, je serre tout de même les fesses, en lançant furtivement des regards inquiets vers les bovins impassibles, qui s'approchent lentement de moi, sans toutefois se décider à me charger.

Rares sont les gens qui vont vivre dans les beaux endroits, car les plus somptueux paysages qui s'offrent à moi sont presque immanquablement des lieux déserts. Je m'arrête parfois quelques secondes pour admirer une vue digne des plus beaux posters, mais demeure le reste du temps les yeux en bas, l'attention concentrée sur mes pas. De temps en temps, mes veines sont pleines d'une énergie surnaturelle, qui me permet de grimper des col-

lines à vive allure sans le moindre essoufflement. Je commence à avoir un excellent entraînement ; j'avale les kilomètres de plus en plus facilement. Quand j'arrive dans un petit village où aucun abri ne semble m'attendre, le soleil a beau être couché, si je vois qu'il reste une quinzaine de kilomètres avant une localité un peu plus importante, j'effectue quelques enjambées et j'y suis. C'est comme si j'avais aux pieds les bottes de sept lieues. Même au terme d'une étape de quarante-cinq kilomètres, je reste en pleine forme, sans courber le dos, prêt à fournir d'autres efforts si nécessaire.

Chaque fois que je franchis une région couverte par une de mes cartes, j'abandonne celle-ci, sur la table d'un café ou dans une cabine téléphonique, allégeant ainsi mon petit sac à dos.

Les lieux où je dors peuvent être très rudimentaires comme relativement confortables, et parfois aussi insolites qu'incongrus. Le plus simple est de tomber sur une localité qui possède un centre d'hébergement pour sans-logis, mais cela reste assez rare. Parfois, on m'indique une cave, un garage ou une grange, où je dois affronter le froid, avec mon pull comme seule couverture. Une fois, je parviens à me laisser enfermer dans une salle de gymnastique chauffée, où je peux me recroqueviller dans un coin. Souvent, il ne me reste d'autre choix que de me plier en quatre au fond d'une cabine téléphonique, au moins abrité du vent et de la pluie. Une fois ou deux, je fais mon lit le banc d'un abri-bus, mais pour deux petites heures au plus, car il n'abrite ni du froid ni du vent. Bien que mal famé, il arrive qu'un hall de gare me dépanne parfois d'une demi-nuit. Enfin, il m'arrive aussi de ne pas trouver le moindre abri. Je dois alors me mettre en boule dans un coin, en dormant une demi-heure par-ci par-là, secoué par la rudesse du vent nocturne. Dans un tel cas, je reprends la route dès trois heures le matin. Cinq fois seulement, je passerai la nuit chez l'habitant, tous assez pauvres, mais très accueillants car riches d'esprit. Une fois, il m'est possible de réserver à l'avance un lit dans un petit centre d'accueil pour SDF, par l'intermédiaire d'un aimable monsieur qui téléphone pour me rendre ce service. Avec l'habitude, il m'arrive de connaître mes prochaines étapes de nuit avec deux ou trois jours d'avance. Ainsi, ce jour je sais où je dormirai l'après lendemain, mais pas le lendemain.

Par une fraîche journée, alors que je parviens en fin de jour dans un petit village, après une longue étape, j'adresse ma question habituelle à un vieillard qui paraît connaître sa bourgade comme sa poche.

« — Ma foi, y a point d'endroit où vous pouvez dormir par ici, si vous êtes sans le sou !

— Je me contente très bien d'être par terre, tant que je peux être au chaud. Vous n'avez vraiment pas la moindre idée ?

— Ah si attendez voir ! Pouvez toujours essayer la maison de retraite à la sortie du village, par là-bas. Je suis sûr qu'ils vous aideront ! »

Ayant chaleureusement remercié le vieux villageois, je me dirige d'un pas rapide vers ladite maison. C'est un grand bâtiment très moderne. Quand je sonne, pas de réponse. Je sonne encore et attends, en vain. Alors que je pousse machinalement la porte d'entrée, je constate que c'est ouvert. En entrant, je ne vois ni n'entends personne. Si les lieux n'étaient pas bien entretenus, j'estimerais que c'est abandonné. Je suis un long couloir, où des portes numérotées se tiennent des deux côtés, comme dans un hôtel. Arrivé au fond, j'aperçois un rideau, derrière lequel je passe la tête. Je vois une sorte de cagibi où sont empilées des chaises en plastique. L'endroit est très bien chauffé. En réfléchissant un court instant, je me dis que jamais on laisserait dormir un vagabond comme moi dans un tel établissement. Saisissant cette occasion qui s'offre à moi comme la providence, je me cache aussitôt dans ce petit réduit, dans lequel je bénéficierai d'une merveilleuse nuit de sommeil, sans causer le moindre tort ni coûter quoi que ce soit à quiconque.

Un peu plus tard, j'entends des voix et des pas qui empruntent le couloir. Ils se rapprochent de plus en plus du rideau derrière lequel je retiens mon souffle. J'espère qu'on ne vient pas chercher quelque chose dans le réduit. Si l'on tombait nez à nez avec moi, on risquerait d'avoir, pour le moindre, une violente frayeur, sans compter que ma nuit au chaud tomberait à l'eau. Finalement, les pas stoppent devant la dernière porte. Aux bruits et aux voix, je crois deviner la présence de deux jeunes femmes chargées de s'occuper des pensionnaires. Ces dernières semblent malades et très âgées, d'après les râles que j'entends. Persuadées d'être seules, les deux jeunes donneuses de soins paraissent avoir un vicieux plaisir à traiter leurs patientes comme des animaux : « Alors ma grosse vache ! Qu'est-ce que tu me racontes ? Hou là là ! Mais t'en as encore mis partout ! Tu fais exprès pour m'emmerder, c'est ça hein ? Allez, grosse vache, soulève un peu tes grosses fesses que je te nettoie ça. » N'ayant pas la capacité de s'exprimer autrement qu'en gémissant, la vieille femme subit ainsi son sort, en attendant son dernier jour, qu'elle imagine peut-être comme la délivrance définitive.

Le lendemain, je sors discrètement, seulement pour éviter d'affoler inutilement quelqu'un, car la nuit étant passée, on peut bien me mettre à la porte. Comme la veille, il n'y a personne en vue. Je poursuis ma route, où défilent

les poteaux électriques et les kilomètres, les routes et les sentiers, les villes et les villages, les hommes et les bêtes, les rivières et les étangs.

## La magie de la réalité

Une fois, je marche longtemps, car sur le parcours, il n'y a que des petits villages, sans le moindre hébergement pour des pauvres. Ce jour-là, il pleut sans relâche, je suis donc trempé des chaussettes jusqu'aux cheveux. Au bout du jour et de mes forces, je suis sur le point d'entrer dans un tout petit village, quand j'aperçois sur une petite colline une minuscule chapelle. En parvenant dans le village, je ne vois qu'un vieux paysan bien en chair, le nez rougi par le vin, et des chats, plus farouches les uns que les autres. À mon grand désespoir, il m'annonce que la chapelle est fermée depuis fort longtemps et que personne ne sait où se trouve la clef. Il m'indique aussi qu'il n'existe aucun gîte ou abri, même payant, à des lieues à la ronde, en dehors de l'abri-bus en béton à cinquante mètres d'ici. Me précisant qu'il doit aller nourrir ses chats, il me souhaite bien bonne chance, remet sa casquette en place, et rentre chez lui, en même temps que part le jour.

La situation me paraît désespérée, car je suis mouillé jusqu'aux os, n'ayant plus le moindre vêtement au sec, le froid commence à me percer de part en part, provoquant de vifs tremblements, et la fatigue qui s'installe insidieusement ne fait qu'accentuer la torture du vent humide. Mon ventre est vide, je préfère garder les chips et les saucisses glacées au fond de mon sac pour me donner des forces le lendemain matin. Bref, une nuit blanche éprouvante s'annonce. Sur le point de me lamenter sur mon sort, je me rappelle l'objet de ce voyage : si j'effectue cette randonnée pour le moins particulière, ce n'est pas pour me jeter corps et âme dans une grande misère. C'est avant tout pour mettre pleinement en pratique cette idée comme quoi rien ne peut mal se dérouler dès l'instant qu'on demeure pur d'esprit et confiant, sans espérer, sans attendre une chose ou une autre. Cette seule pensée a le pouvoir de me reconforter vivement. Aussitôt, je me sens tout à fait tranquille, cessant de réfléchir à la suite possible des événements. Je m'installe alors sur le banc de l'abri-bus pour une petite séance de méditation assise. Ayant à peine eu le temps de faire une lente inspiration et une lente expiration, j'entends une voix qui ne m'est pas inconnue. C'est le villageois gras-souillet de tout à l'heure.

« — Vous avez une pièce d'identité ?

— Heu... oui.



— J'peux voir ? »

Je lui tends la petite carte en plastique qui contient mes informations civiles. Après qu'il ait seulement lu mon nom (d'après la brièveté du coup d'œil), il me lance un vif signe de tête m'indiquant de le suivre. Quelques minutes après, il me présente Trombonne, son chat à la queue tordue, qu'il a trouvé abandonné et adopté depuis. J'ai la joie de pouvoir étendre mes vêtements sur des chaises, face à un gros fourneau probablement âgé d'un siècle. Il me partage son repas chaud et moi mes saucisses, puis nous allons nous coucher. Le seul lit de la maison est aussi vieux que le fourneau. Comme l'épaisse carcasse de mon hôte creuse le sommier en V, je roule inévitablement la pente ainsi créée jusqu'à son bide graisseux. J'aurais au moins bien chaud, cette nuit-là. Épuisé, je n'entends que ses premiers ronflements.

## Le fossé entre le sermon et la pratique

Quelques levers de soleil plus tard, j'entre dans la magnifique ville d'Orléans. C'est donc là que j'enjambe la Loire à l'aide de mes bottes de sept lieues. À Bourges, j'admire la Cathédrale, qui est malheureusement déjà fermée. Je regrette le temps où « Le Seigneur » laissait encore les pauvres dormir dans sa maison. En observant le travail exceptionnel de la construction de l'édifice en dépit d'un matériel rudimentaire, et en m'imaginant les conditions de labeur de l'époque, l'amour du travail soigné des artisans, j'ose à peine songer dans quel bien-être, dans quel bonheur et dans quelle harmonie vivrait notre monde si l'on avait su mettre tant de concentration et d'effort dans les nobles et vertueux préceptes prêchés par toutes les religions. Ces notions n'existent plus que dans les grands discours, plus en pratique. Qu'il se réclame du bouddhisme ou de quelconque religion, l'humain moderne baisse la tête en signe d'acquiescement, avec humiliation lorsque son « chef spirituel » l'invite à aider son prochain. Avec une dévotion sans borne, il récite lui-même qu'il fera de son mieux. Aussitôt qu'il sort de l'édifice de son culte, il chasse avec haine le premier démuné qui ose présenter sa face devant lui, ou rentre dans sa carapace en feignant de l'ignorer.

Les sermons qu'on entend dans les pagodes, les églises, les temples, les mosquées, les synagogues et dans des maisons de bien d'autres cultes, sont souvent extrêmement touchants, profondément incitant à modifier ses comportements du tout au tout au sein de la société, parfois même trou-

blants de vérité et de beauté. À peine sorti, tout s'est envolé, il ne subsiste plus rien du tout, pas la moindre petite résolution. Seules, les bonnes excuses demeurent intactes, aussi peu fondées que maladroitement : « Les mendiants sont tous des voleurs ! Les sans-abri ont l'habitude de dormir dehors, laissons-les ! Celui qui veut du travail en trouve comme de rien ! Celui-ci n'avait qu'à rester dans son pays ! Celle-là n'avait qu'à ne pas avoir autant d'enfants ! »

Quand j'ai le ventre vide, que je me trouve seul dehors, sans un sou, sans savoir où dormir, je demeure tranquille, car je sais que ça ne durera pas, qu'il y a toujours un événement protecteur qui arrive au bon moment. Certes, il m'arrive de désirer fortement un bon repas que je n'ai pas les moyens de m'offrir, ou d'avoir froid sans avoir la possibilité de m'abriter. Ce sont les aléas de l'itinérance, car dans plusieurs des centres d'hébergement pour sans-logis où je suis passé, on m'a proposé de rester à long terme. Quoi qu'il en soit, je suis libre. Parfaitement libre. Aucune contrainte ne m'empêche d'aller dans telle ou telle direction, ni quand bon me semble. Je ne reçois d'ordre de personne, je n'ai nul besoin de courir après des administrations pour obtenir quoi que ce soit. Je ne possède rien, mais je n'ai pas la moindre dette non plus. Pas de taxes, pas d'obligations, pas de conflits, pas de déceptions. Mes attachements sont si maigres que je n'ai pas le moindre souci. Je suis pauvre, mais je vis – presque – sans inquiétude. Hormis mon corps, rien ne me rend esclave.

Lorsque, mes besoins mis à l'évidence, je me trouve au milieu d'individus aisés, et que ma présence leur donne amplement l'occasion de mettre en pratique leur générosité et les bons principes qu'ils aiment à répéter entre eux – généralement quand ils sont confortablement installés au chaud, les pieds sous une table fumante de délices culinaires –, j'ai parfois un peu l'impression – sans vanité aucune – d'être un ange descendu du ciel pour les mettre à l'épreuve. Heureusement, je ne suis pas un petit ange. Sinon, je consacrerai bien trop de temps à écrire des rapports salés au « patron du ciel », rendant compte de l'avarice, de l'orgueil et des vices en tout genre qui règnent dans notre monde.

## Alcool obligatoire

Non loin de franchir le huit centième kilomètre, je parviens à la moitié de mon parcours, au cœur de la France. Je passe la nuit à Montluçon, dans un très sympathique petit centre d'hébergement pour SDF, où je me régale

d'un succulent repas en mangeant comme un ogre. Pour la seule fois de tout le voyage, j'ai l'occasion de faire tourner mon pantalon dans une machine à laver. Après une journée de cinquante kilomètres de marche, j'arrive le soir sur Clermont-Ferrand. Les pieds et les jambes en compote, souhaitant faire une pause et me procurer un peu de nourriture dans une association distribuant vivres et produits d'hygiène aux pauvres, je décide d'y rester deux nuits. Sur tout mon parcours, c'est la seconde et dernière fois que je prends une journée sans faire d'étape.

À Issoire, celui qui semble être le curé d'une magnifique petite chapelle datant du XII<sup>e</sup> siècle me donne une pièce de cinq francs, en précisant : « Tenez, parce que vous ne m'avez rien demandé ». Je l'avais seulement interrogé sur un lieu où passer la nuit. Hormis l'individu qui me donna trente francs près de Paris, c'est la route qui m'a donné le plus d'argent. Il m'est arrivé deux fois, au beau milieu d'une route de campagne, de trouver une pièce de dix francs, et plusieurs fois des petites pièces. Outre de l'argent, la route m'a donné toutes sortes de choses utiles : un bon petit couteau de cuisine qui m'a bien servi dans la préparation de mes sandwiches, et de la nourriture, comme du pain de mie, des biscuits, des chips, etc.

Je parcours l'Auvergne sur des petits chemins qui sont un enchantement pour les randonneurs. À Saint-Flour, joliment perché sur son rocher, je me retrouve dans une petite maison, seul avec un monsieur usé par l'existence, chargé d'héberger les sans-logis de passage. Il paraît aussi étonné que déçu lorsque je refuse de goûter la bouteille de rouge qu'il semble avoir ouvert en mon occasion. Après Saint-Flour, j'arrive dans le non moins charmant village d'Aigues-Mortes, caractéristique par ses toits en ardoises, et connu pour ses sources d'eau chaude. Je prends place dans une petite église. Soudain, un ravissement envahit mes oreilles. Pour une répétition, on joue à l'orgue de belles partitions. L'association caritative du coin m'offre un repas dans une modeste brasserie. Un verre de vin est inclus dans le menu, mais il est impossible de le changer contre une autre boisson même moins chère, comme une limonade ou un sirop ; c'est ça ou rien. Alors ce sera rien, ou plutôt de l'eau, qui heureusement, est incluse.

Pendant ce voyage, il arrive quelques fois qu'on m'invite à prendre un verre. Quand je précise que je ne veux pas d'alcool, on insiste, comme si l'on fut persuadé que je plaisantais. Chaque fois, c'est à contrecœur qu'on me commande une boisson non alcoolisée, comme s'il s'agissait d'un pur gaspillage d'argent. Une fois, je fais bien comprendre à quelqu'un qui semble avoir le porte-feuille plein que mon ventre est vide et que je souffre de faim, mais

tout ce qu'il veut m'offrir, c'est un verre de blanc. Si dans une cantine pour sans-ressources, il est servi du baba au rhum, il est hors de question de jouer aux difficiles, prétendant qu'on ne consomme pas d'alcool. Alors, on se prive de dessert. Dans certains pays, il sera bientôt interdit de ne pas boire d'alcool.

## Arrivée dans le Sud

Laissant le Cantal derrière moi, je pénètre dans le département de l'Aveyron. Une fois encore, je suis complètement arrosé quand je parviens au terme de mon parcours journalier. Un jeune curé m'accueille admirablement, il me donne une chambre pour la nuit, dont la porte donne sur la ruelle centrale du village. Pendant qu'une partie de mes vêtements sèche, je partage le dîner avec mon hôte, son assistant et un joyeux groupe de lycéens qui s'apprête à rejoindre le pape à Paris. Le lendemain matin, l'ecclésiastique m'offre le petit-déjeuner dans son appartement, où il me propose de prendre une douche. M'ayant indiqué le départ de la G.R., il me fait cadeau d'un parapluie, que je refuse poliment, craignant qu'il m'embarrasse plus qu'autre chose. Voilà un homme digne, me dis-je, plus enclin à aider son prochain qu'à pondre de beaux sermons.

La couleur de la terre devient un peu plus rouge. L'accent des voix commence à sentir de plus en plus le soleil. Le concert des cigales berce mes nuits. Dans ma marche, je développe une belle concentration dont les effets me donnent de puissantes bouffées d'extase et une lucidité très aiguisée. À présent, me voici à Rodez. Je me sens si bien qu'aussitôt qu'un lit m'est attribué dans le petit centre d'hébergement qui m'accueille, je m'y installe pour méditer. Quand arrive le matin, je médite encore un peu en attendant le petit-déjeuner. Je mange le meilleur pain de ma vie, et lorsque je m'apprête à partir, quelqu'un insiste pour m'en mettre un entier dans le sac, avec du miel cristallisé (également le meilleur de ma vie) pour la suite du voyage. En deux jours, j'effectue à travers le relief caillouteux du Levézou les huitante (quatre-vingts) kilomètres qui séparent Rodez de Millau. À mi-chemin, je passe la nuit dans des vieux pneus entreposés dans la cour d'une école, tandis qu'à Millau, je suis reçu dans une maison pour SDF, perchée au bord du Tarn. Ici, on me donne encore des vivres, de quoi remplir mon sac.

Au jour suivant, je grimpe la falaise qui fait face à Millau, et arrive alors sur le vaste et mystérieux plateau du Larzac. Je bois d'un trait les deux litres de

lait entier qui pèsent dans mon dos et ma marche folle ne cesse plus avant onze heures le soir, en dehors d'une petite demi-heure pour casser la croûte. Je passe la nuit dans la modeste demeure d'une petite famille. La maman m'invite, l'enfant me cède son lit. Le lendemain, le papa me prépare le repas matinal, en me racontant avec nostalgie le temps où ils vécurent en Afrique.

Comme ma carte n'indique plus de G.R., je continue sur le bitume. Quand je vois ces galets de carrosserie anonymes et sans âme qui, de nos jours, glissent sur la route aussi vite que l'éclair, je me projette un siècle en arrière, songeant qu'on avait tout le loisir de saluer les gens qui passaient en diligence et d'observer leurs tenues, ainsi que les expressions de chaque visage.

Un après-midi, j'entre dans Béziers, où je ne trouve ni nourriture ni logement. En dépit d'une grande fatigue – en raison d'une nuit blanche pour cause d'absence d'abri –, je continue vers la mer. Sur le bord de la route, des pêches et des brugnon succulents m'adressent des clins d'œil.

## Au long de la côte

Quand je distingue au loin, la ligne bleue de la Méditerranée qui se colle sous l'horizon, mes yeux se brouillent d'émotion. Je réalise à peine que je viens de relier à pied la mer du Nord à celle du Sud. Cela m'aura pris à peu près un mois. Il reste encore beaucoup d'étapes jusqu'à la « pointe sud » du pays, mais en voilà déjà une belle. Je prends mon repas sur la plage de Valras, au milieu des vacanciers. En allant aux toilettes, j'enfile mon maillot de bain. Ensuite, comme celui qui, ayant traversé le désert, trouve l'oasis qu'il espérait tant, je me laisse couler dans l'eau verte et salée, avec un plaisir tranquille mais intense. Un instant, j'ai l'impression d'être en vacances à la mer. D'ailleurs, que signifie « être en vacances » ? Après ce bain bien mérité, je pars en prospection d'un abri. Je cherche jusqu'à tard dans la nuit, en vain. Je devrai me satisfaire d'une cabine téléphonique. Avoir le téléphone dans sa chambre, c'est un luxe pour un SDF ! Un peu comme ce jour où l'employée d'une mairie m'a ouvert le vestiaire d'une salle de sport. J'ai bénéficié, cette nuit-là, d'une « chambre » avec une dizaine de douches !

Quelques jours après, je me trouve à Narbonne, où je rencontre un jeune fumeur de haschich. Il me reçoit dans sa petite bastide, mais pas sans avoir fait un tour à la foire qui anime la ville. Lassé et ennuyé des ambiances fes-

tives, j'attends patiemment que mon compagnon daigne bien vouloir rentrer à la maison. Le lendemain, j'emprunte un mauvais chemin, qui se transforme vite en dangereux rochers, en bord de mer. J'essaie de me hâter autant que possible, car la nuit arrive à grands pas. Alors que je manque fréquemment et de justesse de déraper pour me fracasser contre les rochers situés dix mètres en dessous de moi, je suis sur le point de paniquer. Je serais trop frustré de mourir sans être parvenu à la pleine sagesse. Lorsque cette course contre la mort finit enfin, il fait nuit noire. Je saute de haut sur une petite plage, où je fais sursauter un gardien équipé d'un émetteur-récepteur portatif et d'une puissante lampe de poche. Alors qu'il se demande avec surprise d'où j'ai bien pu débarquer, encore sous le choc de ma mésaventure, je lui demande le chemin qui rejoint le dessus de la falaise. À peine arrivé en haut, épuisé comme une bête traquée par la mort, je suis accueilli par la gigantesque explosion colorée d'un feu d'artifice. Nous sommes le 14 juillet. À peine arrivé dans Leucate, le bouquet final prend fin. Je croise des milliers de personnes dans leurs voitures qui vont se coucher au chaud, tandis que je vais me coucher au froid.

Les jours qui suivent, la route m'éloigne quelque peu de la mer, pour m'entraîner dans une garrigue à l'état brut. Là, pendant trois jours consécutifs, je me nourris exclusivement de fruits offerts par les arbres sauvages : d'énormes figues divinement juteuses et sucrées, des mûres, des pommes acides... Un jour, j'aperçois tant de mûres que je me mets à remplir un sac en plastique pour faire des confitures une fois de retour à Lausanne. Tout seul, je me mets à rire : « Je traverse juste la France à pied, et comme je passais par-là, tant qu'à faire, hop ! un peu de confiture ! »

En bord de mer, les pauvres ne sont pas les bienvenus. Quand on est sans le sou, il est presque impossible d'y trouver un abri. À Le Cannet, je tends le pouce sur la départementale qui rejoint Perpignan. La première voiture qui passe s'arrête. Le conducteur se rendant précisément dans un centre d'hébergement pour démunis, je pouvais difficilement mieux tomber. Le lendemain, je me fais déposer au même endroit que la veille, et poursuis ma route sous un soleil de plomb. Bientôt, j'arrive à Argelès-sur-Mer, où je passe une nuit très confortable sur le sable de la plage, à l'abri des intempéries, sous une barque retournée. Au lever du jour, je fais mes adieux à la mer et me dirige droit vers les Pyrénées.

## Au bout de la France

Rapidement, j'arrive à Lamanère, où un panneau précise : « la commune la plus au sud de France ». Après une nuit de trois heures dans une cabine téléphonique, dès quatre heures le matin, j'attaque la dernière étape, qui s'avère la plus difficile de toutes. D'après la carte, le point le plus au sud du pays est le Mont Nègre (dont je n'ai plus souvenir de l'altitude). Outre la raideur de la pente, l'inconvénient réside dans le sentier. Il ne cesse de se diviser en d'innombrables petits chemins sans issue ou stoppe net, en pleine nature. Dans de telles conditions, la navigation à travers l'épaisse forêt pentue est aussi aléatoire que de gouverner un navire sans boussole ni sextant. Par endroits, la forêt est impénétrable. Il me faut donc effectuer un long détour, parfois très long, pour éviter les nombreux ravins qui bordent cette montagne. Je l'apprendrai plus tard, il n'est pas rare que des randonneurs qui s'aventurent par ici soient portés disparus.

Brusquement, je glisse et roule une dizaine de mètres sur une pente trop raide pour espérer s'arrêter. En cet instant, je n'ai qu'une pensée : « Ravin ou pas ? Pourvu que je ne glisse pas dans un ravin ! C'est trop bête de finir comme ça ! » Je heurte quelques arbustes morts qui craquent à mon passage, et un autre, un peu plus robuste, qui parvient à faire entrave à ma périlleuse roulade. Effrayé, avec une prudence de Caméléon, je continue ma grimpe sur cette montagne hostile. Sans le moindre repère, je tente de monter autant que possible, espérant tomber sur une crête praticable. Après de longs et pénibles efforts, je parviens en haut, en tombant pile en face d'un rocher plat. Ce n'est qu'après une exploration dans les deux sens que je réalise que le rocher se situe au plus haut de la crête. Le but est parfois moins loin qu'on ne le croit.

Je suis donc parvenu au terme de mon voyage, après près de mille cinq cent cinquante kilomètres parcourus en quarante et un jours, soit une moyenne quotidienne de trente-sept kilomètres. Sans tenir compte des deux journées de repos (à Amiens et à Clermont-Ferrand), cela revient à près de quarante kilomètres par jour. L'étape la plus courte devait à peine dépasser les vingt kilomètres. La plus longue totalise les soixante kilomètres, il s'agit de la dernière, en comptant la descente, qui s'achèvera à onze heures le soir.

Je m'assieds sur le rocher, en posture de méditation, la France dans mon dos. En face de moi, la vue est presque irréelle : ce qu'on voit de l'Espagne est recouvert d'une mer de nuages, seule la France émerge. Elle semble se finir là, et tout avec ; après, il n'y a plus rien. Ici est le bout de la France. Ma

première pensée est : « Voilà, t'as traversé la France à pied. Et après ? » Outre la vanité de pouvoir se dire « je l'ai fait », il n'en résulte pas moins une excellente expérience à bien des niveaux, dont le but, finalement, était la traversée elle-même.

## Le renoncement aux filles

Quelques voitures plus tard et après être resté un peu chez Ricky, j'arrive à Lausanne, juste pour l'anniversaire d'Irène. Je constate que nous sommes encore moins sur la même fréquence qu'auparavant. Rester ici, qui plus est, sous le toit d'une personne qui ne partage pas du tout mes aspirations, me semble déplacé et difficile. De plus en plus, je ne vois que les aspects minables de cette existence. Pour me consoler de cette triste vie, j'avais mes délicieuses mûres...

En achetant du sucre, je prends aussi quelques abricots, pêches et coings, puis, de retour à la maison, je prépare de bonnes confitures. La cuisson finie, je verse le tout dans des pots de tailles différentes, soigneusement étiquetés, avec le nom du fruit et la date. La famille et les amis se régalent.

La période des confitures achevée, je songe à repartir pour la Birmanie, convaincu de ne plus avoir ma place en Europe. Plus que jamais, je suis mal dans ma peau. Plus que jamais, je tends à une vie saine.

Un jour, quelqu'un me téléphone. C'est le moine Samádhi ! Il s'étonne quand je lui fais savoir que je n'ai jamais reçu la moindre de ses nouvelles depuis mon retour de Birmanie, autant que je m'étonne d'apprendre qu'il m'a adressé plusieurs courriers. Irène finit par m'avouer les avoir fait disparaître après les avoir déchirés en petits morceaux. Il me donne sa nouvelle adresse, une autre pagode de la région parisienne, et me propose de le rejoindre en Savoie dans un village de haute montagne, dans lequel on l'a invité à passer une semaine. Ce bon bol d'air pur – dans tous les sens – tombe à point nommé. On nous place dans un gîte isolé près d'un glacier, avec des vivres pour toute la semaine, et on nous laisse seuls, pour une soi-disant retraite méditative. Le premier jour, nous méditons un peu, mais très vite, nous tombons dans des bavardages incessants qui dureront jusqu'à la fin de la semaine, car nous avons tant à nous dire. Il me fait part de son souhait de refaire une retraite. Tout comme moi, il a l'intention de retourner en Birmanie, car, me précise-t-il, il est impensable de bénéficier des conditions permettant de méditer convenablement dans l'une des pagodes que nous avons dans nos contrées. C'est alors que nous décidons de faire le voyage ensemble, trois mois plus tard.



En attendant, Irène souhaite que nous partions en vacances afin de nous changer les idées. Nous mettons donc un peu de sous de côté, et après avoir choisi ensemble la destination, nous réservons les vols et la location d'une maison. Ainsi, nous allons vivre tous les trois, avec notre fille, à l'île Maurice pendant tout le mois d'octobre. Le temps est maussade, il n'y a ni ciel bleu ni cocotiers sur les plages, et la maison étant presque au bout de la piste de l'aéroport, nous sommes chaque fois secoués par le vrombissement infernal des avions qui nous frôlent en atterrissant et en décollant. Mis à part ces quelques désagréments et de nos scènes de ménages qui demeurent aussi fréquentes qu'à Lausanne, nous visitons des jardins exotiques d'une beauté magique, effectuons de belles balades en mer, et découvrons de surprenant baobabs au milieu des champs de canne à sucre. Pour la dernière fois, j'ai la joie de me laisser glisser dans la profondeur de la mer à l'aide de bouteilles d'oxygène. Dans ce monde de paix et de silence, je savoure pleinement un moment rare. Comme pour ma paire de platines autrefois, cette promenade maritime m'aura coûté tout juste le prix auquel j'aurais pu revendre ma paire de palmes.

De retour en Suisse, les activités habituelles reprennent leur cours, je vais encore vendre quelques journaux. Tout en vendant, je m'amuse à apprendre l'alphabet birman. Je me sens beaucoup mieux, car déjà, je sens approcher le grand voyage. Je pars donner à une association caritative mes nombreux vêtements, ne conservant que le tee-shirt, le longyi et le pull que j'ai sur moi. Comme Irène sait que désormais plus rien ne peut me retenir et que je n'ai plus l'intention de revenir, elle vit une épreuve très pénible, car l'attachement est une maladie vicieuse qui n'apporte que de la souffrance, parfois de façon vertigineuse. C'est le malaise – très difficile à gérer – qu'elle connaît alors qui, malheureusement, l'incite malgré elle à adopter des comportements peu souhaitables. En retournant en Birmanie, je n'ai aucun autre projet que d'y continuer ma méditation, aussi longtemps que nécessaire. Ensuite, nous verrons bien !

Le 25 novembre, je fais l'amour Irène une ultime fois. Je ne prends pas beaucoup de plaisir, car je sais que c'est ma toute dernière relation charnelle et je ne peux m'empêcher d'y penser. En effet, j'ai décidé de m'abstenir des filles, et depuis peu, sans rien envisager sérieusement, je commence à croire que je tends peu à peu et inévitablement à devenir moine. Commence à naître en moi la compréhension qu'être moine est avant tout un état d'esprit qui ne vise que la pureté, une manière d'être irréprochable à tous points de vue, que tout individu abouti dans le renoncement est *ipso facto* un moine, avec ou sans robe.

Le jour suivant, je suis prêt pour le départ. Irène me concocte un délicieux plat. À elle et à Caroline, je cède mes livres, mes enceintes, mes plantes et tous les biens qui me restent. Pour la dernière fois, j'embrasse les lèvres d'une fille et je me rends à la gare, où m'attend le TGV pour Paris. Dès que les portes se ferment et que le quai commence à défiler, je sens planer autour de moi une indescriptible sensation de liberté.

## Trop froid trop chaud

En parvenant à la pagode où se trouve le moine Samádhi, je n'attends pas pour commencer ma retraite, et de la manière la plus intense qui soit. Comme ma chambre est un cabanon rudimentaire très mal isolé et que cette fin de novembre 1997 est particulièrement froide, je claque des dents. Il y a bien un petit radiateur, mais beaucoup trop faible pour réchauffer correctement la pièce. Puisque voilà longtemps que je ne me suis plus totalement immergé dans l'entraînement de la vision directe dans la réalité, beaucoup de questions surgissent dans ma tête. Je vais donc régulièrement auprès de mon ami moine pour des petites entrevues, que j'ai tendance à prolonger autant que possible tant sa chambre est bien chauffée.

Une semaine après, nous sommes dans l'avion. Comme nous passons par Singapour, nous décidons de nous y arrêter une semaine. Nous logeons dans un petit appartement délabré qui sert de centre de méditation, dont nous sommes les deux seuls occupants, avec un jeune garçon chargé de préparer les repas. La chaleur est écrasante, si terrible à supporter que nous n'arrivons pas à nous faire à ce brusque changement climatique. Dans ma chambre, je suffoque. Il y a bien un petit ventilateur, mais beaucoup trop faible pour rafraîchir correctement la pièce. Je continue d'aller régulièrement auprès de mon ami moine pour des petites entrevues, que j'ai tendance à prolonger autant que possible tant sa chambre est bien climatisée.

En dehors d'une rapide visite du centre-ville, des sept jours passés à Singapour, je ne verrai rien d'autre que les murs fissurés du petit centre. Quand nous atterrissons sur la terre birmane, je suis sans bagage. Outre les vêtements que je porte, j'ai avec moi, en tout et pour tout, un petit sac pendant autour du cou, d'une taille à peine supérieure à celle d'un livre de poche.

Il contient mes papiers, mes sous, une brosse à dents, un tube de dentifrice, un réveil-matin et un coupe-ongles. En dehors de cela, je ne possède abso- lument rien, pas la moindre affaire que j'aurais laissée ailleurs. Libre comme un oiseau, l'esprit vide de tout projet, je peux me plonger sans li- mite et en toute insouciance dans la méditation.

## Le renoncement aux cheveux

Je suis tellement déterminé à progresser et si bien absorbé que rien ne peut me distraire. Le jour de mes 27 ans me serait passé inaperçu, si mes yeux n'étaient pas, par inadvertance, tombés sur la date du journal quotidien qu'on venait de lancer par terre, devant la porte d'un moine. Au fil du temps, je commence à ressentir que ma chevelure, à laquelle je tenais presque comme à mes yeux, m'encombre plus qu'autre chose. J'y suis encore un peu attaché, mais il me semble que je serais tellement plus à l'aise de méditer la tête nue.

Le 1<sup>er</sup> février 1998, j'achète au coiffeur qui vient raser les moines du centre l'un de ses couteaux. J'en fais cadeau au moine Samádhi, qui l'inaugure sur mon crâne, juste après avoir – non sans peine – fait voltiger une à une mes dreadlocks à l'aide de gros ciseaux. À cet instant, je me rappelle la tradition des rastas. Lorsqu'un d'eux meurt, on lui rase la tête, afin de le débarrasser de toutes les impuretés accumulées symboliquement dans les cheveux tout au long de son existence.

Quand je vais devant le miroir, je prends peur tant la différence est frappante. J'ai l'impression de voir un extraterrestre ou un oisillon tout déplumé. À l'entrevue suivante, l'instructeur me prend pour un nouveau méditant. Naturellement, tout le monde croit que j'ai décidé de prendre la robe, mais tant que rien ne m'y pousse, il n'en est pas question. Même si l'idée me traverse l'esprit, je ne vois pas pourquoi je ferais ce choix à la légère, comme ce doit trop souvent être le cas : « Tiens, et si je me faisais moine ? Ce serait chouette ! » Si je devais être moine, ce serait seulement parce qu'il n'y aurait plus d'autre issue possible. On dit qu'être moine permet de développer un mérite considérable. Il va de soi qu'on entend par « être moine » la pratique censée être suivie par un tel individu. En ce qui me concerne, ma pratique se passe pour le mieux et je ne ressens nullement le besoin de troquer mon longyi contre une robe monacale et prendre mes repas dans un bol plutôt que dans une assiette.

Une fois, alors que je suis comme chaque jour vêtu de mon longyi vert et de mon tee-shirt orange, et que je reviens de la salle à manger, il arrive quelque chose qui me réjouit au plus haut point. Comme toujours, je marche extrêmement lentement, parfaitement attentif et concentré sur le mouvement de mes pas, abrité de l'agression solaire par mon ombrelle. Tout le monde ayant déjà regagné sa chambre, l'allée est vide. Sur le côté, se tient une personne seule qui, à mon lent passage, s'agenouille et se prosterne à trois reprises, marquant ainsi son humble respect envers ma noble pratique. Ce qui me plaît n'est évidemment pas qu'on se courbe devant moi, mais qu'on marque son respect en pur hommage à mes efforts dirigés sur la bonne voie. Les habits que je porte me prouvent bien que ça n'est pas pour eux.

## Intégration dans la communauté monastique

Comme je m'intéresse tout de même à la question monacale, je prends un peu de temps pour étudier la discipline des moines, qui me paraît fort intéressante. Dans la limite du possible, je m'amuse à m'y tenir, comme pour m'y entraîner. Ici, personne n'incite quiconque à prendre la robe. Au contraire, on dissuade ceux qui manifestent le souhait de le faire et qui ne sont pas prêts pour cela.

Un jour, alors que je vois des moines effectuer ensemble quelque procédure, je réfléchis. Peu de temps après, alors que je me trouve avec les moines Samádhi et Satipatthána, je demande à ce dernier : « Est-il juste que la communauté monastique est le meilleur moyen de véhiculer et de préserver l'enseignement de Bouddha, un peu comme une flaque d'eau qui sèche beaucoup moins vite au soleil que si elle était dispersée en gouttes éparées ? » Lorsqu'il confirme mes dires, je lui indique que je crois être devenu complètement moine dans ma tête depuis un bon moment, sans m'en être rendu compte, et que le fait d'intégrer la communauté sera pour moi le meilleur moyen de bénéficier indéfiniment des conditions nécessaires à une pratique intensive dans le développement de la connaissance juste de la réalité.

C'est ainsi que, le 12 avril 1998, j'intègre la communauté des moines. Je vis cette procédure comme une simple formalité, car comme je l'ai dit au moine Satipatthána, voilà déjà quelque temps que je suis moine. Selon moi, on ne prend pas la robe pour devenir moine. Au contraire, on la prend lorsqu'on ne veut plus devenir quoi que ce soit, lorsqu'on veut cesser d'être ceci ou cela. Dans la méditation, l'objet suprême de la réalité apparaît de lui-même quand il n'y a plus aucun phénomène à la conscience. Il n'y a rien à faire pour le trouver ; il est connu naturellement dès qu'il y a cessation de tout objet mental et de toute matière. De la même manière, quand on renonce à devenir quoi que ce soit, apparaît de lui-même le fait d'être moine. Donc, on ne devient pas moine comme on devient boulanger ou plombier. Quand on est moine, ce n'est pas pour gagner sa vie, mais au contraire pour renoncer à tout. D'ailleurs, « moine » est la traduction d'un mot qui signifie « renonçant ». Le moine est celui qui renonce à tout.

Juste avant la procédure, je fais don de tout l'argent qui me reste au centre, et me défais de toutes mes affaires, sauf de mon passeport, car il s'agit de la seule chose dont on n'ait pas le droit de renoncer. On me fait cadeau d'un bol et des trois robes que se doit d'avoir un moine : un rectangle de tissu pour le bas, un pour le haut et un autre, plus épais, à utiliser en cas de froid.

Le jour de mon intégration, en entrant dans la chambre du moine Samádhi, j'aperçois l'une de ses anciennes robes qu'il utilise alors comme tapis. Sans trop savoir pourquoi, cette idée de vieille robe usagée me plaît beaucoup, comme les moines des temps anciens qui se contentaient de confectionner leurs robes avec de vieux bouts de tissus abandonnés, se satisfaisant ainsi de vivre pleinement de récupération. Je lui demande alors de la récupérer et lui offre mon autre robe. Dorénavant, je ne porterai que des robes abandonnées. Ce n'est que plus tard que j'apprendrai que cette manière de faire constitue l'une des treize pratiques ascétiques établies par Bouddha, mais toutefois non obligatoires.

## La fin de la retraite

Cette retraite sera très éprouvante, avec ses phases d'inconfort terrible, de doutes, de découragements et même, de sanglots. Durant des mois et des mois, je veux trop bien faire, trop vite aller. Alors, je force, je m'épuise inutilement. Plus tard, les choses se passent mieux, la concentration est bonne, l'attention demeure permanente.

Une fois, tous les méditants étrangers sont envoyés à Kalau, qui se situe dans une région plus fraîche, pour tester un nouveau lieu dédié à la pratique de la méditation. Nous resterons trois semaines dans ce petit centre, qui fut inauguré le même jour que mon intégration dans la communauté monastique. Le président de l'organisation qui gère le grand centre de Yangon et beaucoup d'autres à travers tout le pays a le projet de faire de celui de Kalau le centre pour tous les étrangers, et de désigner le moine Samádhi pour en être l'instructeur principal. Hélas, le président meurt peu de temps après. Les nouveaux membres de l'organisation semblent plus intéressés par le profit financier que par le succès des méditants, oubliant alors l'objet initial de l'organisation.

À la fin septembre, je décide d'arrêter mon intense retraite, après dix mois d'efforts soutenus. Quant au moine Samádhi, il décide d'aller s'installer quelque temps sur Kalau, où le climat lui convient mieux. Ayant eu ouï dire que la littérature bouddhique birmane est de loin la plus riche autant en quantité qu'en qualité, et étant donné que je n'ai pas l'intention de quitter ce pays, je décide de me mettre à l'apprentissage de la langue birmane. Je m'installe dans un petit monastère d'études. Pour l'essentiel, j'étudie seul à l'aide de livres et de dictionnaires. Habituellement peu habile pour les langues, je suis surpris par ma facilité d'assimilation. Cela est peut-être autant dû à ma forte motivation qu'à la logique simplicité de la langue. Nanda, une nonne à peine plus âgée que moi et très expérimentée dans la méditation m'aide beaucoup durant les premiers mois. Très vite, nous nous entendons comme frère et sœur. Il m'arrive aussi de me rendre auprès de quelques moines pour leur demander de m'expliquer les phrases difficiles. Une fois les bases acquises, je travaille avec les livres de lecture des écoliers. Longtemps après, les effets de ma longue retraite se font encore sentir. Pour entretenir le bien-être et la capacité de concentration qu'ils me confèrent, je consacre encore chacun de mes dimanches à la vision directe de la réalité.

## Le don de la réalité

En janvier 1999, le moine Samádhi revient sur Yangon. Il me parle d'un projet qui consisterait à faire connaître au public francophone l'enseignement de Bouddha tel que nous l'avons découvert en Birmanie, par l'intermédiaire d'Internet. Ignorant tout de ce réseau informatique qui commence tout juste à prendre une ampleur significative, je suis tout d'abord très peu convaincu par la richesse de l'idée, mais je changerai rapidement d'opinion. Passionné de graphisme, je m'empresse de créer le logo de notre site (voir au bas de la couverture), que nous décidons d'appeler *dhammadana.org*. « *dhammadána* » signifie le don de la réalité, c'est-à-dire le don de l'enseignement qui conduit à la compréhension juste de la réalité.

Alors que nous passons le mois suivant à Kalau, je m'entraîne encore un peu au développement de la vision directe. Ensuite, je m'efforce de faire une expérience de la concentration pure, en fixant ma conscience sur un disque rouge créé mentalement, puis sur la sensation de l'air sortant des narines. Au bout de trois jours, j'ai assez de cette méditation que j'estime totalement dépourvue d'intérêt. Si elle développe le calme, et à terme, des absorptions extatiques, elle ne permet pas d'acquérir la moindre parcelle de sagesse.

Nous discutons un peu des rubriques que comportera notre site Internet. De retour à Yangon, on me prête un vieux clavier à l'aide duquel je m'entraîne à taper à l'aveuglette et avec tous les doigts. En avril, nous effectuons un petit voyage à travers la Birmanie pour découvrir – enfin – un peu le pays. Début mai, je décolle pour la France, et le moine Samádhi m'y rejoint deux jours après. Nos déplacements sont financés par des gens soucieux d'aider les moines de leur mieux. Nous retrouvons la pagode où nous étions en quittant la France. Là se trouvent de vieux ordinateurs qui nous permettent de commencer notre travail informatique. En juillet, on fait appel à moi pour diriger une retraite méditative à l'attention d'une vingtaine d'enfants d'origine asiatique, devenus novices pour l'occasion. La retraite se déroule en forêt et nous dormons sous tentes. Au bout de deux semaines, je suis reconduit à la pagode.

Chaque jour, je ne décolle pas de l'ordinateur. Pour le moment, le moine Samádhi délivre un enseignement de temps à autre. Néanmoins, il ne fait rien pour le site. Sans attendre et sachant à peine allumer un ordinateur, je commence à mettre en place la hiérarchie et la présentation graphique du site, que je serai bien incapable de rédiger seul. Je pourrai toujours me charger d'une petite rubrique sur la discipline monastique, en attendant de pouvoir intégrer le travail du moine Samádhi. Finalement, il ne fera jamais rien pour *notre* site, qui finira par devenir *mon* site. Je prends toutefois soin d'enregistrer chacun de ses enseignements, pour les mettre ensuite par écrit, en vue de les intégrer dans le site. Si mon compagnon n'est pas doué pour travailler sur un site Internet, il n'a pas son pareil pour enseigner la voie qui mène à la compréhension de la réalité et pour diriger des retraites méditatives.

Si j'avais pu prévoir sa totale absence de participation à ce site qui fut initialement son idée, je ne me serai certainement jamais lancé dans une telle entreprise pour laquelle je n'avais pas la moindre connaissance, pas la moindre expérience. Petit à petit, à force d'attendre un associé qui ne me rejoindra jamais dans cette lourde tâche, j'apprends en autodidacte tout ce qu'il est utile de savoir pour créer un site Internet : l'utilisation de divers logiciels, l'organisation et le fonctionnement d'un site Internet, la typographie, etc. Pour l'heure, il n'est pas question de mettre quoi que ce soit en ligne. Je suis dans une phase d'apprentissage et de préparation qui durera le temps nécessaire. Chaque chose en son temps.

## Un pays pas fait pour les moines

En tant que moine, on est tenu d'observer un certain nombre de points de discipline qui concernent aussi bien les actes à éviter pour entretenir un état d'esprit vertueux que les comportements à adopter pour demeurer irréprochable aux yeux de tous. Complètement intégré dans la culture des Birmans, le concept monacal ne constitue en rien un mystère dans ce pays. Bien que les moines birmans soient – comme ceux des autres pays – les rois pour transgresser copieusement, ouvertement et sans vergogne la discipline monastique qu'ils se permettent de juger obsolète, tout dans ce pays, est fait pour qu'un moine puisse aisément respecter à la perfection l'intégralité de ce que Bouddha établit en matière de conduite.



L'éducation de tout bouddhiste inclut chaque chose qu'il convient de faire ou d'éviter quand on a affaire à un moine. Ainsi, une femme fait toujours attention de ne pas s'approcher de trop près des moines, chacun veille à ce qu'ils aient achevé leur dernier repas avant midi, tout le monde sait qu'ils ne peuvent recevoir quoi que ce soit qui ne leur a pas été remis en mains propres, qu'ils ne doivent pas absorber la moindre goutte d'alcool, qu'ils ne doivent pas utiliser d'argent... Malheureusement, nombreux sont ceux qui commencent à leur donner de l'argent, des cigarettes et toutes sortes de choses susceptibles de corrompre leur vertu. Cela est l'entière faute des moines, qui se laissent aller, lentement mais sûrement, dans la décadence, car ils sont les seuls à pouvoir – et devoir – réagir face à ce problème.

En France, un moine – bouddhiste comme chrétien – est perçu ni plus ni moins comme un extraterrestre. Le comportement adéquat à adopter face à un moine étant donc le dernier souci d'un Français, il est bien naturellement scabreux d'aller s'aventurer dans un tel pays quand on porte la robe. Dans la vie d'un moine, tout est régi dans les moindres détails afin qu'il puisse pratiquer, réaliser, étudier et enseigner la voie de la réalité dans les meilleures conditions. Rien n'est laissé au hasard. Tout, dans cette noble discipline, qui est perçue comme une contrainte par le mauvais moine, c'est-à-dire celui qui cherche une vie facile sans avoir à renoncer à tous ses petits plaisirs, sera perçu comme un avantage, une facilité, voire comme un élément indispensable à la vertu, par le bon moine, c'est-à-dire celui qui fait le choix du renoncement, cherchant ardemment à se délivrer de tous les fardeaux de l'existence.

Si la grande majorité des moines ne comprend pas – ou ne veut pas comprendre – le riche intérêt de ces règles de conduite, bien que chacun les ait étudiées, les gens d'Occident n'en sont que plus étrangers. Quand un moine bouddhiste voyage seul à travers un pays comme la France, soit il a la sensation de traverser une terre hostile, soit il se moque de la discipline monastique. Il n'y a pas d'autre possibilité. En principe, quand un moine se déplace dans un tel pays, c'est pour aller d'une pagode à une autre, ou chez des bouddhistes qui l'ont invité, ou pour aller rendre visite à de la famille, voire à des amis.

Mes parents commerçants auraient tant préféré que je m'investisse dans un métier qui puisse rapporter beaucoup d'argent. Ils espéreront toujours que ce renoncement ne soit qu'une folie passagère de ma part. Quand je vais séjourner quelques jours chez eux, la situation n'est pas facile, car je ne peux les contraindre à s'intéresser à quelque chose qui contredit radicalement leur façon de vivre et de considérer les choses. Qui peut imposer à des Occidentaux le fait qu'on ne mange pas à la même table qu'un moine, qu'on lui donne à manger en mains propres, avant midi, qu'on ne s'assied pas plus haut que lui, qu'on ne dirige pas ses pieds vers lui, qu'on se déchausse s'il expose ce que Bouddha a enseigné, ou même, qu'on ne le tutoie pas, qu'on ne lui fait pas la bise, ou qu'on ne lui demande pas de déboucher une bouteille de vin ? Se présentent alors trois seules occurrences : 1) je reste fidèle à la discipline monastique, et c'est le conflit permanent ; 2) je me plie, comme autrefois, aux coutumes de la maison, et ma conduite de moine s'en trouve souillée ; 3) j'évite tout manquement à la vertu monastique, j'évite toute discorde familiale, et donc, j'évite de rendre visite à la famille. Finalement, je jonglerai un peu avec les trois.

La plupart du temps, le moine Samádhi et moi restons confinés dans les pagodes, qui sont fréquentées presque exclusivement par des Asiatiques. Tant que nous ne mettons pas le nez dehors, nous sommes plutôt en Asie qu'en Europe. Hélas, les moines qui peuplent et dirigent ces endroits, étant eux-mêmes les premiers à se moquer éperdument de la discipline monastique, le problème est pour le moins délicat. Puisque tout le monde s'en fiche, moines comme laïcs, nous passons pour deux imbéciles qui s'entêtent à respecter des points que Bouddha aurait sûrement établis uniquement à l'attention des attardés mentaux. N'oublions toutefois pas que ses meilleurs disciples furent les premiers à s'y appliquer de manière irréprochable. En tout cas, nous préférons nous en tenir à ce que Bouddha a dit plutôt qu'aux incitations de ces singes en robe.

Multipliant les fautes, ils cuisinent eux-mêmes, selon leurs goûts, les aliments qu'ils ont eux-mêmes achetés et conservés, puis se mettent à table sans que rien n'ait été offert. Dans ces conditions, comment vouloir offrir respectueusement de la nourriture aux moines ? En tout cas, le moine Samádhi et moi restons assis en face d'une assiette vide, attendant l'éventuel passage d'un bienfaiteur, pendant que nos amis s'empiffrent tels des singes,

ricanant ouvertement de nous. Deux fois, il nous arrive de jeûner une journée entière. Lorsque les personnes qui aiment respecter les moines apprennent l'incident, elles s'organisent pour que chaque jour quelqu'un puisse venir apporter ou préparer sur place un repas à offrir aux moines. Alors que nous deux consommons une cuisine raffinée, les autres n'osent pas l'accepter, pris à leur propre piège. On assiste de ce fait à une preuve irréfutable que la voie du respect de la vertu est toujours la meilleure.

Face aux situations qui ne leur conviennent pas, les mauvais moines ont toujours le même argument : « Il faut savoir s'adapter ». La discipline monastique est parfaitement compatible avec toute région et toute époque. Ceux qui usent du prétexte de l'adaptation ne savent pas s'adapter à autre chose qu'aux objets de leurs multiples désirs, qu'ils parviennent toujours à obtenir, en exploitant l'aveuglement de ceux qui ont le malheur de les vénérer. Certains moines s'adaptent si bien à leur environnement qu'ils finissent par recevoir des filles dans leur lit ! Qui ose prétendre remettre en question le code de conduite sans défaut établi par celui qui découvrit par lui-même la voie qui mène à la pleine connaissance de la réalité ? Soyons honnêtes, un peu de sérieux ! Quoi qu'il en soit, le fait de m'en tenir rigoureusement à la discipline des moines m'aura toujours prouvé combien j'ai eu raison d'agir de la sorte. Quand on est dans le juste, on finit toujours par avoir raison ! Un moine peut donc pleinement demeurer fidèle à sa vertu où qu'il se trouve. En revanche, il existe des lieux peu convenables, où un moine devrait éviter de se rendre, ou tout du moins, d'y rester trop longtemps. L'Occident serait-il à considérer comme tel ?

## Des parasites en robe

Un matin, nous trouvons la pagode vide. Sans mot dire et en toute discrétion, tous les moines ont déserté les lieux, hormis nous deux. Lorsque nous les voyons enfin rentrer, le moine Samádhi s'enquiert auprès de l'abbé de la pagode :

« — Où étiez-vous, Vénérable ?

— On était invités chez des gens pour le repas.

— Vous auriez au moins pu nous avertir ; des gens ont téléphoné pour vous, on n'a pas pu les renseigner. Et là où vous étiez, ils avaient invité seulement les moines originaires de votre pays, pas tous les moines ?

— Heu... C'est que... c'était mieux que vous ne soyez pas là. Sinon, au moment de remettre les enveloppes, vous auriez encore dit " non, on

n'accepte pas d'argent, parce que les moines ne doivent pas y toucher, et patati et patata ” et les gens ils auraient encore dit que nous on est les mauvais moines.

— Et ils auraient eu tout à fait raison ! »

Une fois, quelqu'un de très gentil demande à l'abbé très respectueusement : « Vénérable, pourrais-je vous voir un instant ? » D'un air ostensiblement excédé, sur un ton des plus grognon, l'abbé lui lance : « Ouais ! C'est pour quoi ? », suite à quoi le gentil homme déclare : « je souhaiterais faire un chèque pour votre association ». Comme par enchantement, les traits maussades de l'abbé s'envolent subitement, laissant place au plus angélique des visages, la bouche maintenue entrouverte par un sourire aussi bête que béat. Sur le plus doux des tons, il laisse échapper un « d'accord ! » si niais qu'on aurait cru un chien remuant la queue devant un sucre. Lorsqu'il s'agit d'encaisser un chèque, ces gens-là ont toujours un moment à accorder.

Au fil des semaines, dans cette atmosphère malsaine, toujours pour des raisons de discipline, de mensonges et d'hypocrisies, les relations ne cessent de se dégrader. Nous allons donc nous installer dans une autre pagode, dont les moines sont originaires d'un autre pays d'Asie. Nous y serons spectateurs de comportements si déplorables et parfois si scandaleux que nous ne nous y éterniserons guère longtemps. Le plus surprenant n'est pas le fait que ces parasites n'ont absolument rien d'autre de moine que la robe et le crâne rasé, mais c'est la dévotion qu'ils suscitent. Pour eux, la vie monastique n'a rien d'un renoncement, mais tout d'une planque qui leur permet de mener une existence nettement plus confortable que dans leur pays natal. Ils passent leur temps à visionner des clips vidéo sur leurs belles chaînes DVD qu'ils se sont payées avec leurs propres cartes de crédit. Le dimanche, ils se parfument et se réunissent dans la salle principale de la pagode, bondée de fidèles donateurs. À travers des récitations bêtement apprises par cœur, ils entretiennent le public dans de grossières superstitions, les confortant dans leur persuasion de pouvoir s'acheter des renaissances heureuses ou de la chance pour leur existence présente, à l'aide de prières et d'argent. Ensuite peuvent pleuvoir les billets de banque, indispensables au bon déroulement de leur vie de larve.

Nous essayons trois autres pagodes, nous permettant ainsi de découvrir trois autres pays asiatiques. Dans chacune d'elles, les attitudes des moines y sont tout autant lamentables, leurs actes tout autant outrageants. Un recueil de critiques sur la méconduite des moines n'étant pas l'objet du présent ouvrage, nous nous abstenons – dans la mesure du possible – de nous étaler sur le sujet.

Avec mon compagnon, nous n'avons plus qu'une idée : retourner dès que possible sur notre bonne vieille terre birmane. Les parasites n'y manquent certes pas, mais au moins, on y trouve encore de vrais moines et des monastères où nous ne sommes pas regardés de travers lorsqu'on s'en tient à ce que notre noble Bouddha nous a enseigné.

Plusieurs personnes nous promettent de nous donner un bel ordinateur tout neuf, qui nous serait très utile. La seule chose qu'ils sauront nous offrir sont de belles promesses. Je regrette donc de devoir repartir sans ce précieux outil pour mon travail. Au prochain qui me dira « Je vais vous offrir un ordinateur », je me promets de répondre : « Non merci ! Je n'accepte pas l'argent, ni l'alcool, ni les promesses ! » Néanmoins, le prochain me téléphone deux jours avant notre vol Paris Yangon, pour me dire : « J'ai un vieux petit PC portable dont je n'ai plus utilité. Si cela vous intéresse, je vous l'apporte cet après-midi même. » Le 31 octobre, je repars donc en Birmanie avec de quoi bâtir le « premier prototype » de dhammadana.org.

## Un guerrier de la discipline

Après que nous soyons restés quelques jours sur Pagan, le moine Samādhi s'envole pour Kalau, tandis que je m'envole pour Sagaing. Là, je découvre avec passion les treize pratiques ascétiques enseignées par Bouddha. Aussitôt, je décide d'en adopter quelques-unes, comme le fait de ne consommer que la nourriture acceptée à l'aide du bol – par le biais de la collecte –, de s'arrêter devant toutes les maisons qui se suivent, sans choisir, de se contenter d'un seul repas par jour, de ne manger que la nourriture qui se trouve dans son bol – le salé avec le sucré –, de ne plus rien accepter une fois prise la première bouchée du repas, et de se satisfaire de robes usagées ramassées parmi les déchets, habitude que malgré moi, j'ai déjà adoptée depuis le premier jour. Pour vivre encore plus simplement, pour se défaire d'innombrables petites tâches inutiles, ces pratiques sont remarquables. D'une part, elles me permettent d'améliorer considérablement la qualité de ma discipline ; d'autre part, elles me confèrent un esprit clair et vif, qui demeure naturellement vigilant.

Ici, je vis dans un petit monastère tranquille, perché sur la plus haute colline de Sagaing. Un endroit idéal pour travailler en toute quiétude sur mon petit portable. Malheureusement, en cette fin d'année, le climat est bien

trop froid pour le frileux que je suis. En dépit des huit couvertures épaisses sous lesquelles je dors, je claque des dents en tremblant des pieds à la tête, jusqu'à ce que le soleil prenne de la hauteur, et mon nez coule en permanence. Dans de telles conditions, je refuse de rester.

Le 1<sup>er</sup> janvier 2000, un autocar me conduit sur Yangon. Quand je retrouve la nonne Nanda, elle m'amène voir le Vénérable Kusala, un vieux moine à corpulence imposante, qu'elle m'avait déjà présenté un jour. Il m'observe un moment de son regard sévère, puis, d'un air rieur, il me demande comment s'est déroulé mon séjour à Sagaing. Ensuite, il nous invite – la nonne Nanda et moi – à venir séjourner dans son monastère, situé à l'écart d'une petite ville à l'ouest du pays. En arrivant là-bas, je poursuis sans attendre mon apprentissage du birman, et en parallèle, commence un fastidieux travail de traduction de l'essentiel de la discipline monastique, tenant compte des principales règles des moines et des procédures monastiques les plus courantes. Mon amie Nanda me sera d'une aide précieuse pour cette longue besogne qui, environ deux années plus tard, fera l'objet de mon premier livre ; un manuel pour les moines qui présente en clair tout ce à quoi ils sont tenus. J'apprendrai alors que Bouddha n'a jamais établi d'office le moindre point de discipline. Ce n'est qu'au fur et à mesure que des moines développèrent des attitudes déplaisantes, voire nuisibles, que, Bouddha mis au courant, convoquait le fautif en le sermonnant, établissant ensuite que désormais, un moine ne devra plus agir ainsi.

Durant les premiers temps de ma vie monacale, je m'intéresse de très près à la discipline monastique, presque trop. Je n'étudie que cet aspect, et de manière très approfondie. Moi qui fus autrefois un indiscipliné de premier ordre, je me fais aujourd'hui un véritable guerrier de la discipline, un seigneur de la vertu. Je suis épris d'un tel souci de bien faire que je pratique la discipline à l'état brut, voire brutal, sans considération. Je suis alors perçu comme un forcené qui applique des règles aveuglément. Ce qui me manque, c'est la souplesse ! La souplesse du serpent qui, tout en tournant avec grâce autour des obstacles qui se dressent devant lui, demeure digne et puissant comme le sabre quand besoin est. Le « moine souple » n'est pas celui « qui s'adapte », comme trop nombreux peuvent l'interpréter. Il est celui qui sait considérer avec sagesse chaque situation, avant d'agir ou de s'abstenir. Autrement dit, il n'est pas aussi important de prendre garde à ne commettre aucun manquement à une règle de la discipline monastique que d'entretenir un état d'esprit pur tout en respectant les habitudes des uns et des autres.

## Parasites dans le sang et dans les pagodes

Fin octobre, je passe la nuit, et pour la seule fois de ma vie, dans une zone réputée à risque pour le paludisme. Deux semaines plus tard, alors que je suis à Pagan, j'expérimente le plus atroce mal de tête que je n'eus jamais connu, durant quatre jours consécutifs, sans le moindre répit et de manière croissante. J'ai perdu tout appétit. Chaque jour, un médecin incompétent me fait avaler des lots de pilules chaque fois d'une couleur différente, espérant sans doute que l'une de ces couleurs finira bien par se montrer efficace. Quand la douleur devient plus lancinante que jamais, je supplie pour qu'on m'emmène au plus vite à l'hôpital. Ce n'est qu'après une journée entière de cauchemardesque souffrance qu'on daigne enfin m'y conduire, sous mes gémissements incessants. Dès l'entrée dans la salle des soins, j'empresse l'infirmière de me faire une piqûre destinée à calmer la douleur, ce qu'elle fait, en même temps qu'une prise de sang. Alors que je commence à me sentir un peu soulagé, on revient déjà avec le résultat de l'analyse. À cette époque, je comprends encore mal le birman. Voyant les têtes qui se baissent, les voix qui se taisent, je sens bien que la nouvelle n'est pas des plus fameuses. Je dois insister pour qu'une infirmière concède enfin à me dire : « You got malaria (vous avez attrapé le paludisme) ». Lors d'une analyse ultérieure, on me précisera que les moustiques me firent cadeau de deux parasites différents dans la même nuit.

Quinze jours plus tard, surgit une seconde crise, tout aussi violente, avec des symptômes qui se relaient les uns après les autres : mal de crâne cinglant, frissons hyperviolents, en dépit d'une grosse couverture et du soleil tropical de midi. D'autres symptômes perdurent en continu : faiblesse qui exige un immense effort pour le moindre petit mouvement, perte totale de l'appétit, perte totale du sommeil. Au nombre de dix, ces crises seront de plus en plus espacées, de moins en moins violentes, et finiront définitivement deux années plus tard. Croyant bien faire, je m'envole pour l'Europe, le 1<sup>er</sup> décembre. Finalement, c'est en Birmanie, pendant ma dernière crise de cet indésirable parasite, que je découvrirai le meilleur des spécialistes en la matière. Mieux vaut tard que jamais.

Il n'est finalement pas si mal d'être revenu en France, car j'ai alors tout le loisir de préparer mon livre sur la discipline des moines, ainsi que la toute première version de [dhammadana.org](http://dhammadana.org), et avec un peu de chance, de pouvoir la mettre en ligne. Avant tout, et après un petit séjour à Grenoble chez

mes parents, je tente de m'installer dans mon pays natal, la Suisse. À toutes les pagodes auxquelles je me présente, on me refuse, me donnant chaque fois un prétexte tout aussi peu crédible : « Nous sommes en travaux », « Nous sommes sur le point de déménager », « Il faut demander l'autorisation à notre grand abbé dans son monastère en Asie », « Vous êtes Suisse, vous êtes donc censé avoir de la famille pour s'occuper de vous ». Dans mon propre pays, aucune pagode n'est prête à accueillir un moine ! Sauf peut-être en Suisse-allemande, mais je ne parle presque rien d'allemand. En attendant, je passe quelques jours dans le squat où vit mon cousin. Comme il n'y a pas de radiateur, je vis plutôt mal la forte présence de mon pire ennemi : le froid. Dans la dernière pagode que je visite, le moine est prêt à m'accueillir, mais me fait comprendre en substance que je serai son serviteur. Quand il comprend que je ne considère pas la discipline monastique comme une blague qu'on trouve parfois dans les papillotes et qu'on jette aussitôt à la poubelle, il prétend, dès le lendemain, qu'un membre de sa famille vient d'arriver par surprise en avion et qu'il n'a de ce fait plus la place de me loger.

Tandis que je marche dans le froid glacial de décembre, vêtu de ma robe monacale on ne peut plus inadaptée au climat, un barbu à la quarantaine me saute dessus : « Ça alors, un moine ici ! En apercevant votre robe, au loin, j'avais du mal à y croire, et pourtant si ! Je suis un grand sympathisant de votre tradition, quel honneur vous me feriez de bien vouloir passer chez moi ! » Visiblement, il est connaisseur ; contrairement à ce qui arrive souvent lorsque je marche dans la rue en Europe, il ne m'interpelle pas par

« moine Shaolin », « moine tibétain », « Haré Krishna », ni ne réagit comme ce jeune adolescent qui, courant vers ma mère, avec qui je marchais tranquillement dans la rue, se mit soudainement à la mettre en garde contre moi : « Madame ! Faites attention ! Ne l'écoutez pas ! Ne l'écoutez pas ! C'est une secte ! »

Passionné d'Hindouismes et de Bouddhismes, Yan, mon nouveau bienfaiteur, vit dans un appartement modeste, sobre, et totalement décoré dans le style oriental. Ayant pris connaissance de ma mésaventure, il m'invite à loger chez lui sans la moindre hésitation. J'y resterai un mois. Quand je lui parle du moine qui attendait de moi que je sois son larbin, il saute au plafond. Il m'apprend que sa femme lui avait rendu visite, et qu'il s'était jeté



nu sur elle en tentant de la violer ! Le choc fut si dur qu'elle mit deux ans avant d'oser en parler à son mari. Hélas, elle a toujours refusé de porter plainte. Il semblerait qu'il soit arrivé la même mésaventure à d'autres femmes, me précise-t-il. Plus tard, d'autres personnes m'apprendront d'autres actes tout aussi indignes à propos du même individu. Hélas, je doute qu'il s'agisse là d'un cas isolé. Il est bien certain qu'avec pour enseignants des parasites (oui, le mot reste faible) de cette espèce, la noble voie enseignée par Bouddha n'est pas près d'intéresser des foules en Occident.

## Pratique de l'enseignement

Le 9 janvier 2001 est un jour comme tous les autres, sinon que je passe le cap de la trentaine. À Genève, hormis de Yan, la voie qui mène à la libération de la souffrance ne semble susciter l'intérêt d'aucune des quelques personnes que je rencontre. Probablement qu'il existe des intéressés, mais personne ne sait qu'il y a un moine vivant discrètement dans un coin de la ville. Quoi qu'il en soit, je crois que les choses font qu'on rencontre toujours les bonnes personnes au bon moment. Cependant, comme on réclame ma présence en région parisienne, il n'y a pas à hésiter.

Le 21 janvier, je suis accueilli dans la première pagode où vécut jadis le moine Samádhi, et où l'on ne dédaigna pas, à cause de ma coiffure, me laisser entrer, alors que j'avais le ventre vide. Cette fois, j'aurais beau être le plus pourri des moines, on est aux petits soins ; on me nourrit de bonnes choses, on me donne du thé, du savon, du dentifrice, une belle serviette de bain, on veille à ce que je ne manque de rien. On me traite en pape uniquement parce que j'ai la robe couleur d'écorce. Tant pis, je sais que je mérite de bénéficier facilement de ce dont j'ai besoin, car, renonçant à tous les plaisirs vains de l'existence, je ne me consacre qu'à la pratique, à l'étude et à l'enseignement de la voie de la connaissance juste de la réalité. Je sais aussi que ces gens développent beaucoup de mérite en agissant ainsi. Je rencontre aussi des personnes mûres pour adopter et étudier l'enseignement du Bienheureux, qui savent respecter les moines et leurs enseignements, non leurs robes.

À mon grand étonnement, le plus ancien des moines me demande de diriger une retraite de méditation d'une semaine. C'est alors qu'avec une trentaine d'individus – dont une demi-douzaine d'Occidentaux –, nous inaugurons la salle de méditation qui fut bâtie depuis peu, selon la forme d'un garage, pour faciliter les autorisations de construction. À l'issue de cette

retraite, le vieux moine paraît enchanté ; il m'exhorte à organiser une retraite par mois.

À la fin janvier, je décide d'aller rendre visite à mon cousin François, expert en programmation. Quand j'arrive sur son lieu de travail, il me prie d'attendre la fermeture des bureaux. Dans la nuit, alors que nous sommes seuls devant les ordinateurs de l'entreprise, j'effectue mon baptême de l'Internet, qui plus est, avec la fibre optique. Il s'agit d'une connexion infiniment plus rapide que l'ADSL, qui permet l'affichage complet d'une page avant même que le doigt n'ait eu le temps de relâcher le bouton de la souris ou la touche « Entrée » du clavier. Dans ces conditions, la navigation est un rêve. François me réserve le nom de domaine – *dhammadana.org* –, me le paye et me trouve un hébergement. Grâce à lui, naît sur le réseau des réseaux, le 12 février 2001, la page d'accueil du site *dhammadana.org*.

À la pagode, je bénéficie d'un ordinateur de bureau et d'une connexion Internet, toutefois moins rapide que la fibre optique. Maintenant que je suis lié avec le monde, je peux entrer en contact avec des gens de tous les continents sans avoir à quitter ma chambre. De ce fait, des personnes d'autres régions de France viennent participer aux retraites. Au fil des mois, le site prend de l'ampleur. Un jour, je reçois la visite d'un certain Thibault, hindouiste occidental à la barbe si courte qu'on le croirait continuellement mal rasé. Également passionné par l'enseignement de Bouddha, ce Français d'origine libanaise maîtrise l'anglais, comprend un peu l'espagnol et connaît bien une demi-douzaine de langues orientales qu'il parle couramment, même s'il ne les lit pas toutes à la perfection. Il traduit en anglais le manuel pour les moines que je viens de faire imprimer en quelques exemplaires grâce à la donation d'un groupe de gens. Quand je lui parle ensuite de mon idée de faire une version anglaise du site, il accepte d'en être le traducteur. Peu de temps après, je me chargerai de doter le site d'une version birmane.

Lorsque je suis amené à délivrer un enseignement oral en public, je ne suis pas à l'aise, bien qu'étant familiarisé avec le sujet. Pour me paralyser, rien n'est tel qu'une foule silencieuse ayant l'attention braquée sur moi. Mon cœur s'emballe, le trac me chauffe le visage, les mots me manquent. Je ne parviens pas à exposer clairement ce que je connais, mes phrases sont maladroitement. Si par miracle, je parviens à exprimer convenablement un propos, je parle malgré moi dans ma barbe, avalant la moitié de mes mots. Tout le monde étant plein de respect et de politesse, personne n'ose m'adresser la moindre remarque. Soit je m'égare dans des explications trop détaillées, soit je dérape sur un autre chapitre au lieu de poursuivre le développement d'un sujet crucial. Au pire et pour mon plus grand malheur,

d'un sujet crucial. Au pire et pour mon plus grand malheur, tiraillé par l'angoisse de mal dire, je glisse fatalement dans un trou de mémoire au beau milieu d'une phrase, ne sachant plus du tout ce que j'étais en train de dire. Non, vraiment, je ne suis pas né pour délivrer des sermons face à un public.

En revanche, je m'aperçois que l'écriture me sied beaucoup mieux. Voilà un élément à ma convenance ! Prenant tranquillement mon temps pour construire mes phrases, je réalise que j'aime écrire. Pourtant, je n'ai presque jamais lu, jamais écrit, et encore moins fait des études littéraires. Ainsi, et autant que possible, je partage mon expérience par le biais du Web, et notamment, des courriers électroniques, que beaucoup emploient pour me questionner à propos de leur pratique ou de l'enseignement de la réalité en général.

## Tournée et tournage en Asie

Vers la fin du mois d'août, alors que je suis toujours les yeux collés sur mon écran, les doigts fixés sur le clavier, on frappe à ma porte.

- « — Entrez !
- Bonjour, j'espère que je ne vous dérange pas ?
- Absolument pas ! Je vous en prie, mettez-vous à l'aise.
- Je me présente, Adrien Méziers. Je suis réalisateur indépendant. »

Le visage plein de bonté, avec une certaine timidité, le réalisateur me fait part du sujet de son prochain film documentaire, qui traite de retrait de la société, d'adoption de la vie monastique, de méditation, d'isolement en forêt. En un mot, il s'agit de renoncement. Je suis tout disposé à l'aider et même bien placé, d'autant plus que j'ai à cette époque le projet d'aller m'isoler seul en pleine forêt. En même temps qu'il m'avoue que son personnage principal s'est désisté, il me propose de le remplacer, m'indiquant que selon lui, je réponds mieux aux critères que quiconque. Content de cette occasion inespérée de faire connaître la voie du renoncement par l'intermédiaire d'une expérience audio visuelle, j'accepte sans réserve.

Le 11 septembre, un moine khmer me dit, avec son mauvais français : « Il y a avion qu'il est tombé sur une maison en Amérique ». Imaginant un petit avion à hélices enfoncé dans le toit d'une villa, je ne prête guère attention à son propos. Lorsque j'ouvre la page d'un site d'informations et que je lis « Les deux tours du World Trade Center ont été entièrement détruites », je

vérifie sur d'autres sites ce que je prends de prime abord pour une erreur (sans doute comme bien d'autres). En allant allumer la télévision, je remarque que le présentateur Poivre d'Arvor n'a pas l'air de blaguer en présentant la chose. Ainsi, je constate une fois de plus la véracité des trois caractéristiques inhérentes à toutes choses de l'univers que, aujourd'hui plus que jamais, personne ne peut nier : 1) rien ne dure éternellement, tout finit par disparaître, même ce qui paraît indestructible ; 2) personne n'est épargné par la souffrance, le malheur peut tomber n'importe quand, n'importe où et sur n'importe qui ; 3) personne ne contrôle quoi que ce soit, on ne peut rien prévoir, ni empêcher.

Armé de sa caméra et de ses microphones, Adrien vient me trouver de temps à autre. Étant donné que la première partie du documentaire se déroule en France, le tournage peut commencer. Quelques mois après, comme je décide de visiter quelques pays d'Asie du Sud-Est, nous nous donnons rendez-vous à Bangkok. Le jour de mes 31 ans, je me rends à l'aéroport. Me sentant plus à l'aise pieds nus, j'abandonne mes sandales. Le fait d'être en contact direct avec la terre donne cette douce sensation d'être en pleine harmonie avec la nature. Le bol en bandoulière autour du cou et toutes mes affaires dedans, je prends l'avion pour le Cambodge, où je reste sept jours. Une semaine inintéressante que je passe à visiter des temples, des temples et des temples. Par crainte d'un rapt par des brigands, les personnes qui m'accueillent refusent de me laisser partir à l'aventure. Ensuite, je pars en Thaïlande pour un séjour de deux bonnes semaines. L'esprit léger comme une plume, j'atterris le soir dans l'est du pays, sans autre chose que ma robe, mon bol, mes papiers, des médicaments et quelques affaires d'hygiène. L'aéroport semble loin de tout et il fait déjà nuit. Cependant, comme si ce fut le jeu du hasard, on me propose de l'aide et aussitôt, on me conduit dans un grand monastère situé en forêt. Je suis ravi de constater qu'ici, la discipline monastique est strictement observée. Néanmoins, personne ne semble connaître l'entraînement qui permet le développement de la vision directe dans la réalité. Chacun s'attache tant à sa conduite et à des rites tels que des formes de respect très strictes envers les plus anciens, qu'il erre dans une pratique stérile, ignorant l'essentiel de l'enseignement de Bouddha.

Projetant de partir à la découverte du Laos, je fais de l'auto-stop, et surtout de l'autocar-stop. Comme la frontière est loin, il me faut passer quelques nuits dans des monastères, où les moines, comme presque partout, ne se sentent nullement concernés par ce que Bouddha enseigna. Arrivé à la frontière, on m'indique que les visas pour le Laos ne sont délivrés que dans une

ville (dont j'ai oublié le nom) située à près de deux cents kilomètres d'ici. Comme j'y parviens la nuit, je dois attendre le lendemain. Une fois au consulat, j'apprends que le visa n'est pas gratuit et même plutôt cher. Étant évidemment sans un sou, je ne sais comment trouver de l'aide. Je retourne à pied au monastère où se trouve mon bol, éloigné de plus d'une heure de marche, pieds nus en plein soleil. Après un repas très moyen, épuisé de la ville, écrasé par la chaleur, ne parvenant à me faire comprendre de personne, je tente de faire du stop pour le consulat, me disant qu'« on verra bien là-bas ». Personne ne s'arrête, je finis par craquer, laissant éclater ma colère. Excédé de ce pénible sort, et croyant mériter mieux, je lâche tout haut : « À l'heure qu'il est, je devrais être dans une Mercedes climatisée en route pour le consulat ! » Cinq minutes plus tard, je me trouve dans une Mercedes climatisée, en route pour le consulat. Le généreux conducteur se fait une joie de m'offrir le visa laotien, ainsi que le trajet pour la dernière grande ville avant la frontière, après m'avoir déposé à la station des autocars.

Au lever du jour, je prends le bac pour traverser le Mékong qui, sur l'autre rive, devient laotien. Moins de cinq minutes après mon passage à la douane, des militaires m'arrêtent, m'enferment dans un bureau, me mitraillent de questions en me fumant dans la figure. Ils fouillent minutieusement le peu d'affaires que j'ai sur moi, me mettent contre le mur pour me photographier de face, puis de profil. Au terme de trois heures d'interrogatoire, ils gardent mon passeport et m'emmènent dans un monastère dans lequel je dois impérativement rester jusqu'au lendemain, sans en sortir. En dépit de ma lourde fatigue causée par le pénible voyage que je viens d'effectuer et du rude accueil que je viens de subir, aucun des moines ne s'occupe de moi. Je suis considéré comme un malfrat, on me regarde de travers, avec crainte. Je dois insister pour qu'on m'indique un endroit où me doucher et un endroit où m'installer pour me reposer. Une fois lavé, je me détends complètement, prenant la posture en semi-lotus, et commence à méditer. Soudain, j'entends les militaires qui reviennent. Ils me rendent mon passeport, non sans s'être respectueusement prosterné. Les contrastes qui peuvent caractériser les relations humaines dans ce type de pays outrepassent toute logique.

Le jour suivant, je longe la route à pied, en dépit de la chaleur écrasante. Chaque nuit, je m'arrête dans un monastère. Tout contact avec des gens est prétexte à me demander mes papiers. Même si, assoiffé, je demande simplement un verre d'eau, il me faut d'abord montrer mon passeport à la personne, qui scrute longuement la photographie avant de daigner me donner

à boire. J'avais aussi connu ce type d'accueil dans la Thaïlande frontalière. J'ai en tout cas bien saisi le message : je ne suis pas le bienvenu dans ces pays.

Vers le 10 février, je m'envole pour Bangkok (tous mes billets m'avaient été achetés à l'avance depuis Paris). Par miracle, je trouve à l'aéroport un bus qui m'accepte sans argent. Je sais qu'il existe un monastère de la même tradition que celui où j'ai effectué mes longues retraites en Birmanie, mais j'ignore totalement où il se trouve. Pénétrant pour la première fois de ma vie dans la capitale de ce pays dont je ne connais pas un seul mot de la langue, et qui doit faire trois ou quatre fois Paris, j'attends d'être au cœur de la cité, et je descends à un arrêt au hasard. Me déplaçant à l'aveuglette, j'entre dans le premier établissement qui semble être un monastère, pour tenter d'obtenir quelque chose à se mettre sous la dent, puis de m'informer. Là – ô stupéfaction ! –, je tombe nez à nez avec un moine birman fort gentil qui demeurerait avec moi dans le petit monastère d'études où je fus quand je débutai mon apprentissage du birman. Quand je l'interroge sur le monastère que je cherche, c'est une nouvelle surprise : nous y sommes précisément ; sacré monsieur Hasard, tout de même, il m'y a directement conduit, l'air de rien, alors qu'il y a des milliers de monastères dans cette ville géante.

Après une petite retraite d'une semaine, Adrien me rejoint, fidèle à notre rendez-vous. Le lendemain matin, notre avion fait crisser ses pneus sur la piste de l'aéroport de Yangon. Nous nous rendons dans différentes régions du pays pour tourner la suite de mon histoire. Il s'agit de l'histoire vraie, hormis quelques détails à peine joués, servant à faciliter la logique du documentaire, comme l'isolement qui n'est prévu qu'ultérieurement. Trois semaines après, Adrien rentre en France avec sa caméra et toutes ses bandes, tandis que je reste une semaine de plus pour une retraite tranquille, où je décide de laisser aller les choses, sans chercher à méditer de manière intense. Je constate et réalise alors que le fait de se détendre complètement, sans chercher à obtenir quoi que ce soit, est la meilleure attitude à adopter pour une retraite. Pourtant, on me l'avait souvent dit, je l'avais souvent lu, mais ce n'est qu'en l'expérimentant par soi-même qu'on le comprend véritablement. De ce fait, les résultats sont immédiats. Au bout de seulement deux jours, la concentration est excellente, l'attention automatique.

Après avoir quitté la Birmanie et passé une nuit dans une salle d'attente de l'aérogare de Bangkok, il me faut procéder à ma collecte, car je suis seul et sans nourriture. Confiant mes quelques affaires à un employé du service d'entretien, je me mets en chemin, comme les autres moines le font dans les

villages, pieds nus, la robe serrée autour du corps, le bol dans les mains. Étant donné que je ne puis sortir de l'aérogare, je dois me contenter de m'arrêter devant les boutiques, toutefois nombreuses, où des voyageurs se procurent des flacons de parfum, des bouteilles de whisky, mais aussi des boîtes de chocolats ou des paquets de gâteaux. Après avoir longé tout l'aéroport pendant près d'une heure au beau milieu de gens aux poches bien remplies, mon bol demeure parfaitement vide. Cependant, une personne me tend un billet de banque, puis une autre des pièces de monnaie. Quand je refuse, l'idée n'effleure personne d'acheter l'un des innombrables aliments vendus devant leur nez. Comme ils demeurent silencieux, je ne peux rien leur indiquer, car un moine ne peut expliquer ces choses que si on le lui demande. Alors qu'il est déjà onze heures, je vais stationner devant l'entrée du restaurant de la compagnie aérienne nationale, sans grand espoir. Le plus respectueusement du monde, on me saisit le bol, on me demande de bien vouloir prendre place, et on me sert un repas excellent.

## Traductions de textes et d'entrevues

À mon retour en France, je retourne à mon domicile d'alors, dans la pagode khmère, où je reste cinq mois encore, avant de repartir pour la Birmanie. Durant cette période, je ne décolle pas de mon ordinateur, sauf quand je fais visiter Paris et Genève à un ami birman qui quitte son pays pour la première fois. Si je retourne en Birmanie cette fois, c'est pour continuer d'y étudier les enseignements du Bienheureux. Le 18 août 2002, je suis dans l'avion, avec deux vieux ordinateurs que j'ai réussi à récupérer.

J'étais domicilié à Mandalé, la seconde ville du pays, dans la fameuse Université Nationale de Pali. Nous sommes là dans une université monastique, où vivent près de trois cent cinquante moines. Chaque matin, je pars seul avec mon bol faire ma collecte dans les quartiers voisins pour mon repas quotidien. Le reste du temps, je travaille, me faisant aider chaque fois que nécessaire par l'un ou l'autre des moines érudits dont je dispose à loisir. Le 28 octobre s'achève ma dernière crise de paludisme. Le moine Samádhi, qui était venu me rejoindre quelque temps en France, vient de s'en retourner dans le petit village où il résidait depuis deux ans. Comme il préfère demeurer seul dans son coin, je ne le reverrai plus.

Le 21 janvier 2003, je débarque sur Yangon, pour accueillir, deux jours plus tard, un Français d'origine khmère, qui vient de renoncer à tout. Il est totalement prêt à s'immerger dans une retraite qui sera des plus fructueuses.

Dès les premiers jours, il prend la robe sous le nom du moine Síla, et je le guide dans sa démarche. Du matin au soir, je m'attèle à la traduction (du birman vers le français) du recueil des enseignements du principal instructeur du centre, à propos de l'entraînement qui conduit à la connaissance juste de la réalité. Cette connaissance, que tout moine est tenu d'acquérir, ou tout du moins, de s'efforcer d'approcher autant que possible, certains l'appellent l'éveil, d'autres la libération définitive de toute souffrance.

Une fois tous les deux jours, je vais traduire les entrevues de méditation pour mon ami Síla. Toutefois, comme cela ne suffit pas, il vient régulièrement me questionner et me faire part de ses expériences. Progressant à une vitesse vertigineuse, il parvient aux meilleurs résultats en un temps record. Aujourd'hui, il guide des retraites à Montréal.

Le jour qui suit son arrivée, c'est Thibault qui met pied sur la Birmanie. Il a avec lui une copie du reportage d'Adrien Mézières, diffusé le dimanche 1<sup>er</sup> janvier 2003 sur la chaîne Arte, à 20h30. En le voyant pour la première fois, j'éprouve de la satisfaction, car des choses importantes y sont dites, et même bien dites. En le regardant encore et encore, je suis choqué par l'image que je donne. Je crois voir quelqu'un d'autre tant je me pensais différent, vu de l'extérieur. Dans ce film, le personnage que je vois me paraît très peu sûr de lui et en même temps plutôt rigide. Il s'exprime très mal, voire presque pas, gardant tout à l'intérieur de lui. On dirait quelqu'un de si renfrogné, d'apparence si naïve, voire si bête, que je refuse de croire que c'est moi. Il faut pourtant se rendre à l'évidence ; il n'y a aucun effet spécial. Ce documentaire m'aura été très utile pour m'aider à me connaître et donc à opérer un changement radical. Je brise une cage de mal-être qui m'emprisonnait tant et que pourtant, je ne voyais point.

Il est intéressant de voir à quel point les idées et le caractère qui émanent de l'apparence extérieure d'un individu peuvent différer de ses propres idées et de sa manière de concevoir les choses. Comme ce n'est qu'un film documentaire et qui plus est, ne se déroule qu'à une époque donnée, les aspects de la vie du renonçant que je suis sont – et c'est inévitable – superficiels. Ceux qui ont aimé ce reportage seront d'autant plus intéressés par le présent livre. À l'inverse, ceux qui apprécient ce livre seront déçus par ce reportage, qui forcément, reste très incomplet, et d'une certaine manière, assez subjectif, car présenté du point de vue d'un observateur, non de celui de l'intéressé.

Le 31 mars, c'est le père adoptif du moine Síla qui débarque. Nous allons déjeuner dans le meilleur restaurant du pays, où le responsable de la cui-



sine n'est autre qu'un ami rencontré à Genève, et la retraite de notre nouveau méditant peut commencer. Dix jours plus tard, il devient le moine Pañña.

## Exploration du Sud

Dans le courant du mois de mai, alors que je viens d'achever la traduction du livre du grand instructeur, je pars en prospection dans l'extrême sud du pays. Je suis accompagné d'un jeune Birman originaire de la première ville où nous nous arrêtons : Tawei. Je visite quelques monastères de forêt conçus sur mesure pour la méditation, ni trop près ni trop loin du village. Ni trop près pour éviter d'être troublé par le bruit et l'agitation, ni trop loin pour pouvoir y faire aisément sa collecte de nourriture. Hélas, l'endroit est infesté d'anophèles, les fameux moustiques qui injectent le paludisme. Nous descendons ensuite jusqu'à Mergui, petit port autrefois très prospère, aujourd'hui toujours fréquenté par un grand nombre de chalutiers, car les environs sont parsemés d'îles autour desquelles la pêche est la plus fructueuse du pays. En nous éloignant de la mer, nous trouvons deux ou trois monastères isolés. Dans l'un d'eux, l'abbé impose une méthode de méditation qui ne me convient pas du tout, tandis que les autres ne veulent pas prendre la responsabilité de recevoir un étranger. On nous apprend que des brigands vivent cachés dans la forêt, et que la capture d'un étranger serait pour eux une grande aubaine, car ils seraient alors en mesure d'exiger une belle rançon.

Pour retourner sur Tawei, nous empruntons le bateau. En raison d'une subite et violente tempête, nous sommes forcés de faire escale sur une île militaire couverte d'une nature très sauvage, qui ne fait ressembler en rien l'endroit à une destination touristique.

Après un bref passage sur Yangon, nous nous rendons dans la région de Maulmyein pour visiter encore quelques monastères forestiers. Le 8 juin, toutes mes tâches de traduction étant accomplies, je remonte gentiment sur Mandalé.

## De livre en livre

En lisant la version birmane des textes canoniques qui composent la discipline monastique, je compile et traduis en français l'intégralité des fautes dont les moines sont tenus de s'abstenir. Cette matière d'information composera un livre qui expose à l'état brut tous les points de la discipline monastique, mais avec en notes, les nombreux éclaircissements nécessaires.

Celui-ci à peine achevé, je me lance dans la réalisation d'un autre, sur un sujet aussi différent qu'essentiel : la vie de Bouddha. Alors que mon idée est de faire un petit livre se limitant aux instants clefs de l'existence du Bienheureux, je finis par rédiger un ouvrage relativement complet. Ce que j'aurais considéré comme « clef » s'étend finalement sur un corpus de près de 350 pages. Ce livre présente en clair tout le processus qui conduisit Bouddha à découvrir ce qu'il a découvert, comment il a fondé la communauté des moines, ainsi que les histoires de ses principaux disciples, également très riches d'enseignements. Naturellement, et comme tout ce que j'ai écrit, je rends ce livre disponible sur Internet. Gratuitement, s'entend, car quoi de plus indécent pour un moine que de faire du commerce, et à plus forte raison avec l'enseignement de Bouddha ?

Dans la première semaine de décembre, je descends sur Yangon. Ayant l'intention de travailler seul, je n'ai pas besoin d'autre chose qu'un lieu tranquille avec une prise de courant pour mon ordinateur. Les seuls monastères qui m'acceptent sont nettement trop bruyants, trop près de la pollution automobile et pas suffisamment sécurisés pour le matériel qui m'accompagne.

La personne qui m'aide dans la recherche d'un tel lieu me conduit finalement dans la grande maison d'un quartier riche à l'écart du centre-ville. Appartenant à sa riche sœur alors établie à Hong-Kong, et sur le point d'être vendue, cette belle et massive demeure possède de vastes pièces presque vides qui lui confèrent l'atmosphère silencieuse et monacale que j'apprécie tant. Chaque matin, je pars faire ma collecte en m'arrêtant devant les hauts grillages de maisons insolentes de luxe, ornées de hautes colonnes blanches, entourées d'un jardin idyllique aux plantes rares, dont le gazon est aussi propre, ras et vert que celui d'un terrain de golf. Deux maisons suffisent amplement tant je suis bien servi par les serviteurs des riches propriétaires, ravis de cette occasion qui leur est offerte de développer du mérite. L'électricité étant rarement coupée dans les quartiers aisés, je jouis de la situation idéale pour finir mon livre, et entamer le suivant.

Ce livre épais, qui est en quelque sorte la biographie de Bouddha, me donne pour la première fois, l'idée d'écrire ma propre biographie. Je suis encore tout jeune, me dis-je, mais j'ai déjà vécu toutes sortes d'expériences, aussi bonnes que mauvaises, qui forment une existence me paraissant pour le moins peu banale. En promenant ma mémoire dans mes vieux et moins vieux souvenirs, depuis la tendre enfance jusqu'à aujourd'hui, je crois disposer de toute une palette d'éléments susceptible d'illustrer de façon originale l'exemple de quelqu'un qui a suivi la voie du renoncement. Je songe également que cette biographie a aussi l'avantage d'être contemporaine et que quiconque pourra, dans une certaine mesure – ne serait-ce par jeu –, s'identifier au personnage, car en dehors du chemin quelque peu singulier qu'il a suivi, il n'a certainement rien de bien anormal. Cette histoire peut être celle de n'importe qui, et en tout cas, aider celui qui hésite encore à se lancer dans la vertueuse et propice voie du détachement, qui conduit à la libération de tous les ennuis.

Je me fais conduire à l'aéroport de Yangon, que je commence à connaître par cœur. Ça n'est point pour voyager, mais pour y accueillir un Français (de Marseille), qui vient s'initier à la vision directe dans la réalité. Très attaché à la tradition bouddhiste – radicalement différente – dans laquelle il a baigné depuis plusieurs années, il a malheureusement beaucoup de mal à s'immerger complètement dans la simplicité déroutante de l'observation pure des phénomènes physiques et mentaux.

Grâce à des dons envoyés par la communauté khmère, je fais imprimer cinquante exemplaires du livre de la vie de Bouddha, quelques manuels pour les moines, quelques livrets sur les choses à adopter et à éviter lors d'une retraite méditative, et quelques dictionnaires birman-français compilés avec les quelques six mille mots que j'ai notés depuis le début de mon apprentissage de la langue. J'ai la joie de pouvoir offrir un lot de livres au service culturel de l'ambassade de France.

## Une école monastique pour les pauvres

Dans le courant du mois de janvier 2004, j'écris les premiers chapitres du présent livre. Ce travail sera interrompu pendant près d'un an et demi par divers événements, à commencer par la visite de mon cousin François et de sa bien-aimée, que j'accompagne dans le sud et l'ouest du pays.

Le 16 février, on me fait découvrir un immense établissement que je n'avais jamais remarqué et dont je n'avais jamais entendu parler. Il est cependant situé à moins d'une dizaine de minutes à pied de l'université où je vis depuis un an et demi. Cet établissement est une école qui couvre toutes les classes, depuis le plus jeune âge jusqu'au diplôme précédant l'université, où l'on a habituellement 15 ou 16 ans. C'est aussi un monastère, avec sa poignée de moines et ses près de quatre cents novices. Non gouvernementale et gratuite pour tous, cette école accueille pour la majorité des enfants défavorisés (donc vraiment très pauvres étant donné la moyenne du niveau de vie de la Birmanie), et orphelins pour certains.

Comme la place manque, en dépit des nombreuses salles de classe, la moitié des élèves (soit environ trois mille) a cours seulement le matin, et l'autre seulement l'après-midi. Les adolescents s'entassent jusqu'à deux cents individus par salle de classe, serrés ni plus ni moins comme des sardines en boîte. Au début de la saison chaude, connue pour être plus ardente à Mandalé qu'ailleurs, les pauvres sardines baignent dans l'eau salée de la transpiration qui ruisselle sans répit de la tête aux pieds et qui gondole cahiers et livres. Outre cette étuve imposée, les élèves du fond ne voient rien du lointain tableau et n'entendent rien des leçons des professeurs, en raison du vacarme permanent. La qualité de l'enseignement est telle, qu'un élève qui n'a pas les moyens de se faire offrir des cours particuliers, dont les tarifs sont exorbitants, n'a aucune chance de réussir ses examens. Cet enseignement se limite généralement à la récitation par cœur de textes compliqués sans le souci de la moindre explication. C'est pourquoi la plupart des enfants birmans suivent ce type de cours après l'école. Ceux qui sont trop pauvres ont donc l'assurance de le rester jusqu'à la fin de leur existence, quelle que soit leur bonne volonté.

Cette école monastique est toutefois pourvue de privilèges, grâce à l'habileté de l'abbé – tenant lieu de principal – à communiquer avec les étrangers. En vertu de cette qualité, des bienfaiteurs de tous pays contribuent à fournir à l'établissement des équipements fort utiles, comme une bibliothèque, une infirmerie, des magnétophones avec casques et cassettes de leçons d'anglais, des établis de menuiserie, des machines à coudre, ou encore, des ordinateurs. Il y a aussi une petite dizaine d'étrangers bénévoles qui enseignent le bon anglais aux enfants, ou une autre langue, ou une matière artistique. Mais la grande particularité qui retient tout particulièrement mon attention, est que cette école monastique est le seul établissement scolaire de tout le pays à bénéficier d'une connexion à Internet ! Cependant, la moitié des sites reste inaccessible, les services gratuits sont systématiquement

bloqués et la connexion s'établie selon une lenteur de tortue. Dans une telle contrée, c'est malgré tout un miracle de pouvoir se connecter au monde.

## Un projet très ambitieux

Très vite, je m'installe dans cette école monastique avec mon ordinateur. Je ne tarde pas à me replonger dans les eaux sans fond de l'Internet. Tout de suite, je crée le site Web de l'établissement. Pour des élèves enthousiasmés et avides de savoir, j'improvise quelques cours de création de sites Internet, et durant les pannes de courant, je me transforme en professeur de dessin de perspective. Du matin au soir, je suis entouré de jeunes gens très motivés pour faire tout ce qu'on est en mesure de leur proposer, et l'abbé semble réellement intéressé par mon parcours et mes projets. En réfléchissant un peu à ma nouvelle situation, je commence à croire pouvoir mettre sur pied une vieille idée qui n'a jamais été autre chose qu'un fantasme, un de ces projets impossibles que nous nous amusons parfois à entretenir juste pour le plaisir de rêver.

Ce rêve est un long métrage, aussi réaliste que possible, sur la vie de Bouddha. J'en parle vaguement autour de moi, passe quelques jours à réfléchir en faisant les cent pas, et brusquement, je me lance. Dès lors, en dormant et en mangeant juste le nécessaire, je ne m'arrête plus un instant. Avec pour tout bagage une faible connaissance d'amateur, je prépare petit à petit un véritable chantier cinématographique.

Tout en écrivant le scénario, je procède à des repérages, à des réunions, à des auditions, à des rencontres et à des essais. Le travail d'écriture est fastidieux, car chaque scène doit être découpée en plans logiques, qui eux-mêmes demandent à être précisément détaillés et accompagnés des prises de vues et mouvements de caméra. Cette besogne est toutefois facilitée par le livre de la vie de Bouddha, sur lequel je m'appuie, en sélectionnant les chapitres principaux. Outre le scénario, j'établis trois longues listes. Tout d'abord, les acteurs, les rôles principaux, les second et troisième rôles, les figurants, qui totalisent 1090 individus. Il y a de nombreux moines, des rois, des princesses, des chevaliers, des guerriers, des musiciens, des danseurs, des serviteurs, des gens riches, des gens simples, des mendiants, etc. Ensuite, les accessoires, qui comportent aussi bien des costumes complexes que des pots en terre et des tables fumantes de mets raffinés. Dans cette liste, je compte aussi les éléphants et les chevaux. Enfin, les lieux, qui comprennent une dizaine de grands monastères, presque autant de palais, des

maisons, des cabanes, mais aussi des coins de forêt, des bords de fleuve et des chemins de campagne.

La grande idée est de faire beaucoup à l'aide de peu. Le budget du film est de zéro. Tout se fera avec les moyens du bord, grâce à la générosité, à la participation et au savoir-faire de chacun. D'ailleurs, toutes les personnes que je rencontre et à qui je fais part de ce projet sont très enthousiasmées à l'idée de faire connaître à l'étranger la noble voie de Bouddha aujourd'hui encore pratiquée dans leur pays. De ce fait, tout le monde m'offre son aide en me proposant ce qu'il est en mesure de fournir.

Grâce à la voiture de l'école, nous allons procéder à quelques repérages dans la région. Avec l'abbé, nous organisons une grande réunion avec les professeurs principaux de l'établissement, au cours de laquelle le projet est présenté en détail, et des tâches confiées, comme la recherche d'accessoires et d'acteurs. Quand je commence à faire passer des auditions, c'est la cohue ; toutes les filles veulent être princesses, tous les garçons veulent être chevaliers. Hélas, personne n'accepte un rôle de serviteur ou de mendiant, incapable de faire la distinction entre le cinéma et la réalité. Pour les plus grands rôles, le problème est plus délicat. Il m'est impossible de trouver quiconque osant jouer Bouddha, ni même ses principaux disciples, ni même un de leurs ennemis, persuadé de risquer de finir grillé aux enfers.

En faisant jouer des extraits de dialogues à quelques élèves, je m'aperçois ô combien le métier d'acteur n'est pas si simple, tout comme celui de metteur en scène que je me suis octroyé. Là, commencent les doutes. Pendant longtemps, je demeure entre deux eaux, à ne plus savoir si ce chantier titanique a une chance ou non d'aboutir. Pour les premiers rôles, qui exigent tout de même des attitudes précises et de nombreux dialogues, je tente ma chance en allant me renseigner au théâtre national, qui par chance, se trouve à Mandalé. Ce théâtre abrite une école où les apprentis acteurs ne manquent pas. Lorsque je suis reçu par le responsable et que je lui expose le projet du film et ses besoins, il me déclare : « Votre idée est excellente ! Je vous donne tous les acteurs que vous voudrez... aussitôt que vous serez en mesure de me présenter une autorisation signée du premier ministre ! »

Le seul fait de tenter une demande d'autorisation reviendrait à mettre un terme définitif au film. Les conditions imposées seraient telles, et à tous les niveaux, que le film n'aurait plus grand-chose en commun avec l'idée originale. Tant pis, cette œuvre sera 100 % amateur, bien que... Un moine que je connais bien me dit connaître personnellement Tin Man Swé, un chanteur et acteur de théâtre célèbre en Birmanie. Quelques jours après, je le ren-

contre. Au terme d'une brève discussion, il accepte d'endosser le rôle du roi Sudoddhana, le père de Bouddha. Bien entendu, ce sera bénévole, comme tous ceux qui participeront au film d'une manière ou d'une autre. Sans tarder, je lui fais parvenir une copie des dialogues qu'il aura à prononcer.

L'abbé me présente quelques joueuses de harpe traditionnelle et de je ne sais plus quel instrument à vent. Anciennes élèves de son école, aujourd'hui au conservatoire de musique, elles consentent sans la moindre hésitation à prêter leur talent. Faisant la connaissance d'un individu très expérimenté dans la méditation, j'apprends qu'il est prêt à m'aider à travers l'un de ses amis intimes, qui se trouve être l'officier général qui gouverne la région. Avec lui, m'indique-t-il, vous pourrez obtenir toutes les autorisations de tournage nécessaires, et même le prêt d'éléphants et de chevaux.

Après de longs mois d'attente, je reçois un petit caméscope – premier prix – de France. Ce n'est qu'à l'issue de quelques essais que je prends conscience du caractère utopique d'une telle entreprise. Pour travailler proprement, outre de bons acteurs, il aurait fallu au strict minimum et impérativement du matériel professionnel, tant pour le tournage que pour le montage. Pour m'entraîner, nous montons sur le toit du bâtiment principal de l'école avec deux étudiants, deux professeurs et une guitare, puis je réalise un clip vidéo de trois minutes. Quelques jours après, je filme un documentaire de cinquante-deux minutes sur la vie quotidienne d'une famille birmane. Bien que ce moyen métrage soit on ne peut plus simple et dépourvu de toute mise en scène, le résultat est loin d'être propre, et l'assemblage des séquences, à l'aide de plusieurs logiciels de montage vidéo, est un pur casse-tête, une catastrophe même, tant ces programmes sont mal conçus, imprécis et propices aux plantages informatiques. Pour achever de me décourager, le mixage du son est un désastre, tout comme la qualité d'enregistrement audio. Pour le seul domaine du son, un ingénieur et du matériel adéquat, donc onéreux, seraient indispensables.

Monsieur Sukha reste le dernier espoir. Il est le cinéaste le plus réputé de Birmanie pour les films ayant trait à Bouddha. On me garantit que s'il est intéressé par mon projet, je pourrai grâce à lui, obtenir toutes les aides professionnelles utiles pour le mener à bien, que ce soit du matériel ou des spécialistes. Pour le rencontrer, je descends sur la capitale. Dans l'autocar qui m'y amène, je ne cesse de réfléchir à ce film, en songeant que je risque de me lancer dans une aventure bien longue et surtout, bien compliquée. Fatigué de ce rôle de moine-réalisateur qui me pèse alors de plus en plus, je finis un peu par espérer que monsieur Sukha ne sera pas disposé à m'aider. Dans ce cas, je pourrai complètement abandonner le projet.

Quand j'arrive chez le célèbre metteur en scène, je vois un homme maigre comme une momie, âgé de 94 ans, rendu aveugle par la vieillesse. Employant un langage très courtois, le vieux réalisateur me fait part de son incapacité de me supporter dans la réalisation de mon œuvre, m'indiquant que l'âge et la fatigue l'ont fait renoncer à toute activité dans le métier. En sortant de chez lui, je ressens un profond soulagement ; je sais enfin à quoi m'en tenir. Cependant, comme on s'est collecté pour me fournir du matériel, je me dois bien malgré tout de faire un film. Cette fois-ci, il s'agira d'une histoire facile à réaliser, avec très peu de besoins et d'acteurs, dont le scénario se basera avant tout sur les moyens dont je sais pouvoir disposer. Il en va sans dire, le sujet concernera la voie du renoncement.

## Une histoire qui tombe au bon moment

Sans réfléchir, je me dis qu'une idée de scénario finira bien par faire irruption dans ma tête en temps voulu. Quelques jours après seulement, une histoire me tombe dessus telle la foudre. Il me suffit presque de cracher par écrit tout le scénario qui défile tout seul dans mon esprit. Jamais je n'avais éprouvé une telle inspiration ; c'est comme si j'avais déjà vu ce film, dont l'histoire qu'il raconte ressemble à la mienne. Un jeune homme, lassé de son existence qui ne le mène jamais à rien de satisfaisant, fait une rencontre qui semble lui révéler enfin un but précis, ayant une grande signification. Peu à peu, il entame une démarche qui le conduira à se défaire de manière radicale de tous les liens qui l'emprisonnaient à une vie misérable. Œuvrant comme un forcené, je compose toute l'histoire en tout juste quatorze jours.

En plein milieu de ces deux semaines, je reçois un message de la part d'un certain Amid Rochardi, réalisateur cinématographique. Intéressé par mon travail à travers le site [dhammadana.org](http://dhammadana.org) et passionné par l'enseignement de Bouddha, il envisage de tourner un film documentaire pour lequel il sollicite ma coopération. Quand je lui fais part de mon projet, il est réjoui de l'idée et me propose immédiatement d'y participer. Alors que j'accepte naturellement cette aubaine inespérée, sans qu'il n'ait lu une seule ligne du scénario, il m'offre de prendre les choses en main de façon, dit-il, à donner à un tel projet les moyens qu'il mérite, à savoir une production adéquate à un film cinématographique. À travers les messages qu'il me destine, je comprends très clairement qu'Amid est une personne de confiance, un vrai passionné dont le premier souci est d'effectuer un travail aussi authentique que possible. Je lui envoie donc le scénario et, après qu'il en ait pris



connaissance, il se charge de le faire lire à des professionnels. Ce texte exigera probablement quelques peaufinages avant d'être ré-écrit pour l'adapter à la réalisation cinématographique. Demandant plusieurs années de préparation, le film se fera en temps voulu.

## Une petite nonne d'amour

Yékalé est assignée à la garde des enfants et à la surveillance de la bibliothèque de l'école. Petite Birmane aux airs de chien battu, elle est particulièrement attendrissante, avec sa petite voix si frêle et au timbre si inconstant qu'elle semble pleurer quand elle parle. Son charme repose essentiellement dans la naïveté de son regard et dans son sourire en cœur, dont les dents éclatantes de blancheur s'apparentent à celles d'une souris.

À l'inverse de beaucoup de jeunes Birmans qui font montre d'une réserve farouche face aux étrangers, Yékalé ne craint pas de venir souvent auprès de moi pour me confier ses soucis et même, me demander conseil. D'une maturité déjà avancée, dotée d'une très grande clarté psychique, elle a néanmoins un jeune esprit très volatil, la rendant inconstante, autant physiquement que mentalement. Malgré tout, elle semble apprécier ma tranquillité. Un jour, elle me confesse un souhait qu'elle a depuis longtemps : mener la vie monastique en devenant nonne. Avant de s'investir pleinement dans un tel mode de vie, elle voudrait d'abord terminer ses études et travailler quelque temps, simplement pour pouvoir soutenir ses parents en guise de reconnaissance pour tout ce qu'ils ont fait pour elle depuis sa naissance. Cependant et en attendant, elle voudrait faire une expérience provisoire de la vie de nonne, et pour ce faire, elle tient à ce que ce soit moi qui lui donne les préceptes de nonne. Cette occasion d'ouvrir la porte du monde monacal à un jeune être qui fait le choix de la vie pure, est pour moi une immense joie.

Le 2 août 2004, après lui avoir trouvé des robes et qu'on l'eut dégagée de son épaisse chevelure noire, j'intègre la petite Yékalé dans la communauté des nonnes. En lui délivrant ensuite un petit sermon l'exhortant à soigner sa conduite et à s'investir autant que possible dans la méditation, je lui attribue un nouveau nom qu'elle conservera durant les trois semaines de son expérience monacale, et qu'elle reprendra le jour où elle aura le loisir de s'y consacrer à nouveau. Aujourd'hui, elle ne s'appelle donc plus Yékalé, mais Yanida.

Contrairement à la plupart des individus qui m'entourent, elle sait écouter mes propos, et lorsque, peu à peu, je lui livre les pensées diverses qui peuvent occuper mon esprit, elle paraît bien me comprendre, à tel point que je peux tout lui dire. Animée d'un caractère obstiné et d'une sauvage volonté d'indépendance, elle manifeste un certain refus de faire comme les autres, ce qui me rappelle que j'étais exactement ainsi à son âge.

Bien naturellement, je me mets à éprouver de l'affection pour Yanida. Lorsqu'elle n'est pas là, sa voix timide résonne dans mes oreilles, son rire chaleureux rayonne dans ma tête. Quand je la rencontre dans mes pensées, je commence à me demander si je ne suis pas tombé amoureux. Comment aurais-je pu, moine depuis sept ans, me faire avoir au piège des sentiments ? Après avoir renoncé à tant de choses, comment fut-ce possible que je sombre dans le cercle vicieux des attachements ? Pour une gamine de 18 ans qui aurait presque pu être ma fille ! Justement, mon amour pour elle est celui d'un père envers sa fille. Je la réprimande quand elle a des agissements déplacés, je la défends contre ceux qui abusent de la petitesse de sa position, je veille à la qualité de ses fréquentations, je l'aide dans ses démarches. Je la traite et la protège comme ma fille, elle me respecte et m'obéit comme son père. Elle aime à dire qu'elle est ma fille adoptive. Quoi qu'il en soit, un moine est un peu le père de tous. D'ailleurs, quand on s'adresse à un moine chrétien, ne dit-on pas « mon père » ?

Un soir, alors que je suis seul, j'essaie d'imaginer que je ne la revois plus jamais, que je n'obtiens plus la moindre de ses nouvelles. Simulant mentalement une telle situation, je constate que je pourrai m'y résigner sans peine ; me voilà donc rassuré : mon affection est dépourvue d'attachements. Dans une telle éventualité, seules de vagues images subsisteraient quelque temps dans la tête, comme l'odeur d'un emballage qui aurait contenu du poisson. Il suffit néanmoins qu'il y ait un petit reste de poisson pour que cela pourrisse complètement.

Dépourvu de toute sensualité, l'amour que je lui porte est le même que si elle avait été un garçon. Il me faut toutefois bien veiller à ce que cet amour ne tisse pas le moindre attachement afin qu'il demeure complètement propre. Si tel est le cas, c'est un amour sain qui s'adresse à tous ceux qui peuvent en avoir besoin. Il s'agit de cet amour que Bouddha avait envers ses disciples, et qu'il savait partager à l'égard de l'ensemble des êtres. Pour ma part, j'avoue aimer plus facilement ceux qui savent écouter avec respect ce qu'on leur dit, ceux qui sont honnêtes dans leurs actes comme dans leurs propos, ceux qui savent rester simples dans leurs comportements et ceux qui savent tenir leur parole. Il se trouve que Yanida répond bien à ces critè-

res. Dans l'école monastique, il y a beaucoup de jeunes enseignants et d'élèves que je pourrais considérer comme mes enfants, mais je les connais beaucoup moins bien. Celui qu'on chérit comme son enfant n'est pas tant celui qu'on procrée que celui qu'on élève, ou qu'on côtoie et qu'on connaît bien.

## Un écart de conduite

Un soir, tandis que je me dégourdis les jambes en me promenant près de l'étang qui borde l'école, me traverse l'esprit une drôle de pensée : « Puisque l'habit ne fait pas le moine, je devrais pouvoir mettre un pantalon et une chemise sans que cela ne change rien. » Bien sûr, c'est vite dit, car tout le monde tient compte de l'apparence avant tout. La robe monastique permet aussi de distinguer – *a priori* – un moine du premier coup d'œil. L'idée n'est toutefois pas pour me déplaire. En Birmanie, chacun connaît le mode de vie d'un moine, et aux yeux de tous, un individu vêtu d'habits laïques est obligatoirement un laïc ; il est inconcevable qu'un moine porte autre chose qu'une robe rougeâtre. Une expérience qui consisterait à se déjouer du concept de l'habit n'aurait de sens qu'en Occident. Il n'y aurait même pas de différence, car presque personne ne sait ce que signifie le concept de moine. Je pourrai alors faire ce que je n'ai plus eu l'opportunité de faire depuis bien longtemps : passer inaperçu, me fondre complètement dans la masse, sans que personne ne me scrute avec cette espèce de curiosité avec laquelle on contemple les phénomènes de foire.

Si tout jeune, je cherchais souvent à me faire remarquer et à me démarquer, aujourd'hui, c'est dans la discrétion que je me complais. Si je veux vraiment être un renonçant, et après tout c'est bien ce qui compte le plus, il ne faut pas non plus que je m'attache à un désir de passer pour l'être le plus ordinaire et le plus quelconque de la planète. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il est plus intéressant d'être un moine qui se déguise en laïc qu'un laïc qui se déguise en moine. Si l'on comparait les qualités de vertu et de renoncement d'un moine à de l'or, cela reviendrait à dire qu'il vaut mieux un objet en or massif recouvert de fer qu'un objet en ferraille plaqué or. Néanmoins, il faut, comme pour tout, se méfier des imitations, car ne l'oublions pas : tout ce qui brille n'est pas or.

Depuis peu, je me sens gagné par la « fibre sociale ». Cet état d'esprit nous incite à aider ceux qui sont dans le besoin à l'aide de moyens à notre portée. L'atmosphère qui règne dans cette école monastique, empreinte d'actes de

charité, ne manque pas d'éveiller en moi ce souhait, ou plutôt ce besoin, de faire le bien matériellement. Là n'est évidemment pas le rôle d'un moine, qui est plutôt de converger ses efforts à l'aide la plus puissante, au bienfait le plus efficace, à l'œuvre la plus noble qui soit, après, cela va sans dire, s'en être sorti lui-même : la libération définitive de toute misère et de toute forme d'insatisfaction. Le seul moyen possible de résoudre un tel problème est de l'attaquer par la racine des racines : les impuretés mentales. Malgré tout, je ressens fortement un besoin d'action sociale, à laquelle j'aspire autant par désir d'expérience que par volonté de vivre une période de pratique de la générosité à un niveau matériel, et aussi pour tenter de montrer l'exemple à tous ceux qui ont l'opportunité d'entamer une telle démarche, mais qui n'y songent pas nécessairement.

Dans ce dessein, je me sens prêt à toucher de l'argent, donc à en gagner. Évidemment, cela resterait très provisoire, car d'une part, une telle opération se limiterait à donner un coup de pouce à des individus nécessiteux, d'autre part, et surtout, j'abhorre un tel mode de vie.

Je rejoins un petit centre de méditation de la région yangonaise pour une belle retraite de deux semaines, à peine troublée par une maladie fiévreuse de quelques jours. À l'issue de cet entraînement à l'observation de la réalité, je vole jusqu'à Genève, où je me pose le 20 août. Venu m'accueillir à l'aéroport, Daniel me reçoit chez lui et sa compagne. Comme pour chacun de mes séjours en Europe, je rends une petite visite à divers membres de la famille, dont mes parents, ma sœur Victoria, et ma fille Caroline. Je rencontre également quelques amis, dont Amid, le réalisateur. Maintenant, me voilà prêt à mettre en application les pensées développées au bord de l'étang à Mandalé. Ayant emprunté un vieux jean et des vieilles chemises à mon ami Daniel, je me fais conduire à Lausanne, ville que je connais le mieux, bien que je n'y ai plus de connaissances.

Pour accumuler un peu de sous, il me suffit de vendre, comme autrefois, quelques journaux. Pour dormir, je dois me contenter d'un centre d'hébergement pour sans-logis, fréquenté essentiellement par des individus qui se droguent, qui vivent de vol, et qui usent facilement de violence. Comme j'ai l'esprit serein et que je demeure totalement en dehors de tout, je ne risque guère d'ennuis. Cependant, cette atmosphère malsaine de vulgarités en tout genre, où une fumée tabagique n'a jamais le temps de se dissiper, n'est pas particulièrement faite pour me ravir. Par la suite, j'ai la chance d'être hébergé chez l'habitant, dans quatre ou cinq appartements, mais on ne me garde jamais bien longtemps, car la présence d'un occupant

prosivoire semble bien bousculer les habitudes chez l'Européen, et visiblement, il n'aime pas beaucoup.

Par une journée délicieusement ensoleillée, au beau milieu du haut pont Bessières qui relie en partie la vieille ville vers les hauts du centre-ville, je croise Julien, le frère d'Irène, que je n'avais plus aperçu depuis huit ans. Je le reconnais vite grâce à ses larges et épaisses lèvres qui émergent de sa barbe blonde, et à ses yeux rieurs, en dépit de son air farouche. Lui-même n'avait plus vécu en Occident depuis longtemps. Revenu depuis à peine une semaine, mon beau-frère chemina jusqu'en Iran, en vélo et en stop, franchissant miraculeusement tous les obstacles qui peuvent se dresser sur un tel itinéraire. Là-bas, il apprit le perse afin de mieux s'intégrer aux habitants et à leur culture. Il me présente un Mexicain et une Iranienne qui occupent un local abandonné, mais bien chauffé. Il y a un tel désordre d'objets récupérés en tout genre qu'on ne sait presque plus où poser les pieds. Sur de vieux établis sont installés des ordinateurs, et le jeune squatter a opéré un ingénieux bricolage permettant de les lier librement à Internet. Sans l'ombre d'une hésitation, ils me font savoir que je suis le bienvenu et que je peux demeurer sous leur toit aussi longtemps qu'il me plaira. Ainsi, durant tout ce séjour passé dans mon ancienne ville, ce sont des étrangers qui m'auront le mieux reçu. Ces jeunes gens me rappellent les Birmans : ils n'ont presque rien, mais ils donnent tout.

Sans me soucier de la tendance monacale actuelle qui consiste à se raser la tête chaque semaine, je laisse mes cheveux pousser jusqu'à deux centimètres, ce qui reste toutefois largement en dessous du maximum autorisé pour un moine. Quand je suis dans la rue, ma pile de journaux dans la main, je sens les francs suisses qui s'accumulent dans mes poches comme de la crasse qui se collerait à ma peau. Plus on a d'argent, et plus on pense à ce qu'on peut en faire. On pense que telle chose est chère, que telle chose ne l'est pas, qu'on est en mesure de faire l'acquisition de telle ou telle chose. On devient avide et exigeant. Comment entretenir un état d'esprit pur dans ces conditions ? Je me mets à songer que si un événement exceptionnel devait me faire quitter la communauté monastique, je vivrais en refusant de toucher un seul sou, quoi qu'il advienne.

En pliant mes billets de banque, je repense aux moines que je critique avec tant de vivacité parce qu'ils touchent de l'argent. Moi, le guerrier de la discipline monastique, je transgresse ouvertement une règle importante. En comparaison, le fait d'être en jeans n'est rien. Pour un moine, porter autre chose que sa robe constitue une faute de la catégorie la moins importante.

L'avantage – si j'ose dire – de commettre des fautes, outre le fait de constater son caractère nocif, est que cela force l'humilité.

Aux yeux des autres, je passe probablement pour un homme vertueux (qui ne boit pas, ni ne fume), honnête, chaste, attentif, satisfait de peu de choses, qui évite les distractions, etc., alors que je ne suis qu'un mauvais moine ! J'ai honte, j'ai l'impression d'être un voleur ; un voleur de vertu. Mon mental s'emballe à trouver des justifications, comme si cela pouvait apaiser la faute : « Ce n'est pas tout le temps, c'est juste à titre expérimental, c'est aussi pour aider les autres, etc. » C'est à peine si j'ose avouer ce fait à mes proches, craignant de vives remontrances. À mon plus grand étonnement, ce sont presque des félicitations que je reçois, dont bien sûr, je ne peux me réjouir. On ne comprend pas le rôle d'un moine, alors on croit que c'est merveilleux d'accumuler de l'argent pour aider les pauvres, sans savoir que c'est au détriment de l'enseignement qui vise à éradiquer la racine de la souffrance. Quand on est ignorant (de la connaissance juste de la réalité), on ne voit que ce qui est physiquement palpable, on se tourne seulement vers les petits avantages à court terme, tandis que la grande médecine du mental paraît trop abstraite pour être digne d'intérêt, on ne voit pas que la voie du renoncement est la seule capable de mettre un terme définitif à tous les problèmes.

Il y a donc ceux qui pensent que cette expérience en marge du mode de vie monastique est une bonne chose, ceux qui pensent que non. C'est un peu comme les grains de beauté. En Birmanie, c'est une tache indésirable, un défaut qui contribue à la laideur. En Europe, c'est charmant. D'ailleurs, nous appelons bien cela un grain de « beauté ».

J'entends déjà dire : « Voilà bien des montagnes pour pas grand-chose ! » Quoi qu'on en dise, l'utilisation d'argent constitue pour un moine une faute grave, qui corrompt sa vertu aussi sûrement qu'une cellule cancéreuse. De plus, le vice est une chose nettement plus contagieuse que la vertu. Étrangement, j'avoue ne pas avoir de regret, simplement parce que le souhait d'une telle expérience fut plus fort que moi ; il est la conséquence d'une longue réflexion, non d'un laisser-aller momentané, ce qui, à plus forte raison, n'excuse rien.

De passage à Genève, je rends visite à mon cousin Serge. En lui présentant l'expérience que je vis, il reste perplexe.

« — Ce qui m'intrigue, c'est que tu fais cela en tant que moine. Pourquoi n'avoir pas carrément défroqué pour de bon juste pour le temps où tu es là ?

— Mais parce que je suis moine dans le sang, pas toujours sérieux, mais moine avant tout ! Je voudrais quitter la communauté monastique que je ne pourrais pas !

— En faisant ce que tu fais, tu n'as pas l'impression de vivre un retour en arrière ?

— Non, parce qu'aujourd'hui, je vois les choses d'un tout autre œil. Les formes sont les mêmes, mais plus les intentions. C'est aussi une bonne manière de voir si je reste vraiment moine tout en prenant l'apparence d'un laïc.

— Et tu vas en parler de tout ça dans ton bouquin ?

— Ah non ! Les gens ne comprendraient pas.

— Même si tu leur expliques les raisons de cette démarche ?

— Mmm... C'est peut-être une bonne chose, oui. Ou au contraire, une parenthèse qu'il vaut mieux laisser aux oubliettes. J'y réfléchirai. »

Finalement, je vous ai tout livré, et non sans honte. Néanmoins, j'aime ne rien cacher, car c'est ainsi qu'on demeure toujours clair avec soi et avec les autres. En ce monde, il n'est personne qui n'ait jamais commis d'erreur. Ce qui est fait est fait ; l'essentiel est de savoir assumer ses actes jusqu'au bout. Bouddha disait que la honte est une excellente chose, car c'est elle qui nous pousse à nous ressaisir, à ne plus reproduire les méfaits passés, et plus généralement, à éviter tout acte nuisible. Ce qui n'est pas souhaitable, c'est de ne pas connaître la honte. Il n'y a donc pas de honte à avoir honte !

Nous ne maîtrisons jamais notre situation, même si elle peut être influencée par nos choix ; mais nous sommes toujours maître de nos choix, même s'ils peuvent être influencés par notre situation. Aujourd'hui, j'ai le choix de me laisser corrompre par le désir d'une existence confortable donc futile, ou de me ressaisir et de m'appliquer à mon devoir de moine : ne pas développer ce qui est nuisible – ou stérile –, éviter cela, développer ce qui est sain, vertueux et bénéfique, et maintenir cela. Si je persiste à vivre un pied chez les moines et un autre chez les laïcs, je deviens alors un parasite qui n'a plus sa place dans la communauté monastique.

À la mi-décembre, je cesse toute activité lucrative, effectue toutes sortes d'achats, convertis le reste en dollars et confie le tout à Daniel, car je m'interdis formellement d'effleurer le moindre sou en portant la robe. Paradoxalement, toucher de l'argent en habit laïque est moins grave, car on peut encore croire qu'on n'a pas affaire à un moine. Rendant tous les habits qu'on m'a prêtés et abandonnant à Daniel ceux que ma petite sœur m'a gentiment offerts, je revêts ma robe peu avant que papa Noël n'endosse la sienne. Après que ce dernier soit descendu du ciel avec ses cadeaux par

milliers dans sa hotte, j'y monte avec les miens dans la soute. Mes valises sont pleines de lots que j'escompte distribuer aux élèves et professeurs de l'école monastique par le biais d'un tirage au sort, évitant ainsi toute jalousie. Il y a, entre autres, des troussees pleines de matériel scolaire achetées dans les grands magasins, des produits de cosmétique donnés par mes proches, de grosses peluches en parfait état trouvées dans les poubelles ! Une fois que tout sera distribué et que je me serai enfin défait de tout liquide, je pourrai me promettre de rester bien sage à l'avenir.

À propos de l'habit monacal, sans chercher à vouloir arrondir les angles, on peut préciser qu'il ne s'agit peut-être pas de la tenue la mieux adaptée à la saison hivernale en Suisse.

## Le petit resto

Nous changeons de continent en même temps que d'année, arrivant sur le territoire birman le 1<sup>er</sup> janvier 2005. Parvenu à Mandalé, j'offre une belle somme d'argent à deux amis pauvres, fais l'acquisition d'un nouvel ordinateur et le donne à un ami moine qui écrit des livres fort intéressants sur l'enseignement de Bouddha. À peine ai-je présenté Daniel à l'abbé de l'école monastique, nous lui soumettons le projet développé autour d'une idée qui un jour m'a traversé l'esprit. Ce qui manque dans cet établissement est un petit restaurant pour accueillir les fréquents visiteurs de passage. Daniel a une longue expérience dans le milieu de la restauration, et l'esprit enclin à faire un peu de bénévolat pendant les deux mois qu'il a prévu de rester. Sans attendre, nous mettons tout en œuvre pour la création d'une section culinaire, dont le but est avant tout d'offrir un savoir-faire à un groupe d'adolescents. Ce projet permettra également de doter l'école d'une activité propre à lui procurer quelques fonds, puis de faire découvrir aux Birmans et aux étrangers de passage une nouvelle cuisine originale et de qualité, tantôt à dominante occidentale, tantôt à dominante orientale.

Dans le souci de fonder convenablement notre petit restaurant, je me métamorphose en véritable entrepreneur. Pour veiller au bon avancement des travaux, est exigée une surveillance constante de tous les chantiers : la construction d'une terrasse abritée (qui constituera la salle), le réaménagement complet de la cuisine, la construction d'un four (dont il a fallu dessiner soi-même le plan), la fabrication d'une plate-forme bétonnée, le façonnage des tables, la confection (confiée à la section couture de l'école) des nappes, des tabliers, etc. Pour assainir les environs ou pour transporter des



pierres, tout le monde participe dans la bonne humeur, puisée dans la joie de se rendre utile.

La terrasse du restaurant est au milieu même d'un ponton qui traverse l'étang. Les Birmans n'ayant pas la moindre notion de protection de l'environnement, celui-ci est couvert de déchets immondes. Il est donc impératif de le nettoyer. Plusieurs jours de suite, nous plongeons jusqu'au cou dans cette eau froide et infâme afin d'en retirer le plus de détritrus possible. Cette tâche de nettoyage est essentiellement accomplie par les novices du monastère. Je ne peux que leur souhaiter de parvenir à nettoyer aussi bien leurs impuretés mentales à travers les retraites de méditation qu'ils seront susceptibles d'effectuer à l'avenir.

Avant même l'achèvement des chantiers, Daniel délivre ses premières leçons de cuisine, en commençant par des cours basiques sur l'hygiène, puis des cours théoriques sur l'emploi des ustensiles de cuisine et sur la manière de servir. Chaque jour, du matin au soir, nous nous dépensons et nous dépensons. Outre le financement des chantiers, nous nous rendons régulièrement sur les marchés pour nous procurer les fournitures requises. En dehors des nombreux ustensiles de cuisine, des couverts, des tenues des serveurs et des cuisiniers, il convient de procéder aux acquisitions des denrées. Daniel prend chaque fois quelques élèves avec lui pour leur apprendre à choisir et à acheter.

Il y a tant à faire que nous prenons à peine le temps de manger et de dormir. Peu à peu, tout se met en place, grâce aux moyens du bord et à la bonne motivation de tous. Sont réalisés le logo, l'enseigne, les dépliants à poser sur table, les cartes de visite, et le site Web du restaurant. Occasionnellement, deux professeures de l'école viennent donner un cours de pâtisserie traditionnelle. Au terme de quinze jours d'efforts, « le petit resto », comme nous baptisons simplement notre restaurant français, ouvre ses portes. Les visiteurs – que nous nous refusons à appeler « clients » – sont ravis autant du concept que de la cuisine qui leur est servie. Avec sa toque, la physionomie singulière de Daniel prend un aspect hilarant. C'est ainsi qu'il va s'enquérir de la satisfaction des gens de passage, qui souvent, sont francophones.

« — Bonjour messieurs dames ! Est-ce que tout se passe bien ?

— Bonjour chef ! C'est un régal. Nous sommes vraiment heureux d'avoir eu la chance de découvrir un tel endroit ! Les écoliers qui font le service sont tellement adorables ! Est-ce eux qui cuisinent ?

— Certainement, ils apprennent en tout cas. À tour de rôle, certains font le service, les autres préparent les aliments et font la cuisine.

— La petite n'a pas semblé comprendre tout à l'heure, nous lui avons demandé de nous apporter l'addition. D'ailleurs, vous devriez peut-être proposer une carte indiquant les tarifs.

— Mais il n'y a pas de tarifs ! Notre petit resto est simplement une section d'apprentissage, pas un business. Chacun est donc libre de laisser ce qu'il souhaite, en guise d'encouragement, et en fonction de sa satisfaction et de ses moyens.

— Quelle excellente idée ! Nous allons vous envoyer du monde, croyez-moi ! »

Maintenant que la section culinaire est bien lancée et que Daniel est retourné à Genève, non sans avoir formé la nièce de l'abbé à la fonction de chef de cuisine, il est temps pour moi de retourner à mes activités monastiques. Pourquoi avoir consacré plusieurs mois à entreprendre des choses qui ne concernent en rien la voie du renoncement ? Me serais-je laissé influencé par tous ces moines qui, incapables de faire autre chose, s'investissent dans des actions sociales ? De telles œuvres sont, certes, constructives, mais il ne convient pas aux moines de le faire. Le rôle d'un renonçant n'est point d'élever des orphelins ou de soigner des lépreux, il est de suivre une démarche bien précise, dont le processus commence par un renoncement à s'investir dans quoi que ce soit. Il serait bien que les moines se contentent d'être moines. Il est toujours plus facile de donner des recommandations que de les appliquer soi-même, comme il est plus facile de se préoccuper des autres que de soi-même. Pourtant, rappelons-nous bien que la charité bien ordonnée commence par soi-même !

## L'accessibilité pour tous

Il est bien connu qu'enseigner est la meilleure façon d'apprendre. Ainsi, pour apprendre à rédiger un site Internet de A à Z – sans l'aide d'une application –, j'emploie le mois de mars à la création d'un site dédié au HTML, le langage servant à écrire des pages Web. Ce faisant, grâce aux inépuisables ressources de l'Internet, j'étudie en détail la manière de créer un site Web de qualité professionnelle en tous points de vue.

Dès avril, j'entame alors une titanesque besogne. Je refais intégralement le site dhammadana.org, depuis la structure jusqu'à la présentation finale des pages. À raison de seize heures de travail par jour, voire plus, il me faut

deux mois pour en venir à bout des centaines de pages du site et des innombrables nouveaux fichiers graphiques créés pour l'occasion. Maintenant, le site est doté d'une navigation aisée et surtout, il est conçu – techniquement et graphiquement – pour être accessible à tous, grâce à la conformité du code avec tous les standards du Web et à sa compatibilité avec tous les navigateurs, y compris les dispositifs destinés aux sourds et ceux destinés aux aveugles. Ce fut la moindre des choses pour un site qui expose l'enseignement de la réalité. La parole du Bienheureux s'adresse à tous, il est donc capital qu'elle soit accessible à tous, sans aucune exception.

## Le partage du fruit

Alexandre, un Champenois rencontré dans les vertigineuses chutes d'eau de Maymyo, me rejoint pour effectuer une retraite méditative. Au lever du jour, nous quittons Mandalé à la recherche d'un lieu adéquat. Près de Maymyo, nous trouvons un petit monastère mieux que nous aurions pu l'espérer. C'est un lieu idéal, au silence forestier, avec un climat agréable. D'ailleurs, le petit village qu'il domine s'appelle Thaya, ce qui signifie « agréable » en birman. Les humains et les bêtes sont les seuls à circuler sur la terre des ruelles pentues. Séparé des maisons par une large et dense futaie, le monastère demeure dans une pleine tranquillité, tout en bénéficiant d'un accès rapide au village, ce qui permet une collecte quotidienne de notre repas dans les meilleures conditions.

À ma surprise, Alexandre décide soudainement de prendre la robe pendant les quelques semaines de sa retraite, avant même de la débiter. Jour après jour, je lui délivre les instructions nécessaires au développement de la vision directe. Le reste du temps, je poursuis – enfin – la rédaction de mon autobiographie. Bien que sa méditation lui apporte son inévitable lot d'inconforts, le jeune méditant est ravi de sa nouvelle existence. S'il n'avait pas une bien-aimée qui l'attendait en France, ainsi que d'autres attachements en tout genre, il se serait probablement établi sur place, car cette vie simple, sereine et dépourvue de tout souci lui convient à merveille, à l'exception de quelques chenilles dont il est allergique et qui lui causent de douloureuses plaques rouges sur la peau.

Ne s'étant pourtant jamais appliqué à l'observation des phénomènes physiques et mentaux, il fait rapidement de remarquables progrès. Malheureusement, son mental harcelé par divers tracasseries, il est contraint d'avorter son entraînement. Peu satisfait, il est néanmoins déterminé à revenir pour un

entraînement intensif dans de meilleures conditions. Passionné par tout ce que son expérience aura pu lui apprendre, il m'affirme être maintenant en mesure de faire quelques intéressés parmi ses connaissances.

De retour à Mandalé, et par conséquent sur Internet, je tâche de mon mieux d'éclairer les personnes qui m'interrogent à l'aide de messages envoyés par le biais du site. Ceux qui éprouvent un réel besoin – et non un simple souhait – d'échapper aux conditions pénibles de l'existence, et qui donc ne sont plus aveugles au point de croire que la vie est une belle chose, n'hésitent pas à faire le voyage jusqu'ici, pour y effectuer le plus noble des voyages. Voilà la meilleure chose qui reste à faire une fois que l'on a renoncé à tout : aider les autres à en faire autant. Celui qui trouve le fruit n'a plus qu'à le partager. Celui qui ne l'a pas encore trouvé n'a rien à partager, il a tout à chercher.

## Du renoncement au début, au milieu et à la fin

Souvent, je remarque qu'il est beaucoup plus facile d'accumuler que de se débarrasser. L'air de rien, nombre de choses qui sont offertes au fil du temps s'entassent peu à peu. Un jour, on se réveille, on prend soudainement conscience qu'on s'est laissé envahir. Une grosse valise n'est plus suffisante pour transporter tous ses biens. Voilà alors une belle occasion de faire un peu de renoncement. On réfléchit à ce qui nous est vraiment utile : Le bol, la robe, une serviette, quelques savons, dentifrices, brosses à dents, des médicaments, un coupe-ongle, un ordinateur, quelques livres, quelques cédéroms, un réveil-matin, une lampe de poche, les lunettes, les papiers importants. Ensuite, on fait des heureux avec le reste.

On pourrait aussi partir vivre tout nu dans la forêt, sans rien emporter du tout. On dormirait sur des ronces infestées de bêtes venimeuses, sans le moindre toit, en dépit des nuits hivernales et des pluies battantes, sans manger autre chose que les champignons et les fruits pourris trouvés dans la nature. Hormis une souffrance abominable et même la mort, on n'en tirerait probablement guère de gros avantages. Malheureusement, il existe de nombreux individus qui confondent renoncement et dépouillement. Le renonçant n'est pas tant celui qui se défait de tout ce qu'il a sous la main que celui qui se défait de tout ce qui est superflu. Il est celui qui s'entraîne continuellement à se défaire non pas des objets propices aux attachements, mais des attachements eux-mêmes. En effet, il ne suffit pas de se retrouver tout nu dans la nature pour être débarrassé de ce qui nuit plus que tout : les attachements.

Ainsi, qui fait le choix du renoncement s'entraîne à éviter autant que possible tout ce qui est susceptible d'engendrer des attachements, des plaisirs futiles, des sensations propres à créer des concepts illusoire, c'est-à-dire autant d'obstacles à la vision simple et directe dans la réalité. Seul un renonçant est en mesure de fuir les apparences trompeuses du monde, pour regarder enfin la réalité en face. Ce n'est donc pas en se mettant à nu qu'on renonce, mais en s'entraînant petit à petit. C'est en renonçant qu'on devient renonçant.

Bien sûr, tout le monde n'est pas prêt à renoncer du jour au lendemain à ses multiples petits plaisirs quotidiens. Néanmoins, tout le monde est prêt à s'entraîner peu à peu à réduire ses petits états d'esprit indésirables qui empoisonnent sa propre existence ainsi que celle de son entourage. Parce que la purification du mental n'est pas une question de faire de bonnes choses, mais seulement de ne pas en faire de mauvaises. C'est comme le secret d'un royaume propre : ce n'est point de bien le nettoyer, c'est simplement de ne pas le salir. À chacun de savoir régner sur son mental.

Pour reparler des trois piliers de base de toute la pratique qui, à terme, conduit à la réalisation de la pleine sagesse, là aussi tout est une question de renoncement. 1) L'entraînement à la générosité : un renoncement au matériel, à ses possessions. 2) L'entraînement à la vertu : un renoncement aux mauvaises habitudes, aux actions nuisibles. 3) L'entraînement à la concentration : un renoncement aux pensées et sensations qui encombrant l'esprit, et à terme, aux impuretés mentales. On s'aperçoit donc que la voie qui mène à la délivrance définitive de la souffrance est bien une histoire de renoncement au début, au milieu et à la fin.

## Retour vers le présent

Pour la saison des pluies, je me suis installé dans le petit monastère près de Maymyo, afin d'y terminer tranquillement ce livre. Aujourd'hui, 10 août 2005 (calendrier chrétien), je me trouve dans mon cabanon en bois, assis par terre, les doigts dansant sur le clavier de mon petit ordinateur. Maintenant, 19h10 (heure birmane), je suis en train de rédiger ces lignes. J'ai rejoins le présent, et c'est ce que je souhaite de plus cher à tout un chacun : être pleinement dans le présent, à chaque instant de la vie, car la réalité ne se trouve nulle part ailleurs que dans le présent. Effectivement, ni le passé, ni le futur n'existent, puisqu'ils ne sont que des pensées apparaissant au présent ; et une pensée, ça n'est que du vent ! À l'instant où les souvenirs passés étaient expérimentés, ils appartenaient bel et bien au présent. Quand on renonce à tout, plus rien n'entretient le mental dans les rêves du futur, ni dans les nostalgies du passé, on reste dans la seule chose qui demeure : le présent. De ce fait, on fait connaissance avec la réalité, le plus naturellement du monde.

Aujourd'hui, je me sens bien. Non pas que j'éprouve de la joie, mais simplement que je suis sans tourment. Un peu comme une rivière dans son lit, je laisse aller les choses d'elles-mêmes, et tout se passe pour le mieux. Si j'ai souvent voulu expérimenter les choses les plus variées et les plus intenses, aujourd'hui je n'aspire qu'à la plus simple et la plus paisible des existences.

Je me sens léger, car ma tête n'est pas inondée de projets. Je ne vois plus quelle expérience particulière pourrait encore me tenter (mis à part dans la méditation). Il est donc très probable que le reste de mon existence se résume à quelques retraites – comme pratiquant ou comme guide –, quelques écrits et traductions, quelques déplacements et rencontres, quelques études de textes (essentiellement l'enseignement de Bouddha) ou de langues, quelques pages Web, et une profusion de courriers électroniques. Peut-être le moment est-il venu d'organiser la fondation d'un monastère en France ou en Suisse ?

Ce que nous attribuons généralement à la notion de réussite, ce sont les gros gains financiers, la haute position sociale, politique ou populaire. Sur le plan de l'avidité et de l'orgueil, c'est certainement là une belle réussite ! En tout cas, je crois plutôt que réussir sa vie, c'est précisément ne plus avoir la moindre ambition. Pour certains, c'est criant d'évidence, mais pas pour

tout le monde. En toute sincérité, même si je n'ai pas encore accompli tout ce qu'il y a à accomplir, je pense avoir déjà bien mieux réussi cette vie qu'en étant à la tête de l'entreprise la plus florissante de la planète, président de la République, ou même, prix Nobel de la paix. Pour moi, ces choses-là ne valent rien, car elles ne mettent pas à l'abri des vrais problèmes de l'existence, et peut-être même que c'est le contraire.

Comme toute chose... ce livre a le caractère de l'insatisfaction, car il n'apporte aucun bonheur éternel ; il n'existe pas par lui-même, car il n'est que le résultat d'une suite de causes et effets ; il ne dure pas indéfiniment, car il a une fin.

Ainsi, nous allons nous quitter ici. Je vous adresse mes meilleurs vœux de succès sur la noble voie de la connaissance de la réalité.

Je serais honoré de pouvoir vous rencontrer, vous entendre ou vous lire, car maintenant, cher lecteur – chère lectrice – de ce livre, c'est à votre tour de me raconter votre vie !

Achevé d'écrire le 10 août 2005, à Thaya (Birmanie)





## Table des matières

Avant-propos .....	7
<b>1<sup>re</sup> partie — La mauvaise voie — .....</b>	<b>9</b>
Le premier jour .....	11
Les plus vieux souvenirs .....	11
Les premières croyances.....	14
Une grande naïveté .....	17
Un enfant comme tous les autres .....	18
Des passions et des projets très divers .....	20
La folie des grandeurs.....	23
Une adolescence solitaire .....	25
Un cancer incurable .....	26
Rencontre avec la religion .....	29
Une âme de voyageur.....	30
Vol de son propre zèle.....	31
Une jeunesse frustrée .....	32
Sous l'emprise de nombreux vices.....	33
Une orientation difficile.....	34
Un véritable ami .....	35
Glauque, mais pointu avant tout .....	36
Sous les drapeaux : la débauche totale .....	37
Vol aller-retour .....	40
21 juin, la fête du sang .....	42
Un climat invivable .....	44

Vol de ses propres ailes.....	45
Le plus stupide des vices.....	48
Un monde aussi merveilleux qu'artificiel.....	49
49 mm <sup>2</sup> ouverts sur toutes les dimensions .....	52
La déchéance.....	55
Une vie de star .....	58
Saut de nid, deuxième tentative .....	60
Un monde aussi gai que gai .....	62
La plus sensationnelle des soirées .....	65
La paranoïa au microscope.....	67
Seconde déchéance au même endroit .....	70
Le marché aux poudres.....	72
La misère totale.....	73
La vie serait-elle une énigme à résoudre ? .....	77
<b>2<sup>e</sup> partie — Recherche de la bonne voie — .....</b>	<b>81</b>
Une grande découverte .....	83
Une voie digne d'être suivie .....	85
L'éveil sous LSD .....	89
Le plus libre des métiers .....	91
Un compagnon sur la voie .....	94
Laisser faire la nature .....	97
Un passe-partout en soie rayée .....	98
Bien pour tous.....	100
Rodéo avec le train.....	103
Mission de recrutement dans le Sud .....	105
Une vie de vagabond .....	107

La plus parfaite sensation de paix .....	112
Le retour en Suisse.....	114
La plus puissante dose de LSD .....	117
Le monde existe-t-il ? .....	120
L'expérience du juste milieu .....	122
Une voie sans issue .....	126
Les besoins se comblent d'eux-mêmes.....	127
La cause de la souffrance .....	130
Une existence enfumée .....	132
Sans domicile fixe et sans fille fixe .....	135
Légal, mais dangereux .....	136
Misère dans la cité du luxe .....	138
Le hasard, meilleur des guides .....	140
Le tour du lac .....	143
La fin de la faim .....	145
Qui paye ses dettes s'enrichit.....	147
En plein cœur de la société .....	150
La base de la voie de la sagesse.....	151
Une vie d'araignée.....	152
Des attachements encore nombreux .....	153
Randonnée dans les Alpes du sud .....	154
Le piège des symboles.....	157
Trêve de fumeries .....	158
Un cocktail explosif, mais sans alcool .....	158
La voie de l'oppression .....	159
Une année qui commence en enfer .....	164
L'oppression n'est pas la bonne voie .....	168

Une vie tranquille au bord du lac .....	170
Un bébé pour susciter de l'attachement .....	172
Des pieds et des mains pour être à la tête .....	174
Arrêt de la viande, reprise du cannabis .....	178
L'entraînement au grand voyage .....	179
L'arrivée des poissons .....	183
Une vie minable .....	185
Un cycle sans fin .....	187
La clef de la libération.....	188
Se dépouiller de tout, même des croyances .....	190
Le renoncement au cannabis .....	191
Le renoncement au LSD .....	192
<b>3<sup>e</sup> partie — La bonne voie — .....</b>	<b>197</b>
Le grand départ.....	199
L'arrivée en Birmanie .....	201
Une vie de calme et de silence .....	205
Instructions pour la vision directe .....	208
Être au présent à chaque instant .....	211
Des guides indispensables .....	213
Une règle d'or de l'entraînement .....	216
Qu'est-ce qui fait le moine en dehors de l'habit ?.....	217
Un chemin en plein brouillard .....	218
Du calvaire à l'extase.....	220
Plus tenace que son ombre : le désir .....	222
Un obstacle parmi tant d'autres : la paranoïa .....	223
Le piège de la satisfaction .....	224

La voie modérée .....	224
Les effets de l'après-retraite .....	225
La grande déception .....	228
Départ pour une traversée de la France à pied .....	231
Des conditions trop difficiles à endurer .....	235
Lentement, mais sûrement .....	239
Auberge pour clochards .....	241
C'est l'habit qui fait le moine .....	243
Des chemins aussi incertains que l'hébergement .....	245
La magie de la réalité .....	248
Le fossé entre le sermon et la pratique.....	249
Alcool obligatoire .....	250
Arrivée dans le Sud .....	252
Au long de la côte .....	253
Au bout de la France .....	256
Le renoncement aux filles.....	256
Trop froid trop chaud .....	258
Le renoncement aux cheveux .....	259
Intégration dans la communauté monastique .....	261
La fin de la retraite.....	262
Le don de la réalité.....	263
Un pays pas fait pour les moines .....	265
Des parasites en robe .....	267
Un guerrier de la discipline .....	269
Parasites dans le sang et dans les pagodes .....	271
Pratique de l'enseignement .....	273
Tournée et tournage en Asie .....	275

Traductions de textes et d'entrevues .....	279
Exploration du Sud .....	281
De livre en livre .....	282
Une école monastique pour les pauvres .....	283
Un projet très ambitieux.....	285
Une histoire qui tombe au bon moment .....	288
Une petite nonne d'amour .....	289
Un écart de conduite .....	291
Le petit resto .....	296
L'accessibilité pour tous .....	298
Le partage du fruit .....	299
Du renoncement au début, au milieu et à la fin .....	300
Retour vers le présent .....	302









< Pour la tranche

**Attention :**

Ce livre comporte 314 pages. Les pages 1, 2, 313 et 314 constituent la couverture ; il convient de les imprimer sur papier cartonné.

La présente page ne doit pas apparaître à l'impression du livre. La partie gauche est destinée à la tranche du livre.

Le format est A5 (14,8 x 21 cm), et il importe de laisser les pages impaires à droite.

Dhamma Sāmi

# L'itinéraire d'un renonçant

Autobiographie d'un individu qui a suivi de mauvais chemins, qui a cherché le chemin de la paix, qui l'a trouvé et qui s'est déterminé à le suivre jusqu'au bout.

D'aventure en mésaventure, l'auteur de ce livre aux allures parfois romanesques, nous livre ouvertement toutes ses erreurs, mais aussi ses expériences les plus profitables, ainsi que ses réflexions et ses analyses les plus profondes.

Le but premier de cet ouvrage est d'inciter chacun à suivre une voie modérée, susceptible d'aboutir à l'éradication des impuretés mentales, responsables de tous les problèmes humains. Bien que d'une importance capitale, une telle démarche est pour ainsi dire inconnue dans notre monde – autant en Orient qu'en Occident –, où bien souvent, les intérêts se confinent à la recherche de la satisfaction des plaisirs sensoriels.

Ce livre ne peut être vendu. Il est disponible gratuitement sur Internet à l'adresse suivante : <http://dhammadana.org/livres.htm>



dhammadāna